6
12-f
57

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
7 M F
32

VIII. H. 6. 1. 5.
I. 10.

6-12.17

SERMONS
DE
M. MASSILLON,
ÉVÊQUE
DE CLERMONT,
Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,
L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

CARÊME.
TOME TROISIÉME.

A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez { La Veuve ESTIENNE & FILS, à la Vertu. ET JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. XLV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

SERMONS

CONTENUS DANS CE TROISIÉME VOLUME.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

POUR le Mercredi de la III. Semaine de Carême, *Du véritable Culte*, Page 1
Pour le Jeudi de la III. Semaine, *Sur l'incertitude de la juſtice dans la Tiédeur*, 59
Pour le même Jour, *Sur la certitude d'une chute dans la Tiédeur*, 104
Pour le Vendredi de la III. Semaine, *la Samaritaine*, 159
Pour le IV. Dimanche de Carême, *Sur l'Aumône*, 219
Pour le Lundi de la IV. Semaine, *Sur la Médiſance*, 281
Pour le Mardi de la IV. Semaine, *Des Doutes ſur la Religion*, 335
Pour le Mercredi de la IV. Semaine, *Sur l'injuſtice du monde envers les gens de bien*, 392
Pour le Jeudi de la IV. Semaine, *Sur la Mort*, 455
Pour le Vendredi de la IV. Semai-

ne, *Homélie sur l'Evangile de Lazare*, 507
Pour le même Jour, *Sur les Fautes légères*, 568

Fautes à corriger dans ce III. Volume.

PAge 109. *ligne* 11. de cœur, *lisez* du cœur.
Page 113. *lig.* 1. car entrez, *lis.* cat vous entrez.
Page 350. *lig.* 28. sur-tout, *lis.* sur tout.
Page 386. *lig.* 23. vile. *lis.* vil.
Page 555. *lig.* 26. peut-être. *lis.* peut être.
Page 597. *lig.* 24 & 25. de n'aller trop loin, *lis.* d'aller trop loin.

SERMON

SERMON

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

POUR LE MERCREDI

DE LA TROISIÉME SEMAINE

DE CARÊME.

Du véritable Culte.

Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longè eſt à me.

Ce peuple m'honore des lévres; & ſon cœur eſt loin de moi. Matth. 15. 8.

VOICI, mes Frères, la nouvelle Alliance, c'eſt-à-dire, la Religion du cœur établie; le culte ſpirituel élevé ſur les ruines de la ſuperſtition & de l'hypocriſie; l'obéiſſance & la miſéricorde préférées aux offrandes & aux victimes; l'eſprit qui vivifie, oppoſé à la lettre qui tue; la

chair qui ne ſert de rien, rejettée ; la piété qui eſt utile à tout, annoncée ; en un mot, les traditions humaines, les doctrines nouvelles, les erreurs populaires, la religion des ſens, ou condamnée dans ſes abus, ou réglée dans ſes uſages.

Je ſai que l'héréſie trouva, le ſiécle paſſé, dans ces paroles de mon Texte des occaſions d'erreur, & des prétextes de calomnie : elle accuſa l'Egliſe d'avoir ſuccédé en ce point aux erreurs de la Synagogue. L'inſtitution ſainte de nos Sacremens ; les honneurs rendus aux Saints & à Marie ; les abſtinences & les veilles ; la décoration des Temples & des Autels ; l'appareil extérieur & reſpectable du culte ; les pratiques les plus univerſelles & les plus anciennes ; celles dont l'origine cachée dans des tems reculés, fait de l'ignorance même où l'on eſt de leur établiſſement, la preuve la plus déciſive de leur ſainteté : tout cela ne fut plus dans la bouche du ſchiſme que des Traditions humaines contraires à la loi de Dieu ; & les abus où l'ignorance & la ſuperſtition avoient conduit les ſimples aux

ſiécles précédens, nous furent imputés comme la croyance commune & la foi de toutes les Egliſes.

Vous avez depuis, ô mon Dieu, réparé les ruines de votre maiſon : vous avez raſſemblé les diſperſions d'Iſrael. La terre heureuſe que nous habitons, n'a plus que le même langage ; le mur funeſte de ſéparation eſt détruit, & votre Sanctuaire voit dans ſon enceinte, Samarie & Jéruſalem ne former plus comme autrefois qu'un même Peuple aux pieds de vos Autels ! C'eſt à vous maintenant, Seigneur, à changer le dedans, à ramener les cœurs, à éclairer des eſprits qui peut-être n'ont plié que ſous le bras de l'homme ; afin que non ſeulement il n'y ait plus qu'un bercail & qu'un Paſteur, mais même qu'un cœur & qu'une ame dans votre Egliſe.

Mais à nos prières, mes Frères, il faut joindre vos éxemples : vos mœurs doivent achever de déſabuſer nos Frères revenus à nous, encore plus que nos inſtructions : & comment voulez-vous que nous leur inſpirions du reſpect pour les ſaintes pra-

tiques du culte, tandis que vous les autoriſerez à les mépriſer, en les mépriſant vous-mêmes, ou à les regarder comme des ſuperſtitions par l'abus que vous en ferez ?

Dans le deſſein donc que je me ſuis propoſé de vous entretenir ſur une matière ſi utile, c'eſt-à-dire, de vous expliquer les régles de la piété Chrétienne, & l'eſprit du véritable culte ; je veux combattre deux erreurs oppoſées, & qui me paroiſſent ici également dangereuſes. Il eſt des Fidéles parmi nous, qui ſe font honneur de mépriſer toutes les pratiques extérieures de piété, qui les traitent de dévotions populaires, & nous diſent ſans ceſſe que Dieu ne regarde que le cœur, & que tout le reſte eſt inutile ; première erreur qu'il importe de combattre : il en eſt d'autres, qui négligeant l'eſſentiel de la Loi, mettent en ces vains dehors toute leur Religion & toute leur confiance ; ſeconde erreur ſur laquelle je tâcherai de vous inſtruire. Ne rejettez pas les pratiques extérieures du culte & de la piété ; ce ſeroit un orgueil & une ſingularité blâmable ; & vous n'adore-

riez pas le Seigneur en vérité : ne comptez pas ſur cet extérieur, juſqu'à croire, que ſans vous appliquer à purifier votre cœur, & à régler vos mœurs, cet extérieur tout ſeul ſuffira pour vous rendre agréables à Dieu ; ce ſeroit l'erreur des Phariſiens, & vous n'adoreriez pas le Seigneur en eſprit. Ne mépriſez pas l'extérieur du culte & de la piété ; n'en abuſez pas : voilà tout le deſſein de ce Diſcours. Implorons les lumières, &c. *Ave, Maria.*

JE ſuppoſe d'abord, mes Frères, que le véritable culte, ſi nous le conſidérons en lui-même, & ſans aucun rapport à l'état préſent de l'homme, eſt purement intérieur, & ſe conſomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Etre ſouverain, contempler ſes divines perfections, s'unir à lui par les ſaints mouvemens d'un amour pur & parfait ; la louange, la bénédiction, l'action de graces, c'eſt toute la Religion des Eſprits bien-heureux ; c'eſt celle des Juſtes qui nous ont précédés avec le ſigne de la foi ; c'eût été la Religion de l'homme innocent, dit I. PARTIE.

ſaint Auguſtin, ſi, déchu de cet état de juſtice où il avoit été d'abord créé, on ne l'eût pas condamné à ramper ſur la terre, & à ne pouvoir plus s'élever à ſon Créateur, que par le miniſtère des mêmes créatures qui l'en avoient éloigné.

Succeſſeurs de ſon infidélité, nous le ſommes de ſa peine; enfans d'un père charnel, nous naiſſons charnels comme lui : notre ame enveloppée dans les ſens, ne peut preſque plus ſe paſſer de leur miniſtère; il faut à notre culte des objets ſenſibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourriſſent notre eſpérance, qui facilitent notre attention, qui ſanctifient l'uſage de nos ſens, qui nous uniſſent même à nos frères : telle eſt la Religion de la terre; ce ſont des ſymboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réuniſſent. Abel offrit des ſacrifices; Enos invoqua le nom du Seigneur avec l'appareil des cérémonies ſenſibles; les Patriarches dreſſèrent des Autels; la Loi vit multiplier à l'infini ſes pratiques & ſes obſervances : l'Egliſe plus ſpirituelle

en eut moins, mais elle en eut : un Dieu même manifeſté en chair y devint viſible, pour s'inſinuer à la faveur de nos ſens juſques dans nos cœurs ; & ce myſtère continué ſur nos autels ſous des ſignes myſtiques, doit ſervir juſqu'à la conſommation des ſiécles, & d'éxercice & de conſolation à notre foi.

Les hommes ne peuvent donc ſe paſſer d'un culte extérieur, qui les réuniſſe, qui les diſcerne des infidéles & des errans, qui édifie même leurs frères, qui ſoit une confeſſion publique de leur foi : voilà pourquoi Jeſus-Chriſt a raſſemblé ſes Diſciples ſous un Chef & ſous des Paſteurs viſibles ; les a unis entr'eux par la participation extérieure des mêmes Sacremens, les a aſſujettis aux mêmes ſignes ſenſibles, & a donné à ſon Egliſe un caractère éclatant de viſibilité, auquel on ne peut ſe méprendre, & qui lui a toujours ſervi de rampart contre toutes les Sectes & les eſprits d'erreur, qui dans tous les tems ont voulu s'élever contre elle.

Cependant, ce n'eſt pas l'héréſie ſeule, qui a prétendu borner tout le

culte à l'intérieur, & regarder toutes les pratiques ſenſibles comme des ſuperſtitions populaires, ou des dévotions inutiles : on peut dire que cette orgueilleuſe erreur a régné de tout tems dans le monde : nous entendons dire tous les jours que la véritable piété eſt dans le cœur; qu'on peut être homme de bien, juſte, ſincère, humain, généreux, ſans lever l'étendart, ſans courir à toutes les dévotions, ſans ſe faire un monſtre d'un vain diſcernement de viandes dont la ſanté peut ſouffrir, parceque ce n'eſt pas ce qui entre par la bouche qui ſouille l'homme, mais ce qui ſort du cœur; ſans une éxactitude puérile ſur certaines pratiques que les Cloîtres, plutôt que les Apôtres, ont introduites dans la Religion : & que les devoirs du Chriſtianiſme ſont plus ſpirituels, plus ſublimes, plus dignes de la raiſon, que tout ce détail de dévotion, auquel on aſſujettit les ſimples: c'eſt-à-dire, que la ſageſſe du monde oppoſe trois prétextes pour autoriſer une ſi dangereuſe illuſion; l'inutilité de l'extérieur, la foible ſimplicité de l'extérieur, l'abus de l'extérieur. Combat-

tons ces prétextes, & établiſſons l'utilité, la ſageſſe, & le véritable uſage du culte extérieur.

Vous nous oppoſez en premier lieu, que l'eſſentiel de la dévotion eſt dans le cœur, & que tous ces dehors ſont inutiles. Mais je pourrois vous demander d'abord : En banniſſant cet extérieur que vous croyez ſi inutile, êtes-vous du moins fidéle à cet eſſentiel auquel vous vous retranchez ? en mépriſant tout ce que vous croyez de ſurcroît dans la Religion, accompliſſez-vous du moins tout ce dont la Loi de Dieu vous fait un devoir indiſpenſable ? en croyant qu'il ſuffit de donner le cœur à Dieu, le lui donnez-vous du moins, tandis que tous les dehors ſont encore au monde ? j'en appelle ici à votre conſcience. Glorifiez-vous Dieu dans votre corps, & ne le faites-vous pas ſervir à des paſſions injuſtes ? Rempliſſez-vous tous vos devoirs de père, d'époux, de maître, d'homme public, de Chrétien ? n'avez-vous rien à vous reprocher ſur l'uſage de vos biens, ſur les fonctions de vos Charges, ſur la nature de vos affaires, ſur le bon ordre

de vos familles ? Portez-vous un cœur libre de toute haine, de toute jalouſie, de toute animoſité envers vos frères ? leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien par vos intrigues, ou par vos diſcours ? Préférez-vous Dieu à tout ; à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaiſirs, à vos panchans ; & la perte de tout ne vous paroît-elle rien à l'égal de lui déplaire ? Vous renoncez-vous ſans ceſſe vous-même ? vivez-vous de la foi ? ne comptez-vous pour rien tout ce qui paſſe ? regardez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu ? Gémiſſez-vous ſur les égaremens de vos mœurs paſſées ? portez-vous un cœur pénitent, humilié, briſé ſous un extérieur encore mondain ? Avez-vous horreur de la ſeule apparence du mal ? en fuyez-vous les occaſions ? en cherchez-vous les remédes ? Voilà cet eſſentiel que vous nous vantez tant ; y êtes-vous fidéle ? Non, mes Frères, il n'eſt que les ames livrées au monde & à ſes amuſemens, qui nous rediſent ſans ceſſe qu'il ſuffit de donner le cœur à Dieu, & que c'eſt-là l'eſſentiel : c'eſt que comme il

eſt viſible qu'elles ne lui donnent pas les dehors, il faut, pour ſe calmer, qu'elles tâchent de ſe perſuader que les dehors ne ſont pas néceſſaires, & qu'elles ſe retranchent ſur le cœur, qui ne nous eſt jamais connu à nous-mêmes, & ſur lequel il eſt bien plus aiſé à chacun de ſe méprendre.

Mais, mes Frères, quand le cœur eſt enfin réglé, & qu'on a donné ſincèrement à Dieu ſon amour & ſes affections : ah ! on ne s'aviſe guères de lui diſputer les dehors & la profeſſion extérieure des ſentimens de ſalut qu'il nous inſpire. C'eſt le ſacrifice du cœur & des paſſions qui coûte, & qui fait la grande difficulté de la vertu : ainſi quand une fois on en eſt venu là, tout le reſte ne coûte plus rien, tout s'applanit, tout devient facile ; tous les attachemens extérieurs n'ayant plus de racine dans le cœur, tombent d'eux-mêmes, & ne tiennent plus à rien. Auſſi on voit bien tous les jours des perſonnes dans le monde, leſquelles avec un cœur encore mondain & déréglé, font des œuvres extérieures de piété, rempliſſent des devoirs publics de miſéri-

corde, ſoutiennent des œuvres ſaintes ; les ames même les plus mondaines, & les plus engagées dans les paſſions, mêlent d'ordinaire à leurs plaiſirs, & à leurs foibleſſes honteuſes, quelques œuvres extérieures de religion & de miſéricorde, pour ſe calmer dans une vie toute criminelle, ou pour s'en diminuer à elles-mêmes l'horreur & l'infamie : mais on n'en voit point, qui, après avoir donné ſincèrement leur cœur à Dieu, rompu tous les attachemens des paſſions, & éloigné toutes les occaſions du crime, ne donnent aucune marque extérieure de leur changement, perſévèrent dans les mêmes liaiſons, les mêmes plaiſirs, les mêmes inutilités, le même éloignement des choſes ſaintes, & des devoirs extérieurs de la piété, ne changent rien au dehors, & bornent toute leur converſion à un changement chimérique qui ne paroît point, tandis que tout ce qui paroît eſt encore le même. Ah ! il en coûteroit trop pour ne pas donner des témoignages extérieurs de reſpect au Dieu qu'on aime & qu'on adore ; on ſe reprocheroit de n'avoir pas aſſés

d'empreſſement pour tout ce qui tend à l'honorer ; à peine la Religion fournit-elle aſſés de moyens & de pratiques, pour ſatisfaire à l'amour d'un cœur fidéle. En un mot, on peut bien avec un cœur encore mondain remplir quelques devoirs extérieurs de piété ; mais quand le cœur eſt une fois chrétien, on ne ſauroit plus ſe les interdire.

D'ailleurs, la même Loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confeſſer de bouche, & de donner des marques publiques & éclatantes de notre foi & de notre piété. Premiérement, pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, & reconnoître devant tous les hommes, que lui ſeul mérite nos adorations & nos hommages. Secondement, pour ne pas cacher par une ingratitude criminelle les faveurs ſecrettes dont il nous a comblés, & porter tous les témoins de ſes miſéricordes ſur nous à joindre leurs actions de graces aux nôtres. Troiſiémement, pour ne pas retenir la vérité dans l'injuſtice par une timidité indigne de la grandeur du Maître que nous ſer-

vons, & injurieuſe à la bonté du Dieu qui nous a éclairés. Quatriémement, pour édifier nos frères, & les animer à la vertu par nos éxemples. Cinquiémement, pour encourager les foibles, & les ſoutenir par notre fermeté contre les diſcours inſenſés du monde, & les dériſions publiques qu'on y fait de la vertu. Sixiémement, pour réparer nos ſcandales, & devenir une odeur de vie, comme nous avions été une odeur de mort. Septiémement, pour conſoler les Juſtes, & les porter par le ſpectacle de notre changement, à bénir les richeſſes de la miſéricorde divine. Que dirai-je enfin ? pour confondre les impies & les ennemis de la Religion, & les forcer de convenir en ſecret, qu'il y a encore de la vertu ſur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez ſi inutile : cependant, c'eſt ainſi que les Juſtes de tous les tems ont opéré leur ſalut, en ſe diſcernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la décence & la modeſtie des parures, par la fuite des plaiſirs publics, par un ſaint empreſſement pour tous les devoirs extérieurs du culte & de

la piété : vous-même qui paroiſſez faire ſi peu de cas des dehors de la vertu ; vous les éxigez pourtant des Serviteurs de Dieu ; & dès qu'ils imitent les mœurs & les manières du monde, & qu'ils n'ont rien au dehors qui les diſtingue des autres hommes, vous devenez le premier cenſeur de leur piété : vous dites qu'on les canoniſe à bon marché ; qu'il eſt aiſé de ſervir Dieu & de gagner le Ciel à ce prix-là ; & que vous ſeriez bien-tôt un grand Saint, s'il n'en faloit pas davantage ; & dès-là vous tombez en contradiction avec vous-même, & vous vous confondez par votre propre bouche.

Mais voici un nouveau prétexte que la fauſſe ſageſſe du monde oppoſe à l'extérieur du culte & de la piété ; on y trouve de la ſimplicité & de la foibleſſe. La fréquentation régulière des Sacremens, les devoirs de la Paroiſſe, les prières communes & domeſtiques, la viſite des lieux de miſéricorde, le zèle pour les entrepriſes de piété, certaine régularité dans la parure, l'aſſiſtance journalière aux Myſtères ſaints, la ſanctifica-

tion des jours ſolemnels, le reſpect pour les Loix de l'Egliſe, l'exactitude à obſerver certaines pratiques ſaintes : tout cela, on veut que ce ſoit la religion du peuple : on n'y trouve pas aſſés d'élévation & de force : on voudroit une religion qui fît des Philoſophes & non pas des Fidéles : on dit qu'il faut laiſſer ces petites dévotions à un tel & à une telle, dont l'eſprit n'eſt pas capable d'aller plus haut, & on croit faire honneur à ſa raiſon en déshonorant la Religion même.

Mais, mon cher Auditeur, vous qui nous tenez ce langage ; le déréglement de vos mœurs, & la baſſeſſe de vos paſſions ne dément-elle pas un peu cette prétendue élévation, & cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des ames foibles & vulgaires ? C'eſt ici qu'il faudroit ſe piquer de raiſon, d'élévation, de grandeur & de force : je vous trouve tous les défauts des ames les plus baſſes & les plus viles ; emporté juſqu'à l'éclat, vindicatif juſqu'à la fureur, vain juſqu'à la puérilité, envieux juſ-

qu'à la foibleſſe, voluptueux juſqu'à la diſſolution : je vous trouve une ame toute de boue qu'un plaiſir entraîne, qu'une affection abbat, qu'un vil intérêt corrompt, qu'une lueur de proſpérité tranſporte, que le ſeul inſtinct des ſens guide comme les animaux ſans raiſon ; je ne voi en vous rien de grand, rien d'élevé, rien de digne de la force & de la ſublimité de la raiſon ; & il vous ſied bien après cela de nous venir dire, qu'il faut laiſſer aux eſprits foibles, & aux ames vulgaires tout ce détail de dévotion extérieure.

La véritable force & la ſeule élévation de l'eſprit & du cœur, mes Frères, conſiſte à maîtriſer ſes paſſions, à n'être pas eſclave de ſes ſens & de ſes déſirs, à ne pas ſe laiſſer conduire par les caprices de l'humeur & les inégalités de l'imagination ; à étouffer un reſſentiment & une ſecrette jalouſie, à ſe mettre au-deſſus des événemens & des diſgraces : voilà ce qui fait les grandes ames, les eſprits forts & élevés ; & voilà où en ſont les Juſtes que vous mépriſez tant, que vous regardez comme des eſprits foi-

bles & vulgaires. Ce ſont des ames fortes qui pardonnent les injures les plus ſenſibles ; qui prient pour ceux qui les calomnient & qui les perſécutent ; qui ne ſentent les mouvemens des paſſions, que pour avoir plus de mérite en les réprimant ; qui ne ſe laiſſent pas corrompre par un vil intérêt ; qui ne ſavent pas ſacrifier le devoir, la vérité, la conſcience à la fortune ; qui rompent généreuſement les liens les plus tendres & lès plus chers, dès que la foi leur en a découvert le danger ; qui ſe diſputent les plaiſirs les plus innocens ; qui ſont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal ; mais qui dans la Religion ſont ſimples, humbles, dociles ; & font gloire de leur docilité, & de leur ſimplicité prétendue. Prudent pour le mal, & ſimple pour le bien, vous au contraire, vous êtes plus foible que les ames les plus viles & les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos paſſions : votre raiſon, votre élévation, la force de votre eſprit, votre prétendue Philoſophie, tout cela vous abandonne : vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet

des paſſions les plus baſſes & les plus puériles, qu'un foible roſeau que les vents agitent à leur gré; mais ſur les devoirs de la Religion, vous vous piquez de ſingularité, d'élévation, & de force: c'eſt-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu, & vous êtes foible contre vous-même.

D'ailleurs, vous regardez les ſaints uſages que la foi de tous les ſiécles, que la piété de tous les Juſtes, que les régles de la Religion rendent ſi reſpectables; vous les regardez comme des pratiques populaires, & trop peu ſérieuſes pour des hommes d'un certain caractère: mais qu'y a-t-il dans vos occupations, les plus grandes, les plus ſérieuſes, les plus éclatantes même ſelon le monde, qui ſoit plus digne de l'homme & du Chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété, accomplies avec un eſprit de foi & de religion? Quoi! les ſoins de la fortune? ces baſſeſſes pour parvenir, dont votre orgueil frémit en ſecret? ces lâchetés pour détruire un concurrent & vous élever ſur ſes ruines? cet art éternel de paroître tout ce qu'on veut, & de n'être

jamais ce qu'on paroît ? ce théâtre puérile où il faut toujours jouer un perſonnage emprunté ? ces complaiſances & ces adulations fades pour des maîtres & des protecteurs, que vous ne croyez dignes que du dernier mépris ? voilà le beau & le grand de la vie de la Cour : or êtes-vous dans ces occaſions plus content de vous-même, de votre raiſon, de la force & de la prétendue ſupériorité de votre eſprit ? tout cela vous paroît-il plus grand & plus ſérieux que les éxercices les plus familiers d'une piété ſimple & craintive ? Grand Dieu ! eſt-ce aux amateurs du monde à reprocher à vos Serviteurs la baſſeſſe & la ſimplicité de leurs occupations, eux dont toute la vie n'eſt qu'une révolution éternelle de puérilités, de feintes, de foibleſſes, de perfidies, de démarches rampantes, auxquelles il leur a plû de donner des noms honorables ! Que ſont même devant vous les entrepriſes les plus éclatantes des Princes & des Conquérans, que les travaux d'une araignée, comme dit votre Prophéte, que le ſouffle le plus léger diſſipe ? & les œuvres les plus

populaires de la Religion qui tendent à vous honorer, n'ont-elles pas quelque choſe de plus grand, de plus réel, de plus glorieux à la créature, que les Royaumes du monde & toute leur gloire ? un David danſant devant votre Arche ſainte, pour ſolemniſer le jour heureux de ſa tranſlation, & confondu avec le reſte de ſon Peuple par les hommages les plus ſimples & les plus vulgaires de la piété, n'étoit-il pas plus grand à vos yeux que David de retour de ſes victoires & de ſes conquêtes ? & l'orgueilleuſe Michol qui traita ſa piété de ſimplicité & de foibleſſe, ne fut-elle pas couverte de l'opprobre d'une éternelle ſtérilité ? la foi ne donne-t-elle pas du prix à tout ? & tout ce qu'on fait pour vous n'eſt-il pas grand, puiſqu'il eſt digne de l'immortalité ?

Ce qui nous abuſe, mes Frères, c'eſt que nous avons une grande idée du monde, de ſes vanités, de ſes pompes, de ſes honneurs, de ſes occupations ; & que nous ne voyons pas des mêmes yeux les devoirs de la Religion. Mais une ame fidéle que la foi place dans un point d'élévation,

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

d'où le monde entier & toutes ſes grandeurs ne lui paroiſſent plus qu'un atôme ; elle regarde tout ce qui ſe paſſe ici-bas, ces grands événemens qui ſemblent ébranler l'Univers, ces révolutions qui remuent tant de paſſions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, & qui changent la deſtinée de tant de Peuples, elle les regarde comme des changemens de ſcène, qui ne ſurprennent & n'amuſent des ſpectateurs oiſeux & trompés, que parcequ'ils ne voyent pas le foible artifice, & le reſſort puérile & ſecret qui les fait mouvoir, & qui en cache le mépriſable myſtère : elle regarde les Princes, les Souverains, ces ames illuſtres qui font la deſtinée des Peuples & des Royaumes, & auxquels elle rend pourtant l'obéiſſance & le reſpect dûs au caractère ſacré dont ils ſont revétus ; elle les regarde, dès qu'ils oublient Dieu, de qui ils tiennent la puiſſance & l'autorité, comme ces Rois que les enfans établiſſent entr'eux, & dont les ſceptres, les couronnes, la majeſté, l'empire imaginaire, n'ont rien de plus réel & de

plus ſérieux aux yeux de Dieu que les puérilités de ce bas âge. Voilà comme l'eſprit de Dieu & l'eſprit du monde jugent différemment ; comme les Juſtes trouvent vain & puérile ce qui vous paroît ſi grand & ſi merveilleux ; & comme vous traitez de médiocrité & de petiteſſe, ce qui leur paroît uniquement digne de la grandeur & de l'excellence de l'homme.

Et quand je dis les Juſtes, ne croyez pas, mes Frères, que je me borne à ceux qui vivent parmi nous, & dont vous mépriſez ſi fort la fidélité extérieure, comme la ſuite d'un caractère foible & borné : je parle des Juſtes de tous les ſiécles, des plus grands hommes que la Religion ait eus, des premiers diſciples de la Foi ; de ces Héros de la grace, que les Payens eux-mêmes étoient forcés de reſpecter, & qui ont pouſſé plus loin la grandeur d'ame, l'élévation, la véritable ſageſſe, que toute la Philoſophie de Rome ou d'Athénes.

Oui, mes Frères, ces hommes ſi généreux au milieu des tourmens, ſi intrépides devant les tyrans, ſi inſenſibles à la perte des biens, des hon-

neurs, de la vie, étoient des hommes ſimples, religieux, fervens; un Docteur & un Prophéte répondoient parmi eux comme l'idiot aux bénédictions communes; un Paul & un Barnabé, ces hommes qu'on prenoit pour des Dieux, alloient rendre leurs vœux dans le Temple, comme le ſimple peuple; les grands Apôtres eux-mêmes pleins de cet eſprit, qui eſt le ſeigneur des ſciences & la ſource des lumières, venoient à l'heure ordinaire adorer avec le reſte des Juifs; & pour être ſpirituel, il ne faloit pas alors avoir une autre Foi que le peuple.

Non, mes Frères, plus je remonte vers la ſource, plus je trouve de ſimplicité dans le culte: vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchoit à ſe répandre ſur des pratiques ſenſibles, & à ſe conſoler par ces marques mutuelles de Foi & de Religion: les Fidéles aſſemblés offroient tous enſemble au Seigneur un ſacrifice de louange dans des hymnes & des cantiques ſpirituels: ils célébroient avec une ſainte ferveur ces repas communs de charité, qui

qui précédoient les ſaints Myſtères, & où dans la ſimplicité de la Foi, chacun mangeoit avec action de graces : ils ſe donnoient le baiſer de paix, en ſoupirant après cette paix inaltérable, qu'ils n'attendoient pas dans le monde, & cette union éternelle que la charité devoit conſommer dans le Ciel : ils lavoient les pieds de ceux qui évangéliſoient les biens véritables, & les arroſoient de leurs larmes : ils traverſoient les Royaumes & les Provinces, pour avoir la conſolation de s'entretenir avec un Diſciple qui eût vû Jeſus-Chriſt : ils recevoient dans leurs maiſons les hommes Apoſtoliques comme des Anges de Dieu, & leur offroient les effuſions ſincères de leur charité : leurs familles étoient des Egliſes domeſtiques, où les fonctions les plus communes devenoient des actes de Religion ; des prières pures & ſimples, mais pleines de foi ; des mœurs innocentes ; des enfans inſtruits à connoître, à adorer le Dieu du ciel & de la terre, à eſpérer en Jeſus-Chriſt, & à le confeſſer généreuſement devant les tyrans ; un détail de can-

deur, de fidélité, de crainte du Seigneur; voilà les voies les plus ſublimes, & tous les rafinemens de leur piété : cependant ces hommes ſimples, c'étoient les fondateurs de la Foi, les témoins la plupart de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, les premiers Martyrs de l'Egliſe; des hommes à qui l'Eſprit-ſaint n'avoit pas été donné, ce ſemble, avec meſure, & qui, outre la charité, avoient encore reçu la plénitude des dons miraculeux.

Les ſiécles ſuivans ne changèrent rien à cet eſprit : on y vit les Fidéles s'aſſembler ſur les tombeaux des Martyrs, & y porter avec ſimplicité leurs vœux & leurs offrandes : quel reſpect n'avoient-ils pas pour les lieux teints de leur ſang, & où ces généreux Confeſſeurs de la Foi avoient conſommé leur ſacrifice ? quel pieux empreſſement pour conſerver les reſtes précieux de leur corps, qui avoient échappé à la fureur des tyrans ? Que dirai-je du bon zèle & de la piété de nos pères dans des tems plus avancés ? que de Temples ſomptueux le reſpect pour Marie n'éleva,

t-il pas dans nos villes ? que de dons & de richeſſes conſacrées à la majeſté du culte ! que de pieux établiſſemens pour aider à la foi des Chrétiens ! que de voyages entrepris pour aller honorer les lieux ſaints, & reſpecter les traces encore vivantes des Myſtères & des Miracles du Sauveur ! peut-être étoit-on allé trop loin, car je ne prétens pas tout juſtifier ; mais que ſais-je, ô mon Dieu ! ſi ces pieux excès de zèle & de ſimplicité, ne vous honoroient pas davantage que tous les vains rafinemens de notre ſiécle ? du moins s'il y avoit des abus, ils ne déchiroient pas votre Egliſe comme le ſchiſme funeſte qui a voulu les réformer ; qui ſous prétexte de nous donner une Religion plus pure, a mis des erreurs à la place des abus qui s'étoient gliſſés, a renverſé le fondement de la foi en voulant ôter les décorations ſuperflues de l'édifice, a ſubſtitué à l'excès de la crédulité un eſprit de révolte & d'indépendance, qui ne connoît plus de joug, & qui n'ayant plus de régle que l'orgueil de ſes propres lumières, a vû multiplier ſes égaremens avec ſes diſciples, &

a enfanté preſque autant d'inventeurs de nouvelles Sectes, qu'elle a eu de Docteurs de menſonge.

Mais nous avons beau dire, ajoutez-vous : il n'eſt que trop vrai qu'encore aujourd'hui une infinité de gens abuſent de tout cet extérieur de dévotion : c'eſt un voile dont on ſe ſert pour cacher plus ſûrement ce qu'on a grand intérêt de dérober aux yeux du public ; & on connoît bien des perſonnes à qui on ſeroit bien fâché de reſſembler ſur la probité, ſur la ſincérité, ſur l'équité, ſur le déſintéreſſement, ſur l'humanité, & peut-être auſſi ſur la régularité, & qui cependant courent à toutes les dévotions, fréquentent les Sacremens, s'impoſent beaucoup de pratiques de piété, & ſont preſque de toutes les bonnes œuvres.

A cela je n'ai qu'à vous répondre en un mot, que c'eſt ce qu'il faut éviter, comme nous le dirons plus au long dans la ſuite de ce diſcours ; que les abus de la piété ne doivent jamais retomber ſur la piété même ; que l'uſage injuſte qu'on en fait tous les jours prouve ſeulement, que la corruption des hommes abuſe des choſes les plus

ſaintes ; qu'ainſi vous devez y apporter des diſpoſitions plus pures, des motifs plus chrétiens, accompagner ces pieux dehors d'une vie ſainte, d'une conſcience ſans reproche, d'une fidélité inviolable à tous vos devoirs ; qu'au fonds, mépriſer la vertu, parcequ'il ſe trouve des perſonnes qui en abuſent, c'eſt tomber dans une illuſion plus dangereuſe que celle que l'on blâme, & que la meilleure manière de condamner les abus, c'eſt de montrer dans ſes éxemples le véritable uſage des choſes dont on abuſe.

Non, mes Frères, ce n'eſt pas que je veuille autoriſer ici ce que je dois condamner dans la ſuite de ce diſcours ; mais je ne voudrois pas que le zèle contre les abus de la vertu, fût une ſatyre éternelle de la vertu même : je voudrois qu'en laiſſant le jugement des cœurs à Dieu, on reſpectât des dehors qui lui rendent hommage. Helas ! le monde eſt déja rempli de tant d'incrédules & de libertins ; il y a aujourd'hui tant de ces impies qui attaquent par des diſcours de blaſphêmes, non-ſeulement les pieuſes pratiques du culte, mais en-

core la doctrine de la Foi, & la vérité de nos plus redoutables Myſtères, qu'il nous importe de reſpecter ce qu'on pourroit croire qu'un excès de piété a ajouté à l'extérieur de la Religion, pourvû que la Religion elle-même n'en ſoit pas bleſſée : c'eſt un reſte de ce goût ancien, & de cette ſimplicité innocente, qu'il eſt à propos de maintenir : il faut le conſidérer comme une manière de réparation publique, que la Religion des Peuples fait à la grandeur de la Foi contre les blaſphêmes des impies qui la deshonorent ; & être ſobre à blâmer les abus, de peur d'autoriſer le libertinage.

Il eſt vrai que ce n'eſt pas la différence des hommages extérieurs qui diſcerne devant Dieu les bons d'avec les méchans : les vierges folles & les vierges ſages étoient toutes parées de même, portoient dans les mains les mêmes lampes, couroient au même feſtin ; c'étoit l'huile de la charité qui les diſcernoit : & voilà la voie excellente que je vais vous montrer. Après avoir établi l'utilité des pratiques extérieures contre ceux qui les mépriſent, il faut en combattre

l'abus contre ceux qui font conſiſter en ces dehors toute la piété chrétienne.

CE que S. Paul diſoit autrefois des obſervances de la Loi de Moïſe, nous pouvons le dire aujourd'hui des pratiques extérieures de la piété : elles ſont utiles, elles ſont ſaintes, elles ſont juſtes : *mandatum quidem bonum, & ſanctum, & juſtum ;* mais l'abus qu'on en fait, change en occaſion de péché, ce qui n'avoit été d'abord établi que pour faciliter le ſalut : elles ſont utiles, *mandatum quidem bonum ;* & on les rend vaines en ne les accompagnant pas de cet eſprit de foi & d'amour ſans lequel la chair ne ſert de rien : elles ſont ſaintes, *mandatum quidem ſanctum ;* & l'on en fait des obſtacles de ſalut par l'orgueil & la vaine confiance qu'elles nous inſpirent : enfin elles ſont juſtes, *mandatum quidem juſtum ;* & on bleſſe la juſtice, en les préférant ſouvent aux obligations les plus eſſentielles. II. PARTIE. *Rom.* 7. 12.

En premier lieu, les pratiques extérieures de la piété ſont utiles, *mandatum quidem bonum ;* & on les

rend infructueuſes, en ne les accompagnant pas de cet eſprit de foi & d'amour ſans lequel la chair ne ſert de rien.

En effet, mes Frères, tout le culte extérieur ſe rapporte au renouvellement du cœur comme à ſa fin principale. Toute action de piété qui ne tend pas à établir le régne de Dieu au dedans de nous, eſt vaine : toute pratique ſainte qui ſubſiſte toujours avec nos paſſions ; qui laiſſe toujours dans notre cœur l'amour du monde & de ſes plaiſirs criminels, qui ne touche point à nos haines, à nos jalouſies, à notre ambition, à nos attachemens, à notre pareſſe, eſt plutôt une dériſion de la vertu, qu'une vertu même. Nous ne ſommes devant Dieu que ce que nous ſommes par notre cœur & par nos affections : il ne voit de nous que notre amour : il veut être l'objet de tous nos déſirs, la fin de toutes nos actions, le principe de toutes nos affections, l'inclination dominante de notre ame : tout ce qui ne prend pas ſa ſource dans ces diſpoſitions, tout ce qui ne doit pas nous y affermir ou nous y conduire,

quelque éclat qu'il puiſſe avoir devant les hommes, n'eſt rien devant lui; n'eſt qu'un airain ſonnant, & une cymbale vuide & retentiſſante.

Toute la Religion en ce ſens eſt dans le cœur: Dieu ne s'eſt manifeſté aux hommes; il n'a formé une Egliſe viſible ſur la terre; il n'a établi la majeſté de ſes cérémonies, la vertu de ſes Sacremens, la magnificence de ſes Autels, la variété de ſes pratiques, & tout l'appareil de ſon culte, que pour conduire les hommes aux devoirs intérieurs de l'amour & de l'action de graces, & pour ſe former un Peuple ſaint, pur, innocent, ſpirituel, qui pût le glorifier dans tous les ſiécles.

Voilà la fin de tout culte établi de Dieu, & de tous les deſſeins de ſa ſageſſe ſur les hommes. Toute Religion qui ſe borneroit à de purs dehors, & qui ne régleroit pas le cœur & les affections, ſeroit indigne de l'Etre ſuprême; ne lui rendroit pas la principale gloire & le ſeul hommage qu'il déſire, & devroit être confondue avec ces vaines Religions du Paganiſme, dont les hommes furent les

inventeurs, qui n'impoſoient à la ſuperſtition des Peuples que des hommages publics, & des cérémonies bizarres, qui ne régloient point l'intérieur, & laiſſoient au cœur toute ſa corruption, parcequ'elles ne pouvoient, ni la guérir, ni même la connoître.

Cependant, mes Frères, on peut dire que c'eſt ici l'abus le plus univerſel, & la plaie la plus déplorable de l'Egliſe. Hélas! toute la gloire de la fille du Roi, eſt, pour ainſi dire, en dehors : jamais la montre ne fut ſi belle; jamais les dehors du culte plus ſolemnels : jamais les Temples plus pompeux, les Sacremens plus fréquentés, les ſacrifices plus communs, les œuvres de miſéricorde plus recherchées : jamais tant d'extérieur de dévotion, & jamais peut-être moins de piété, & jamais les véritables Chrétiens ne furent plus rares.

Vous comprenez bien que je ne prétends pas ici juſtifier les vains diſcours du monde, & les préjugés du libertinage contre la vertu, que j'ai déja confondus dans la première partie de ce diſcours. L'impie veut que

tous les dehors de la piété cachent un cœur double & corrompu, & que toute vertu ſoit une feinte & une hypocriſie, parceque l'impie juge de tous les hommes par lui-même, & ne peut ſe perſuader qu'il y ait encore de la probité, de l'innocence & de la vérité ſur la terre. Laiſſons-le jouir de cette affreuſe conſolation, & ſe raſſurer contre l'horreur que lui inſpireroit l'état monſtrueux de ſon ame, s'il ne croyoit voir par-tout des monſtres qui lui reſſemblent.

Rendons plus de juſtice aux hommes, mes Frères, & jugeons-en à notre tour par nous-mêmes : ce n'eſt pas l'hypocriſie & la duplicité qui fait la grande plaie de la Religion. Ce vice eſt trop noir & trop lâche pour être le vice du grand nombre ; & nous ſerions conſolés ſi nous pouvions compter qu'il n'y a pas plus d'impies parmi nous que d'hypocrites.

Ce n'eſt donc pas l'hypocriſie, & cette feinte indigne qui a recours aux pratiques extérieures de la vertu pour cacher ſes crimes, que je me propoſe ici de combattre : c'eſt au contraire l'erreur de la bonne foi & l'ex-

cès de confiance que la plupart des ames mondaines mettent en ces devoirs extérieurs ; leſquels ne comptant pour rien la converſion du cœur & le changement de vie, vivant toujours dans les mêmes déſordres, ſont plus tranquilles dans cet état, parcequ'elles y mêlent quelques œuvres de piété, & ſe flattent d'une compenſation qui déshonore la piété même ; & qui leur faiſant perdre tout le mérite de ces œuvres, leur laiſſe toujours toute l'impénitence, & toute l'énormité de leurs crimes. Or voilà une illuſion univerſellement répandue dans le monde.

Ainſi on ſoulage des malheureux ; on eſt touché de leur infortune ; on fait des aumônes réglées auxquelles on ne manque point : rien de plus louable ſans doute, & de plus recommandé dans les Livres ſaints que la miſéricorde : mais on croit que tout eſt fait quand on a rempli ce devoir : mais après cela on vit avec moins de ſcrupule dans des habitudes criminelles, dans des engagemens profanes, dans des haines invétérées ; on eſt abîmé dans le monde & dans la diſſi-

pation : ah ! Dieu n'a que faire de vos biens : mais il demande votre cœur ; & votre argent périra donc avec vous ? Ainſi on ſoutient des entrepriſes de piété ; on favoriſe les gens de bien ; on s'érige en protecteur d'une Maiſon ſainte ; on orne des Temples & des Autels : mais l'ambition eſt toujours démeſurée ; mais l'envie ronge toujours le cœur ; mais les déſirs de plaire ſont toujours les mêmes ; mais la licence des entretiens n'a rien de plus innocent & de plus pudique ; mais en décorant les Temples, on ſe croit diſpenſé d'orner ſon ame qui eſt le temple du Dieu vivant, des dons de la grace & de la ſainteté : ah ! le Seigneur rejette vos préſens : vos dons profanent ſes Autels ; & c'eſt comme ſi vous embelliſſiez un temple d'Idoles. Ainſi on aſſiſte régulièrement aux Myſtères ſaints : on ſe fait un point de ne pas manquer à un ſalut : il n'eſt point de ſolemnité qui ne nous voye approcher de l'Autel pour participer aux choſes ſaintes ; mais il n'en eſt point qui voye finir nos paſſions criminelles ; mais la vie va toujours même train ; mais les devoirs

domeſtiques n'en ſont pas mieux remplis; mais les plaiſirs n'y perdent rien; mais l'on n'en eſt pas moins entêté de la parure, de la fortune, des amuſemens : ah ! vous participez donc à la table de Satan & non à celle de Jeſus-Chriſt; & tout ce que vous avez pardeſſus l'impie qui vit éloigné de l'Autel, c'eſt la profanation des choſes ſaintes. Ainſi, dès que la main du Seigneur s'appeſantit ſur nos enfans, ſur nos protecteurs ou ſur nos proches, & que la mort paroît les menacer, on a recours aux prières des gens de bien; on les voue à tous les lieux célébres par les prodiges que Dieu y opère par l'entremiſe de ſes Saints : il n'eſt preſque point de Temple ni d'Autel où ne s'offrent des ſacrifices pour le retour d'une ſanté ſi chère : on redouble les largeſſes : on multiplie les interceſſions; & l'on ne penſe point à fléchir le Seigneur par un changement de vie, où il vouloit nous conduire par cette affliction : on lui offre des victimes étrangères, & on ne lui offre pas les gémiſſemens d'un cœur touché : on met tout en œuvre pour l'appaiſer, excepté le renouvellement

des mœurs & une vie plus chrétienne, la ſeule choſe capable de déſarmer ſa colère : ah ! il regarde donc avec dédain les vœux qu'on lui offre pour vous ; & ſa bonté s'irrite que vous lui faſſiez demander des graces pour autrui, tandis que vous réſervez le privilége de pouvoir l'outrager encore vous-même. Que dirai-je enfin ? on porte ſur ſon corps des marques pieuſes de reſpect envers Marie : on a une ſenſibilité de dévotion pour tout ce qui regarde ſon culte : on récite chaque jour avec une éxactitude ſcrupuleuſe certaines prières ſaintes que l'Egliſe lui a conſacrées ; & ſous ces dehors religieux, on porte avec plus de ſécurité un cœur toujours profane & corrompu : on court aux lieux où on l'honore, & au ſortir de là on ſe croit plus autoriſé de retourner à ceux où on l'offenſe : ah ! vous déshonorez donc ſes autels, puiſque vous les regardez comme les aziles de votre impénitence & de vos crimes ! vous profanez donc ces ſymboles de dévotion envers elle, que vous portez ſur votre corps ; puiſque vous croyez qu'ils promettent l'impunité à vos déſordres !

& on peut lui mettre dans la bouche à votre égard, ce reproche terrible que le Seigneur dans ſon Prophéte faiſoit autrefois à des Prêtres, leſquels ſous la ſainteté de leurs vétemens, & les marques auguſtes du Sacerdoce, cachoient un cœur profane & ſouillé: Je m'éleverai au jour de mes vengeances contre ces ſerviteurs infidéles de mes autels : je leur arracherai ces ſignes inutiles de mon culte, qui cachoient un cœur plein d'iniquité & de ſouillure ; & je délivrerai mon lin & ma laine qui couvroient leur ignominie. *Convertar, & liberabo lanam meam & linum quæ operiebant ignominiam ejus.* Oſee 2. 9.

C'eſt-à-dire, vous êtes un phantôme de Chrétien : vous avez l'apparence de la piété, mais vous n'en avez pas le fonds & la vertu : vous êtes ce ſépulchre blanchi & pompeux, où paroiſſent au-dehors des ornemens ſaints, les figures de la Foi, de la Religion, de la juſtice, de la miſéricorde, qui en font la vaine décoration ; mais qui au-dedans eſt plein d'infection & de pourriture : vous reſſemblez à cet autel du Tabernacle, dont il eſt parlé dans l'Ecriture : il étoit re-

vétu d'or pur ; les dehors en étoient brillans, mais le dedans étoit vuide ; & il n'étoit pas ſolide, dit l'Eſprit de Dieu : *Non erat ſolidum, ſed intùs vacuum.* En vain vous immolez deſſus des victimes ; ce ſont des ſacrifices de boucs & de taureaux, des dons & des offrandes, des victimes étrangères dont le Seigneur n'a pas beſoin : vos paſſions n'y paroiſſent jamais immolées devant la ſainteté de Dieu : il n'y voit que de vaines apparences, & le dedans eſt toujours vuide de foi & de piété : *Non erat ſolidum, ſed intùs vacuum.* *Exod.* 38. 7.

Mais, mes Frères, comptons-nous pour beaucoup nous-mêmes les apparences d'amitié que le cœur dément ? les faux empreſſemens de ceux qui ne nous aiment pas, & que nous connoiſſons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, & ne nous ſont-ils pas à charge ? Nous n'eſtimons dans les hommes que les ſentimens intimes & réels qu'ils ont pour nous : nous paſſons même ſur l'irrégularité des manières, pourvû que nous ſoyons aſſurés du fonds : la vie même de la Cour nous accoutume à ne faire

pas grand cas des dehors, & des démonſtrations extérieures d'amitié, à être en garde contre tous ces ſemblans ſi communs & ſi peu ſincères; & parmi tous ceux qui nous parlent le même langage, à ne compter que ſur un petit nombre d'amis véritables, dont nous ſavons que le cœur répond à tout le reſte. Nous voulons qu'on nous aime nous, mes Frères: nous ne comptons pour rien les dehors: nous ne nous payons que du cœur: nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de ſincérité; & croyons-nous que Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, ſoit moins ſenſible & moins délicat que l'homme? croyons-nous que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, ſe paye d'un vain extérieur & de ſimples bienſéances? croyons-nous que Dieu, qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant, nous quitte pour quelques vains hommages que la bouche lui rend, & que le cœur lui refuſe? croyons-nous que Dieu ſoit de pire condition que l'homme, qu'il ne mérite pas d'être aimé, ou qu'il ne ſente pas le faux de nos adorations & de nos hommages?

Mon Dieu ! les hommes ſont ſi réels & ſi vrais dans leurs plaiſirs & dans leurs paſſions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animoſités, dans leurs jalouſies ! c'eſt-là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure : ils ne ſont faux que dans la Religion ; c'eſt-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité & la réalité de leurs affections, & ils n'en donnent que la figure à la vérité de votre Loi, & à la réalité de vos promeſſes.

Cependant la vaine confiance eſt le caractère des ames dont je parle ; & c'eſt ici le ſecond abus des pratiques extérieures : elles ſont ſaintes, *mandatum quidem ſanctum ;* & elles deviennent des obſtacles de ſalut par la fauſſe ſécurité qu'elles nous inſpirent.

Oui, mes Frères, le déſordre peut conduire au repentir : le libertinage des mœurs ne ſe ſoutient que par une yvreſſe qui ne dure pas : le cri de la conſcience ne tarde pas de ſe faire entendre : on ne trouve au-dedans de ſoi pour ſe raſſurer, que l'injuſtice ou l'infamie du déréglement, ou ces maximes monſtrueuſes qui promet-

tent à l'impie un anéantiſſement éternel, & qu'on a plus de peine à ſoutenir elles-mêmes que le crime ſur lequel elles veulent nous calmer. Mais les pratiques extérieures de Religion raſſurent la conſcience : elles font trouver au pécheur une reſſource au-dedans de lui-même : les aumônes, les Sacremens, les œuvres de miſéricorde, la dévotion envers la Mère de Dieu, le culte des Saints, forment une eſpèce de nuage ſur l'ame : on ſe pardonne plus facilement des fragilités & des chûtes qui paroiſſent compenſées par des œuvres ſaintes : on ne craint point cet endurciſſement & cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés, parcequ'on ſe trouve encore ſenſible à certains devoirs extérieurs de la Religion : on ne s'apperçoit pas que cette ſenſibilité eſt un artifice du démon, qui, comme l'endurciſſement, conduit à l'impénitence : ſi la grace quelquefois plus forte nous réveille & nous trouble ſur la honte de nos déſordres, on oppoſe à ces remords naiſſans cet amas d'œuvres mortes & inutiles : ce ſont des ſignes de paix

qui diſſipent à l'inſtant nos allarmes : on s'endort ſur ces triſtes débris de Religion, comme s'ils pouvoient nous ſauver du naufrage ; & on ſe fait des dehors de la piété, un rampart contre la piété même.

Ainſi on taxe ſon jeu & ſes plaiſirs pour les pauvres : on les fait entrer en ſociété de ſon gain ; & la fureur du jeu, ſi oppoſée au ſérieux & à la dignité de la vie chrétienne, n'a plus rien de criminel à nos yeux, depuis qu'on a trouvé le ſecret de mettre les pauvres de moitié dans cette paſſion effrénée. Ainſi on ouvre ſa maiſon à des ſerviteurs de Dieu : on cultive leur amitié : on conſerve avec eux des liaiſons d'eſtime & de confiance ; on les intéreſſe à demander à Dieu notre converſion ; & on eſt bien plus tranquille ſur ſes crimes, depuis qu'on a chargé des gens de bien d'obtenir pour nous la grace de la pénitence. Ainſi enfin on conſacre certains jours à la ſéparation & à la retraite : on s'enferme dans une Maiſon ſainte, plutôt pour jouir quelques momens plus à loiſir de la pareſſe, que pour fuir les plaiſirs : on favoriſe

tout ce qui peut être utile au bien : on ſe choiſit un guide fameux & éclairé : on paroît plus ſouvent aux pieds du Tribunal ſacré : on eſt de toutes les aſſemblées de piété : on s'interdit même certains abus publics dont on ne faiſoit pas autrefois de ſcrupule : on paſſe dans le monde pour avoir pris le parti de la vertu : cependant hors les grands crimes dont on eſt ſorti, tout le reſte eſt encore le même ; le cœur toujours plein de jalouſies, d'antipathies, de deſirs d'élévation & de faveur ; les entretiens également aſſaiſonnés d'amertume, de ſatyre, de malignité envers nos frères ; la vie pas moins tiéde, ſenſuelle, oiſive, inutile ; les ſoins du corps & de la figure pas moins vifs & empreſſés ; l'humeur & la hauteur dans un domeſtique point adoucie ; la ſenſibilité pour le plus léger mépris ou pour un ſimple oubli, pas moins exceſſive. Malgré tout cela on ſe raſſure, parce-qu'on ſe voit environné de tous les ſignes de la piété ; qu'on a pris tous les moyens extérieurs d'aſſurer ſon ſalut, & qu'on n'a oublié que celui de ſe changer ſoi-même.

Non, mes Frères, la confiance qui prend ſa ſource dans les œuvres extérieures de la piété, met le cœur dans une fauſſe tranquillité, dont on ne revient guères : c'eſt par-là que le peuple Juif, fidéle obſervateur des pratiques extérieures, perſévéra juſqu'à la fin dans ſon aveuglement : auſſi les Prophétes que le Seigneur leur ſuſcitoit de ſiécle en ſiécle, bornoient preſque tout leur miniſtère à les détromper de cette erreur dangereuſe. Ne comptez pas, leur diſoient-ils, ſur les victimes & ſur les offrandes que vous venez préſenter à l'Autel : ne vous confiez pas ſur la multitude de vos œuvres & de vos obſervances légales : ce que le Seigneur demande de vous, c'eſt un cœur pur, c'eſt une pénitence ſincère, c'eſt la ceſſation de vos crimes : c'eſt un amour ſincère de ſes commandemens, c'eſt une vie ſainte & innocente ; c'eſt de déchirer vos cœurs & non vos vétemens ; c'eſt d'ôter le mal qui eſt au milieu de vous : cependant ces dehors religieux nourriſſoient toujours leur injuſte confiance. Quand ils étoient ouvertement tombés dans l'idolâtrie, & qu'oubliant

tout-à-fait le Dieu de leurs pères, ils avoient élevé au milieu d'eux des Autels étrangers, les Prophétes alors les rappelloient facilement de leurs égaremens : ils leur faiſoient répandre des larmes de componction & de pénitence, & Jéruſalem ſe couvroit de cendre & de cilice : en un mot, quand ils étoient devenus idolâtres & ennemis déclarés du Seigneur, il n'étoit pas impoſſible d'en faire des pénitens. Mais tandis qu'ils perſévéroient dans la fidélité extérieure aux obſervances de la Loi : ah ! les Prophétes avoient beau alors leur reprocher leurs injuſtices, leurs fornications, & leurs ſouillures ; le Temple du Seigneur les raſſuroit toujours : les ſacrifices, les offrandes, les obſervances dont ils s'acquittoient ſcrupuleuſement, ôtoient aux vérités terribles qu'on leur annonçoit de la part de Dieu, toute leur terreur & toute leur force : les grands pécheurs, les impies, les Publicains ſe convertiſſent ; les Phariſiens, les demi-Chrétiens, les ames en même-tems religieuſes & mondaines qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaiſirs, les

les maximes, les paſſions, les abus du monde, ne ſe convertiſſent jamais, & meurent ſans componction, comme elles avoient vécu ſans défiance : ſemblables à ces ſoldats, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire des Machabées, leſquels ſous les enſeignes de Judas, combattoient, ce ſemble, pour la cauſe du Seigneur, & portoient en apparence les armes pour ſa gloire ; mais ayant été défaits & mis à mort, on trouva cachées ſous leurs tuniques, dit l'Ecriture, des marques d'idolâtrie, & on découvrit que ſous une fidélité extérieure à la religion de leurs pères, ils avoient toujours porté toutes les abominations des Nations infidéles : *Invenerunt ſub tunicis interfectorum de donariis idolorum à quibus lex prohibebat Judæos.* 2. *Mach.* 12. 40. Et telle eſt la deſtinée des ames dont je parle : elles combattent ſous les étendarts de la piété : elles paroiſſent même confondues par un extérieur de Religion avec les véritables zélateurs de la Loi : elles croyent pouvoir allier la pratique extérieure de ſes obſervances avec des reſtes d'idolâtrie : dans cette fauſſe ſécurité, elles affrontent la

mort avec confiance ; mais le combat fini, & le jour déciſif arrivé, toutes ces vaines œuvres diſparoîtront, & on découvrira ſous ces dehors religieux des Idoles cachées, c'eſt-à-dire, mille paſſions injuſtes, qui devant Dieu les avoient toujours confondues avec les ames mondaines & infidéles. *Invenerunt ſub tunicis interfectorum de donariis idolorum, à quibus lex prohibebat Judæos.*

Helas ! mes Frères, un ennemi des Chrétiens leur reprochoit autrefois, que les préceptes de l'Evangile étoient à la vérité admirables ; que rien n'approchoit de la perfection & de la ſublimité des maximes de Jeſus-Chriſt ; mais qu'elles étoient ſi peu à la portée de la foibleſſe humaine, qu'il ne croyoit pas que perſonne pût les accomplir : *Veſtra in Evangelio præcepta, ita mirabilia magnaque ſcio, ut eis parere putem poſſe neminem.* Mais, mes Frères, qu'auroient les maximes de Jeſus-Chriſt de ſi impratiquable à la foibleſſe humaine, ſelon l'expreſſion outrée de ce Payen, ſi elles ne régloient que les dehors ? qu'en coûte-t-il en effet, d'être fidéle à certaines

pratiques pour honorer Marie, de répandre des largeſſes, de protéger la piété, d'orner des Temples & des Autels, de ſe mettre ſous la protection d'un Saint, & d'avoir une dévotion particulière pour les lieux qui lui ſont dédiés ? Ce qui coûte, c'eſt de mortifier un déſir, c'eſt de rompre une paſſion, c'eſt de déraciner une habitude, c'eſt de refondre un naturel trop vif pour le plaiſir. Ce qui coûte, c'eſt de s'arracher à une occaſion où le cœur nous entraîne ; c'eſt de haïr un monde qui nous rit, & qui nous recherche ; c'eſt d'aimer ceux qui nous haïſſent ; c'eſt de cacher les défauts, & de dire du bien de ceux qui nous calomnient ; c'eſt d'être détaché de tout, lors même qu'on poſſéde tout. Voilà proprement la vie chrétienne, & voilà ce qui coûte : voilà ce qui faiſoit tant admirer aux Payens la ſainteté, l'élévation, la ſageſſe de la morale de Jeſus-Chriſt : voilà ce qui leur en faiſoit ſi fort redouter, dit Saint Leon, la ſainte ſévérité. Mais les œuvres extérieures ſouvent ſont des fruits de l'amour propre, loin de l'affoiblir & de le com-

battre ; voilà pourquoi, non-ſeulement on borne là toute la piété, mais on les préfère même aux devoirs les plus eſſentiels.

Dernier abus des pratiques extérieures : elles ſont juſtes, *Mandatum quidem juſtum ;* & on bleſſe la juſtice en leur donnant la préférence ſur les obligations les plus indiſpenſables. Abus aſſés ordinaire dans la vertu, où l'on voit tant de perſonnes zélées pour les œuvres de ſurcroît, & tranquilles ſur l'oubli continuel de leurs obligations les plus eſſentielles.

Ainſi, ſouvent on eſt de toutes les bonnes œuvres, & l'on manque à celles que Dieu demande de nous ; aux fonctions d'une charge, aux obligations principales de ſon état, à ces devoirs obſcurs & domeſtiques, où rien ne dédommage l'amour propre, & où l'on n'eſt animé à remplir le devoir, que par l'amour du devoir même. Ainſi on ſe preſcrit des aumônes qui flattent la vanité ; & on ſe calme ſur des reſtitutions infinies que la Loi de Dieu nous preſcrit : on fait des libéralités à des Maiſons ſaintes ; & l'on ne peut ſe réſoudre à payer ſes

dettes : on prie lorſque le devoir obligeroit d'agir : on agit lorſque nos beſoins devroient nous engager à prier : on régle les affaires de la veuve & de l'orphelin ; & vos propres affaires dépériſſent, & vous préparez à des enfans malheureux, ou à des créanciers fruſtrés, les fruits amers de votre injuſte charité : on prend une inſpection ſur des Maiſons ſaintes ; & l'on ne veille point ſur l'éducation de ſes enfans, & ſur la conduite de ſes domeſtiques : on réconcilie les cœurs aigris & aliénés ; on rétablit la paix & la bonne intelligence dans les familles, & l'on entretient la diviſion dans la ſienne propre par ſon humeur ; & pour ne rien rabattre de ſes aigreurs & de ſes caprices, on aliéne le cœur & l'eſprit d'un époux, & on le précipite dans des amours étrangères : on s'abaiſſe juſqu'aux miniſtères les plus vils envers les membres affligés de Jeſus-Chriſt ; & l'on ne voudroit pas faire une avance légère de réconciliation envers un ennemi, pour ménager ſa foibleſſe & le gagner au Seigneur : on s'impoſe une multitude de prières ſaintes ; & de la même

bouche dont on vient de bénir le Seigneur, dit Saint Cyprien, on déchire ſes frères ; & nous faiſons ſentir par-là, ſelon l'expreſſion d'un Apôtre, que *notre Religion eſt vaine*, & que *nous nous ſéduiſons nous-mêmes.*

Jac. 1. 26.

Que dirai-je enfin ? on eſt peut-être de toutes les aſſemblées de dévotion ; & l'on ne vient pas entendre la voix du Paſteur que l'Egliſe ordonne de ſuivre & d'écouter. Oui, mes Frères, la voix du Paſteur a une grace & une vertu particulière pour ſes brebis : il parle avec l'autorité & avec la tendreſſe d'un père : les vérités les plus ſimples dans ſa bouche, tirent de la grace de ſon miniſtère une bénédiction que nous ne ſaurions donner aux nôtres : nous ſommes des étrangers, & il eſt le Paſteur : nous entrons dans ſes travaux ; mais c'eſt à lui que la vigne appartient : l'aſſiſtance à votre Paroiſſe eſt un devoir confirmé par la pratique de tous les ſiécles, par les Loix de l'Egliſe, par la doctrine des Saints, par l'éxemple des gens de bien, par l'unité du miniſtère : c'eſt-là proprement l'aſſemblée des Fidéles : c'eſt le corps autour duquel les aigles

doivent ſe réunir : c'eſt-là où eſt la ſource des Sacremens, l'autorité de la doctrine, la régle du culte, le lien commun de la Foi : c'eſt la Maiſon de Prière où vous devez venir confeſſer la Foi que vous y avez reçue ſur les Fonts ſacrés, & ſoupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront : c'eſt une manière de ſchiſme, de déſobéiſſance, de ſéparation du corps des Fidéles, de s'en abſenter : & cependant on aura du goût pour aller ſe recueillir dans une Maiſon ſainte, où la ſingularité & la diſtinction flatte & ſoutient ; & on n'en aura point pour ce devoir eſſentiel, parceque le mélange du commun des Fidéles qui devroit le rendre plus ſolemnel & plus conſolant, l'a rendu ou incommode ou mépriſable.

Voici donc la régle, mes Frères : Tout ce qui combat une obligation eſſentielle, ne peut être une œuvre de la Foi & de la piété. Jeſus-Chriſt n'eſt pas diviſé contre lui-même : la charité ne détruit pas ce que la juſtice édifie : commencez par le devoir : tout ce que vous ne bâtirez pas ſur ce fondement, ne ſera qu'un amas de

ruines, d'œuvres mortes, de pailles deſtinées au feu : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point : la piété ſincère & véritable, n'eſtque la fidélité aux obligations de ſon état : quand ces devoirs ſeront remplis, faites-vous-en, à la bonne heure, de ſurcroît; mais ne préférez pas l'acceſſoire au principal, vos caprices à la loi de Dieu, & la perfection chimérique de la piété à la piété elle-même. On a beau dire : tel eſt le goût bizarre de l'homme ; le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil : c'eſt un joug forcé & étranger qu'on ne s'eſt pas impoſé ſoi-même ; qui n'offre que le devoir tout ſeul, toujours triſte & dégoûtant, & ſous lequel l'amour propre a de la peine à plier : mais les œuvres de notre choix, nous nous y prétons avec complaiſance ; c'eſt un joug de notre façon, qui ne nous bleſſe jamais, & ce qu'il pourroit avoir de pénible, eſt toujours adouci, ou par le goût qui nous y porte, ou par le plaiſir ſecret que l'on ſent de l'avoir ſoi-même choiſi.

Evitez donc également, mes Frères, les deux écueils marqués dans ce

diſcours : en voilà le fruit. La vertu prudente & ſolide tient toujours un milieu juſte & équitable : c'eſt l'humeur toute ſeule, qui aime les extrémités. N'ajoutons rien du nôtre à la Religion : elle eſt pleine d'une raiſon ſublime, pourvû que nous la laiſſions telle qu'elle eſt ; mais dès que nous voulons y mêler nos goûts & nos idées, ce n'eſt plus, ou qu'une Philoſophie ſéche & orgueilleuſe, qui donne tout à la raiſon, & qui ne fournit rien de tendre pour le cœur ; ou qu'un zèle ſuperſtitieux & biſarre, que la ſaine raiſon mépriſe, & que la foi déſavoue & condamne. Rendons par une vie ſoutenue, & par l'équité de toute notre conduite, la vertu reſpectable à ceux mêmes qui ne l'aiment pas : montrons au monde, en mettant chaque choſe à ſa place dans nos actions, que la piété n'eſt pas une humeur ou une foibleſſe ; mais la régle de tous les devoirs, l'ordre de la ſociété, le bon ſens de la raiſon, & la ſeule ſageſſe où l'homme doive aſpirer ſur la terre. Entrons dans l'élévation des maximes de la Religion, & dans toute la dignité de ſes préce-

tes : & forçons les ennemis de la vertu de convenir, que la piété toute ſeule ſait annoblir le cœur, élever les ſentimens, former des ames grandes & généreuſes ; & que rien n'eſt ſi petit & ſi puérile, qu'une ame que les paſſions guident & dominent. Mettons la vertu en honneur, en lui laiſſant tout ce qu'elle a de divin & d'aimable, ſa douceur, ſon équité, ſa nobleſſe, ſa ſageſſe, ſon égalité, ſon déſintéreſſement, ſon élévation : le monde, tout injuſte qu'il eſt, ſeroit bientôt réconcilié avec la piété, ſi nous en avions une fois ſéparé nos foibleſſes : c'eſt ainſi que nous ferons bénir le nom du Seigneur par ceux qui ne le connoiſſent pas, & que nous pourrons eſpérer de les voir un jour réunis avec nous dans la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA TROISIÉME SEMAINE DE CARÊME,

Sur l'Incertitude de la juſtice dans la tiédeur.

Surgens Jeſus de Synagoga, introivit in domum Simonis; ſocrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.

Jéſus étant ſorti de la Synagogue, entra dans la maiſon de Simon, dont la belle-mère avoit une groſſe fiévre. Luc. 4. 38.

RIen ne repréſente plus au naturel l'état d'une ame tiéde & languiſſante, que l'état d'infirmité, où l'Evangile nous dépeint aujourd'hui la belle-mère de Saint Pierre. On peut dire que la tiédeur & l'indolence dans les voies de Dieu, accompagnée

d'une vie d'ailleurs éxemte de grands crimes, eſt une ſorte de fiévre ſecrette & dangereuſe, qui mine peu à peu les forces de l'ame, qui altère toutes ſes bonnes diſpoſitions, qui affoiblit toutes ſes facultés, qui corrompt inſenſiblement tout l'intérieur, qui change ſes goûts & ſes panchans, qui répand une amertume univerſelle ſur tous les devoirs, qui la dégoûte de tout bien, & de toute nourriture ſainte & utile, qui conſume de jour en jour ſa vie & ſa ſubſtance, & finit enfin par une extinction entière, & une mort inévitable.

Cette langueur de l'ame dans les voies du ſalut, eſt d'autant plus dangereuſe qu'elle eſt moins apperçue. L'éxemption du déſordre dans cet état d'infidélité nous raſſure : la régularité extérieure de la conduite, qui nous attire de la part des hommes tous les éloges dûs à la vertu, nous flatte. le paralléle ſecret que nous faiſons de nos mœurs avec les déréglemens de ces pécheurs déclarés que le monde & les paſſions entraînent, achéve de nous aveugler ; & nous regardons notre état, comme un état moins par-

fait, à la vérité, mais toujours sûr pour le salut, puisque la conscience ne nous y reproche qu'un fonds de paresse, de négligence dans nos devoirs, d'immortification, d'amour de nous-mêmes, & des infidélités légères qui ne donnent pas la mort à l'ame.

Cependant, puisque les Livres saints nous représentent comme également rejettées de Dieu, & l'ame adultère & l'ame tiéde, & qu'ils prononcent le même anathême, & contre celui qui mépriſe l'œuvre de Dieu, & contre celui qui la fait avec négligence; il faut que l'état de tiédeur dans les voies de Dieu, soit un état fort douteux pour le salut, & par les dispositions présentes qu'il met dans l'ame, & par celles où tôt ou tard, il ne manque pas de la conduire.

Je dis, premiérement, par les dispositions présentes qu'il met dans l'ame; savoir, un fonds d'indolence, d'amour de soi-même, de dégoût de la vertu, d'infidélité à la grace, de mépris délibéré de tout ce qu'on ne croit pas essentiel dans les devoirs: dispositions qui forment un état fort douteux pour le salut.

Secondement, par celles où la tiédeur nous conduit tôt ou tard, qui ſont l'oubli de Dieu, & une chûte groſſière & déclarée.

C'eſt-à-dire, que je me propoſe d'établir deux vérités capitales en cette matière, qui font ſentir tout le danger d'une vie tiéde & infidéle, & qui, par leur importance, nous fourniront le ſujet de deux diſcours différens. La première, c'eſt qu'il eſt fort douteux que l'ame tiéde conſerve dans cet état habituel de tiédeur, la grace ſanctifiante, & la juſtice qu'elle croit conſerver, & ſur laquelle elle ſe raſſure. La ſeconde, c'eſt que quand même il ſeroit moins douteux, ſi elle conſerve encore devant Dieu la grace ſanctifiante, ou ſi elle l'a perdue, il eſt certain du moins qu'elle ne ſauroit la conſerver long-tems.

L'incertitude de la juſtice dans la tiédeur : cette première vérité fera le ſujet de ce diſcours.

La certitude de la chûte dans la tiédeur, ſeconde vérité ſur laquelle je vous inſtruirai dans le diſcours ſuivant. Implorons, &c.

SI nous disons que nous sommes sans péché, dit un Apôtre, *nous nous séduisons nous-mêmes, & la vérité n'est point en nous.* La vertu la plus pure n'est donc jamais ici-bas éxempte de taches: l'homme, plein de ténébres & de passions depuis le péché, ne sauroit être toujours, ni si attentif à l'ordre, qu'il ne se méprenne quelquefois, & ne s'en écarte; ni si touché des biens véritables & invisibles, qu'il ne se laisse quelquefois surprendre par les biens apparens, parcequ'ils font sur nos sens des impressions vives & promptes, & qu'ils trouvent dans nos cœurs des panchans toujours favorables à leurs dangereuses séductions. 1. Joan. 1. 8.

La fidélité que la Loi de Dieu éxige des ames justes, n'exclut donc pas mille imperfections inséparables de la condition de notre nature, & dont la piété la plus attentive ne peut se défendre; mais il en est de deux sortes: les unes qui échappent à la fragilité, qui sont bien moins des infidélités que des surprises, où le poids de la corruption a plus de part que le choix de la volonté, & que le Seigneur, dit

Saint Auguſtin, laiſſe aux ames les plus fidéles, pour nourrir leur humilité, pour exciter leurs gémiſſemens, pour rallumer leurs déſirs, le dégoût de leur éxil, & l'attente de leur délivrance : les autres ſont celles qui nous plaiſent, que nous nous juſtifions à nous-mêmes, auxquelles il ne nous paroît pas poſſible de renoncer, que nous regardons comme des adouciſſemens néceſſaires à la vertu, où nous ne voyons rien de criminel, parceque nous n'y voyons point de crime, qui entrent dans le plan délibéré de nos mœurs & de notre conduite, & qui forment cet état d'indolence & de tiédeur dans les voies de Dieu, qui damne tant de perſonnes, & dans le monde & dans les Cloîtres, nées d'ailleurs avec des principes de vertu, une horreur du crime, un fonds de Religion & de crainte de Dieu, & des diſpoſitions heureuſes pour le ſalut.

Or je dis, que cet état de relâchement & d'infidélité ; cette négligence ſoutenue & tranquille ſur tout ce qui ne nous paroît pas eſſentiel dans nos devoirs ; cette molle indulgence pour tous nos panchans, dès qu'ils ne nous

offrent point de crime ; en un mot, cette vie toute naturelle, toute d'humeur, de tempérament, d'amour propre, ſi commune parmi ceux qui font profeſſion publique de piété, ſi ſûre en apparence, ſi glorieuſe même devant les hommes, & à laquelle l'erreur générale attache le nom de vertu & de régularité : je dis que cet état eſt un état fort douteux pour le ſalut, qu'il prend ſa ſource dans un cœur déréglé, où l'Eſprit-ſaint ne domine plus ; & que toutes les régles de la foi nous conduiſent à penſer, qu'une ame de ce caractère eſt déja déchue ſans le ſavoir, de la grace & de la juſtice qu'elle croit conſerver encore : Premiérement, parceque le déſir de la perfection, eſſentiel à la piété chrétienne, eſt éteint dans ſon cœur. Secondement, parceque les régles de la foi, qui diſtinguent le crime de la ſimple offenſe, toujours preſque fort incertaines à l'égard des autres pécheurs, le ſont infiniment plus envers l'ame tiéde & infidéle. Troiſiémement, enfin, parceque de toutes les marques d'une charité vivante & habituelle, il n'en eſt plus

aucune qui paroiſſe en elle. Suivons ces vérités ; elles ſont dignes de votre attention.

Toute ame chrétienne eſt obligée de tendre à la perfection de ſon état. Je dis obligée : car quoique le degré de perfection ne ſoit pas renfermé dans le précepte ; tendre à la perfection, travailler à la perfection, eſt néanmoins un commandement & un devoir eſſentiel pour toute ame fidéle. Soyez parfaits, dit Jeſus-Chriſt, parce que le Père céleſte que vous ſervez, eſt parfait. Je ne voi qu'un ſeul point d'eſſentiel, diſoit S. Paul ; c'eſt d'oublier tout ce que j'ai fait juſqu'ici ; & qu'oublioit-il, mes Frères ? ſes travaux infinis, ſes ſouffrances continuelles, ſes courſes apoſtoliques, tant de Peuples convertis à la foi, tant d'Egliſes illuſtres fondées, tant de révélations & de prodiges : & d'avancer ſans ceſſe vers ce qui me reſte de chemin à faire. Le deſir de la perfection, les efforts continuels pour y parvenir, les ſaintes inquiétudes ſur les obſtacles innombrables qui nous arrêtent ſur notre route, non-ſeulement ne renferment donc pas un

ſimple conſeil, & une pratique réſervée aux cloîtres & aux déſerts; mais ils forment l'état eſſentiel du Chrétien, & la vie de la Foi ſur la terre.

Car la vie de la Foi dont le Juſte vit, n'eſt qu'un deſir non interrompu que le régne de Dieu s'accompliſſe dans notre cœur, un ſaint empreſſement de former en nous la reſſemblance parfaite de Jeſus-Chriſt, & de croître juſqu'à la plénitude de l'homme nouveau; un gémiſſement continuel excité par le ſentiment intérieur de nos propres misères, & par ce poids de corruption qui appeſantit notre ame, & lui fait encore porter tant de traits de l'homme terreſtre; un combat journalier entre la loi de l'eſprit, qui voudroit ſans ceſſe nous élever au-deſſus de nos affections ſenſuelles; & la loi de la chair, qui ſans ceſſe nous rentraîne vers nous-mêmes: voilà l'état de la Foi & de la Juſtice chrétienne. Qui que vous ſoyez, Grand, Peuple, Prince, Sujet, Solitaire, Courtiſan, voilà la perfection où vous êtes appellé: voilà le fonds & l'eſprit de votre vocation. On ne demande pas de vous l'auſtérité des

Anachorétes, le ſilence & la ſolitude des déſerts, la pauvreté des Cloîtres ; mais on demande que vous travailliez chaque jour à réprimer les deſirs qui s'oppoſent en vous à la Loi de Dieu, à mortifier ces panchans rebelles qui ont tant de peine à plier ſous le devoir & ſous la régle ; en un mot, à avancer votre parfaite conformité avec Jeſus-Chriſt : voilà la meſure de perfection où la grace chrétienne vous appelle, & le devoir le plus eſſentiel à l'ame juſte.

Or dès-là que vous vous prétez à tous vos panchans, pourvû qu'ils n'aillent pas juſqu'à l'infraction viſible & groſſière du précepte ; dès que vous vous bornez à l'eſſentiel de la Loi, que vous vous faites comme un plan & un état de la tiédeur & de la négligence, que de propos délibéré vous ne voulez pas pouſſer plus loin votre fidélité ; que vous dites vous-même, que vous ne ſauriez ſoutenir une vie plus recueillie & plus éxacte ; dès-là vous renoncez au deſir de votre perfection : vous ne vous propoſez plus d'avancer ſans ceſſe pour atteindre à ce point de juſtice & de ſainteté où Dieu vous ap-

pelle, & où ſa grace ne ceſſe de vous pouſſer en ſecret : vous ne gémiſſez plus ſur ces misères & ces foibleſſes qui vous retardent ſur votre route ; vous ne ſouhaitez plus que le régne de Dieu s'accompliſſe dans votre cœur. Donc dès-là vous abandonnez le grand ouvrage de la ſainteté, auquel il vous eſt ordonné de travailler : vous négligez le ſoin de votre ame ; vous n'entrez pas dans les deſſeins de la grace, vous en arrêtez les ſaintes impreſſions ; vous n'êtes plus Chrétien: c'eſt-à-dire, que cette diſpoſition toute ſeule, ce deſſein formel de ſe borner à l'eſſentiel, & de regarder tout le reſte comme des excès louables & des œuvres de ſurcroît, eſt un état de mort & de péché, puiſque c'eſt un mépris déclaré de ce grand commandement qui nous oblige d'être parfaits, c'eſt-à-dire, de travailler à le devenir.

Cependant, quand nous venons vous inſtruire ſur la perfection chrétienne, vous la regardez comme le partage des cloîtres & des ſolitudes, & à peine écoutez-vous là-deſſus nos inſtructions. Vous vous trompez,

mes Frères : les ames retirées embraſſent à la vérité certains moyens de pur conſeil, des jeûnes, des auſtérités, des veilles pour parvenir à la mortification des paſſions, à laquelle nous ſommes tous appellés : elles s'engagent à une perfection de moyens qui n'eſt pas de notre état, je l'avoue ; mais la perfection de la fin où ces moyens conduiſent, qui eſt le réglement des affections, le mépris du monde, le détachement de nous-mêmes, la ſoumiſſion des ſens & de la chair à l'eſprit, le renouvellement du cœur, eſt la perfection de tous les états, l'engagement de tous les Chrétiens, le vœu de notre Batême : donc, renoncer à cette perfection, en ſe bornant par choix & par état à une vie douce, tranquille, ſenſuelle, mondaine, éxempte ſeulement de chute groſſière ; c'eſt renoncer à la vocation chrétienne, & changer la grace de la Foi, qui nous a fait membres de Jeſus-Chriſt, en une indigne pareſſe. Première raiſon.

Mais quand cet état de tiédeur ne ſeroit pas ſi douteux pour le ſalut, par rapport au deſir de la perfection,

eſſentiel à la vie chrétienne, & qui eſt éteint dans l'ame tiéde & infidéle, il le ſeroit par l'impuiſſance où il nous laiſſe, & où il la met elle-même, de diſcerner dans ſa conduite, les infidélités qui peuvent aller au crime, de celles qui demeurent de ſimples offenſes.

Car, quoiqu'il ſoit vrai que tous les péchés ne ſont pas des péchés à la mort, comme dit Saint Jean, & que la morale chrétienne reconnoiſſe des fautes qui ne font que contriſter en nous l'Eſprit-ſaint, & d'autres qui l'éteignent tout-à-fait dans l'ame : néanmoins, les régles qu'elle nous fournit pour les diſcerner, ne ſauroient être toujours ni ſûres ni univerſelles, du moment qu'on les applique : il s'y trouve d'ordinaire par rapport à nous des circonſtances qui leur font changer de nature. Je ne parle pas ici des tranſgreſſions formelles & manifeſtes des préceptes marqués dans la Loi, & qui ne laiſſent aucun doute ſur l'énormité de l'offenſe : je parle de mille tranſgreſſions douteuſes & journalières de haine, de jalouſie, de médiſance, de ſenſualité, de

recherche de ſoi-même, de vanité, de vivacité, de pareſſe, de duplicité, de négligence dans la pratique des devoirs, de deſirs de parvenir ou de plaire, où il eſt mal-aiſé de définir juſques à quel point le précepte eſt violé : or je dis, que c'eſt par la diſpoſition du cœur toute ſeule, qu'on peut décider de la meſure & de la malice de ces ſortes de fautes ; que les régles y ſont toujours incertaines, & que ſouvent ce qui n'eſt que fragilité ou ſurpriſe dans le Juſte, eſt crime & corruption, non-ſeulement dans le pécheur, mais auſſi dans l'ame tiéde & infidéle. En voulez-vous des éxemples tirés des Livres ſaints ?

Saiil, malgré les ordres du Seigneur, épargne le Roi d'Amalec, & tout ce qu'il y a de plus précieux dans la dépouille de ce Prince infidéle : la faute ne paroît pas conſidérable ; mais comme elle part d'un fonds d'orgueil, de relâchement dans les voies de Dieu, & de vaine complaiſance en ſa victoire, cette démarche commence ſa réprobation, & l'Eſprit de Dieu ſe retire de lui. Joſué au contraire trop crédule, épargne les Gabaonites, que

que le Seigneur lui avoit ordonné d'exterminer : il ne va pas le conſulter devant l'Arche avant de faire alliance avec ces impoſteurs ; mais comme cette infidélité eſt plutôt une précipitation & une ſurpriſe, qu'une déſobéiſſance, & qu'elle part d'un cœur encore ſoumis, religieux, fidéle, elle eſt légère aux yeux de Dieu, & le pardon ſuit de près la faute. Or ſi ce principe eſt inconteſtable, ſurquoi vous fondez-vous, lorſque vous regardez vos infidélités journalière & habituelles comme légères ? Connoiſſez-vous toute la corruption de votre cœur d'où elles partent ? Dieu la connoît, qui en eſt le ſcrutateur & le juge ; & ſes yeux ſont bien différens de ceux de l'homme. Mais s'il eſt permis de juger avant le tems, dites-nous ſi ce fonds d'indolence & d'infidélité qui eſt en vous, de perſévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu, de mépris délibéré de tous les devoirs que vous ne croyez pas eſſentiels, d'attention à ne rien faire pour Dieu que lorſqu'il ouvre l'enfer ſous vos pieds ; dites-nous ſi tout cela peut former à ſes yeux un

état fort digne d'un cœur chrétien, & ſi des fautes qui partent d'un principe ſi corrompu, peuvent être légères & dignes d'indulgence ?

Auſſi, mes Frères, Paul cet homme miraculeux, & à qui les ſecrets du Ciel avoient été révélés ; Paul qui ne vivoit plus lui-même, mais en qui Jeſus-Chriſt tout ſeul vivoit ; Paul qui ſouhaitoit tous les jours la diſſolution du corps terreſtre pour être revétu de l'immortalité ; cet Apôtre toujours prêt à donner ſa vie pour ſon Maître, & d'être immolé ſur le ſacrifice de ſa foi ; ce vaſe d'élection à qui la conſcience ne reprochoit rien, ne ſavoit pourtant s'il étoit digne d'amour ou de haine ; s'il portoit encore au fond de ſon cœur le tréſor inviſible de la charité, ou s'il l'avoit perdu ; & dans ces triſtes perpléxités, le témoignage de ſa conſcience ne pouvoit calmer ſes frayeurs & ſes incertitudes. David, ce Roi ſi pénitent, qui faiſoit ſes délices de la méditation continuelle de la Loi du Seigneur, & que l'Eſprit ſaint appelle un Roi ſelon le cœur de Dieu ; David tremble cependant que la malice de ſes fautes ne lui ſoit pas

assés connue ; que la corruption de ſon cœur ne lui en cache toute l'énormité : il ſe figure des abîmes inconnus dans ſa conſcience, qui lui font répandre un torrent de larmes devant la ſainteté de ſon Dieu, & demander qu'il l'aide à ſe purifier de ſes infidélités cachées en les lui faiſant connoître : *Et ab occultis meis munda me.* Et vous qui ne veillez point ſur votre cœur, vous qui dans des mœurs tiédes & ſenſuelles, vous permettez tous les jours de propos délibéré, mille infidélités, ſur la malice deſquelles vous ignorez le jugement que Dieu porte ; vous qui éprouvez tous les jours ces mouvemens douteux des paſſions, où malgré toute votre indulgence pour vous-même, vous avez tant de peine à démêler ſi le conſentement n'a pas ſuivi le plaiſir, & ſi vous vous en êtes tenu à ce degré périlleux qui ſépare le crime de la ſimple offenſe ; vous dont toutes les actions ſont preſque douteuſes, qui êtes toujours à vous demander à vous-même ſi vous n'avez pas été trop loin ; qui portez des embarras & des regrets ſur la conſcience, que vous n'éclair- *Pſ.* 18. 13.

ciſſez jamais à fond ; vous qui flottez éternellement entre le crime & les pures fautes, & qui tout au plus pouvez dire que vous n'êtes jamais ſéparé
1. Reg. 20. 3. que d'un petit degré de la mort, *uno tantùm gradu, ego morſque dividimur ;* vous malgré tant de juſtes ſujets de crainte, vous croiriez que l'état de votre conſcience vous eſt parfaitement connu ; que les déciſions de votre amour propre ſur vos infidélités, ſont les déciſions de Dieu même, & que le Seigneur que vous ſervez avec tant de tiédeur & de négligence, ne vous livre pas à vos propres erreurs, & ne punit pas vos égaremens en vous les faiſant méconnoître ? vous croiriez conſerver encore la juſtice & la grace ſanctifiante ? & vous vous calmeriez ſur vos infidélités viſibles & habituelles, par une prétendue habitude inviſible de juſtice, dont vous ne voyez au dehors aucune marque ?

O homme ! que vous connoiſſez peu les illuſions du cœur humain, & les jugemens terribles de Dieu ſur les ames qui vous reſſemblent ! Vous dites : je ſuis riche, Je ſuis comblé de biens; (c'eſt ce que le Seigneur repro-

choit autrefois à une ame tiéde & infidéle ;) & vous ne voyez pas, ajoutoit-il, (car le caractère de la tiédeur, c'eſt l'aveuglement & la préſomption :) vous ne voyez pas que vous êtes pauvre, miſérable, aveugle, & dénué de tout à mes yeux : *Et neſcis quia tu es miſer, & miſerabilis, & pauper, & cæcus, & nudus.* C'eſt donc la deſtinée d'une ame tiéde & infidéle de vivre dans l'illuſion, de ſe croire juſte & agréable à Dieu, & d'être déchue devant lui, ſans le ſavoir, de la grace & de la juſtice. Apoc. 3. 17.

Et une réfléxion que je vous prie de faire ici, c'eſt que la confiance des ames dont je parle, eſt d'autant plus mal fondée, qu'il n'eſt perſonne qui ſoit moins en état de juger de ſon cœur, que l'ame tiéde & infidéle. Car le pécheur déclaré ne peut ſe diſſimuler à lui-même ſes crimes, & il ſent bien qu'il eſt mort aux yeux de Dieu ; le juſte, quoiqu'il ignore s'il eſt digne d'amour ou de haine, porte du moins une conſcience qui ne lui reproche rien ; mais l'ame tiéde & infidéle eſt toujours un myſtère inexplicable à elle-même : car la tiédeur affoi-

bliſſant en nous les lumières de la Foi, & fortifiant nos paſſions, augmente nos ténébres ; chaque infidélité eſt comme un nouveau nuage répandu ſur l'eſprit & ſur le cœur, qui obſcurcit à nos yeux les vérités du ſalut : ainſi votre cœur peu à peu s'enveloppe, votre conſcience s'embarraſſe, vos lumières s'affoibliſſent : vous n'êtes plus cet homme ſpirituel qui juge de tout : inſenſiblement vous vous faites en ſecret des maximes qui diminuent à vos yeux vos propres fautes ; l'aveuglement augmente à proportion de la tiédeur : plus vous vous relâchez, plus vous voyez d'un œil différent les devoirs & les régles : ce qui paroiſſoit autrefois eſſentiel, ne paroît plus qu'un vain ſcrupule : les omiſſions ſur leſquelles on auroit ſenti dans les tems de la ferveur, de vifs remords, on ne les regarde plus même comme des fautes : les principes, les jugemens, les lumières, tout eſt changé.

Or, dans cette ſituation, qui vous a dit que vous ne vous trompez pas dans le jugement que vous portez ſur la nature de vos infidélités, & de

vos chûtes journalières ? qui vous a dit, que ce qui vous paroît ſi léger, l'eſt en effet, & que les bornes reculées que vous marquez au crime, & en deçà deſquelles tout ce qui en approche vous ſemble véniel, ſont en effet les bornes de la loi ? Hélas ! les Guides les plus éclairés eux-mêmes, ne ſauroient voir clair dans une conſcience tiéde & infidéle : ce ſont-là de ces maux de langueur, pour ainſi dire, où l'on ne connoît rien, où les Maîtres de l'art ne ſauroient parler ſûrement, & dont la cauſe ſecrette eſt toujours une énigme : vous-même, dans cet état de relâchement, vous ſentez bien que vous portez ſur le cœur je ne ſai quels embarras qui ne s'éclairciſſent jamais aſſés à votre gré : qu'il vous reſte toujours au fond de la conſcience je ne ſai quoi d'inexplicable & de ſecret, que vous ne manifeſtez jamais qu'à demi : ce ne ſont point des faits ; c'eſt l'état & le fond de votre ame que vous ne faites point connoître : vous ſentez bien que la confeſſion extérieure de vos fautes, ne reſſemble jamais bien à vos diſpoſitions les plus intimes, & ne peint

pas votre intérieur tel qu'il eſt en effet ; & qu'enfin, il y a toujours dans votre cœur quelque choſe de plus coupable que les infidélités dont vous venez vous accuſer.

Et en effet, qui peut vous aſſurer que dans ces recherches ſecrettes & éternelles de vous-même ; dans cette molleſſe de mœurs qui fait comme le fonds de votre vie ; dans cette attention à vous ménager tout ce qui flatte les ſens, à éloigner tout ce qui vous gêne, à ſacrifier toujours ce qui ne paroît pas eſſentiel dans vos obligations à la pareſſe & à l'indolence ; l'amour de vous-même n'y eſt pas monté juſqu'à ce point fatal, qui ſuffit pour le faire dominer dans un cœur, & en bannir la charité ? qui pourroit vous répondre, ſi dans ces infidélités volontaires & ſi fréquentes, où raſſuré par leur prétendue légéreté, vous réſiſtez à la grace qui vous en détourne en ſecret, vous étouffez la voix de la conſcience qui vous les reproche, vous agiſſez toujours contre vos propres lumières ; ſi ce mépris intérieur de la voix de Dieu, ſi cet abus formel & journalier des lumières & des

graces, n'eſt pas un outrage fait à la Bonté divine, un mépris criminel de ſes dons, une malice dans l'égarement, qui n'y laiſſe plus d'excuſe, une préférence donnée de propos délibéré à vos panchans & à vous-même ſur Jeſus-Chriſt, qui ne peut partir que d'un cœur où tout amour de l'ordre & de la juſtice eſt éteint? qui pourroit vous dire, ſi dans ces penſées, où votre eſprit oiſeux a rappellé mille fois des objets ou des événemens périlleux à la pudeur, votre lenteur à les combattre n'a pas été criminelle; & ſi les efforts que vous avez faits enſuite, n'ont pas été un artifice de l'amour propre, qui a voulu après coup vous déguiſer à vous-même votre crime, & vous calmer ſur la complaiſance que vous leur aviez déja accordée? qui oſeroit décider enfin, ſi dans ces antipathies & ces animoſités ſecrettes, ſur leſquelles vous ne vous gênez jamais que foiblement, & toujours par bienſéance plus que par piété, vous vous en êtes toujours tenu à ce pas gliſſant, au-delà duquel ſe trouve la haine & la mort de l'ame? ſi dans cette ſenſibilité outrée qui ac-

compagne d'ordinaire vos afflictions, vos infirmités, vos pertes, vos disgraces, ce que vous appellez sentimens inévitables à la nature, ne sont pas un déréglement de votre cœur, & une révolte contre les ordres de la Providence ? si dans toutes ces attentions & ces empressemens dont on vous voit si occupé pour ménager, ou les intérêts de votre fortune, ou les soins d'une vaine beauté, il n'y entre pas autant de vivacité qu'il en faut pour former le crime de l'ambition, ou autant de complaisance en vous-même & de desir de plaire, pour souiller votre cœur du crime de la volupté ? Grand Dieu ! qui a bien discerné, comme disoit autrefois votre serviteur Job, ces bornes fatales, qui séparent dans un cœur la vie de la mort, & la lumière des ténébres ? ce sont-là des abîmes sur lesquels l'homme peu instruit ne peut que trembler, & dont vous réservez la manifestation au jour terrible de vos vengeances : Seconde raison tirée de l'incertitude des régles ; qui laissent l'état d'une ame tiéde fort douteux, & qui la mettent elle-même dans l'impuissance de se connoître.

Mais une dernière raiſon qui me paroît encore plus déciſive, & plus terrible pour l'ame tiéde ; c'eſt qu'on ne voit plus rien en elle qui puiſſe même faire préſumer qu'elle conſerve encore la grace ſanctifiante, & que tout conduit à penſer qu'elle l'a perdue ; c'eſt-à-dire, que de tous les caractères d'une charité habituelle & vivante, il n'en eſt plus aucun qui paroiſſe en elle.

Car, mes Frères, le premier caractère de la charité, c'eſt de nous remplir de cet eſprit de l'adoption des enfans, qui nous fait aimer Dieu comme notre père, aimer ſa Loi & la juſtice de ſes Commandemens, & craindre plus la perte de ſon amour, que tous les maux dont il nous menace.

Or cette attention toute ſeule qu'apporte une ame tiéde à éxaminer ſi une offenſe eſt vénielle ou ſi elle va plus loin, à diſputer à Dieu tout ce qu'elle peut lui refuſer ſans crime, à n'étudier la Loi que pour connoître juſqu'à quel point il eſt permis de la violer, à prendre ſans ceſſe les intérêts de la cupidité contre ceux de la grace, & juſtifier éternellement tout ce qui

flatte les passions, contre la sévérité des régles qui l'interdisent ; cette attention, dis-je, toute seule, ne peut partir que d'un fond vuide de foi & de charité, d'un fond où l'Esprit de Dieu, cet Esprit d'amour & de dilection, ne paroît pas régner : car il n'est que les enfans prodigues qui chicanent ainsi avec le Père de famille, qui veuillent user de leurs droits à la rigueur, & prendre tout ce qui leur appartient.

Et pour donner à cette réfléxion toute son étendue : cette disposition qui fait qu'on se permet délibérément toutes les infidélités qu'on ne croit pas dignes d'une peine éternelle, est la disposition d'un esclave & d'un mercénaire ; c'est-à-dire que si l'on pouvoit se promettre une pareille impunité, & une même indulgence du côté de Dieu, pour la transgression des points essentiels de la Loi, on les violeroit avec la même facilité qu'on viole les moindres ; c'est-à-dire que si une vengeance déclarée, une calomnie noire, un attachement criminel, ne devoient pas avoir d'autres suites pour l'avenir, qu'un léger ressentiment, qu'un

diſcours de malignité & de médiſance, que des deſirs de plaire, & trop de ſoin & d'attention ſur ſoi-même, on n'auroit pas plus d'horreur pour l'un que pour l'autre; c'eſt-à-dire, que lorſqu'on eſt fidéle aux Commandemens, ce n'eſt pas la juſtice que l'on aime, c'eſt la peine que l'on craint; ce n'eſt pas à l'ordre & à la loi qu'on s'aſſujettit, c'eſt à ſes châtimens; ce n'eſt pas le Seigneur qu'on ſe propoſe, c'eſt ſoi-même: car tandis que ſa gloire toute ſeule y eſt intéreſſée, & qu'il ne doit nous revenir aucun dommage de nos infidélités par leur légéreté, nous ne craignons pas de lui déplaire: nous nous juſtifions même en ſecret ces ſortes de tranſgreſſions, en nous diſant que quoiqu'elles offenſent le Seigneur, & lui ſoient déſagréables, elles ne donnent pas cependant la mort à l'ame, & ne damnent perſonne: ce qui le regarde, ne nous touche pas; ſa gloire n'entre pour rien dans le diſcernement que nous faiſons des œuvres permiſes ou défendues: c'eſt notre intérêt tout ſeul qui régle là-deſſus notre fidélité, & rien ne réveille notre tiédeur que les flammes

éternelles : nous ſommes même ravis de l'impunité de ces fautes légères, de pouvoir ſatisfaire nos inclinations ſans qu'il nous en arrive d'autre malheur que d'avoir déplû à Dieu : nous aimons cette malheureuſe liberté, qui ſemble nous laiſſer le droit d'être impunis & infidéles : nous en ſommes les apologiſtes : nous la pouſſons même plus loin qu'elle ne va en effet : nous voulons que tout ſoit véniel ; les jeux, les plaiſirs, les parures, les ſenſualités, les vivacités, les animoſités, les inutilités, les ſpectacles ; que dirai-je ? nous voudrions que cette liberté fût univerſelle ; que rien de ce qui plaît, ne fût puni ; que le Seigneur ne fût ni juſte, ni vengeur de l'iniquité, & que nous puſſions nous préter à tous nos panchans, & violer la ſainteté de ſa Loi, ſans craindre la ſévérité de ſa juſtice. Pour peu qu'une ame tiéde rentre en elle-même, elle ſentira que c'eſt-là le fond de ſon cœur, & ſa véritable diſpoſition.

Or, je vous demande, eſt-ce là la ſituation d'une ame qui conſerve encore la grace & la charité ſanctifiante ; c'eſt-à-dire, d'une ame qui aime encore

ſon Dieu plus que le monde, plus que toutes les créatures, plus que tous les plaiſirs, plus que toutes les fortunes, plus qu'elle-même ? d'une ame qui ne trouve de joie qu'à le poſſéder, qui ne craint que de le perdre, qui ne connoît de malheur que celui de lui avoir déplû ? la charité que vous croyez conſerver encore, cherche-t-elle ainſi ſes propres intérêts ? ne compte-t-elle pour rien de déplaire à ce qu'elle aime, pourvû que ſes infidélités ſcient impunies ? s'aviſe-t-elle de ſupputer, comme vous faites tous les jours, juſqu'à quel point on peut l'offenſer impunément, pour prendre là-deſſus ſes meſures, & ſe permettre toutes les tranſgreſſions auxquelles l'eſpérance de l'impunité eſt attachée ? ne voit-elle rien d'aimable dans ſon Dieu, & de propre à lui gagner les cœurs, que ſes châtimens ? quand il ne ſeroit pas un Dieu terrible & vengeur, en ſeroit-elle moins touchée de ſes miſéricordes infinies, de ſes beautés éternelles, de ſa vérité, de ſa ſainteté, de ſa ſageſſe ?

Ah ! vous ne l'aimez plus, ame tiéde & infidéle ! vous ne vivez plus

pour lui ; vous n'aimez plus, vous ne vivez plus que pour vous-même ; ce reſte de fidélité qui vous éloigne encore du crime, n'eſt qu'un fonds de pareſſe, de timidité, d'amour propre ; vous voulez vivre en paix avec vous-même ; vous craignez les embarras d'une paſſion & les remords d'une conſcience ſouillée ; le crime eſt pour vous une fatigue, & c'eſt tout ce qui vous déplaît : vous aimez votre repos ; voilà toute votre religion : l'indolence eſt la ſeule barrière qui vous arrête, & toute votre vertu ſe borne à vous-même. Et certes vous voudriez ſavoir ſi cette infidélité eſt une offenſe vénielle, ou ſi elle va plus loin : vous ſavez qu'elle déplaît à Dieu ; car ce point n'eſt pas douteux ; & cela ne ſuffit pas pour vous l'interdire ? & vous voudriez ſavoir encore ſi elle lui déplaît juſqu'à mériter une peine éternelle ? & tout votre ſoin eſt de vous informer ſi c'eſt un crime digne de l'enfer ? Ah ! vous voyez bien que cette recherche n'aboutit plus qu'à vous-même ; que votre diſpoſition va à ne compter pour rien le péché, en tant

qu'il eſt offenſé de Dieu, & qu'il lui déplaît ; motif eſſentiel cependant, qui doit vous le rendre haïſſable ; que vous ne ſervez pas le Seigneur dans la vérité, & dans la charité ; que votre prétendue vertu n'eſt plus qu'un naturel timide, qui n'oſe s'expoſer aux menaces terribles de la loi ; que vous n'êtes qu'un vil eſclave à qui il faut montrer des verges pour le contenir ; que vous reſſemblez à ce ſerviteur infidéle qui avoit caché ſon talent, parce qu'il ſavoit que ſon maître étoit ſévère, mais qui hors de là, l'eût diſſipé en folles dépenſes : & que dans la préparation du cœur à laquelle ſeule Dieu regarde, vous haïſſez ſa loi ſainte ; vous aimez tout ce qu'elle défend ; vous n'êtes plus dans la charité ; vous êtes un enfant de mort & de perdition.

Le ſecond caractère de la charité, dit Saint Bernard, c'eſt d'être timorée, & de groſſir nos fautes à nos propres yeux : elle augmente, elle exagère tout, dit ce Père : *Sed aggravat, ſed exaggerat univerſa.* Ce n'eſt pas que la charité nous trompe, & nous cache la vérité ; mais c'eſt que dégageant

notre ame des ſens, elle épure la vûe de la foi, & la rend plus clairvoyante ſur les choſes ſpirituelles; & que d'ailleurs tout ce qui déplaît à l'objet unique de notre amour, paroît ſérieux & conſidérable à l'ame qui aime. Ainſi la charité eſt toujours humble, timide, défiante; ſans ceſſe agitée par ces pieuſes perpléxités qui la laiſſent dans le doute ſur ſon état; toujours allarmée par ces délicateſſes de la grace, qui la font trembler ſur chaque action, qui lui font de l'incertitude où elles la laiſſent, une eſpéce de martyre d'amour qui la purifie. Ce ne ſont pas ici ces ſcrupules vains & puériles que nous blâmons dans les ames foibles; ce ſont ces pieuſes frayeurs de la grace & de la charité, inſéparables de toute ame fidéle. Elle opère ſon ſalut avec crainte & tremblement; & regarde quelquefois comme des crimes, des actions qui devant Dieu ſouvent ſont des vertus, & preſque toujours de pures foibleſſes: ce ſont là ces ſaintes perpléxités de la charité qui prennent leur ſource dans les lumières mêmes de la foi: cette voie a été la voie

des Juſtes de tous les ſiécles.

Et cependant c'eſt cette prétendue charité que vous croyez conſerver encore au milieu d'une vie tiéde, & de toutes vos infidélités, qui vous les fait paroître légères : c'eſt la charité elle-même que vous ſuppoſez n'avoir point perdue, qui vous raſſure, qui diminue vos fautes à vos yeux, qui vous établit dans un état de paix & de ſécurité, en un mot qui non ſeulement bannit de votre cœur toutes ces allarmes pieuſes, toujours inſéparables de la piété, mais qui vous les fait regarder comme les foibleſſes & les excès de la piété même. Or, dites-moi je vous prie, ſi ce n'eſt pas là une contradiction ; ſi la charité ſe dément ainſi elle-même, & ſi vous pouvez beaucoup compter ſur un amour qui reſſemble ſi fort à la haine.

Enfin le dernier caractère de la charité, c'eſt d'être vive & agiſſante. Liſez tout ce que l'Apôtre lui attribue d'activité & de fécondité dans un cœur chrétien : elle opère par-tout où elle eſt ; elle ne peut être oiſeuſe, diſent les Saints : c'eſt un feu céleſte que rien ne peut empêcher d'agir &

de ſe produire : il peut être à la vérité quelquefois couvert & comme rallenti par la multitude de nos foibleſſes ; mais tandis qu'il n'eſt pas encore éteint, il en ſort toujours, pour ainſi dire, quelques étincelles, des vœux, des ſoupirs, des gémiſſemens, des efforts, des œuvres : les Sacremens la raniment, les Myſtéres ſaints l'attendriſſent, les priéres la réveillent, les lectures de piété, les inſtructions de ſalut, les ſpectacles de religion, les ſaintes inſpirations, les afflictions mêmes, les diſgraces, les infirmités corporelles, tout la rallume lorſqu'elle n'eſt pas encore éteinte. Il eſt écrit au ſecond Livre des Maccabées, que le feu ſacré que les Juifs avoient caché durant la captivité, ſe trouva au retour couvert d'une mouſſe épaiſſe, & parut comme éteint aux enfans des Prêtres, qui le retrouvèrent ſous la conduite de Néhémias : mais comme ce n'étoit que la ſurface ſeule qui étoit couverte, & qu'au dedans ce feu ſacré conſervoit encore toute ſa vertu ; à peine l'eut-on expoſé aux rayons du ſoleil, qu'on le vit ſe rallumer à l'inſtant, &

offrir aux yeux un éclat tout nouveau & une activité ſurprenante : *Accenſus eſt ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* 2. Mach. 3. 22.

Voilà l'image de la tiédeur d'une ame véritablement juſte, & ce qui devroit arriver ſi la multitude de vos infidélités, n'avoit fait que couvrir, & rallentir, pour ainſi dire, en vous le feu ſacré de la charité ſans l'éteindre : voilà, dis-je, ce qui devroit vous arriver lorſque vous approchez des Sacremens, & que vous venez entendre la parole ſainte. Lorſque Jeſus-Chriſt, le ſoleil de juſtice, lance ſur vous quelques traits de ſa grace & de ſa lumière, & vous inſpire de ſaints deſirs : on devroit alors voir votre cœur ſe rallumer, votre ferveur ſe renouveller ; vous devriez alors paroître tout de feu dans la pratique de vos obligations, & ſurprendre les témoins les plus confidens de votre vie, par le renouvellement de vos mœurs & de votre zèle : *Accenſus eſt ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.*

Et cependant rien ne vous ranime : les Sacremens que vous fréquentez, vous laiſſent toute votre tiédeur ; la

parole de l'Evangile que vous écoutez, tombe ſur votre cœur, comme ſur une terre aride, où elle meurt à l'inſtant ; les ſentimens de ſalut que la grace opère au dedans de vous, n'ont jamais de ſuite pour le renouvellement de vos mœurs : vous traînez par tout la même indolence & la même langueur ; vous ſortez du pied des autels auſſi froid, auſſi inſenſible que vous y étiez venu ; on ne voit point en vous de ces renouvellemens de zèle & de ferveur, ſi familiers aux ames juſtes, & dont elles trouvent les motifs dans leurs propres chûtes : ce que vous étiez hier, vous l'êtes encore aujourd'hui, mêmes infidélités & mêmes foibleſſes ; vous n'avancez pas d'un ſeul dégré dans la voie du ſalut ; tout le feu du ciel ne ſauroit plus rallumer cette prétendue charité cachée au fond de votre cœur, & ſur laquelle vous vous raſſurez. Ah ! mon cher Auditeur, que je crains qu'elle ne ſoit éteinte, & que vous ne ſoyez mort aux yeux de Dieu ! Je ne veux pas ici prévenir les jugemens ſecrets du Seigneur ſur les conſciences ; mais je vous dis que votre état n'eſt point

ſûr ; je vous dis même que ſi l'on en juge par les régles de la foi, vous êtes dans la diſgrace & dans la haine de Dieu : je vous dis encore qu'une tiédeur ſi longue, ſi conſtante, ſi durable, ne peut ſubſiſter avec un principe de vie ſurnaturelle, qui de tems en tems du moins, laiſſe paroître au dehors des mouvemens & des ſignes, s'éléve, s'anime, prend ſon eſſor, comme pour ſe dégager des liens qui l'appeſantiſſent ; & qu'une charité ſi muette, ſi oiſeuſe, & ſi conſtamment inſenſible, n'eſt plus.

Mais le grand danger de cet état, c'eſt qu'une ame tiéde n'a pas même là-deſſus de ſcrupule : elle ſent bien qu'elle pourroit pouſſer la ferveur & la fidélité plus loin ; mais elle regarde ce zèle & cette éxactitude comme une perfection & une grace réſervée à certaines ames, & non comme un devoir : ainſi on ſe fixe dans ce dégré de tiédeur où l'on eſt tombé ; on n'a fait aucun progrès dans la vertu, depuis les premiéres ardeurs d'une converſion d'éclat : il ſemble que toute la ferveur émouſſée contre les paſſions criminelles qu'on avoit eu d'a-

bord à combattre, croit qu'il n'y a plus qu'à jouir en paix du fruit de ſa victoire : mille débris qui reſtent encore du premier naufrage, on ne penſe point à les réparer : mille foibleſſes, mille inclinations corrompues que nous ont laiſſé nos premiers déſordres, on les aime, loin de les réprimer : les Sacremens ne raniment plus la foi, ils l'amuſent : la converſion n'eſt plus la fin qu'on ſe propoſe ; on la croit faite : les confeſſions ne ſont plus que des redites & des peintures qui ſe reſſemblent : ſe confeſſer n'eſt plus ſe propoſer un changement ; car que trouveroit-on à changer dans un train de vie où tout paroît à ſa place, & où nulle faute groſſière de conduite ne frappe les ſens ? c'eſt s'acquiter ſimplement d'un devoir de piété, & venir amuſer le Miniſtre de Jeſus-Chriſt du récit de quelques fautes légères dont on ne ſe repent point, tandis qu'on eſt ſoi-même un crime que l'on ignore. Auſſi la vertu de notre miniſtère délivre encore quelquefois de grands pécheurs ; & nous voyons encore tous les jours avec conſolation des

ames

ames touchées après une vie entière de diſſolution & de crime, venir ſe jetter à nos pieds ; & là, le cœur briſé de douleur, le viſage baigné de larmes, nous ſurprendre par la grandeur de leur foi, nous attendrir par l'abondance de leurs ſoupirs, & la vivacité de leur componction, & ſortir de nos pieds juſtifiées ; tandis que ces ames tiédes & infidéles dont je parle, ſans ceſſe reconciliées & jamais pénitentes, portent toujours au tribunal les mêmes foibleſſes dont elles ne reçoivent jamais le pardon, parcequ'elles ne les déteſtent jamais comme il faut, & prouvent qu'il eſt plus aiſé de paſſer du crime à la vertu, que de la tiédeur à la pénitence.

Hélas ! peut-être que le guide ſacré de votre conſcience, à qui vous ne venez redire ſans ceſſe que de légères foibleſſes, & qui ne ſauroit voir la corruption du cœur d'où elles partent, peut-être par un jugement terrible de Dieu ſur vous, qu'il eſt tranquille comme vous ſur votre état : il croit ſeulement que vous dormez, que vous vous relâchez ; il ſe contente d'animer votre négligence, de

réveiller votre tiédeur : il penſe de vous ce que les Diſciples penſoient autrefois de Lazare : *Si dormit, ſalvus erit ;* qu'au fond ce ſommeil, cette indolence dans les voies de Dieu, cette tiédeur ne vous conduiront pas à la mort. Mais Jeſus-Chriſt qui vous voit tel que vous êtes, & qui ne juge pas comme l'homme ; Jeſus-Chriſt déclare que vous êtes mort déja depuis long-tems à ſes yeux : *Tunc Jeſus dixit eis manifeſtè : Lazarus mortuus eſt.* Il le dit ouvertement, *manifeſtè*, c'eſt-à-dire, que la choſe n'étoit pas nouvelle, & que Lazare, qu'ils croyoient ſeulement languiſſant, étoit mort depuis trois jours : c'eſt-à-dire, que lorſqu'une chute groſſière & déclarée, termine enfin la tiédeur d'une ame infidéle ; la mort qu'elle portoit déja depuis long-tems dans ſon cœur, ne fait que ſe manifeſter. Elle n'eſt nouvelle que pour les hommes, qui ne voyoient pas ce qui ſe paſſoit au dedans ; mais devant Dieu, elle étoit morte comme Lazare, depuis le jour preſque qu'elle fut languiſſante : *Tunc Jeſus dixit eis manifeſtè : Lazarus mortuus eſt.*

Joan. 11. 12.

Ibid. ℣. 14.

On s'abuſe ſur ce que la conſcience ne reproche rien de criminel ; & on ne voit pas que c'eſt cette tranquillité même, qui en fait tout le danger, & peut-être auſſi tout le crime. On ſe croit en ſûreté ſur ſon état, parce-qu'il offre plus d'innocence & de régularité que celui des ames deſordonnées : & on ne veut pas comprendre qu'une vie toute naturelle ne ſauroit être la vie de la Grace & de la Foi ; & qu'un état conſtant de pareſſe & d'immortification, eſt un état de péché & de mort dans la vie chrétienne.

Ainſi, mon cher Auditeur, vous, que ce diſcours regarde, renouvellez-vous ſans ceſſe dans l'eſprit de votre vocation ; reſſuſcitez tous les jours, ſelon l'avis de l'Apôtre, par la prière, par la mortification des ſens, par la vigilance ſur vos paſſions, par une vie intérieure, par un retour continuel vers votre cœur, cette premiére grace qui vous retira des égaremens du monde, & vous fit entrer dans les voies de Dieu. Comptez que la piété n'a de ſûr & de conſolant que la fidélité ; qu'en vous relâchant vous

augmentez vos peines, parceque vous multipliez vos liens; qu'en retranchant de vos devoirs le zèle, la ferveur, l'exactitude, vous en retranchez toutes les douceurs; qu'en ôtant de votre état la fidélité, vous en ôtez la ſûreté; & qu'en vous bornant à éviter le crime, vous perdez tout le fruit de la vertu.

Et au fond, puiſque vous avez déja ſacrifié l'eſſentiel, pourquoi tiendriez-vous encore à des attachemens frivoles? & faut-il qu'après avoir fait les démarches les plus pénibles & les plus héroïques pour votre ſalut, vous périſſiez pour n'en vouloir pas faire de plus légères? Lorſque Naaman, peu touché de ce que le Prophéte ne lui ordonnoit pour guérir de ſa lépre, que d'aller ſe baigner dans les eaux du Jourdain, ſe retiroit plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme ſi ſa guériſon n'eût pu être attachée à un reméde ſi facile, ceux de ſa ſuite le firent revenir de ſon erreur, en lui diſant: Mais, Seigneur, ſi l'homme de Dieu vous eût ordonné des choſes difficiles, vous auriez dû lui obéir: vous avez aban-

donné votre patrie, vos dieux & vos enfans, pour venir conſulter le Prophéte, vous vous êtes expoſé au péril d'un long voyage, vous en avez ſoutenu toutes les incommodités, pour recouvrer la ſanté que vous avez perdue; & après tant de démarches pénibles, refuſeriez-vous de tenter un expédient auſſi aiſé que celui que vous propoſe l'homme de Dieu? *Et ſi rem grandem dixiſſet tibi Propheta, certè facere debueras; quantò magis quia nunc dixit tibi: Lavare, & mundaberis.* 4. Reg. 5. 13.

Et voilà ce que je vous dis en finiſſant ce diſcours: vous avez abandonné le monde, & les idoles que vous y adoriez autrefois; vous êtes revenu de ſi loin dans la voie de Dieu; vous avez eu tant de paſſions à vaincre, tant d'obſtacles à ſurmonter, tant de choſes à ſacrifier, tant de démarches difficiles à faire; vous avez ſoutenu les peines, les dégoûts, les diſcours inſenſés, inſéparables d'une converſion d'éclat: il ne vous reſte plus qu'un pas à faire; on ne vous demande plus qu'une vigilance éxacte ſur vous-même: Si le ſacrifice des paſſions criminelles n'étoit pas encore fait, & qu'on

l'exigeât de vous, vous ne balanceriez pas un moment ; vous le feriez quoi qu'il en dût couter : *Et ſi rem grandem dixiſſet tibi Propheta, certè facere debueras :* & maintenant qu'on ne vous demande que de ſimples purifications, pour ainſi dire ; qu'on ne vous demande preſque que les mêmes choſes que vous faites, mais pratiquées avec plus de ferveur, plus de fidélité, plus de foi, plus de vigilance ; êtes-vous excuſable de vous en diſpenſer ? *quantò magis quia nunc dixit tibi : Lavare, & mundaberis.* Pourquoi rendriez-vous par le refus d'une choſe ſi aiſée, tous vos premiers efforts inutiles ? pourquoi auriez-vous renoncé au monde & aux plaiſirs criminels, pour trouver dans la piété le même écueil que vous aviez cru éviter en fuyant le crime ? & ne ſeriez-vous pas à plaindre, ſi après avoir ſacrifié à Dieu le principal, vous alliez vous perdre pour vouloir lui diſputer encore mille ſacrifices moins pénibles au cœur & à la nature ? *quantò magis quia nunc dixit tibi : Lavare, & mundaberis.*

Achevez donc en nous, ô mon Dieu ! ce que votre grace y a com-

mencé : triomphez de nos langueurs & de nos foibleſſes, puiſque vous avez déja triomphé de nos crimes : donnez-nous un cœur fervent & fidéle, puiſque vous nous avez déja ôté un cœur criminel & corrompu : inſpirez-nous cette bonne volonté qui fait les Juſtes, puiſque vous avez éteint en nous cette volonté déréglée qui fait les grands pécheurs : ne laiſſez pas votre ouvrage imparfait ; & puiſque vous nous avez fait entrer dans la ſainte carrière du ſalut, rendez-nous dignes de la couronne promiſe à ceux qui auront légitimement combattu.

Ainſi ſoit-il.

SECOND

SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA TROISIÉME SEMAINE DE CARÊME.

Sur la certitude d'une chûte dans la tiédeur.

Surgens Jeſus de Synagoga, introivit in domum Simonis; ſocrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.

Jeſus étant ſorti de la Synagogue entra dans la maiſon de Simon, dont la belle-mère avoit une groſſe fiévre. Luc. 4. 38.

PUiſque Simon jugea la préſence de Jeſus-Chriſt néceſſaire, pour la guériſon de ſa belle-mère, il falloit ſans doute, mes Frères, que le mal fût preſſant, & menaçât d'une mort

prochaine ; il falloit que les remédes ordinaires fuſſent devenus inutiles, & qu'il n'y eût qu'un miracle qui pût opérer ſa guériſon, & la tirer des portes de la mort : cependant l'Evangile ne la dit attaquée que d'une ſimple fiévre. Partout ailleurs on n'a recours à Jeſus-Chriſt que pour reſſuſciter des morts, guérir des paralytiques, rendre la vûe & l'ouie à des ſourds & à des aveugles de naiſſance, & en un mot, pour guérir des maux incurables à tout autre qu'au ſouverain Maître de la mort & de la vie des hommes : ici on l'appelle pour rendre ſeulement la ſanté à un fébricitant. D'où vient que la toute-puiſſance eſt employée pour une infirmité ſi légère ? c'eſt que cette fiévre étant l'image naturelle de la tiédeur dans les voies de Dieu, l'Eſprit ſaint a voulu nous faire entendre par-là, que cette maladie ſi légère en apparence, & dont on ne craint pas le danger ; cette tiédeur ſi ordinaire dans la piété, eſt une maladie qui immanquablement tue l'ame, & qu'il faut un miracle pour qu'elle ne conduiſe pas à la mort.

Oui, mes Frères, de toutes les maximes de la Morale chrétienne, il n'en eſt point ſur laquelle l'expérience permette moins de s'abuſer, que ſur celle qui nous aſſure que le mépris des moindres obligations, conduit inſenſiblement à la tranſgreſſion des plus eſſentielles; & que la négligence dans les voies de Dieu, n'eſt jamais loin de la chûte. Celui qui mépriſe les petites choſes, tombera peu à peu, dit l'Eſprit ſaint; celui qui les mépriſe, c'eſt-à-dire, qui les viole de propos délibéré, qui en fait comme un plan & un état de conduite: car ſi vous y manquiez ſeulement quelquefois par fragilité, ou par ſurpriſe, c'eſt la deſtinée de tous les Juſtes, & ce diſcours ne vous regarderoit plus; mais les mépriſer dans le ſens déja expliqué, & qui ne convient qu'aux ames tiédes & infidéles, c'eſt une voie qui aboutit toujours à la perte de la Juſtice. Premiérement, parceque les graces ſpéciales, néceſſaires pour perſévérer dans la vertu, n'y ſont plus données. Secondement, parceque les paſſions qui nous entraînent au vice, s'y fortifient. Troiſiémement enfin, parce-

que tous les ſecours extérieurs de la piété y deviennent inutiles.

Développons ces trois réfléxions : elles renferment des inſtructions importantes ſur tout le détail de la vie chrêtienne ; utiles, non-ſeulement aux ames qui font profeſſion d'une piété publique & déclarée, mais encore à celles qui font conſiſter toute la vertu dans une bonne conduite, & dans une certaine régularité que le monde lui-même éxige. Implorons, &c. *Ave Maria.*

C'Eſt une vérité du ſalut, dit Saint Auguſtin, que l'innocence même des plus juſtes, a beſoin du ſecours continuel de la grace. L'homme livré au péché par le déréglement de la nature, ne trouve preſque plus en lui que des principes d'erreur, & des ſources de corruption : la juſtice & la vérité, nées d'abord avec nous, nous ſont devenues comme étrangères : tous nos panchans révoltés contre la Loi de Dieu, nous entraînent comme malgré nous vers les objets illicites ; de ſorte que pour rentrer dans l'ordre, & ſoumettre notre cœur à la I. PARTIE

Loi, il faut que nous réſiſtions ſans ceſſe aux impreſſions des ſens, que nous rompions nos inclinations les plus vives, & que nous nous roidiſſions ſans relâche contre nous-mêmes. Il n'eſt plus de devoir qui ne nous coûte, plus de précepte marqué dans la Loi, qui ne combatte quelqu'un de nos panchans; plus de démarches dans la voie de Dieu, à laquelle tout notre cœur ne ſe refuſe.

A ce poids de corruption, qui nous rend le devoir ſi difficile, & l'injuſtice ſi naturelle; ajoûtez les piéges qui nous environnent, les éxemples qui nous entraînent, les objets qui nous amolliſſent, les occaſions qui nous ſurprennent, les complaiſances qui nous affoibliſſent, les afflictions qui nous découragent, les proſpérités qui nous corrompent, les ſituations qui nous aveuglent, les bienſéances qui nous gênent, les contradictions qui nous éprouvent, tout ce qui eſt autour de nous, qui n'eſt pour nous qu'une tentation continuélle.

Je ne parle pas même des miſères qui nous ſont propres, & des oppoſitions particulières que nos mœurs paſ-

ſées & nos premières paſſions ont laiſſé dans notre cœur à l'ordre & à la juſtice: ce goût pour le monde & pour ſes plaiſirs; ce dégoût pour la vertu & pour ſes maximes; cet empire des ſens fortifié par une vie voluptueuſe; cette pareſſe invincible à qui tout coûte, & à qui tout ce qui coûte devient preſque impoſſible; cette fierté qui ne ſait ni plier ni ſe rompre; cette inconſtance de cœur qui ſe laſſe bientôt de lui-même, incapable de ſuite & d'uniformité, qui ne peut s'aſſujettir à la régle, parceque la régle eſt toujours la même; qui veut, & qui ne veut plus; qui paſſe en un clin d'œil d'un abattement exceſſif à une joie vaine & puérile, & ne met qu'un inſtant entre la réſolution la plus ſincère, & l'infidélité qui la viole.

Or, dans une ſituation ſi miſérable, eh! que peut l'homme le plus juſte, ô mon Dieu! livré à ſa propre foibleſſe, à tous les piéges qui l'environnent, portant dans ſon cœur la ſource de tous les égaremens, & dans ſon eſprit le principe de toute illuſion? La grace de Jeſus-Chriſt toute ſeule peut donc le délivrer de tant de miſè-

res, l'éclairer au milieu de tant de ténébres, le ſoutenir contre tant de difficultés, le retenir ſur des panchans ſi rapides, l'affermir contre tant d'attaques : ſi on le laiſſe un moment à lui-même, il tombe, où il s'égare ; ſi une main toute-puiſſante ceſſe un inſtant de le retenir, le courant l'emporte : notre conſiſtance dans la vertu eſt donc un miracle continuel de la grace : toutes nos démarches dans la voie de Dieu, ſont donc de nouveaux mouvemens de l'Eſprit-ſaint ; c'eſt-à-dire, de ce Guide inviſible qui nous pouſſe & qui nous méne : toutes nos actions de piété ſont donc des dons de la miſéricorde divine, puiſque tout bon uſage de notre liberté vient de lui, & qu'il couronne ſes dons en récompenſant nos mérites : tous les momens de notre vie chrétienne, ſont donc comme une nouvelle création dans la foi & dans la piété ; c'eſt-à-dire (car cette création ſpirituelle ne ſuppoſe pas dans le Juſte un néant, mais un principe de grace & une liberté qui coopère avec elle) c'eſt-à-dire donc, que comme dans l'ordre de la nature, nous retomberions dans le néant, ſi le

Créateur ceſſoit un inſtant de conſerver l'être qu'il nous a donné ; dans la vie de la grace, nous retomberions dans le péché & dans la mort, ſi le Réparateur ceſſoit un ſeul moment de nous continuer par de nouveaux ſecours le don de la juſtice & de la ſainteté dont il a embéli notre ame : telle eſt la foibleſſe de l'homme, & ſa dépendance continuelle de la grace de Jeſus-Chriſt. La fidélité de l'ame juſte eſt donc le fruit des ſecours continuels de la grace ; mais elle en eſt auſſi le principe : c'eſt la grace toute ſeule qui peut opérer la fidélité du Juſte ; & c'eſt la fidélité du Juſte toute ſeule qui mérite la conſervation & l'accroiſſement de la grace dans ſon cœur.

Car, mes Frères, comme les voies de Dieu ſur nous ſont pleines d'équité & de ſageſſe, il faut qu'il y ait un ordre dans la diſtribution de ſes graces & de ſes dons : il faut que le Seigneur ſe communique plus abondamment à l'ame qui lui prépare plus fidélement les voies dans ſon cœur ; qu'il donne des marques plus continuelles de ſa protection & de ſes miſéricordes au Juſte, qui lui en donne-

de continuelles de ſon amour & de ſa fidélité, & que le Serviteur qui fait valoir ſon talent, ſoit récompenſé à proportion de l'uſage qu'il en a ſû faire : il eſt juſte au contraire qu'une ame tiéde & infidéle, qui ſert ſon Dieu avec négligence & avec dégoût, le trouve dégoûté & réfroidi envers elle ; & comme elle n'offre plus rien à ſes yeux que de propre à le rebuter, il n'eſt pas ſurprenant qu'il la rejette de ſa bouche, ſelon l'expreſſion de l'Eſprit-ſaint, avec le même dégoût & le même ſoulévement qu'on rejette une boiſſon tiéde & dégoutante. La peine, inſéparable de la tiédeur, eſt donc la privation des graces de protection : ſi vous vous refroidiſſez, Dieu ſe refroidit à ſon tour : ſi vous vous bornez à ſon égard à ces devoirs eſſentiels que vous ne pouvez lui refuſer ſans crime, il ſe borne à votre égard à des ſecours généraux avec leſquels vous n'irez pas loin : il ſe retire de vous à proportion que vous vous retirez de lui ; & votre fidélité à le ſervir, eſt la meſure de celle qu'il apporte lui-même à vous protéger.

Rien de plus juſte que cette condui-

te : car entrez en jugement avec votre Dieu : vous négligez toutes les occaſions où vous pourriez lui donner des marques de votre fidélité ; il laiſſe paſſer toutes celles où il pourroit vous en donner de ſa bienveillance : vous lui diſputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir : vous êtes en garde pour ne rien faire pour lui de ſurcroît : vous lui dites, ce ſemble, comme il diſoit lui-même à ce Serviteur injuſte : Prenez ce qui vous appartient, & n'en demandez pas davantage : n'êtes-vous pas convenu du prix avec moi ? *Tolle quod tuum eſt : nonne ex denario conveniſti mecum ?* *Matth.* 20. 13. 14. Vous comptez avec votre Dieu, pour ainſi dire : toute votre attention eſt de preſcrire des bornes au droit qu'il a ſur votre cœur ; & toute ſon attention auſſi eſt d'en mettre à ſon tour à ſes miſéricordes ſur votre ame, & de vous refuſer, s'il eſt permis de parler ainſi, tout ce qu'il peut ſe diſpenſer de vous accorder : il paye votre indifférence de la ſienne : l'amour eſt le prix de l'amour tout ſeul ; & ſi vous ne ſentez pas aſſés toute la terreur & l'étendue de cette vérité, ſouffrez

que je vous en développe les conſéquences.

La première, c'eſt que cet état de tiédeur & d'infidélité, éloignant de l'ame tiéde les graces de protection, ne lui laiſſant plus que les ſecours généraux, la laiſſe, pour ainſi dire, vuide de Dieu, & comme entre les mains de ſa propre foibleſſe : elle peut encore ſans doute avec ces ſecours communs qui lui reſtent, conſerver la fidélité qu'elle doit à Dieu : elle en a toujours aſſés pour pouvoir ſe ſoutenir dans le bien ; mais ſa tiédeur ne lui permet pas d'en faire uſage : c'eſt-à-dire, elle eſt encore aidée de ces ſecours avec leſquels on peut perſévérer ; mais elle ne l'eſt plus de ceux avec leſquels on perſévère infailliblement : ainſi il n'eſt plus de péril qui ne faſſe ſur cette ame quelque impreſſion dangereuſe, & qui ne l'approche d'une chûte. Je veux qu'un naturel heureux, qu'un reſte de pudeur & de crainte de Dieu, qu'une conſcience encore effrayée du crime, qu'une réputation de vertu à conſerver, la défende quelque tems contre elle-même ; néanmoins comme ces reſſour-

ces, prises la plupart dans la nature, ne sauroient aller loin; que les objets des sens au milieu desquels elle vit, font tous les jours de nouvelles plaies à son cœur, & que la grace moins abondante ne répare plus ces pertes journalières: ah! les forces de jour en jour s'affoiblissent, la foi se relâche, les vérités s'obscurcissent; plus elle avance, plus elle empire: on sent bien soi-même qu'on ne sort plus du monde & des périls aussi innocent qu'on en sortoit autrefois; qu'on pousse plus loin la foiblesse & la complaisance; qu'on passe certaines bornes qu'on avoit jusques-là respectées; que les discours libres nous trouvent plus indulgens, les médisances plus favorables, les occasions plus faciles, les plaisirs moins retenus, le monde plus empressé; qu'on en rapporte un cœur à demi gagné, & qui ne tient plus qu'à de foibles bienséances; qu'on sent ses pertes, & qu'on ne sent plus rien qui les répare; enfin que Dieu s'est presque retiré, & qu'il n'y a plus entre nous & le crime, d'autre barrière que notre foiblesse: voilà où vous en êtes: jugez où vous en serez en peu de tems.

Je ſai que cet état de relâchement & d'infidélité vous trouble & vous inquiéte ; que vous dites tous les jours que rien n'eſt plus heureux que de ne tenir plus à rien, & que vous enviez la deſtinée de ces ames qui ſe donnent à Dieu ſans réſerve, & qui ne gardent plus de meſures avec le monde ; mais vous vous trompez : ce n'eſt pas la foi & la ferveur de ces ames fidéles que vous enviez : vous n'enviez dans leur deſtinée que la joie & le repos dont elles jouiſſent dans le ſervice de Dieu, & dont vous ne ſauriez jouir vous-même : vous n'enviez que l'inſenſibilité & l'heureuſe indifférence où elles ſont parvenues pour le monde, & pour tout ce que le monde eſtime, dont l'amour fait tous vos troubles, vos remords, vos peines ſecrettes ; mais vous n'enviez pas les ſacrifices qu'il leur a fallu faire pour en venir là : vous n'enviez pas les violences qu'elles ont eu à dévorer pour s'établir dans cet état heureux de paix & de tranquillité : vous n'enviez pas ce qu'il leur en a coûté, pour mériter le don d'une foi vive & fervente : vous enviez le bonheur de leur état ; mais

vous ne voudriez pas qu'il vous en coûtât l'illuſion & la molleſſe du vôtre.

Auſſi la ſeconde conſéquence que je tire des graces de protection refuſées à l'ame tiéde, c'eſt que le joug de Jeſus-Chriſt devient pour elle un joug dur, accablant, inſupportable. Car, mes Frères, par le déréglement de notre nature, ayant perdu le goût de la juſtice & de la vérité, qui faiſoit les plus chères délices de l'homme innocent, nous n'avons plus de vivacité & de ſentiment, que pour les objets des ſens & des paſſions. Les devoirs de la Loi qui nous rappellent ſans ceſſe des ſens à l'eſprit, & qui nous font ſacrifier les impreſſions préſentes des plaiſirs, à l'eſpérance des promeſſes futures; ces devoirs, dis-je, laſſent bien-tôt notre foibleſſe, parceque ce ſont des efforts continuels que nous faiſons contre nous-mêmes: il faut donc que l'onction de la grace adouciſſe ce joug; qu'elle répande de ſecrettes conſolations ſur ſon amertume, & qu'elle change la triſteſſe des devoirs en une joie ſainte & ſenſible.

Or, l'ame tiéde, privée de cette

onction, n'a plus pour elle que la peſanteur du joug, ſans les conſolations qui l'adouciſſent; le calice de Jeſus-Chriſt ne lui fait plus ſentir que ſon amertume : ainſi tous les devoirs de la piété vous deviennent inſipides; les pratiques du ſalut, ennuyeuſes; votre conſcience inquiéte & embarraſſée par vos relâchemens & vos infidélités, dont vous ne pouvez vous juſtifier l'innocence, ne vous laiſſe plus goûter de paix & de joie dans le ſervice de Dieu : vous ſentez tout le poids des devoirs auxquels un reſte de foi & d'amour du repos vous empêche d'être infidéle; & vous ne ſentez pas le témoignage ſecret de la conſcience, qui l'adoucit & qui ſoutient l'ame fervente : vous évitez certaines ſociétés de plaiſir, où l'innocence fait toujours naufrage; & vous ne trouvez dans la retraite qui vous en éloigne qu'un ennui mortel, & un goût encore plus vif & plus piquant des mêmes plaiſirs que vous vous efforcez de vous interdire : vous priez; & la prière n'eſt plus pour vous qu'un égarement ou une fatigue : vous vous employez à des œuvres de miſéricor-

de ; & à moins que l'orgueil ou le tempérament ne vous y ſoutienne, tout ce qui s'y trouve de mortifiant vous devient inſupportable : vous fréquentez des perſonnes de vertu ; & leur ſociété vous paroît d'un ennui à vous dégoûter de la vertu même : la plus légère violence que vous vous faites pour le Ciel, vous coûte de ſi grands efforts, qu'il faut que les plaiſirs & les amuſemens du monde viennent vous délaſſer d'abord de cette fatigue paſſagère : la plus petite mortification abbat votre corps, jette l'inquiétude & le chagrin dans votre humeur, & ne vous conſole que par la prompte réſolution d'en interrompre à l'inſtant la pratique : vous vivez malheureux & ſans conſolation, parceque vous vous privez d'un certain monde que vous aimez, & que vous ſubſtituez à ſa place des devoirs que vous n'aimez pas : toute votre vie n'eſt plus qu'un triſte ennui, & un dégoût perpétuel de vous-même : vous reſſemblez aux Iſraélites dans le déſert ; dégoûtés, d'un côté, de la manne dont le Seigneur les obligeoit de ſe nourrir ; & de l'autre, n'oſant plus revenir aux

viandes de l'Egypte qu'ils aimoient encore, & que la crainte d'être frappés de Dieu, les portoit à s'interdire.

Or, cet état de violence ne ſauroit durer; on ſe laſſe bien-tôt d'un reſte de vertu qui ne calme point le cœur, qui ne ſoulage pas la raiſon, qui ne contente pas même l'amour propre; on a bien-tôt ſecoué un reſte de joug qui accable, & qu'on ne porte plus que par bienſéance, & non par amour: il eſt ſi triſte de n'être rien, pour ainſi dire; ni juſte, ni mondain; ni au monde, ni à Jeſus-Chriſt; ni dans les plaiſirs des ſens, ni dans ceux de la grace; qu'il eſt impoſſible que cette ſituation ennuyeuſe d'indifférence & de neutralité ſoit durable. Il faut au cœur, & à des cœurs ſurtout d'un certain caractère, un objet déclaré qui les occupe & qui les intéreſſe; ſi ce n'eſt pas Dieu, ce ſera bien-tôt le monde: un cœur vif, emporté, extrême, tel que l'ont la plupart des hommes, ne ſauroit être fixé que par des ſentimens; & être conſtamment dégoûté de la vertu, c'eſt offrir déja un cœur ſenſible aux attraits du vice.

Je

Je ſai, premiérement, qu'il eſt des ames pareſſeuſes & indolentes qui paroiſſent ſe maintenir dans cet état d'équilibre & d'inſenſibilité; qui n'offrent rien de vif ni au monde ni à la vertu; qui ſemblent également éloignées par leur caractère, & des ardeurs d'une piété fidéle, & des excès d'un égarement profane; qui conſervent au milieu des plaiſirs du monde, un fond de retenue & de régularité qui annonce encore la vertu, & au milieu des devoirs de la religion, un fond de molleſſe & de relâchement qui reſpire encore l'air & les maximes du monde: ce ſont des cœurs tranquilles & pareſſeux, qui ne ſont vifs ſur rien, à qui l'indolence tient preſque lieu de vertu; & qui pour n'être pas à ce point de piété qui fait les ames fidéles, n'en viennent pas pour cela à ce dégré d'abandonnement, qui fait les ames égarées & criminelles.

Je le ſai, mes Frères: mais je ſai auſſi que cette pareſſe de cœur ne nous défend que des crimes qui coûtent, ne nous éloigne que de certains plaiſirs qu'il faudroit acheter au prix de

notre tranquillité, & que l'amour du repos tout ſeul peut nous interdire, elle ne nous laiſſe vertueux qu'aux yeux des hommes, leſquels confondent l'indolence qui craint l'embarras, avec la piété qui fuit le vice : mais elle ne nous défend pas contre nous-mêmes, contre mille deſirs illégitimes, mille complaiſances criminelles, mille paſſions plus ſecrettes & moins pénibles, parce qu'elles ſe renferment dans le cœur ; des jalouſies qui nous dévorent ; des animoſités qui nous aigriſſent ; une ambition qui nous domine ; un orgueil qui nous corrompt ; un deſir de plaire qui nous poſſéde ; un amour exceſſif de nous-mêmes qui eſt le principe de toute notre conduite, & qui infecte toutes nos actions ; c'eſt-à-dire, que cette indolence nous livre à toutes nos foibleſſes ſecrettes, en même-tems qu'elle nous ſert de frein contre des paſſions plus éclatantes & plus tumultueuſes, & que ce qui ne paroît qu'indolence aux yeux des hommes, eſt toujours une corruption & une ignominie ſecrette devant Dieu.

Je ſai en ſecond lieu, que le goût

de la piété, & cette onction qui adoucit la pratique des devoirs eſt un don ſouvent refuſé aux ames mêmes les plus ſaintes & les plus fidéles. Mais il y a trois différences eſſentielles entre l'ame fidéle à qui le Seigneur refuſe les conſolations ſenſibles de la piété, & l'ame tiéde & mondaine que la peſanteur du joug accable, & qui ne ſauroit goûter les choſes de Dieu.

La première, c'eſt que l'ame fidéle malgré ſa répugnance & ſes dégoûts, conſervant toujours une foi ferme & ſolide, trouve ſon état & l'éxemption du crime, où elle vit depuis que Dieu l'a touchée, mille fois plus heureux encore que celui où elle vivoit, lorſqu'elle étoit livrée aux égaremens des paſſions; & pénétrée de l'horreur de ſes excès paſſés, elle ne voudroit pas pour tous les plaiſirs de la terre, changer ſa deſtinée & ſe r'engager dans ſes premiers vices: au lieu que l'ame tiéde & infidéle, dégoutée de la vertu, regarde avec envie les plaiſirs & la vaine félicité du monde; & comme ſes dégoûts ne ſont que la ſuite & la peine de la foibleſſe

& de la tiédeur de ſa foi, le crime commence à lui paroître la ſeule reſſource des ennuis & de la triſteſſe de la piété.

La ſeconde différence, c'eſt que l'ame fidéle au milieu de ſes dégoûts & de ſes aridités, porte du moins une conſcience qui ne lui reproche point de crime; elle eſt du moins ſoutenue par le témoignage de ſon propre cœur, & par une certaine paix de l'innocence qui, quoiqu'elle ne ſoit pas vive & ſenſible, ne laiſſe pas d'établir au dedans de nous un calme que nous n'avions jamais éprouvé dans les voies de l'égarement: au lieu que l'ame tiéde & infidéle, ſe permettant contre le témoignage de ſon propre cœur, mille tranſgreſſions journaliéres dont elle ignore la malice, porte toujours une conſcience inquiéte & douteuſe; & n'étant plus ſoutenue, ni par le goût des devoirs, ni par la paix & le témoignage de la conſcience, cet état d'agitation & d'ennui finit bien-tôt par la paix funeſte du crime.

Enfin la dernière différence, c'eſt que les dégoûts de l'ame fidéle n'é-

tant que des épreuves dont Dieu ſe ſert pour la purifier, il ſupplée aux conſolations ſenſibles de la vertu, qu'il lui refuſe, par mille endroits qui les remplacent, par une protection plus puiſſante, par une attention miſéricordieuſe à éloigner tous les périls qui pourroient la ſéduire, par des ſecours plus abondans de la grace : car il ne veut pas la perdre & la décourager ; il ne veut que l'éprouver & lui faire expier par les amertumes & les aridités de la vertu, les plaiſirs injuſtes du crime. Mais les dégoûts de l'ame infidéle ne ſont pas des épreuves ; ce ſont des punitions : ce n'eſt pas un Dieu miſéricordieux qui ſuſpend les conſolations de la grace, ſans ſuſpendre la grace elle-même ; c'eſt un Dieu ſévère qui ſe venge & qui ſe retire : ce n'eſt pas un père tendre, qui ſupplée par la ſolidité de ſa tendreſſe, & par des ſecours effectifs, aux rigueurs apparentes dont il eſt obligé d'uſer ; c'eſt un Juge ſévère qui ne commence à priver le criminel de mille adouciſſemens, que parcequ'il lui prépare un arrêt de mort : les aridités de la vertu trouvent mille reſ-

ſources dans la vertu même ; celles de la tiédeur n'en ſauroient trouver ailleurs que dans les douceurs trompeuſes du vice.

Voilà, mes Frères, la deſtinée inévitable de la tiédeur, le malheur de la chûte : venez nous dire après cela, que vous voulez vous faire une ſorte de vertu qui dure ; que ces grands zèles ne ſe ſoutiennent pas ; qu'il vaut mieux ne pas le prendre ſi haut, & aller juſqu'au bout ; & qu'on ne va pas loin, quand on ſe met hors d'haleine dès les premiers pas.

Je ſai que tout excès, même dans la piété, ne vient pas de l'Eſprit de Dieu, qui eſt un eſprit de diſcrétion & de ſageſſe ; que le zèle qui renverſe l'ordre de notre état & de nos devoirs, n'eſt pas la piété qui vient d'enhaut, mais une illuſion qui naît de nous-mêmes ; que l'indiſcrétion eſt une ſource de fauſſes vertus ; & qu'on donne ſouvent à la vanité, ce qu'on croit donner à la vérité. Mais je vous dis de la part de Dieu, que pour perſévérer dans ſes voies, il faut ſe donner à lui ſans réſerve : je vous dis que pour ſe ſoutenir dans la fidélité aux

devoirs eſſentiels, il faut ſans ceſſe affoiblir les paſſions qui nous en éloignent ſans ceſſe ; & que les ménager, ſous prétexte de n'aller pas trop loin, c'eſt ſe creuſer à ſoi-même ſon précipice. Je vous dis qu'il n'y a que les ames fidéles & ferventes, qui non contentes d'éviter le crime, évitent tout ce qui peut y conduire ; qu'il n'y a, dis-je, que ces ames qui perſévèrent, qui ſe ſoutiennent, qui honorent la piété par une conduite ſoutenue, égale, uniforme ; & au contraire qu'il n'y a que les ames tiédes & molles, les ames qui ont commencé leur pénitence par mettre des bornes à la piété, & à l'accommoder avec les plaiſirs & les maximes du monde ; qu'il n'y a que ces ames qui reculent, qui ſe démentent, qui reviennent à leur vomiſſement, & qui deshonorent la piété par des inconſtances & des inégalités d'éclat, & par une vie mêlée, tantôt de retraite & de vertu, tantôt de monde & de foibleſſe. Et j'en appelle ici à vous-mêmes, mes Frères : quand vous voyez dans le monde une ame ſe relâcher de ſa premiére ferveur, ſe rapprocher un peu

plus des ſociétés & des plaiſirs qu'elle s'étoit d'abord ſi ſévérement interdits, rabattre inſenſiblement de ſa retraite, de ſa modeſtie, de ſa circonſpection, de ſes prières, de l'exactitude à ſes devoirs; ne dites-vous pas vous-mêmes qu'elle n'eſt pas loin de redevenir tout ce qu'elle étoit autrefois? Ne regardez-vous pas tous ces relâchemens, comme les préludes de la chûte? & ne comptez-vous pas que la vertu eſt preſque éteinte, dès que vous la voyez affoiblie? en faut-il tant même pour réveiller vos cenſures & vos préſages ſiniſtres & malins contre la piété? Injuſtes que vous êtes, vous condamnez une vertu tiéde & infidéle, & vous nous condamnez nous-mêmes, quand nous éxigeons une vertu fidéle & fervente: vous prétendez qu'il ne faut pas le prendre ſi haut pour ſe ſoutenir, & vous prophétiſez qu'on va tomber, dès qu'on s'y prend avec plus de tiédeur & de négligence!

C'eſt donc dans le relâchement tout ſeul, qu'il faut craindre les retours & les chûtes: ce n'eſt donc pas en ſe donnant à Dieu ſans réſerve,

qu'on ſe dégoûte de lui, & qu'il nous abandonne ; c'eſt en le ſervant avec lâcheté : le moyen de ſortir glorieux du combat, n'eſt donc pas de ménager l'ennemi ; c'eſt de le vaincre : le ſecret pour n'être pas ſurpris, n'eſt donc pas de s'endormir dans la pareſſe & dans l'indolence ; c'eſt d'être attentif ſur toutes ſes voies : il ne faut donc pas craindre d'en trop faire, de peur de ne pouvoir ſe ſoutenir ; au contraire, pour mériter la grace de ſe ſoutenir, il faut d'abord ne laiſſer rien à faire. Quelle illuſion, mes Frères ! on craint le zèle comme dangereux à la perſévérance, & c'eſt le zèle ſeul qui l'obtient ; on ſe retranche dans une vie tiéde & commode, comme la ſeule qui peut durer, & c'eſt la ſeule qui ſe dément ; on évite la fidélité comme l'écueil de la piété, & la piété ſans fidélité n'eſt jamais loin du naufrage.

C'eſt ainſi que la tiédeur éloigne de l'ame infidéle les graces de protection ; & que ces graces éloignées ôtant à notre foi toute ſa force, au joug de Jeſus-Chriſt toutes ſes conſolations, nous laiſſent dans un état de

défaillance & de dépériſſement, où il ne faut à l'innocence pour ſuccomber que le malheur d'être attaquée. Mais ſi la perte de la juſtice eſt inévitable dans la tiédeur, du côté des graces qui s'éloignent; elle l'eſt encore du côté des paſſions qui ſe fortifient.

II. PARTIE. CE qui rend la vigilance ſi néceſſaire à la piété chrétienne, c'eſt que toutes les paſſions qui s'oppoſent en nous à la loi de Dieu, ne meurent, pour ainſi dire, qu'avec nous. Nous pouvons bien les affoiblir par le ſecours de la grace & d'une foi vive & fervente; mais les panchans & les racines en demeurent toujours dans le cœur: nous portons toujours au dedans de nous les principes des mêmes égaremens, que nos larmes ont effacés: le crime peut être mort dans nos cœurs; mais le péché, comme parle l'Apôtre, c'eſt-à-dire, les inclinations corrompues qui ont formé tous nos crimes, y habitent & y vivent encore; & ce fond de corruption qui nous avoit éloigné de Dieu, nous eſt encore laiſſé dans notre pénitence,

pour ſervir d'éxercice continuel à la vertu ; pour nous rendre plus dignes de la couronne par les occaſions éternelles de combat qu'il nous ſuſcite ; pour humilier notre orgueil ; pour nous faire ſouvenir que le tems de la vie préſente eſt un tems de guerre & de péril ; & que par une deſtinée inévitable à la condition de notre nature, il n'y a preſque jamais qu'un pas à faire entre le relâchement & le crime.

Il eſt vrai que la grace de Jeſus-Chriſt, nous eſt donnée pour réprimer ces panchans corrompus qui ſurvivent à notre converſion : mais, comme nous venons de le dire, dans la tiédeur, la grace ne nous offrant preſque plus que des ſecours généraux, & toutes les graces de protection dont nous nous ſommes rendus indignes, étant ou plus rares ou ſuſpendues, il eſt clair que de cela même, les paſſions doivent prendre de nouvelles forces : mais je dis que non ſeulement les paſſions ſe fortifient dans la vie tiéde & infidéle, parceque les graces de protection qui les affoibliſſent y ſont plus rares, mais

encore par l'état tout ſeul du relâchement & de la tiédeur elle-même : car la vie tiéde & infidéle n'étant qu'une indulgence continuelle pour toutes nos paſſions ; une molle facilité à leur accorder ſans ceſſe juſqu'à un certain point tout ce qui les flatte ; une attention même d'amour propre à éloigner tout ce qui pourroit, ou les réprimer, ou les contraindre ; un uſage perpétuel de tout ce qui eſt le plus capable de les enflammer : il eſt clair qu'elles doivent tous les jours y prendre de nouvelles forces.

En effet, mes Frères, il ne faut pas ſe figurer qu'en ne pouſſant notre indulgence pour nos paſſions, que juſqu'à certaines bornes permiſes, nous les appaiſions, pour ainſi dire, nous leur en accordions aſſés pour les ſatisfaire, & pas aſſés pour ſouiller notre ame, & mettre le trouble & le remords dévorant dans la conſcience ; nous figurer que nous puiſſions jamais arriver à un certain état d'équilibre entre le crime & la vertu, où d'un côté nos paſſions ſoient contentes par les adouciſſemens que nous leur permettons, & où de l'autre no-

tre conſcience ſoit tranquille par la fuite du crime que nous évitons : car voilà le plan que ſe forme l'ame tiéde, favorable à ſon indolence & à ſa pareſſe, parce qu'il bannit également tout ce qu'il y a de pénible dans le crime & dans la vertu, qu'il refuſe aux paſſions tout ce qui troubleroit la conſcience, & à la vertu tout ce qui gêneroit & mortifieroit trop l'amour propre ; mais cet état d'équilibre & d'égalité eſt une chimère : les paſſions ne connoiſſent pas même de bornes dans le crime ; comment pourroient-elles s'en tenir à celles de la tiédeur ? les excès ne peuvent les ſatisfaire & les fixer ; comment de ſimples adouciſſemens les fixeroient-ils ? plus vous leur accordez, plus vous vous mettez hors d'état de pouvoir rien leur refuſer : le véritable ſecret pour les appaiſer n'eſt pas de les favoriſer juſqu'à un certain point ; c'eſt de les combattre en tout : toute indulgence les rend plus fières & plus indomptables ; c'eſt un peu d'eau jettée dans l'incendie, qui, loin de l'appaiſer, l'augmente ; c'eſt un peu de pâture préſentée à un Lion dévorant,

qui, loin de calmer ſa faim, la rend plus vive & plus violente : tout ce qui flatte les paſſions, les aigrit & les révolte.

Or, tel eſt l'état d'une ame tiéde & infidéle : toutes les animoſités qui ne vont pas juſqu'à la vengeance déclarée, elle ſe les permet : tous les plaiſirs où l'on ne voit pas de crime palpable, elle ſe les juſtifie : toutes les parures & tous les artifices où l'indécence n'eſt pas ſcandaleuſe, & où il n'entre ni paſſion, ni vûe marquée, elle les recherche : toutes les vivacités ſur l'avancement & ſur la fortune qui ne nuiſent à perſonne, elle s'y livre ſans réſerve : toutes les omiſſions qui paroiſſent rouler ſur des devoirs arbitraires, ou qui n'intéreſſent que légèrement des devoirs eſſentiels, elle n'en fait pas de ſcrupule : tout l'amour du corps & de la perſonne, qui ne méne pas directement au crime, elle ne le compte pour rien : toute la délicateſſe ſur le rang & ſur la gloire, qui peut compatir avec une modération que le monde lui-même demande, on s'en fait un mérite : or, qu'arrive-t-il de là ? voulez-vous le

ſavoir ? le voici, & je vous prie d'écouter ces réfléxions.

Premiérement, c'eſt que tous les panchans qui s'oppoſent en nous à la régle & au devoir, s'étant ſans ceſſe fortifiés, la régle & le devoir trouvent enſuite en nous des difficultés inſurmontables; de ſorte que, les accomplir dans une occaſion eſſentielle, où la loi de Dieu nous y oblige, eſt une eau rapide qu'il faut remonter malgré le courant qui nous entraîne, un cheval indompté & furieux qu'il faut arréter tout court ſur le bord du précipice : ainſi votre ſenſibilité ſur les injures toujours trop écoutée, a pouſſé votre orgueil à un tel point, que dans une occaſion déciſive, où vous croirez votre honneur eſſentiellement intéreſſé, & où il s'agira de pardonner, vous ne ſerez plus maître de votre reſſentiment, & vous abandonnerez votre cœur à toute la vivacité de la haine & de la vengeance : ainſi, ces ſoins & ces empreſſemens à cultiver l'eſtime des hommes, ont ſi bien fortifié dans votre cœur le deſir de mériter leurs louanges & de vous conſerver leurs ſuffrages, que dans

une circonſtance eſſentielle où il faudra ſacrifier la vanité de leurs jugemens au devoir, & s'expoſer à leur cenſure & à leur dériſion, pour ne pas manquer à votre ame; les intérêts de la vanité l'emporteront ſur ceux de la vérité, & le reſpect humain ſera plus fort que la crainte de Dieu: ainſi, ces vivacités ſur la fortune & ſur l'avancement, nourries de longue main, ont rendu l'ambition ſi fort maîtreſſe de votre cœur, que dans une conjoncture délicate, où il faudra détruire un concurrent pour vous élever, vous ſacrifierez votre conſcience à votre fortune, & ſerez injuſte envers votre frère, de peur de vous manquer à vous-même: ainſi, enfin, pour éviter trop de détail, ces attachemens ſuſpects, ces entretiens trop libres, ces complaiſances trop pouſſées, ces deſirs de plaire trop écoutés, ont mis en vous des diſpoſitions ſi voiſines du crime & de la volupté, que vous ne ſerez plus en état de réſiſter dans un péril où il s'agira d'aller plus loin; la corruption préparée par toute la ſuite de vos démarches paſſées, s'allumera à l'inſtant;

votre foibleſſe l'emportera ſur vos réfléxions ; votre cœur ſe refuſera à votre fierté, à votre gloire, à votre devoir, à vous-même : on n'eſt pas long-tems fidéle, quand on trouve en ſoi tant de diſpoſitions à ne l'être pas.

Ainſi, vous ſerez ſurpris vous-même de votre fragilité : vous vous redemanderez, que ſont devenues ces diſpoſitions de pudeur & de vertu, qui vous inſpiroient autrefois tant d'horreur pour le crime : vous ne vous connoîtrez plus vous-même : vous ſentirez en vous une pente malheureuſe & violente, que vous portiez à votre inſçû dans votre ame : peu à peu cet état vous paroîtra moins affreux : le cœur ſe juſtifie bientôt tout ce qui le captive : ce qui nous plaît, ne nous allarme pas long-tems ; & vous ajouterez au malheur de la chûte, le malheur du calme & de la ſécurité.

Telle eſt la deſtinée inévitable de la vie tiéde & infidéle : des paſſions qu'on a trop ménagées ; des Lionceaux, dit un Prophéte, qu'on nourrit ſans précaution, croiſſent enfin, & dévorent la main indiſcrette qui les

a elle-même aidés à ſe fortifier, & à devenir redoutables : les paſſions venues à un certain point, ſe rendent les maîtreſſes : vous avez beau alors vous raviſer ; il n'eſt plus tems : vous avez couvé le feu profane dans votre cœur ; il faut enfin qu'il éclate : vous avez nourri ce venin au-dedans de vous ; il faut qu'il gagne, & il n'eſt plus tems de recourir au reméde : il faloit vous y prendre de bonne heure ; les commencemens du mal n'étoient pas encore ſans reſſource : vous l'avez laiſſé fortifier ; vous l'avez aigri par tout ce qui pouvoit le rendre plus incurable ; il faut qu'il prenne le deſſus, & que vous vous trouviez la victime de votre indiſcrétion & de votre indulgence.

Auſſi ne nous dites-vous pas vous-même tous les jours, mes Frères, que vous avez les meilleures intentions du monde, que vous voudriez mieux faire que vous ne faites, & qu'il vous ſemble que vous deſirez ſincèrement de vous ſauver ; mais qu'il arrive mille conjonctures dans la vie, où l'on oublie toutes ſes bonnes réſolutions, & où il faudroit être un Saint pour ne pas ſe laiſſer entraîner : & voilà juſte-

ment ce que nous vous disons, que malgré toutes vos bonnes intentions prétendues, si vous ne fuyez, si vous ne combattez, si vous ne veillez, si vous ne priez, si vous ne prenez sans cesse sur vous-même, il se trouvera mille occasions où vous ne serez plus le maître de votre foiblesse : voilà ce que nous vous disons, qu'il n'est qu'une vie mortifiée & vigilante qui puisse nous mettre à couvert des tentations & des périls; que c'est un abus de croire qu'on sera fidéle dans ces momens où l'on est violemment attaqué, lorsqu'on y porte un cœur affoibli, chancellant, & déja tout prêt à tomber ; qu'il n'y a que la maison bâtie sur le roc, qui résiste aux vents & à l'orage ; qu'il n'est que la vigne entourée d'un vaste fossé, & fortifiée d'une tour inaccessible, qui ne soit pas exposée aux insultes des passans ; & qu'en un mot, il faut être saint & solidement établi dans la vertu, pour vivre éxempt de crime.

Et quand je dis qu'il faut être saint : helas ! mes Frères, les ames les plus fervéntes & les plus fidéles elles-mêmes avec des panchans mortifiés, une

chair exténuée par les rigueurs de la pénitence, une imagination purifiée par la prière, un eſprit nourri de la vérité & de la méditation de la loi de Dieu, une foi fortifiée par les Sacremens & par la retraite, ſe trouvent quelquefois dans des ſituations ſi terribles, que leur cœur ſe révolte, leur imagination ſe trouble & s'égare; qu'elles ſe voyent dans ces triſtes agitations où elles flottent long-tems entre la mort & la victoire, & où ſemblables à un Navire qui ſe défend contre les flots au milieu d'une mer irritée, elles n'attendent de ſûreté, que de celui qui commande aux vents & à l'orage: & vous voudriez qu'avec un cœur déja à demi ſéduit, avec des panchans ſi voiſins du crime, votre foibleſſe fût à l'épreuve des occaſions, & que les tentations les plus violentes vous trouvaſſent toujours tranquille & inacceſſible? vous voudriez que dans des mœurs tiédes, ſenſuelles, mondaines, votre ame offrît aux occaſions, cette foi, cette force que la piété la plus tendre & la plus attentive quelquefois ne donne pas elle-même? vous voudriez que des paſ-

ſions flatées, nourries, ménagées, fortifiées, demeuraſſent dociles, immobiles, froides en préſence des objets les plus capables de les allumer; elles qui après de longues macérations, & une vie entière de prière & de vigilance, ſe réveillent quelquefois tout d'un coup, loin même des périls, & font ſentir aux plus juſtes par des éxemples funeſtes, qu'il ne faut jamais s'endormir, & que le plus haut point de la vertu n'eſt quelquefois que l'inſtant qui précéde la chûte? Telle eſt notre deſtinée, mes Frères, de n'être clairvoyans que ſur les périls qui regardent notre fortune ou notre vie, & de ne pas connoître même ceux qui menacent notre ſalut. Mais déſabuſons-nous; pour éviter le crime, il faut quelque choſe de plus que la tiédeur & l'indolence de la vertu; & la vigilance eſt le ſeul moyen que Jeſus-Chriſt nous ait laiſſé pour conſerver l'innocence. Première réfléxion.

Une ſeconde réfléxion qu'on peut faire ſur cette vérité; c'eſt que les paſſions ſe fortifiant de jour en jour dans la vie tiéde & infidéle, non-ſeulement

le devoir trouve en nous des répugnances insurmontables, mais encore le crime s'applanit, pour ainsi dire, & on n'y sent pas plus de répugnance que pour une simple faute : en effet, le cœur par ces infidélités journalières, inséparables de la tiédeur, arrivé enfin comme par autant de démarches insensibles jusqu'à ces bornes périlleuses, qui ne séparent plus que d'un point la vie de la mort, le crime, de l'innocence, franchit ce dernier pas, sans presque s'en appercevoir : comme il lui restoit peu de chemin à faire, & qu'il n'a pas eu besoin d'un nouvel effort pour passer outre, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres fois : il avoit mis en lui des dispositions si voisines du crime, qu'il a enfanté l'iniquité sans douleur, sans répugnance, sans aucun mouvement marqué, sans s'en appercevoir lui-même ; semblable à un mourant que les langueurs d'une longue & pénible agonie, ont si fort approché de sa fin, que le dernier soupir ressemble à ceux qui l'ont précédé, ne lui coûte pas plus d'efforts que les autres, & laisse même les spectateurs incertains si son

dernier moment eſt arrivé, ou s'il reſpire encore : & c'eſt ce qui rend l'état d'une ame tiéde encore plus dangereux, que d'ordinaire on y meurt à la grace ſans s'en appercevoir ſoi-même ; on devient ennemi de Dieu, qu'on vit encore avec lui comme avec un ami ; on eſt dans le commerce des choſes ſaintes, & on a perdu la grace qui nous donnoit droit d'en approcher.

Ainſi, que les ames que ce diſcours regarde, ne s'abuſent point elles-mêmes, ſur ce que peut-être elles ſe ſont juſqu'ici défendues d'une chûte groſſière : leur état n'en eſt ſans doute que plus dangereux devant Dieu : la peine la plus formidable de leur tiédeur, c'eſt peut-être que déja mortes à ſes yeux, elles vivent ſans aucune chûte marquée : c'eſt qu'elles s'endorment tranquillement dans la mort ſur une apparence de vie qui les raſſure : c'eſt qu'elles ajoûtent au danger de leur état, une fauſſe paix qui les confirme dans cette voie d'illuſion & de ténébres : c'eſt enfin que le Seigneur, par des jugemens terribles & ſecrets, les frappe d'aveuglement, & punit la corruption de leur cœur, en permet-

le monde ; ils ſavoient tous que le ſalut n'étoit pas pour le monde ; être Chrétien & n'être plus du monde, étoit alors la même choſe, & ſur ce point il n'y avoit entre eux aucune différence. Vous êtes du monde, mon cher Auditeur ? mais c'eſt-là votre crime, & vous en faites votre excuſe ? Un Chrétien n'eſt plus de ce monde ; c'eſt un citoyen du ciel ; c'eſt un homme du ſiécle à venir ; c'eſt le juge & l'ennemi du monde. Il n'y a plus de monde pour l'ame fidéle : tout ce qui paſſe, eſt déja paſſé pour elle : tout ce qui doit périr, n'eſt déja plus à ſes yeux. Vous n'êtes venu, ô mon Dieu ! que pour condamner le monde ; & nous prétendons que notre conformité avec lui deviendra le titre de notre innocence, & nous juſtifiera contre votre Loi même !

De plus, quand vous nous dites que vous êtes du monde, que prétendez-vous dire ? Que vous êtes diſpenſés de faire pénitence ? Mais ſi le monde eſt le ſéjour de l'innocence, l'azile de toutes les vertus, le protecteur fidéle de la pudeur, de la ſainteté, de la tempérance ; vous avez

raiſon. Que la prière eſt moins néceſſaire ? Mais ſi dans le monde les périls ſont moins fréquens que dans les ſolitudes, les piéges moins à craindre, les ſéductions moins ordinaires, les chûtes plus rares, & qu'il faille moins de grace pour s'y ſoutenir ; je ſuis pour vous. Que la retraite n'y ſauroit être un devoir ? Mais ſi les entretiens y ſont plus ſaints, les aſſemblées plus innocentes ; ſi tout ce qu'on y voit, qu'on y entend, éléve à Dieu, nourrit la foi, réveille la piété, ſert de ſoutien à la grace : je le veux. Qu'il en doit moins coûter pour ſe ſauver ? Mais ſi vous y avez moins de paſſions à combattre, moins d'obſtacles à ſurmonter ; ſi le monde vous facilite tous les devoirs de l'Evangile, l'humilité, l'oubli des injures, le mépris des grandeurs humaines, la joie dans les afflictions, l'uſage chrétien des richeſſes ; vous dites vrai, & on vous l'accorde. O homme ! tel eſt votre aveuglement, de compter vos malheurs parmi vos priviléges ; de vous perſuader que ce qui multiplie vos chaînes, augmente votre liberté ; & de faire votre ſûreté de vos périls mêmes.

Mais au fond, direz-vous, il faut pourtant faire des différences ; & il ſera toujours vrai que ceux qui vivent dans les cloîtres ſont obligés à plus de perfection que ceux qui vivent dans le monde. Et je vous dis que vous vous trompez, & qu'il faut être plus ferme dans la Foi, plus ſolidement enraciné dans la charité, plus à l'épreuve des dangers, pour ſe ſoutenir dans le monde, que dans la ſolitude : & je vous dis que ſi vous ne veillez avec plus de ſoin ſur tous les mouvemens de votre cœur, que le Solitaire & l'Anacoréte ; ſi vous ne priez avec plus de ferveur ; ſi vous ne réſiſtez avec plus de fidélité ; ſi vous n'attirez ſur vous plus de ſecours d'en-haut, vous êtes perdu : ce ſont les dangers d'un état, qui décident de la meſure de la vertu qu'il demande de nous : les vertus foibles trouvent du moins un azile & des reſſources dans la ſûreté des cloîtres & dans les ſecours d'une ſainte diſcipline ; au lieu que les vertus les plus ſolides ne trouvent dans le monde que des écueils où elles ſe briſent, ou des ſéductions qui les affoibliſſent.

Et pour confondre ici une bonne fois une erreur ſi univerſelle & ſi injurieuſe à la piété chrétienne ; dites-moi, je vous prie, vous qui voulez qu'on mette une ſi grande différence entre les devoirs de votre état, & ceux des cloîtres & des déſerts ; quelles furent les vûes de ces ſaints Fondateurs qui aſſemblèrent les hommes dans des ſolitudes, & les aſſujettirent aux loix d'une diſcipline ſévère ? prétendirent-ils propoſer à leurs diſciples un nouvel Evangile, ou ajoûter des rigueurs inutiles aux maximes que Jeſus-Chriſt propoſe au commun des Fidéles ?

Ecoutez-le, mes Frères. Tandis que les Chrétiens formoient encore au milieu du monde une aſſemblée de Saints, dont le monde lui-même n'étoit pas digne ; que les femmes annonçoient la piété par leur pudeur & leur modeſtie ; que les Fidéles brilloient comme des aſtres purs au milieu des nations corrompues ; & que les Payens eux-mêmes reſpectoient dans la pureté de leurs mœurs, la ſainteté de leur morale ; alors il eût été inutile de ſe retirer dans des ſoli-

tudes; & l'aſſemblée des Fidéles étoit encore l'azile de la vertu; & la vie commune, la voie qui conduiſoit au ſalut. Mais depuis que la Foi commença à s'affoiblir, en commençant à s'étendre, & que le monde devenu chrétien porta avec lui dans l'Egliſe ſa corruption & ſes maximes, alors ceux que l'Eſprit de Dieu voulut préſerver, voyant les iniquités & les contradictions des villes; que la vie commune n'y étoit plus la vie chrétienne, & que les uſages avoient prévalu ſur la loi, cherchèrent un azile dans la retraite, élevèrent des lieux de ſûreté au milieu des déſerts, aſſemblèrent des hommes pour les y mettre à couvert de la corruption générale; mais ils ne ſe propoſèrent que d'y renouveller les anciennes mœurs des Chrétiens fort altérées, & fort difficiles à pratiquer dans le monde; qu'à faciliter à leurs diſciples l'obſervance de l'Evangile, régle propoſée à tous, & que tous ſont obligés d'obſerver; de ſorte que toutes les précautions de retraite, de ſilence, d'auſtérité, que nous regardons comme ſi éloignées de notre état, ne

furent pourtant que des moyens ; que ces ſaints pénitens crurent néceſſaires pour obſerver des devoirs qui leur étoient communs avec nous. Ils ſe preſcrivirent des pratiques particulières, dont l'Evangile, je l'avoue, ne vous fait pas un précepte ; mais ils ne voulurent, par le ſecours de ces pratiques particulières, qu'arriver plus ſûrement à l'obſervance même des préceptes : ainſi ils renoncèrent au lien ſacré du mariage pour ſe faciliter la pudeur & la chaſteté ordonnée à tous les Fidéles ; ils ſe ſoumirent aux loix d'un ſilence rigoureux, pour éviter plus ſûrement les diſcours de vanité, d'oiſiveté, de malignité, de diſſolution, interdits au reſte des Chrétiens ; ils renoncèrent réellement aux biens & aux eſpérances du monde, pour en venir plus aiſément à ce renoncement de cœur, à ce mépris de tout ce qui paſſe, commandé à chacun de nous dans l'Evangile ; ils ſe renfermèrent dans l'enceinte d'une retraite auſtère, pour s'éloigner ſans retour des plaiſirs & des pompes du monde auxquelles nous avons tous renoncé dans notre batême ; ils s'im-

poſèrent le joug des jeûnes, des veilles, des macérations, pour dompter une chair que vous êtes tous obligés de crucifier ſans ceſſe, & ſe faire comme une loi domeſtique de la pénitence, dont l'Evangile vous fait à tous une loi indiſpenſable.

Or, que conclure de-là ? qu'avec moins de ſecours qu'eux, nous avons pourtant les mêmes obligations à remplir qu'eux ; que ſans toutes les facilités que donne la pratique des conſeils pour obſerver le fond de la Loi, nous ſommes pourtant obligés d'en accomplir tous les préceptes ; que ſans renoncer à tout comme eux, nous devons pourtant être pauvres de cœur comme eux, & uſer de ce monde comme ſi nous n'en uſions pas ; que vivant au milieu de tous les attraits de la chair, & dans le lien honorable des nôces, nous devons pourtant poſſéder comme eux le vaſe de notre corps avec ſainteté, & faire un pacte avec nos yeux pour ne pas même penſer à des objets dangereux; que dans l'uſage des viandes & la liberté des repas, nous devons uſer d'une cenſure rigoureuſe envers nos

ſens, & conſerver, comme l'Anacoréte le plus pénitent, toute la frugalité évangélique ; que ſans le vœu & la religion du ſilence, nous devons mettre une garde de circonſpection ſur notre langue, afin qu'il ne nous échappe pas même une parole oiſeuſe, & que tous nos diſcours ſoient des diſcours de Dieu; que dans une vie commune, il faut pourtant trouver le ſecret de porter ſa croix, ſe renoncer ſans ceſſe ſoi-même, être diſciple de Jeſus-Chriſt & le ſuivre ; ſans le ſecours d'une retraite extérieure, porter au milieu des entretiens & des commerces, une ſolitude, un calme au fond de votre cœur où le Dieu de paix puiſſe habiter ; ſans ſortir du monde, y renoncer en effet, le mépriſer & le haïr ; ſans être revêtu de poil de chameau, comme le Solitaire, porter ſous l'or & ſous la ſoie, un homme pénitent, & un corps revêtu de la mortification de Jeſus-Chriſt ; & en un mot, que ſans vous interdire tout ce qui peut flatter les ſens, vous vous interdiſiez pourtant toute complaiſance ſenſuelle.

Venez nous dire après cela, dit

chûte, ſans qu'aucun mouvement étranger la pouſſe ; & pour la voir tomber, il ne faut pas même la voir attaquée.

Voilà les raiſons qui prouvent la certitude d'une chûte dans la vie tiéde & infidéle. Mais faudroit-il tant de preuves, mon cher Auditeur, où vos propres malheurs vous ont ſi triſtement inſtruit ? Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, comme le diſoit autrefois l'Eſprit de Dieu à une ame tiéde : *Memor eſto unde excideris ?* Remontez à la ſource des déſordres où vous croupiſſez encore ; vous la trouverez dans la négligence & dans l'infidélité dont nous parlons. Une naiſſance de paſſion trop foiblement rejettée, une occaſion de périls trop fréquentée, des pratiques de piété trop ſouvent omiſes ou mépriſées, des commodités trop ſenſuellement recherchées, des deſirs de plaire trop écoutés, des lectures dangereuſes pas aſſés évitées : la ſource eſt preſque imperceptible ; le torrent d'iniquité qui en eſt ſorti, a inondé toute la capacité de votre ame : ce n'étoit qu'une étincelle qui a allumé ce grand incen- *Apoc.* 2. 5.

die : ce fut un peu de levain, qui, dans la ſuite, a aigri & corrompu toute la maſſe. *Memor eſtounde excideris.* Souvenez-vous-en : vous n'auriez jamais cru en venir où vous en êtes : vous écoutiez tout ce qu'on diſoit là-deſſus comme des éxagérations de zèle & de ſpiritualité : vous auriez répondu de vous-même pour certaines démarches, ſur leſquelles vous ne ſentez preſque plus de remords. *Memor eſto unde excideris.* Souvenez-vous d'où vous êtes tombé : conſidérez la profondeur de l'abîme où vous êtes : c'eſt le relâchement, & des infidélités légères, qui vous y ont conduit comme par dégrés. Souvenez-vous-en, encore une fois ; & voyez ſi l'on peut appeller un état ſûr, ce qui a pu vous conduire au précipice ?

Tel eſt l'artifice ordinaire du démon : il ne propoſe jamais le crime du premier coup ; ce ſeroit effaroucher ſa proie, & la mettre hors d'atteinte à ſes ſurpriſes : il connoît trop les routes par où il faut entrer dans le cœur : il ſait qu'il faut raſſurer peu à peu la conſcience timide contre l'horreur du crime, & ne propoſer d'abord

que des fins honnêtes, & certaines bornes dans le plaiſir : il n'attaque pas d'abord en lion ; c'eſt en ſerpent : il ne vous méne pas droit au gouffre ; il vous y conduit par des voies détournées. Non, mes Frères, les crimes ne ſont jamais les coups d'eſſai du cœur. David fut indiſcret & oiſeux, avant d'être adultère : Salomon ſe laiſſa amollir par la magnificence & par les délices de la Royauté, avant de paroître ſur les hauts lieux au milieu des femmes étrangéres : Judas aima l'argent avant de mettre à prix ſon Maître : Pierre préſuma avant de le renoncer. Le vice a ſes progrès comme la vertu : comme le jour inſtruit le jour, dit le Prophéte, ainſi la nuit donne de triſtes leçons à la nuit ; & il n'y a pas loin entre un état qui ſuſpend toutes les graces de protection, qui fortifie toutes les paſſions, qui rend inutiles tous les ſecours de la piété, & un état où elle eſt enfin tout-à-fait éteinte.

Qu'y a-t-il donc encore, mon cher Auditeur, qui puiſſe vous raſſurer dans cette vie de négligence & d'infidélité ? Seroit-ce l'éxemption du cri-

me, où vous vous êtes jusqu'ici conservé ? Je vous ai montré, ou qu'elle est un crime elle-même, ou qu'elle ne tarde pas d'y conduire. Seroit-ce l'amour du repos ? Mais vous n'y trouvez ni les plaisirs du monde, ni les consolations de la vertu. Seroit-ce l'assurance que Dieu n'en demande pas davantage ? Mais comment l'ame tiéde pourroit-elle le contenter & lui plaire, puisqu'il la rejette de sa bouche ? Seroit-ce le déréglement de presque tous ceux qui vous environnent, & qui vivent dans des excès que vous évitez ? Mais leur destinée est peut-être moins à plaindre & moins désespérée que la vôtre : ils connoissent du moins leurs maux, & vous prenez les vôtres pour une santé parfaite. Seroit-ce la crainte de ne pouvoir soutenir une vie plus vigilante, plus mortifiée, plus chrétienne ? Mais puisque vous avez pu soutenir jusqu'ici un reste de vertu & d'innocence sans les douceurs & les consolations de la grace, & malgré les ennuis & les dégoûts que votre tiédeur répandoit sur tous vos devoirs : que sera-ce, lorsque l'esprit de Dieu vous

en adoucira le joug, & qu'une vie plus fidéle & plus fervente vous aura rendu toutes les graces & toutes les conſolations dont votre tiédeur vous a privé ? la piété n'eſt triſte & inſupportable, que lorſqu'elle eſt tiéde & infidéle.

Levez-vous donc, dit un Prophéte, ame lâche & pareſſeuſe : rompez le charme fatal qui vous endort & qui vous enchaîne à votre propre pareſſe : le Seigneur que vous croyez ſervir, parce que vous ne l'outragez pas à découvert, n'eſt pas le Dieu des lâches, mais des forts : il n'eſt pas le rémunérateur de l'oiſiveté & de l'indolence, mais des larmes, des veilles & des combats : il n'établit pas ſur ſes biens & ſur ſa Cité éternelle le ſerviteur inutile, mais le ſerviteur laborieux & vigilant ; & ſon Royaume, dit l'Apôtre, n'eſt pas la chair & le ſang ; c'eſt-à-dire, une indigne molleſſe, & une vie toute dans les ſens ; mais la force & la vertu de Dieu ; c'eſt-à-dire, une foi agiſſante, une vigilance continuelle, un ſacrifice généreux de tous nos panchans, un mépris conſtant de tout ce qui paſ-

ſe, & un deſir tendre & enflammé de ces biens inviſibles qui ne paſſeront jamais : c'eſt ce que je vous ſouhaite.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÉME SEMAINE DE CARÊME,

La Samaritaine.

Venit Jesus in Civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar.

Jesus vint en une Ville de Samarie, nommée Sichar. Joan. 4. 5.

LEs voies de la grace dans la conversion des pécheurs ne sont pas toujours les mêmes, mes Frères : tantôt c'est un rayon vif & perçant, qui sorti du sein du Père des lumières, éclaire, frappe, abbat, emporte le cœur ; tantôt c'est une clarté plus tempérée, qui a ses progrès & ses successions, qui semble disputer quelque tems de la victoire avec les nuages qu'elle veut dissiper, & qui ne prend

ſuader que le bienfait dont on la flatte eſt une chimère : *Puteus altus eſt, neque in quo haurias habes.*

Et voilà, mes Frères, l'excuſe qu'on oppoſe encore tous les jours aux mouvemens ſecrets de la grace qui nous ſollicitent à un changement de vie : le défaut de moyen, l'impoſſibilité de l'entrepriſe. En premier lieu, on a des abîmes ſur la conſcience ; depuis ſi long-tems on vit dans la diſſolution, ſans foi, ſans culte, ſans Sacremens ; comment ſe réſoudre à éclaircir ce cahos, & à creuſer dans ces fatales profondeurs ? *Puteus altus eſt.* D'ailleurs on eſt d'un caractère ſi fragile ; on a porté en naiſſant des inclinations ſi vives pour le plaiſir ; on ne paroît pas né pour la dévotion ; comment changer de tempérament & ſe refondre tout entier ? *Puteus altus eſt.* Enfin la vie chrétienne, telle que nous la dépeignons, eſt une entrepriſe qui fait peur : le moyen de ſe condamner à la retraite ; paſſer les jours à la prière, à la lecture, aux œuvres de miſéricorde ; mortifier ſes ſens, ſe diſputer tout ce qui fait plaiſir, rompre avec tout l'univers ? heu-

reux ceux qui en ont la force ! mais il n'eſt pas donné à tout le monde de l'avoir : *Puteus altus eſt.*

Mais revenons ſur tous ces prétextes. Premiérement, vous avez des abîmes ſur la conſcience ; vous ne ſavez par où vous y prendre pour commencer. Mais n'eſt-ce pas cet état déplorable lui-même qui devroit vous porter à tout entreprendre ? quoi ? la connoiſſance que vous avez de vos maux, vous éloigne du reméde ? vous regardez votre délivrance comme une peine ? vous reſſemblez à un eſclave qui refuſeroit ſa liberté, parcequ'il gémiroit ſous un ancien eſclavage, & ſous le poids d'une infinité de chaînes. Mais vous eſt-il moins pénible de porter ce fardeau d'iniquité ſur votre cœur ? ſouffrez-vous moins en cachant vos plaies, que ſi vous les alliez découvrir au Médecin charitable qui les guérit & qui les purifie? Que vous propoſe-t-on de ſi difficile ? d'éclaircir une conſcience dont vous ne pouvez plus calmer les remords ; d'en faire ſortir des ſerpens qui vous déchirent ; de vous ouvrir à un Miniſtre de Jeſus-Chriſt qui mêle-

ra ſes larmes aux vôtres ; qui ſera plus touché de vos malheurs, que ſcandaliſé de vos foibleſſes ; qui ranimera votre eſpérance, en vous rediſant avec bonté, qu'il y a des pécheurs plus coupables que vous, dont la grace a fait de grands Saints ; qui vous aidera par ſes prières & ſes gémiſſemens, à ſortir de l'état déplorable où vous êtes ; qui vous conſolera dans votre douleur ; qui vous ſoutiendra dans votre foibleſſe ; qui vous raſſurera dans votre confuſion ; & qui ſera moins le juge de votre conſcience, que l'ami de votre adverſité, & le confident charitable de vos peines. Ah ! vous n'aurez pas plutôt ouvert ce cœur que vous ne pouvez plus porter, que vous ſentirez la joie & la ſérénité renaître au dedans de vous : ce glaive, qui vous perce, arraché ; ce poids, qui vous accable, tombé ; ce ver, qui vous ronge, expiré ; ces penſées ſombres, qui vous noirciſſent l'eſprit, diſparoîtront ; vous bénirez cent fois le moment heureux qui vous a vû prendre une réſolution ſi néceſſaire à votre ſalut, & au repos même de votre vie. Tou-

te la difficulté que je trouve ici, eſt de vivre dans la ſituation où vous êtes ; de vous défendre, & contre la voix du Ciel qui vous appelle, & contre la voix de votre conſcience qui vous condamne ; de vous ſupporter vous-même ennemi de Dieu depuis que vous avez pu le connoître ; éloigné des Sacremens, des conſolations de la grace, vivant ſeul avec vous-même, c'eſt-à-dire, avec votre conſcience & vos crimes : voilà la peine. La converſion qu'on vous propoſe n'en eſt que l'adouciſſement, & le plus aſſuré reméde.

Mais en ſecond lieu, vous ne paroiſſez point né pour la piété, dites-vous ; vous ne vous gagnerez jamais ſur certains points, par où cependant il faudroit commencer ; toutes vos inclinations ſe trouvent juſtement l'autre extrêmité de ce qu'on appelle vertu & dévotion : *Puteus altus eſt.* Mais premiérement, quand il devroit vous en coûter un peu plus qu'à un autre, n'avez-vous pas plus qu'un autre de crimes & de voluptés à réparer ? D'ailleurs, l'éternité ne mérite-t-elle pas que vous vous faſſiez quel-

que violence ? ne vous en êtes-vous jamais fait pour le monde ? ces panchans que vous nous donnez pour ſi invincibles, ne les avez-vous pas mille fois ſurmontés par des motifs de fortune, de gloire, de bienſéance ? ce malheureux tempérament que vous nous alléguez ſi ſouvent, ne vous trouvez-vous pas tous les jours dans des ſituations où il faut le gêner, le contraindre ? & qu'eſt la vie du monde, & de la Cour ſur-tout, qu'une éternelle contrainte ; une gêne qui ne finit point ; une ſuite d'occupations oppoſées à vos panchans ; une ſcène où il faut toujours jouer le perſonnage d'un autre ? Ah! ce n'eſt pas à vous ſur-tout qui habitez les palais des Rois, à venir nous alléguer des inclinations déſaccoutumées de tout joug, & qui par un long uſage d'indépendance, ne ſauroient plus ſe contraindre : vous avez appris à prendre ſur vous-même, & à ſacrifier tous les jours vos panchans à des intérêts plus forts : depuis que vous avez des paſſions, il a preſque toujours fallu, ou les ſurmonter, ou les contrefaire; flatter ceux que vous mépriſez ; careſſer

ceux que vous haïſſez ; ramper devant ceux auxquels votre orgueil eſt inconſolable d'être forcé de céder ; laiſſer le plaiſir pour le devoir : ah ! le monde vous a inſtruit pour la vertu ; & les contraintes de la Cour & des paſſions, vous ont diſpoſé plus que vous ne croyez à celles de l'Evangile.

Que dirai-je encore ? peut-être vous en auroit-il plus coûté de vous vaincre dans une grande jeuneſſe : les paſſions alors plus vives, les réfléxions moins ſérieuſes & moins triſtes, les plaiſirs plus ſéduiſans par leur nouveauté, laiſſoient peut-être alors à votre foibleſſe moins de liberté de s'en défendre : mais à l'heure qu'il eſt, que laſſé par votre propre expérience, vous en avez connu le vuide & l'amertume ; à l'heure qu'il eſt que l'âge, les emplois, les bienſéances mêmes du monde, éxigent de vous des mœurs plus ſérieuſes & plus réglées ; à l'heure qu'il eſt que des dégoûts, des contre-tems, l'épreuve mille fois faite de la légèreté, de la fauſſeté, de la perfidie même des créatures, vous ont appris ce qu'il

falloit attendre des paſſions & des engagemens profanes ; à l'heure qu'il eſt que moins propre au monde, il commence à ſe refroidir à votre égard, & à vous avertir qu'il eſt tems de vous faire d'autres plaiſirs & d'autres occupations que les ſiennes ; à l'heure qu'il eſt que vous ne traînez plus au milieu de ſes amuſemens, qu'une conſcience inquiéte, qu'un ennui mortel que rien ne ſauroit plus égayer, parcequ'il prend ſa ſource dans la triſteſſe & la maladie de votre ame que Dieu ſeul peut ſoulager ; ah ! il vous en coûtera moins que vous ne croyez de vous paſſer du monde, de l'oublier, de le mépriſer : vous portez déja au-dedans de vous les ſemences de ces heureuſes diſpoſitions ; vous ne l'aimez déja plus par raiſon, par dégoût, par l'inconſtance toute ſeule du cœur ; que ſera-ce quand la grace aidera ces préparations de la nature, que vous le haïrez par un principe de foi & de piété, & que la lumière du Ciel vous en aura découvert toute la corruption, tous les périls, tout le néant & toute la miſère ?

Enfin, ne ſemble-t-il pas que vous ne devez compter que ſur vous-même ? J'avoue que ſi l'ouvrage de la converſion étoit l'ouvrage de l'homme ſeul, vous devriez en déſeſpérer : mais ignorez-vous que ce qui n'eſt pas poſſible à l'homme ſeul, l'eſt à l'homme aidé de Dieu ; que rien n'eſt difficile à la grace ; que les cœurs les plus fragiles & les plus corrompus, ſont ceux quelquefois où elle opère de plus grandes choſes, & que l'extrêmité de nos miſères eſt ſouvent la plus favorable diſpoſition à l'excès de ſes miſéricordes ? Hélas ! la Péchereſſe de la Cité étoit fragile, enivrée du monde, pleine de paſſions, & ne paroiſſoit pas née pour la vertu ; cependant fut-il jamais d'amour plus vif pour Jeſus-Chriſt, de pénitence plus prompte, plus fervente, plus durable que la ſienne ? Auguſtin étoit foible ; hélas ! ſes deſirs, ſes rechûtes, ſes perpléxités, ſes agitations, ſes efforts impuiſſans pour s'arracher à ſa boue, & le poids fatal qui l'y rentraînoit à l'inſtant, vit-on jamais tant de foibleſſe ? & cependant l'Egliſe a-t-elle vû de converſion plus glorieuſe

à

de la conduite ; mais l'exécution a toujours beaucoup diminué de l'ardeur de nos projets, & eſt demeurée fort au-deſſous du dégré où nous voulions nous élever : ainſi une ame tiéde, ne ſe propoſant pour le plus haut point de ſa vertu, que d'éviter le crime ; viſant préciſément au précepte, c'eſt-à-dire à ce point rigoureux & précis de la Loi, au-deſſous duquel ſe trouve immédiatement la mort & la prévarication ; elle demeure infailliblement au-deſſous, & ne va jamais juſqu'à ce point eſſentiel qu'elle s'étoit propoſé : c'eſt donc une maxime inconteſtable, qu'il faut beaucoup entreprendre pour exécuter peu, & viſer bien haut pour atteindre du moins au milieu. Or cette maxime ſi ſûre à l'égard même des plus juſtes, l'eſt infiniment plus à l'égard d'une ame tiéde & infidéle : car la tiédeur aggravant tous ſes liens, & augmentant le poids de ſa corruption & de ſes miſères ; c'eſt elle principalement qui doit prendre un grand eſſor pour atteindre du moins au plus bas dégré, & ſe propoſer la perfec-

tion des conſeils, ſi elle veut en demeurer à l'obſervance du précepte ; c'eſt à elle ſur-tout qu'il eſt vrai de dire, qu'en ne viſant préciſément qu'à éviter le crime, chargée comme elle eſt du poids de ſa tiédeur & de ſes infidélités, elle retombera toujours fort loin du lieu où elle avoit cru arriver; & comme au-deſſous de cette vertu commode & ſenſuelle il n'y a immédiatement que le crime, les mêmes efforts qu'elle croyoit faire pour l'éviter, ne ſerviront qu'à l'y conduire. Voilà des raiſons toutes priſes dans la foibleſſe que les paſſions fortifiées laiſſent à l'ame tiéde & infidéle, & qui la conduiſent inévitablement à la chûte.

Cependant, l'unique raiſon que vous nous alléguez pour perſévérer dans cet état dangereux, c'eſt que vous êtes foible, & que vous ne ſauriez ſoutenir un genre de vie plus retiré, plus recueilli, plus mortifié, plus parfait. Mais c'eſt parceque vous êtes foible, c'eſt-à-dire, plein de dégoût pour la vertu, de goût pour le monde, d'aſſujettiſſement à vos ſens ; c'eſt pour cela même, qu'une vie re-

tirée, mortifiée, vous devient indiſpenſable : c'eſt parceque vous êtes foible, que vous devez éviter avec plus de ſoin les occaſions & les périls, prendre plus ſur vous-même, prier, veiller, vous refuſer les plaiſirs les plus innocens, & en venir à de ſaints excès de zèle & de ferveur, pour mettre une barrière à votre foibleſſe. Vous êtes foible ? Et parceque vous êtes foible, vous croyez qu'il vous eſt permis de vous expoſer plus qu'un autre, de craindre moins les périls, de négliger plus tranquillement les remédes, d'accorder plus à vos ſens, de conſerver plus d'attachemens pour le monde, & pour tout ce qui peut corrompre votre cœur ? Quelle illuſion ! Vous faites donc de votre foibleſſe le titre de votre ſécurité ? vous trouvez donc dans le beſoin que vous avez de veiller & de prier, le privilége qui vous en diſpenſe ? Et depuis quand les malades ſont-ils autoriſés à ſe permettre plus d'excès, & uſer de moins de précautions, que ceux qui jouiſſent d'une ſanté parfaite ? La voie des privations a toujours été celle des foibles & des infirmes ; &

alléguer votre foibleſſe, pour vous diſpenſer d'une vie plus fervente & plus chrétienne, c'eſt alléguer vos maux pour nous perſuader que vous n'avez pas beſoin de reméde. Seconde raiſon tirée des paſſions qui ſe fortifient dans la tiédeur, & qui prouve que cet état finit toujours par la chûte & par la perte de la juſtice.

A toutes ces raiſons, je devois en ajoûter une troiſiéme tirée des ſecours extérieurs de la Religion, néceſſaires pour ſoutenir la piété, & qui deviennent inutiles à l'ame tiéde & infidéle.

Les Sacremens non-ſeulement ne lui ſont plus d'aucune utilité; mais ils lui deviennent même dangereux, ou par la tiédeur avec laquelle elle en approche, ou par la vaine confiance qu'ils lui inſpirent; ce ne ſont plus pour elle des reſſources; ce ſont des remédes accoutumés, uſés, ſi j'oſe parler ainſi, qui amuſent ſa langueur, mais qui ne la guériſſent pas: c'eſt la viande des forts, qui achéve de ruiner un eſtomac foible, loin de le rétablir: c'eſt un ſouffle de l'Eſprit Saint, qui

ne pouvant rallumer le tiſon encore fumant, achéve de l'éteindre : c'eſt-à-dire, que la grace des Sacremens reçue dans un cœur tiéde & infidéle, n'y opérant plus un accroiſſement de vie & de force, y opère tôt ou tard la mort & la condamnation, toujours attachée à l'abus de ces divins remédes.

La prière, le canal des graces ; cette nourriture d'un cœur fidéle ; cet adouciſſement de la piété ; cet azile contre toutes les attaques de l'ennemi ; ce cri d'une ame touchée, qui rend le Seigneur ſi attentif à ſes beſoins : la prière ſans laquelle Dieu ne ſe fait plus ſentir à nous, ſans laquelle nous ne connoiſſons plus nôtre Père, nous ne rendons plus graces à notre Bienfaiteur, nous n'appaiſons plus notre Juge, nous n'expoſons plus nos plaies à notre Médecin, nous vivons ſans Dieu dans ce monde : la prière enfin, ſi néceſſaire à la vertu la plus établie, n'eſt plus pour l'ame tiéde qu'une occupation oiſeuſe d'un eſprit égaré, d'un cœur ſec & partagé par mille affections étrangères : elle n'y trouve plus ce goût, ce recueille-

ment, ces conſolations qui ſont le fruit d'une vie fervente & fidéle : elle n'y voit plus comme dans un nouveau jour les vérités ſaintes, qui confirment une ame dans le mépris du monde, & dans l'amour des biens éternels, & qui au ſortir de là, lui font regarder avec un nouveau dégoût, tout ce que les hommes inſenſés admirent : elle n'en ſort plus remplie de cette foi vive, qui ne compte plus pour rien les dégoûts & les obſtacles de la vertu, & qui en dévore avec un ſaint zèle toutes les amertumes : elle ne ſent point au ſortir de là plus d'amour pour le devoir, plus d'horreur pour le monde, plus de réſolution pour en fuir les périls, plus de lumière pour en connoître le néant & la miſère, plus de force pour ſe haïr & pour ſe combattre elle-même, plus de terreur des Jugemens de Dieu, plus de componction de ſes propres foibleſſes : elle en ſort ſeulement plus fatiguée de la vertu qu'auparavant, plus remplie des phantômes du monde, qui, dans ce moment où elle a été aux pieds de ſon Dieu, ont ce ſemble agité plus vivement ſon imagi-

nation flétrie de toutes ces images ; plus aiſe de s'être acquitée d'un devoir onéreux, où elle n'a trouvé rien de plus conſolant, que le plaiſir de le voir finir ; plus empreſſée d'aller remplacer par des amuſemens & des infidélités, ce moment d'ennui & de gêne ; en un mot, plus éloignée de Dieu, qu'elle vient d'irriter par l'infidélité & l'irrévérence de ſa prière : voilà tout le fruit qu'elle en a retiré. Enfin, tous les devoirs extérieurs de la Religion qui ſoutiennent la piété & qui la réveillent, ne ſont plus pour l'âme tiéde, que des pratiques mortes & inanimées, où ſon cœur ne ſe trouve plus, où il entre plus d'habitude que de goût & d'eſprit de piété, & où, pour toute diſpoſition, on n'y porte que l'ennui de faire toujours la même choſe.

Ainſi, mes Frères, la grace dans cette ame, ſe trouvant ſans ceſſe attaquée & affoiblie, ou par les uſages du monde qu'elle ſe permet, ou par ceux de la piété dont elle abuſe ; ou par les objets des ſens qui nourriſſent ſa corruption, ou par ceux de la Religion qui augmentent ſes dégoûts ; ou par

S. Chryſoſtôme : Il faut donc ſe retirer ſur les montagnes, & déſerter les villes. Eſt-ce que l'Evangile n'eſt plus que pour les Solitaires ? eſt-ce que la chaſteté, la tempérance, la pauvreté du cœur, le mépris du monde, le renoncement à ſoi-même, ne ſont plus que les vertus des cloîtres & des déſerts ? quelle erreur donc des gens du monde, de renvoyer aux Solitaires & aux perſonnes retirées, toutes les auſtérités de la vie chrétienne ? ah ! il en coûte bien plus au Fidéle de ſe ſauver au milieu du monde, qu'au Solitaire au fond de ſa retraite : il eſt bien plus difficile d'être chaſte au milieu des dangers ; humble dans les diſtinctions du rang & de la naiſſance ; tempérant dans la liberté des repas ; pauvre dans l'abondance des biens de la terre ; pénitent dans des occaſions éternelles de molleſſe & de plaiſir ; doux & patient dans les concurrences infinies des intérêts & des paſſions ; & cependant ſi vous n'êtes tout cela, vous êtes perdu. Mon Dieu ! les ſaintes rigueurs d'une diſcipline ſévère ſeroient bien plutôt inutiles au fond des déſerts, où l'éloignement

des dangers ſemble demander moins de précautions ; au lieu qu'elles deviennent indiſpenſables dans le monde, où la vertu plus expoſée ne peut ſe ſoutenir qu'à la faveur des plus ſévères attentions.

Cependant, mes Frères, malgré toute la ſûreté des cloîtres & des déſerts, & toutes les précautions que le zèle & l'expérience des ſaints Fondateurs a pu prendre, pour préſerver l'innocence, ceux qui habitent ces pieux aziles ne laiſſent pas de tout craindre de leur foibleſſe, & d'être ſans ceſſe attentifs, de peur que l'ennemi ne les ſurprenne : ils ont de la peine à ſe défendre contr'eux-mêmes, & trouvent dans le lieu même de la paix & de la ſûreté, des combats & des agitations, où ils ſe voyent mille fois à la veille de perdre en un inſtant le fruit d'une vie entière de recueillement & de pénitence ; & vous, au milieu des périls, vous croiriez que votre privilége eſt de vivre avec plus de ſécurité & d'indulgence pour vous-même ? vous, environné ſans ceſſe de tout ce qui eſt le plus capable de corrompre le cœur,

vous, dans un état où tout eſt piége & tentation, vous croiriez que l'avantage de cet état eſt une indolence profonde ; une inutilité de vie dangereuſe même à la plus auſtère retraite ; une immortification, qui loin des périls, deviendroit un péril elle-même ? Et depuis quand, ô mon Dieu ! ceux qui ſont expoſés au milieu des flots ſont-ils moins obligés de veiller à leur ſalut, que ceux qui jouiſſent du calme & de la ſûreté d'un ſaint azile ?

Lorſque David, caché dans les déſerts & dans les montagnes de la Judée, pour ſe dérober à la fureur de Saül, propoſa à ceux qui l'accompagnoient de ſortir de leurs antres & de leurs bois, pour aller attaquer les Philiſtins : Quoi ? lui répondirent-ils, nous ne ſommes pas en ſûreté retranchés dans ces forêts & ſur ces montagnes ; nous nous voyons à tous momens ſur le point de tomber entre les mains de notre ennemi, & que ſera-ce ſi nous en ſortons, & que nous deſcendions dans la plaine pour aller attaquer les Philiſtins ? *Ecce nos hìc in Judæâ conſiſtentes timemus ; quantò magis ſi ierimus adversùs agmina Philiſti-* 1. Reg. 23. 3.

norum ? Et voilà ce que je pourrois vous dire ici : Quoi ? nous craignons, nous au fond de nos retraites ; nous nous ſommes à nous-mêmes une tentation continuelle dans la ſûreté des aziles où la Providence nous a conduits depuis le premier âge ; nous y opérons notre ſalut avec tremblement ; nous prions, nous gémiſſons, nous ſentons que la retraite elle-même deviendroit un écueil pour nous, ſi nous ne travaillions ſans ceſſe au recueillement des ſens, & à la mortification des paſſions : *Ecce nos hìc in Judæâ conſiſtentes timemus ;* & vous voudriez nous perſuader que nous aurions moins à craindre ; que nous aurions beſoin de moins de vigilance, de moins de précautions, de moins de prière, ſi nous vivions comme vous au milieu du monde, environnés de cette foule de piéges, de ſéductions, d'illuſions, d'éxemples ; en un mot, d'ennemis qui vous environnent ? *Quantò magis ſi ierimus adversùs agmina Philiſtinorum ?* La pénitence toute ſeule fait la ſûreté de nos retraites ; & vous croiriez que la molleſſe & les plaiſirs ne ſeroient

plus un danger au milieu du monde même?

Mais après tout, mes Frères, ne comparez plus, ſi vous voulez, les dangers infinis que vous trouvez dans le monde, & les précautions de violence, de prière, de ſacrifice, de vigilance, qu'ils éxigent de vous, à la ſûreté des cloîtres & des déſerts, qui ſemblent en demander moins; comparez ſeulement l'hiſtoire de votre vie, les diſſolutions de vos mœurs paſſées, avec celle des ſaints pénitens qui les habitent; les ſatisfactions que vous devez à Dieu, avec celles qu'ils lui doivent eux-mêmes. Quoi? vous prétendez que des ames retirées & innocentes, qui portent le joug du Seigneur depuis une tendre jeuneſſe; qui élevées dans le ſecret de ſon Tabernacle, n'ont même jamais connu la corruption du monde, loin d'en avoir été infectées, & dont les fautes les plus criminelles ſeroient preſque des vertus pour vous; vous prétendez que c'eſt leur partage de gémir toute leur vie ſous la cendre & ſous le cilice, de refuſer tout à leurs ſens, de ne vivre que pour mourir

chaque jour ; tandis que vous, dont les crimes ont, pour ainſi dire, prévenu les années ; vous qui n'oſez preſque ouvrir les yeux ſur les horreurs d'une vie paſſée, dont les abîmes & les embarras vous font tant balancer ſur une première démarche de changement ; vous, dis-je, vous nous ſoutiendrez que vos obligations ſont moins auſtères ; que les jeux, les plaiſirs, les ſpectacles, les profuſions, les ſenſualités, les excès de la table, vous ſont moins interdits ; que le ciel doit bien moins vous coûter qu'à ces ames pures & innocentes ; que les larmes, les jeûnes, les veilles, les macérations, ſont leur affaire & nôn pas la vôtre ; que c'eſt à elles à ſouffrir, à prier, à gémir, à ſe mortifier, & à vous à vivre dans l'indolence & dans l'uſage de tout ce qui flatte les ſens ? Grand Dieu ! que les hommes rapprochés de la vérité, paroîtront un jour injuſtes, inſenſés, & téméraires !

La Femme de Samarie s'abuſoit donc, en oppoſant à la grace de Jeſus-Chriſt, ſa qualité de Samaritaine. Si elle eût été fille d'Abraham & née

dans Jéruſalem, le ſecours du Temple & des ſacrifices, les inſtructions de la Loi & des Prophétes, l'avantage d'être ſortie d'un peuple ſaint, & à qui les promeſſes avoient été faites, tout cela auroit pu la porter à ſe faire de ſon état une excuſe & une raiſon de ſécurité. Mais que dit-elle, en diſant qu'elle eſt Samaritaine, ſinon qu'elle habite au milieu d'un peuple réprouvé, dans une terre où le culte du Seigneur eſt corrompu, où les uſages ſont des abus, les éxemples des écueils, les maximes des erreurs; en un mot, dans une condition qui l'éloigne du ſalut, & l'enveloppe dans la condamnation générale prononcée contre tous les adorateurs de Garizim ? Et voilà quelle eſt votre illuſion. Vous vous défendez ſur ce que vous êtes du monde ? mais ſi vous viviez dans le fond d'une maiſon ſainte & retirée, vous auriez bien plus de raiſon de vous faire de votre état un prétexte de ſécurité, & de croire qu'ainſi éloigné des périls, vous n'avez pas beſoin de tant d'auſtérité & de vigilance ; mais d'alléguer que vous êtes du monde, c'eſt regarder

les difficultés de ſalut attachées à votre état, comme des adouciſſemens qui vous l'applaniſſent. Vous nous direz peut-être que ce ſont ces difficultés mêmes qui vous arrêtent ; & que nous faiſons la voie ſi difficile, que vous perdez courage : ſeconde excuſe que la Femme de Samarie oppoſe à Jeſus-Chriſt, la difficulté de l'entrepriſe.

II. PARTIE. IL n'eſt preſque point de pécheur, quelque déplorée que ſoit ſa vie, qui ne compte ſur une converſion à venir, comme ſur une démarche aiſée & facile, & qui là-deſſus ne ſe calme & ne vive tranquille dans ſes crimes : il n'en eſt aucun, qui, lorſqu'il s'agit enfin de ſe convertir, ne regarde cette entrepriſe comme un ouvrage impoſſible, & qui là-deſſus ne recule & ne perde courage. Or, voici le nouveau prétexte que la Femme de Samarie oppoſe aux nouvelles inſtances de la grace. Elle ſe figure des difficultés inſurmontables dans les promeſſes de Jeſus-Chriſt ; la profondeur du puits, le défaut de moyens pour y atteindre, tout la conduit à ſe per-

ſont des prodiges; & il veut ſeulement qu'on admire ſa puiſſance, & l'empire qu'il a ſur nos cœurs. Mais lorſque la converſion d'une ame criminelle eſt le fruit des efforts réitérés de ſa grace, c'eſt pour nous alors qu'il triomphe : ce ſont des leçons; & ſon deſſein eſt de nous faire ſentir qu'il ne fait rien en nous ſans nous; & que la grace ne lui raménera jamais notre cœur, ſi notre cœur ne ſe donne lui-même. En effet, pourquoi celui qui n'eut beſoin que d'une parole pour enlever les fils de Zébédée à leurs filets, Levi à ſon bureau, Zachée à ſes injuſtices, ménageroit-il ſi long-tems aujourd'hui les paſſions & les préjugés d'une femme étrangère, s'il n'avoit voulu nous tracer dans les défaites & les réſiſtances dont elle uſe avant que de ſe rendre, l'image de celles que nous oppoſons tous les jours à ſa grace?

Or, je remarque trois excuſes principales qui lui ſervent comme de rempart contre toutes les inſtances miſéricordieuſes de Jeſus-Chriſt.

L'excuſe de l'état. Elle eſt femme Samaritaine; & par-là elle ſe défend

d'accorder au Sauveur ce que ſa bon-
Ibid. ℣. 9. té demande d'elle : *Quomodò bibere à me poſcis, quæ ſum mulier Samaritana?*

L'excuſe de la difficulté. Le puits eſt profond, & on n'a pas de quoi
℣. 11. puiſer l'eau : *Puteus altus eſt, neque in quo haurias habes.*

Enfin, l'excuſe de la variété des opinions & des doctrines, qui lui perſuade qu'étant douteux s'il faut adorer à Jéruſalem ou à Garizim, elle peut ſe diſpenſer de croire cet étranger qui lui parle, & demeurer dans l'état déplorable où elle ſe trouve :
℣. 20. *Patres noſtri in monte hoc adoraverunt, & vos dicitis quia Jeroſolymis eſt locus ubi adorare oportet.*

Or, dans les excuſes qu'oppoſe cette femme aux inſtances de Jeſus-Chriſt, reconnoiſſons, dit Saint Auguſtin, celles que nous oppoſons tous les jours à ſa grace : *Audiamus ergò in illâ nos, & in illâ agnoſcamus nos.*

L'excuſe de l'état. On trouve dans l'état où la Providence nous a fait naître, des prétextes pour autoriſer une vie toute mondaine.

L'excuſe de la difficulté. On en trouve dans l'idée impraticable qu'on

ſe forme de la vertu.

Enfin, l'excuſe de la variété des opinions & des doctrines ſur les régles des mœurs. On trouve dans ces incertitudes & ces contradictions prétendues des motifs de ſécurité qui nous calment ſur nos tranſgreſſions les plus manifeſtes. Confondons ces trois excuſes, en vous expoſant l'hiſtoire de notre Evangile. C'eſt ce que je me propoſe, après avoir imploré, &c. *Ave, Maria.*

TOUT eſt myſtère & inſtruction, dit S. Auguſtin, dans la conduite du Sauveur envers la femme de Samarie, & dans les oppoſitions que cette femme ſemble mettre à toutes les miſéricordes du Sauveur ſur elle. En effet, d'un côté Jeſus-Chriſt voulant, ce ſemble, ménager la foibleſſe & les paſſions de cette péchereſſe, ne l'attaque pas d'abord à découvert. Il s'accommode à ſes préjugés, pour les mieux combattre : il parle le langage de ſes erreurs, pour avoir occaſion d'inſinuer la vérité : il diſſimule quelque tems ſes miſères, pour la préparer à les mieux connoître ; & de peur que I. PARTIE.

ſon cœur ne ſe révolte contre la main qui va la guérir, il uſe de précautions, & lui cache, pour ainſi dire, tout l'appareil & toute la rigueur des remédes : *Paulatim intrat in cor.*

Mais, d'un autre côté, cette pécheresſe en garde, ce ſemble, contre toutes les avances miſéricordieuſes de Jeſus-Chriſt, n'oppoſe à la bonté & à la ſageſſe de ſes précautions que des évaſions & des artifices ; & auſſi ingénieuſe à échapper à la grace, que la grace paroît attentive à la pourſuivre, elle n'oublie rien ou pour colorer ſes refus, ou pour différer le moment de ſa délivrance.

La première excuſe qu'elle oppoſe à Jeſus-Chriſt, eſt celle que nous avons appellée l'excuſe de l'état. Elle ſe perſuade qu'étant femme Samaritaine, il n'a pas droit d'éxiger d'elle les offices qu'il en éxige : *Quomodò bibere à me poſcis, quæ ſum mulier Samaritana ?* & que l'uſage a de tout tems interdit à Samarie, & que cet inconnu ſemble vouloir aujourd'hui lui preſcrire : *Non enim coïtuntur Judæi Samaritanis.*

Or, voilà la première excuſe qu'on nous oppoſe tous les jours pour juſti-

fier des mœurs profanes & toutes mondaines. Lorſque nous vous propoſons le modéle d'une conduite chrétienne ; que nous voulons entreprendre de réduire un jeu outré & éternel à un honnête délaſſement, de bannir les ſpectacles, d'occuper la molleſſe & l'oiſiveté, de ramener à la modeſtie le faſte & l'indécence des uſages, d'interdire certains plaiſirs, de corriger certains abus ; de conſeiller l'uſage de la prière, l'amour de la retraite, les lectures ſaintes, le travail des mains, les œuvres de miſéricorde, la fréquentation des Sacremens, les ſoins domeſtiques, les prières communes, en un mot tout le détail des mœurs chrétiennes : vous nous répondez que cette grande exactitude ne ſauroit convenir à des perſonnes attachées comme vous à la Cour, & engagées dans le monde : *Quomodò bibere à me poſcis, quæ ſum mulier Samaritana ?* que nous confondons vos obligations avec celles des cloîtres & des déſerts ; & qu'il n'eſt pas poſſible d'allier la vie que nous conſeillons, avec les mœurs que l'uſage preſcrit : *Non enim cœuntur Judæi*

Samaritanis. On ſe plaint que nous condamnons le monde ſans le connoître ; que l'idée que nous donnons de la vertu, eſt une ſingularité ridicule ; qu'il faut que chacun ſe ſauve en vivant conformément à ſon état ; & qu'il ſeroit peu raiſonnable d'éxiger de ceux qui ont à vivre à la Cour & au milieu du monde, tout ce qu'on pourroit éxiger de nous-mêmes.

Mais, mes Frères, premiérement, la Religion ne diſtingue que deux ſortes de devoirs. Les uns ſuivent l'état, il eſt vrai, & ne conviennent qu'à ceux qui l'ont embraſſé. Ainſi les devoirs du Prince, du ſujet, de l'homme public, du père de famille, du Miniſtre appliqué à l'Autel ſaint, ſont différens. Les autres ſont inſéparables du Batême, & communs à tous ceux qui ont été régénérés en Jeſus-Chriſt ſans diſtinction de Juif & de Gentil, de Prince & de ſujet, de Courtiſan & de Solitaire. Ce principe ſuppoſé, je vous demande, mes Frères, pour être du monde ou de la Cour, en êtes-vous moins chrétiens ? y a-t-il une autre eſpérance, un autre Evangile, un autre Batême pour vous, que pour

ceux qui habitent les déſerts ? en êtes-vous moins membres de Jeſus-Chriſt, diſciples de la Croix, étrangers ſur la terre ? que peut ajoûter ou retrancher votre état de gens du monde ou de la Cour, aux obligations eſſentielles de la Foi ? Jeſus-Chriſt a-t-il donné un Evangile à part à la Cour & au monde ? a-t-il marqué dans le ſien des exceptions favorables au monde ? a-t-il déclaré qu'il ne prétendoit pas comprendre le monde dans la rigueur de ſes maximes ? Il a dit, à la vérité, que le monde les combattroit, ces maximes ſaintes, & qu'il ſeroit jugé par elles : or ce qui nous juge, c'eſt notre Loi ; & nous ne ſerions pas jugés comme tranſgreſſeurs de ces maximes, ſi ces maximes n'étoient pas nos devoirs. Vous êtes du monde ? Mais la pécheresſe de l'Evangile étoit du monde ; ſe crût-elle diſpenſée de faire pénitence, & de pleurer le reſte de ſes jours les égaremens du premier âge ? David étoit du monde & aſſis ſur le Trône, ſe perſuada-t-il que ce titre dût modérer l'abondance de ſes larmes, & la rigueur de ſes auſtérités ? liſez-en le détail dans

à la grace de Jeſus-Chriſt ? Et pour ne pas ſortir de notre Evangile, la Femme de Samarie étoit foible ; la multitude de ſes mariages n'avoit pu la ramener à des mœurs plus régulières, & ſon mauvais caractère l'emportoit toujours : cependant le Sauveur ne triomphe-t-il pas aujourd'hui de toute ſa foibleſſe ? Ah ! c'eſt que la grace change les inclinations, corrige le tempérament, forme un nouveau cœur, renouvelle tout l'homme : c'eſt que les vaſes de boue entre les mains de l'Ouvrier tout-puiſſant, deviennent bien-tôt des vaſes d'élite, plus ſolides que l'airain, plus brillans que la lumière, plus purs que le métal le plus précieux : c'eſt en un mot, que la grace eſt plus forte que la nature.

Mais en dernier lieu, les rigueurs d'une vie chrétienne vous épouvantent : car vous ne vous flattez point, dites-vous ; ſi vous preniez le parti de la vertu, vous ne voudriez pas le prendre à demi comme tant d'autres : ſi vous vous déclariez une fois, vous voudriez que ce fût tout de bon, ſans ménagement & ſans réſerve ; mais

c'eſt cela même qui fait peur. Auſſi on ne ſait, ajoûtez-vous, comment les choſes iront après cette vie ; mais l'Evangile éxactement accompli, ne ſemble pas fait pour des hommes auſſi foibles que nous le ſommes : *Puteus altus eſt, neque in quo haurias habes.*

A cela, on n'a qu'à vous répondre d'abord : Si vous croyez que l'Evangile eſt une Loi donnée de Dieu, vous devez ſuppoſer qu'elle porte les caractères divins de ſon Légiſlateur ; que c'eſt une Loi ſage, équitable, modérée, conforme à nos beſoins, proportionnée à notre foibleſſe, utile à nos miſères ; que c'eſt un reméde, & non pas un piége ; le ſecours, & non le déſeſpoir de notre infirmité. Le Seigneur n'eſt pas un tyran bizarre, qui ne faſſe des loix que pour trouver, dans l'impoſſibilité de les obſerver, des prétextes de nous perdre : c'eſt un Père miſéricordieux, qui ne penſe qu'à faciliter à ſes enfans les voies de la vie éternelle : c'eſt un Maître généreux, qui dans les ordres mêmes qu'il nous preſcrit, a bien plus d'égard à nos intérêts, qu'à ſa propre gloire. Quelle idée vous faites-vous

donc de ſa Loi ſainte ? c'eſt une Loi raiſonnable, conſolante, ſeule capable de remédier à nos peines, & d'établir une paix ſolide dans notre cœur. Et quel autre intérêt, que le nôtre, auroit pu porter le Seigneur à donner une Loi aux hommes ? a-t-il beſoin de nos hommages ? lui revient-il quelque choſe de nos vertus ? ſa félicité eſt-elle intéreſſée à notre fidélité ? eſt-ce une gloire à lui, de s'aſſujettir les hommes par des loix capricieuſes, où l'on puiſſe dire qu'il ne cherche que l'honneur de ſe faire obéir, & de dominer ſur les conſciences par les terreurs & les menaces dont il accompagne ſes préceptes ? Il n'a donc cherché que notre intérêt & notre conſolation, en nous preſcrivant les ordonnances admirables de ſa Loi ſainte. En ne donnant point de loi aux hommes, & nous laiſſant vivre au gré de nos paſſions, il eût nourri parmi les hommes la ſource de tous les troubles, l'origine de tous les malheurs : il eût fait de la ſociété une confuſion affreuſe, ſans liens, ſans régle, ſans équité, ſans dépendance ; où les ſeules paſſions, qui arment les

hommes les uns contre les autres, les auroient liés enſemble ; où nos ſeuls deſirs auroient décidé de nos droits. En mettant des bornes à nos panchans, il en a donc mis à nos peines : en nous marquant nos devoirs, il nous a donc montré nos remédes : en ne nous laiſſant point à nous-mêmes & entre les mains de nos paſſions, il nous a donc empêché d'être nos propres tyrans : en nous aſſujettiſſant à ſa Loi, il n'a pas voulu tyranniſer notre cœur, mais en fixer les inquiétudes.

Mais tel eſt l'artifice du démon, dit S. Auguſtin : à la naiſſance de la Foi il tâchoit de renverſer l'œuvre de Dieu, & d'anéantir l'Evangile, en rendant Jeſus-Chriſt mépriſable. Qui adorez-vous ? diſoit-il aux Chrétiens par la bouche des Sages du Paganiſme ; un Juif ? un mort ? un crucifié ? un homme de néant, & qui n'a pu ſe délivrer lui-même de la mort ? *Anteà quid dicebat ? quem colitis ? Judæum ? mortuum ? crucifixum ? nullius momenti hominem, qui non potuit à ſe mortem depellere ?* Quand il a vû que ce moyen étoit inutile, continue ce Père ; que

ces blaſphêmes n'étoient plus écoutés qu'avec horreur ; que les peuples en foule couroient adorer ce Crucifié ; que malgré la puiſſance des Céſars, la fureur des tyrans, la ſageſſe des Philoſophes, l'ancienne preſcription de l'idolâtrie ſoutenue de la majeſté des loix de l'Empire, de la crédulité de tous les ſiécles, & de la magnificence des ſuperſtitions, les Temples profanes étoient détruits, les Idoles renverſées, la folie de la Croix triomphante de tout l'univers : & qu'un ſi grand événement, ſi favorable tout ſeul à la cauſe des Chrétiens, ſi marqué par des caractères de divinité, ſi au-deſſus de la poſſibilité de toutes les entrepriſes humaines ; ayant encore pour lui l'accompliſſement des prophéties, ne laiſſoit plus rien à dire contre la vérité de l'Evangile : il s'eſt tourné d'un autre côté ; il n'a plus oſé traiter la doctrine de Jeſus-Chriſt de fable & d'impoſture ; il eſt convenu de ſa ſainteté, de ſa ſublimité, de la perfection de ſes maximes. La Loi chrétienne, a-t-il dit par la bouche des mondains, eſt une Loi admirable, ſainte, divine ; il faut en conve-

nir : rien de ſi beau & de ſi élevé que les préceptes de Jeſus-Chriſt ; mais qui les pratique ? mais comment les obſerver ? mais cette grande perfection eſt-elle poſſible en cette vie ? mais la foibleſſe humaine peut-elle aller juſques-là ? mais s'il y a eu autrefois des hommes qui aient ſuivi à la lettre tout ce que l'Evangile preſcrit, ſans doute ils étoient faits autrement que nous ne le ſommes ? *Cœpit à fide alio modo deterrere. Magna lex eſt chriſtiana ; potens lex illa, divina, ineffabilis : ſed quis illam implet ?* Les blaſphêmes de l'impiété ſont tombés d'eux-mêmes ; ceux de l'impoſſibilité trouvent encore aujourd'hui des partiſans & des apologiſtes au milieu d'un monde profane, & qui ſe glorifie du nom Chrétien.

D'ailleurs, ce qu'il y a ici d'injuſte dans les préjugés que l'on ſe forme contre la poſſibilité de la vie chrétienne, c'eſt que ceux qui s'en plaignent n'en ont jamais fait l'épreuve : ils adoptent là-deſſus un langage qu'ils ont trouvé établi dans le monde ; & ſans connoître de la piété que le ſentiment de la corruption qui les en

éloigne, ils prononcent que les maximes de Jeſus-Chriſt ne ſont pas poſſibles, parcequ'ils le ſouhaitent. Mais nous aurions droit de vous dire : Eſſayez de la vertu, avant de vous en plaindre. Si vous aviez, ſelon la parole de l'Evangile, commencé l'édifice, & que vous n'euſſiez pu l'achever; quoique le mauvais ſuccès de l'entrepriſe dût être attribué à votre imprudence, ſelon Jeſus-Chriſt, & au défaut de précautions ; néanmoins vous pourriez nous dire que l'entrepriſe paſſe vos forces : mais vous n'avez jamais fait de démarche ſincère de ſalut ; vous avez juſqu'ici mené une vie ſenſuelle, diſſipée, pleine de paſſions & d'inutilités ; pourquoi décidez-vous donc ſur ce que vous ne ſauriez connoître ? prononcez, à la bonne-heure, ſur la vie du monde, ſur le vuide & l'amertume de ſes plaiſirs, ſur l'inquiétude & les fureurs de ſes revers & de ſes injuſtices, ſur les agitations & le tourment de ſes eſpérances, ſur la perfidie & l'inconſtance de ſes amitiés & de ſes promeſſes ; vous le pouvez ; vous êtes là-deſſus, à la Cour ſur-tout plus que par-

tout ailleurs, juges légitimes : décriez, éxagérez les difficultés, les peines, les dégoûts de la vie du monde & de la Cour ; on vous le permet, & votre propre expérience vous en a assés instruit pour nous l'apprendre : mais pour la vie chrétienne, ce n'est pas à vous à parler de ses rigueurs & de ses ennuis ; c'est un point que l'expérience seule peut décider : essayez-en premiérement ; rompez avec le monde ; finissez vos passions ; commencez à vivre pour l'éternité : vous nous direz alors si le joug de Jesus-Christ est aussi accablant qu'on se le figure, si le vice est plus aimable que la vertu ; nous vous écouterons alors: mettez-vous seulement en état de décider ; voilà tout ce que nous demandons : peut-être céderez-vous d'abord à la difficulté ; & alors vous nous reprocherez l'ostentation de nos promesses : peut-être aussi vous en coûtera-t-il moins que vous ne croyez ; & si cela est, n'êtes-vous pas à plaindre, de refuser à votre salut des efforts aussi légers que ceux qu'on vous demande ?

Lorsque les Israélites, sur le point

d'entrer dans la terre de Canaan, parurent rebutés des difficultés de l'entrepriſe ; & que refuſant d'avancer, ils ne ceſſoient de dire que ces villes étoient imprenables, ces peuples invincibles, & que cette terre étoit toute couverte de monſtres & de géans, qui dévoroient ſes habitans : *Nequaquam ad hunc populum valemus aſcendere, quia fortior nobis eſt ; terra devorat habitatores ſuos :* Joſué & Caleb qui venoient de viſiter cette terre heureuſe, & qui en connoiſſoient les douceurs, les agrémens, & l'abondance, leur parlèrent de la ſorte : Enfans d'Iſrael, venez voir vous-mêmes cette terre délicieuſe que le Seigneur vous propoſe, & qui doit être votre poſſeſſion éternelle : vous verrez que le lait & le miel y coulent de toutes parts : vous dévorerez ces peuples terribles, qui allarment tant votre foibleſſe, comme on dévore le pain qui ſert tous les jours de nourriture à l'homme : vous y trouverez le terme de vos travaux, le délaſſement de vos fatigues, la conſolation de vos peines, le repos que vous cherchez en vain depuis tant

Num. 13. 32. 33.

d'années, & enfin des douceurs que vous n'avez jamais goûtées, ni dans la ſervitude de l'Egypte, ni dans les voies arides & pénibles du déſert : nous l'avons nous-mêmes parcourue ; & nous ne venons ici aux pieds du tabernacle ſaint, & devant toute l'aſſemblée d'Iſrael, que pour être les témoins de la vérité, & les garans des promeſſes que le Seigneur a faites à nos pères : *Terra quam circuivimus valde bona eſt ; & tradet Dominus humum lacte & melle manantem.*

Num. 14. 7. 8.

Et voilà, mes Frères, ce que nous pourrions vous dire ici, nous qui par les engagemens d'un état ſaint, & un long uſage du joug de Jeſus-Chriſt, devons connoître quelles en ſont les douceurs & les conſolations ; & qui du moins pouvons rendre témoignage à la vérité de Dieu, & à la gloire de ſa grace. Pourquoi vous laiſſez-vous décourager par des difficultés que vous n'avez pas encore éprouvées ? Venez voir vous-mêmes ce qui ſe paſſe dans cette terre heureuſe où vous vous figurez des difficultés ſi inſurmontables : loin d'y trouver ces monſtres qui vous épouvantent, &

que l'erreur de votre imagination s'y figure ; d'y trouver ces ennuis, ces dégoûts, ces horreurs que vous craignez tant & qui vous arrêtent ; vous verrez que le lait & le miel y coulent en abondance ; vous y trouverez des ſources de conſolations ſolides ; le repos que vous cherchez depuis ſi long-tems ; la paix du cœur, que le monde & les paſſions ne donnent pas, & que vous n'avez pas encore trouvée ; toutes les reſſources de la grace, dont vous avez été juſqu'ici privés : nous en avons nous-mêmes fait une heureuſe expérience, & nous ne paroiſſons ici devant l'autel ſaint & dans l'aſſemblée des Fidéles, que pour rendre témoignage aux miſéricordes du Seigneur ſur les ames qui reviennent à lui par une ſincère pénitence : *Terra quam circuivimus valde bona eſt, & tradet Dominus humum lacte & melle manantem.*

Oui, mes Frères, ſi vous connoiſſiez le don de Dieu, comme le dit aujourd'hui le Sauveur à la Femme de Samarie, *ſi ſcires donum Dei ;* ſi vous pouviez comprendre quelle joie la grace répand ſur les devoirs les plus *Joan. 4. 10.*

rigoureux de la vie chrétienne, & quelles ſont les conſolations ſecrettes qui accompagnent les ſacrifices les plus pénibles qu'on fait à Dieu : *Si ſcires :* ſi l'on pouvoit vous faire ſentir d'avance combien les hommes, les plaiſirs, les prétentions, les eſpérances, & tout cet amas de vanité & de fumée devient peu de choſe à une ame touchée de Dieu : *Si ſcires :* ſi vous pouviez comparer les inquiétudes qui vous déchirent, les difficultés qui traverſent vos paſſions, à la tranquillité dont vous jouiriez dans la vertu, & aux facilités que la grace y ménage à notre foibleſſe ; en un mot, l'eau du puits de Jacob, figure des plaiſirs du monde, à l'eau que le Sauveur promet à la Femme de Samarie, image des douceurs de la vertu : *Si ſcires :* ſi vos yeux pouvoient s'ouvrir, & connoître quel don Dieu fait à une ame, lorſqu'il la délivre de ſes paſſions, & qu'il met en leur place dans ſon cœur, la paix, la charité, la juſtice : *Si ſcires donum Dei ;* ah ! ſans doute, loin de différer encore, vous n'auriez pas aſſés de tout votre cœur pour demander ce don céleſte ;

pas assés de larmes pour pleurer les jours & les années que vous en avez été privé. La source de nos craintes est dans notre cœur ; & la vertu n'est appréhendée, que parcequ'elle n'est pas connue.

Mais tout le monde n'en parle pas comme vous, dit-on ; & ce que nous semblons faire si aisé, d'autres le font bien difficile. Dernière excuse que la Femme de Samarie oppose aux instances de Jesus-Christ, la variété des opinions & des doctrines : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt; & vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.* Ce devoit être ici ma dernière Partie ; mais j'abrége.

En effet, Jesus-Christ avoit conduit insensiblement cette Pécheresse au point essentiel de sa conversion ; à cette passion honteuse, qui seule s'opposoit à la grace dans son cœur : il lui avoit découvert tout le secret criminel de sa dissolution & de sa conduite ; elle ne pouvoit plus dissimuler des égaremens dont elle voyoit le Sauveur trop instruit : le trouble, la honte, les remords commencent à naître dans son ame : mais ce n'é-

toient-là que de foibles commencemens ; le cœur n'étoit point encore
Ibid. ℣. 19. rendu. *Je vois bien que vous êtes un Prophéte*, lui dit-elle ; voilà tout le fruit qu'elle ſemble retirer de la vérité qui la condamne. Semblable à la plupart de ces ames mondaines, leſquelles au ſortir d'un diſcours où le zèle du Miniſtre aura développé toute la honte de leurs foibleſſes les plus ſecrettes, & tracé la peinture de leur cœur comme ſi elles-mêmes l'avoient inſtruit de tout ce qui s'y paſſe, ſe contentent de dire que c'eſt un Prophéte : *Video quia Propheta es tu ;* qu'on ſe reconnoît ſoi-même à tout ce qu'il dit ; qu'on diroit qu'il voit dans les cœurs & dans les plus ſecrets panchans de ceux qui l'écoutent : mais voilà tout. On lui donne des louanges qu'il mépriſe & dont il gémit devant Dieu : & on ne ſe corrige point ; ce qui ſeroit ſa gloire, ſa conſolation & ſa couronne.

Nos pères, continue la Péchereſſe, *ont adoré ſur cette montagne ; & vous dites que Jéruſalem eſt le lieu où il faut adorer.* Nouvel artifice dont elle s'aviſe. Pour détourner la queſtion de

ſes mœurs, qui lui déplaît & qui l'embarraſſe, elle ſe jette habilement ſur une queſtion de doctrine : les conteſtations entre Jéruſalem & Garizim, ſur la vérité de leur culte & ſur la ſainteté de leur Temple, n'avoient pas fini depuis que le traître & l'ambitieux Manaſſès, avoit élevé l'autel ſacrilége ſur la montagne de Samarie; & chacun ſoutenant la gloire de ſa maiſon & la majeſté de ſes ſacrifices, ils s'accuſoient mutuellement, comme il arrive preſque toujours, de ſuperſtition & d'idolâtrie.

Or, voilà ce qui donne lieu à la réponſe de la Femme de Samarie : il ſemble qu'elle veut, par cette variété d'opinions & de doctrines, juſtifier ſes déſordres; & que l'incertitude où elle prétend qu'on eſt ſur le lieu & ſur les régles du véritable culte, ſuffit pour autoriſer ſa tranquillité dans l'état déplorable où elle ſe trouve. Ainſi c'eſt comme ſi elle répondoit à Jeſus-Chriſt : Mais, Seigneur, à quoi s'en tenir ? vous Juifs, vous prétendez qu'il faut adorer à Jéruſalem, & n'avoir point de commerce avec Samarie : nos pères ont toujours adoré

ſur cette montagne ; ils nous ont permis ce que vous condamnez. Pour qui ſe déclarer dans cette diverſité de ſentimens ? convenez premiérement des devoirs que le Seigneur éxige de nous, du Temple & de l'autel qu'il a choiſis ; & après cela j'écouterai vos inſtructions, & je pourrai m'en tenir à la ſageſſe de vos conſeils & de vos maximes.

Et voilà le prétexte dont on ſe ſert encore tous les jours dans le monde pour s'étourdir ſur les vérités les plus terribles du ſalut, la variété des opinions ſur les régles des mœurs. On ne ſait à qui en croire, nous dit-on tous les jours ; les uns vous damnent, les autres vous ſauvent ; ici on vous paſſe certains points, ailleurs on les condamne ; ici vous obſervez la Loi en l'adouciſſant, ailleurs vous ne l'adouciſſez qu'en la tranſgreſſant ; ici on a des raiſons pour défendre, ailleurs on croit en avoir pour permettre, en un mot, ici vous êtes un Saint, ici vous n'avez pas encore commencé à être Chrétien. Et là-deſſus, ô mon Dieu ! le pécheur inſenſé conclut qu'il n'a qu'à vivre tranquille dans ſes égare-

mens ; que l'Evangile ne renferme que des opinions & des problêmes ; que chacun le tourne ſelon les préventions de ſon propre eſprit ; & qu'au fond il n'y a rien de trop aſſuré dans tout ce que nous leur diſons de votre Loi ſainte.

Mais ſans apporter ici tout ce qui pourroit confondre un prétexte ſi injurieux à la vérité & à la piété chrétienne, ſouffrez que je me contente de vous demander : Ne tient-il qu'à l'uniformité des ſentimens, que vous ſortiez de vos paſſions honteuſes ? eſt-ce à vous à venir nous alléguer la variété des opinions & des doctrines ſur les régles des mœurs ? Des ames religieuſes, timorées, craintives, pourroient nous oppoſer ces perplexités & ces incertitudes : comme elles ne croient jamais marcher par un chemin aſſés ſûr; que leurs devoirs paroiſſent ſouvent incompatibles avec leur ſituation ; & que la déciſion n'en eſt pas toujours facile ; il ſe peut faire qu'elles trouvent quelquefois dans le Sanctuaire, ici une indulgence qui les raſſure, ailleurs une ſévérité qui les allarme ; & qu'elles demeurent in-

certaines de la route qu'il faudroit tenir. Mais pour vous, avez-vous jamais trouvé une grande variété de ſentimens ſur le déréglement de vos mœurs, & ſur l'indignité de vos paſſions ? nos déciſions ſont-elles fort différentes ſur la honte de votre état? n'avez-vous pas oui par tout là-deſſus les mêmes oracles, que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les adorateurs d'Idoles ne poſſéderont pas le Royaume de Dieu ? cette uniformité d'opinions vous raméne-t-elle à la vérité que vous ne ſauriez vous diſſimuler à vous-même ? Cependant c'eſt vous ſeul qui vous plaignez qu'on ne ſait à quoi s'en tenir ; car c'eſt le monde le plus déréglé qui tient ce langage, & vous êtes le ſeul que tout ſe réunit pour condamner.

Vous imitez la Femme de Samarie. Il n'étoit pas queſtion pour elle de ſavoir s'il falloit adorer à Jéruſalem ou à Garizim ; puiſque le tems étoit venu, comme lui répond Jeſus-Chriſt, que ce ne ſeroit, ni à Garizim, ni à Jéruſalem, mais par toute la terre, que ſon Père auroit des adorateurs en eſprit & en vérité : ce dif-

férend ne la regardoit pas, pour ainſi dire ; ce point pouvoit être douteux pour elle, & on ne lui faiſoit pas encore un crime de l'ignorer. Mais le déréglement de ſa conduite & de ſes commerces criminels étoit clair pour elle ; il n'y avoit là-deſſus, ni à Jéruſalem, ni à Garizim même, aucune Loi qui pût l'autoriſer : elle connoiſſoit ſur ce point ſes obligations, & on demandoit qu'elle les remplît. Mais au lieu de commencer par le devoir qui étoit clair, & qui la regardoit toute ſeule, elle va chercher des prétextes dans une variété de ſentimens qui ne la regardoit plus. Commencez par retrancher de vos mœurs tout ce que vous y connoiſſez de viſiblement contraire à la Loi de Dieu; tout ce que tous les ſentimens & toutes les opinions d'un commun accord y condamnent : après cela vous aurez droit de vous plaindre de nos contentions prétendues ; après cela vous nous reprocherez, tant qu'il vous plaira, la différence des déciſions & des conduites. De quoi vous aviſez-vous de nous reprocher qu'on ne ſait, pour ainſi dire, où il faut adorer, ni

à qui s'adreſſer pour marcher ſûrement & connoître ce que Dieu demande de nous ? vous n'en êtes pas encore-là ; ce doute eſt trop pieux & trop élevé pour vous : laiſſez-là des diſſenſions qui vous ſont inutiles ; & renoncez à des déſordres, qui non-ſeulement n'ont pour eux aucun ſuffrage, mais que vous ne pouvez plus vous juſtifier à vous-même : en un mot, ſoyez adorateur en eſprit & en vérité, comme le dit aujourd'hui Jeſus-Chriſt à la Femme de Samarie, alors toutes les contentions humaines vous deviendront indifférentes ; vous trouverez Dieu par-tout, parceque vous ne chercherez que Dieu par-tout : la variété des déciſions vous fera ſeulement déplorer la triſte deſtinée de la vérité, toujours expoſée ici-bas à la contradiction ; c'eſt-à-dire, ou à la ſévérité indiſcrette, ou à l'indulgence exceſſive des hommes : vous en gémirez devant le Seigneur ; vous lui demanderez qu'il manifeſte ſa vérité à la terre ; qu'il répande un eſprit de paix & de ſageſſe ſur ceux à qui la Foi, l'inſtruction & la doctrine, ſont confiées ; qu'il pacifie, qu'il

réuniſſe, qu'il protége ſon Egliſe: qu'il lui ſuſcite des Paſteurs fidéles pour la gouverner; des Docteurs éclairés pour l'inſtruire; des Prêtres ſaints & zélés pour l'édifier; des Princes religieux pour la défendre: que dis-je? qu'il prolonge les jours du Prince glorieux qui en bannit les ſcandales, qui en calme les diſſenſions, qui les prévient même par ſa prudence, qui en répare les ruines, qui en ſoutient la gloire & la majeſté, qui en fait la gloire lui-même; & qu'il donne à nos neveux des Rois qui l'imitent, puiſqu'ils ne ſeront pas aſſés heureux pour en avoir qui lui reſſemblent.

Voilà les diſpoſitions que la raiſon & la religion demanderoient de vous: mais ſur l'affaire du ſalut, on ne ſe pique pas de prudence; on ne ſait ce qu'on adore, comme le reproche Jeſus-Chriſt à la Femme de Samarie: *Vos adoratis quod neſcitis:* on veut re- ℣. 22.
tenir le fond de la Religion de ſes pères comme les Samaritains; on veut y méler comme eux des uſages profanes & favorables aux paſſions: on ſent bien que la conſcience ne ra-

tifie pas ce mélange, & qu'on n'eſt pas d'accord avec ſoi-même ; mais pour ſe calmer, on ſuppoſe que nous-mêmes ne le ſommes pas entre nous : on ſe fait de nos diſſenſions prétendues, une raiſon inſenſée de paix & de ſécurité ; on eſt bien aiſe que la vérité ſoit conteſtée, embrouillée, obſcurcie, pour pouvoir ſe perſuader preſque qu'elle n'eſt plus ; & nous ſommes contens de nous-mêmes, quand nous avons pu ajoûter à nos crimes le malheur d'y être plus tranquilles.

Telle étoit la diſpoſition de la Femme de Samarie : ne pouvant plus ſe défendre, ni contre les inſtances du Sauveur, ni contre les remords de ſa propre conſcience ; frappée de ſes égaremens paſſés, attirée par les conſolations qu'on lui promet dans des mœurs nouvelles, elle voudroit encore renvoyer ſa converſion à un
℣. 25. tems plus favorable : *Quand le Meſſie ſera venu*, répond-elle à Jeſus-Chriſt, *il nous annoncera toute choſe.* Voilà tout le fruit qu'elle paroît tirer des paroles de Jeſus-Chriſt ; un vain projet d'un changement à venir ; un eſpoir frivo-

le, qu'un tems enfin viendra où elle renoncera tout de bon à ſes déréglemens : & c'eſt-là que ſe termine d'ordinaire tout le fruit de nos inſtructions. Nous excitons les conſciences, nous ne les changeons pas : nous inſpirons des deſirs, nous ne perſuadons pas les œuvres : nous entendons beaucoup de projets, nous ne voyons preſque jamais de démarche. Mais le Sauveur ne permet pas à cette Péchereſſe de s'abuſer ſur un point ſi dangereux. C'eſt moi-même qui vous parle, lui dit-il, n'attendez point d'autre Prophéte ; voici celui que le Ciel vous envoie, pour vous retirer de vos voies égarées ; ne renvoyez pas à un autre tems : ſi je ſors des frontières de Samarie ; ſi vous laiſſez perdre ce moment heureux ; ſi je m'éloigne de votre cœur, vous périſſez ſans reſſource : *Ego ſum qui lo-* ℣. 26.
quor tecum. Et voilà ce qu'il vous dit ici en ſecret à vous ſeul, mon cher Auditeur : Voici enfin le don de Dieu, l'heure de votre ſalut, le moment de ma miſéricorde ; n'en attendez point d'autre ; il y a ſi long-tems que vous différez, que vous vous trompez

vous-même par des retardemens & des projets inutiles de converſion : à meſure que vos années avancent, vos deſſeins de changemens reculent & s'éloignent de vous : vous comptiez que l'âge vous feroit revenir ; & l'âge, en changeant tout le reſte, n'a pas changé votre cœur : vous vous promettiez qu'une ſituation plus tranquille, vous laiſſeroit plus de loiſir de penſer à votre ſalut ; le loiſir eſt venu, & la volonté de me ſervir eſt à venir encore : vous vous diſiez à vous-même, que certains engagemens rompus, que certaines bienſéances finies, vous mettriez tout de bon ordre à votre conſcience ; ces engagemens ne ſont plus ; ces bienſéances ont fini, & vos paſſions ſont encore les mêmes : ah ! juſques à quand ſerez-vous le jouet de vos vaines eſpérances ? Ne rendez pas inutile ma grace, qui aujourd'hui vous trouble & vous rappelle : n'eſt-ce pas déja une faveur bien ſignalée, que je vienne vous chercher juſques dans une terre infidelle ; que je vienne vous inſpirer des deſirs de converſion juſques dans le palais des Rois,

dans

dans le centre des plaiſirs & des paſſions humaines. Si vous connoiſſiez le don de Dieu ; ſi vous faiſiez attention que dans le tems même que des ténébres profondes ſont répandues ſur tout ce qui vous environne, & que mon nom eſt à peine connu de ceux avec qui vous vivez, vous ſeule êtes recherchée, éclairée, touchée ; ah ! loin de différer encore, vous regarderiez ce moment, comme le moment déciſif de votre éternité ; c'eſt-à-dire, ou le comble de mes miſéricordes éternelles ſur votre ame, ou le terme fatal de ma bonté & de ma patience.

Grand Dieu ! diſſipez donc, comme la pouſſière, les vains obſtacles que j'oppoſe encore à votre grace : ſoutenez mes forces chancelantes, & mes réſolutions tant de fois infidéles : ne permettez plus que ma foibleſſe triomphe de votre puiſſance : ne combattez plus avec moi que pour vaincre : & reprenez vous-même un cœur que j'ai bien pu vous ravir tout ſeul, mais que je ne ſaurois plus tout ſeul vous rendre ; afin

que redevenu la conquête de votre grace, je puiſſe bénir mon Libérateur dans tous les ſiécles.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE QUATRIÉME DIMANCHE A DE CARÊME.

Sur l'Aumône.

Accepit ergo Jeſus panes; & cùm gratias egiſſet, diſtribuit diſcumbentibus.

Jeſus prit les pains; & ayant rendu graces, il les diſtribua aux Diſciples, & les Diſciples à ceux qui étoient aſſis. Joan. 6. 11.

CE n'eſt pas ſans myſtère, que Jeſus-Chriſt aſſocie aujourd'hui les Diſciples au prodige de la multiplication des pains, & qu'il ſe ſert de leur miniſtère pour diſtribuer la nourriture miraculeuſe à un peuple preſſé de faim & de miſère. Il pouvoit ſans doute encore faire pleuvoir la manne dans le déſert, & épargner à ſes

Diſciples le ſoin d'une ſi pénible diſtribution.

Mais ne pouvoit-il pas auſſi, après avoir reſſuſcité Lazare, ne point employer leur ſecours pour le délier? ſa voix toute-puiſſante qui venoit de briſer les chaînes de la mort, auroit-elle trouvé quelque réſiſtance dans de foibles liens que la main de l'homme avoit formés? c'eſt qu'il vouloit leur tracer par avance dans cette fonction, l'éxercice ſacré de leur miniſtère; la part qu'ils alloient avoir déſormais à la réſurrection ſpirituelle des pécheurs; & que tout ce qu'ils délieroient ſur la terre, ſeroit délié dans le ciel.

Il pouvoit encore, lorſqu'il fut queſtion de payer le tribut à Céſar, ſe paſſer des filets de Pierre, pour chercher une piéce d'argent dans les entrailles d'un poiſſon; lui qui des pierres mêmes, pouvoit ſuſciter des enfans d'Abraham, auroit pu à plus forte raiſon, les changer en un métal précieux, & y trouver le prix du tribut dû à Céſar: mais en la perſonne du Chef de l'Egliſe, il vouloit inſtruire tous ſes Miniſtres à reſpecter

ceux qui portent le glaive ; & à donner, en rendant l'honneur & le tribut aux Puiſſances établies de Dieu, un éxemple de ſoumiſſion au reſte des Fidéles.

Ainſi en ſe ſervant aujourd'hui de l'entremiſe des Apôtres, pour diſtribuer aux troupes le pain miraculeux, ſon deſſein eſt d'accoutumer tous ſes Diſciples à la miſéricorde & à la libéralité envers les malheureux : il vous établit les Miniſtres de ſa Providence ; & ne multiplie les biens de la terre entre vos mains, qu'afin que de-là ils ſe répandent ſur cette multitude d'infortunés qui vous environne.

Il pourroit, ſans doute, les nourrir lui-même, comme il nourrit autrefois les Paul & les Elie dans le déſert : il pourroit, ſans votre entremiſe, ſoulager des créatures qui portent ſon image ; lui dont la main inviſible prépare la nourriture aux petits corbeaux mêmes, qui l'invoquent dans leur délaiſſement : mais il veut vous aſſocier au mérite de ſa libéralité ; il veut que vous ſoyez placés entre lui & les pauvres, comme des nuées fécondes, toujours prêtes à

répandre ſur eux les roſées bienfaiſantes que vous n'avez reçues que pour eux.

Tel eſt l'ordre de ſa Providence : il falloit ménager à tous les hommes des moyens de ſalut : les richeſſes corromproient le cœur, ſi la charité n'en expioit les abus ; l'indigence laſſeroit la vertu, ſi les ſecours de la miſéricorde n'en adouciſſoient l'amertume : les pauvres facilitent aux riches le pardon de leurs plaiſirs ; les riches animent les pauvres à ne pas perdre le mérite de leurs ſouffrances.

Appliquez-vous donc, qui que vous ſoyez, à toute la ſuite de cet Evangile. Si vous gémiſſez ſous le joug de l'indigence, la tendreſſe & l'attention de Jeſus-Chriſt ſur les beſoins d'un peuple errant & dépourvu, vous conſolera : ſi vous êtes né dans l'opulence, l'éxemple des Diſciples va vous inſtruire. Vous y verrez en premier lieu, les prétextes qu'on oppoſe au devoir de l'aumône, confondus : vous y apprendrez en ſecond lieu, quelles doivent en être les régles. C'eſt-à-dire, que dans la première Partie de ce diſcours, nous

établirons ce devoir contre toutes les vaines excuſes de la cupidité ; dans la ſeconde, nous vous inſtruirons ſur la manière de l'accomplir, contre les défauts mêmes de la charité: c'eſt l'inſtruction la plus naturelle que nous préſente l'hiſtoire de notre Evangile. Implorons le ſecours de l'Eſprit-ſaint par l'entremiſe de Marie. *Ave, Maria.*

ON ne met guères en queſtion dans le monde, ſi la Loi de Dieu nous fait un précepte de l'aumône : l'Evangile eſt ſi précis ſur ce devoir ; l'eſprit & le fond de la Religion y conduiſent ſi naturellement ; la ſeule idée que nous avons de la Providence, dans la diſpenſation des choſes temporelles, laiſſe ſi peu de lieu ſur ce point à l'opinion & au doute, que, quoique pluſieurs ignorent toute l'étendue de cette obligation, il n'eſt perſonne néanmoins qui ne convienne du fond & de la régle. I. PARTIE.

Qui l'ignore en effet, que le Seigneur, dont la providence a réglé toutes choſes avec un ordre ſi admirable, & préparé leur nourriture même aux animaux, n'auroit pas voulu

laiſſer des hommes créés à ſon image, en proie à la faim & à l'indigence, tandis qu'il répandroit à pleines mains, ſur un petit nombre d'heureux, la roſée du ciel & la graiſſe de la terre; s'il n'avoit prétendu que l'abondance des uns ſuppléât à la néceſſité des autres?

Qui l'ignore, que tous les biens appartenoient originairement à tous les hommes en commun; que la ſimple nature ne connoiſſoit, ni de propriété, ni de partage; & qu'elle laiſſoit d'abord chacun de nous en poſſeſſion de tout l'univers? mais que pour mettre des bornes à la cupidité, & éviter les diſſenſions & les troubles, le commun conſentement des peuples établit que les plus ſages, les plus miſéricordieux, les plus intégres, ſeroient auſſi les plus opulens; qu'outre la portion du bien que la nature leur deſtinoit, ils ſe chargeroient encore de celle des plus foibles, pour en être les dépoſitaires, & la défendre contre les uſurpations & les violences; de ſorte qu'ils furent établis par la nature même, comme les tuteurs des malheureux; & que ce qu'ils eurent

de trop, ne fut plus que l'héritage de leurs frères, confié à leurs ſoins & à leur équité ?

Qui l'ignore enfin, que les liens de la Religion ont encore reſſerré ces premiers nœuds que la nature avoit formés parmi les hommes ; que la grace de Jeſus-Chriſt, qui enfanta les premiers Fidéles, non-ſeulement n'en fit qu'un cœur & qu'une ame, mais encore qu'une famille, d'où toute propriété fut bannie ; & que l'Evangile, nous faiſant une loi d'aimer nos frères comme nous-mêmes, ne nous permet plus, ou d'ignorer leurs beſoins, ou d'être inſenſibles à leurs peines ?

Mais il en eſt du devoir de l'aumône, comme de tous les autres devoirs de la loi : en général, en idée on n'oſe en contredire l'obligation ; la circonſtance de l'accomplir eſt-elle arrivée ? on ne manque jamais de prétexte, ou pour s'en diſpenſer tout-à-fait, ou pour ne s'en acquitter qu'à demi. Or, il ſemble que l'Eſprit de Dieu a voulu nous marquer tous ces prétextes dans les réponſes que font les Diſciples à Jeſus-Chriſt, pour

s'excuſer de ſecourir cette multitude affamée qui l'avoit ſuivi au déſert.

En premier lieu, ils le font ſouvenir qu'à peine ont-ils de quoi fournir à leurs propres beſoins, & qu'il ne leur reſte que cinq pains d'orge, &
℣. 9. deux poiſſons : *Eſt puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos & duos piſces ;* & voilà le premier prétexte que la cupidité oppoſe au devoir de la miſéricorde. A peine a-t-on le néceſſaire ; on a un nom & un rang à ſoutenir dans le monde, des enfans à établir, des créanciers à ſatisfaire, des fonds à dégager, des charges publiques à ſupporter, mille frais de pure bienſéance auſquels il faut fournir ; or, qu'eſt-ce qu'un revenu qui n'eſt pas infini, pour des dépenſes de
Ibid. tant de ſortes ? *Sed hæc quid inter tantos ?* Ainſi parle tous les jours le monde, & le monde le plus brillant & le plus ſomptueux.

Or, mes Frères, je ſai que les bornes du néceſſaire ne ſont pas les mêmes pour tous les états ; qu'elles augmentent à proportion du rang & de la naiſſance ; qu'une étoile, comme parle l'Apôtre, doit différer en clarté

d'une autre étoile ; que même, dès les ſiécles Apoſtoliques, on voyoit dans l'aſſemblée des Fidéles des hommes revêtus d'une robe de diſtinction, & portant au doigt un anneau d'or, tandis que les autres d'une condition plus obſcure, ſe contentoient de ſimples vêtemens pour couvrir leur nudité ; qu'ainſi la Religion ne confond pas les états ; & que ſi elle défend à ceux qui habitent les palais des Rois, la molleſſe des mœurs & le faſte indécent des vêtemens, elle ne leur ordonne pas auſſi la pauvreté & la ſimplicité de ceux qui vivent au fond des champs, & de la plus obſcure populace : je le ſai.

Mais, mes Frères, c'eſt une vérité inconteſtable, que ce qu'il y a de ſuperflu dans vos biens ne vous appartient pas ; que c'eſt la portion des pauvres ; & que vous ne devez compter à vous de vos revenus, que ce qui eſt néceſſaire pour ſoutenir l'état où la Providence vous a fait naître. Je vous demande donc, eſt-ce l'Evangile ou la cupidité, qui doit régler ce néceſſaire ? oſeriez-vous prétendre que toutes les vanités dont l'uſa-

ge vous fait une loi, vous fuſſent comptées devant Dieu comme des dépenſes inſéparables de votre condition ? prétendre que tout ce qui vous flatte, vous accommode, nourrit votre orgueil, ſatisfait vos caprices, corrompt votre cœur, vous ſoit pour cela néceſſaire ? prétendre que tout ce que vous ſacrifiez à la fortune d'un enfant pour l'élever plus haut que ſes ancêtres ; tout ce que vous riſquez à un jeu exceſſif ; que ce luxe, ou qui ne convient pas à votre naiſſance, ou qui en eſt un abus, ſoient des droits inconteſtables qui doivent être pris ſur vos biens avant ceux de la charité ? prétendre enfin, que parcequ'un père obſcur & échappé de la foule vous aura laiſſé héritier de ſes tréſors, & peut-être auſſi de ſes injuſtices, il vous ſera permis d'oublier votre peuple & la maiſon de votre père, vous mettre à côté des plus grands noms, & ſoutenir le même éclat, parceque vous pouvez fournir à la même dépenſe ?

Si cela eſt ainſi, mes Frères ; ſi vous ne comptez pour ſuperflu que ce qui peut échapper à vos plaiſirs, à

vos profuſions, à vos caprices, vous n'avez donc qu'à être voluptueux, capricieux, diſſolu, prodigue, pour être diſpenſé du devoir de l'aumône. Plus vous aurez de paſſions à ſatisfaire, plus l'obligation d'être charitable diminuera ; & vos excès que le Seigneur vous ordonnoit d'expier par la miſéricorde, ſeront eux-mêmes le privilége qui vous en décharge. Il faut donc qu'il y ait ici une régle à obſerver, & des bornes à ſe preſcrire, différentes de celles de la cupidité : & la voici, la régle de la Foi. Tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des ſens, qu'à flatter les paſſions, qu'à autoriſer les pompes & les abus du monde ; tout cela eſt ſuperflu pour un Chrétien ; c'eſt ce qu'il faut retrancher & mettre à part : voilà le fonds & l'héritage des pauvres ; vous n'en êtes que le dépoſitaire, & ne pouvez y toucher ſans uſurpation & ſans injuſtice. L'Evangile, mes Frères, réduit à peu le néceſſaire du Chrétien, quelque élevé qu'il ſoit dans le monde ; la Religion retranche bien des dépenſes ; & ſi nous vivions tous ſelon les régles de la Foi,

nos beſoins, qui ne ſeroient plus multipliés par nos paſſions, ſeroient moindres : nous trouverions la plus grande partie de nos biens inutile ; & comme dans le premier âge de la Foi, l'Egliſe ne verroit point d'indigent parmi les Fidéles : nos dépenſes augmentent tous les jours, parceque tous les jours nos paſſions ſe multiplient ; l'opulence de nos pères n'eſt plus qu'un état pauvre & mal-aiſé pour nous ; & nos grands biens ne peuvent plus ſuffire, parceque rien ne ſuffit à qui ne ſe refuſe rien.

Et pour donner à cette vérité toute l'étendue que le demande le ſujet que nous traitons ; je vous demande en ſecond lieu, mes Frères, l'élévation & l'abondance où vous êtes nés, vous diſpenſent-elles de la ſimplicité, de la frugalité, de la modeſtie, de la violence évangélique ? pour être nés grands, vous n'en êtes pas moins Chrétiens. En vain, comme ces Iſraélites dans le déſert, avez-vous amaſſé plus de manne que vos frères ; vous n'en pouvez garder pour votre uſage, que la meſure preſcrite par la Loi : *Qui multùm, non abundavit.* Hors

2. Cor. 8. 15.

de-là, Jeſus-Chriſt n'auroit défendu le faſte, les pompes, les plaiſirs, qu'aux pauvres & aux malheureux; eux à qui l'infortune de leur condition rend cette défenſe fort inutile.

Or, cette vérité capitale ſuppoſée: ſi ſelon la régle de la Foi, il ne vous eſt pas permis de faire ſervir vos richeſſes à la félicité de vos ſens; ſi le riche eſt obligé de porter ſa croix, de ne chercher pas ſa conſolation en ce monde, & de ſe renoncer ſans ceſſe ſoi-même comme le pauvre; quel a pu être le deſſein de la Providence, en répandant ſur vous les biens de la terre? & quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes? ſeroit-ce de fournir à vos paſſions déſordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair, pour vivre ſelon la chair: ſeroit-ce de ſoutenir l'orgueil du rang & de la naiſſance? mais tout ce que vous donnez à la vanité, vous le retranchez de la charité: ſeroit-ce de théſauriſer pour vos neveux? mais votre tréſor ne doit être que dans le ciel: ſeroit-ce de paſſer la vie plus agréablement? mais ſi vous ne pleurez, ſi vous ne ſouf-

frez, ſi vous ne combattez, vous êtes perdus : ſeroit-ce de vous attacher plus à la terre ? mais le Chrétien n'eſt pas de ce monde, il eſt citoyen du ſiécle à venir: ſeroit-ce d'aggrandir vos poſſeſſions & vos héritages ? mais vous n'aggrandiriez jamais que le lieu de votre éxil ; & le gain du monde entier vous ſeroit inutile, ſi vous veniez à perdre votre ame : ſeroit-ce de charger vos tables de mets plus exquis ? mais vous ſavez que l'Evangile n'interdit pas moins la vie ſenſuelle & voluptueuſe au riche, qu'à l'indigent. Repaſſez ſur tous les avantages que vous pouvez retirer ſelon le monde de votre proſpérité, ils vous ſont preſque tous interdits par la Loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été ſon deſſein de vous les ménager, en vous faiſant naître dans l'abondance; ce n'eſt donc pas pour vous, que vous êtes nés Grands ; ce n'eſt pas pour vous, comme le diſoit autrefois Mardochée à la pieuſe Eſther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur & de proſpérité qui vous environne ; c'eſt pour ſon peuple af-

fligé ; c'eſt pour être la protectrice des infortunés : *Et quis novit utrùm ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris ?* Si vous ne répondez pas à ce deſſein de Dieu ſur vous, continuoit ce ſage Juif, il ſe ſervira de quelque autre qui lui ſera plus fidéle ; il lui tranſportera cette couronne qui vous étoit deſtinée ; il ſaura bien pourvoir par quelqu'autre voie, à l'affliction de ſon peuple ; car il ne permet pas que les ſiens périſſent ; mais vous & la maiſon de votre père, périrez : *Per aliam occaſionem liberabuntur Judæi ; & tu, & domus patris tui peribitis.* Vous n'êtes donc dans les deſſeins de Dieu, que les Miniſtres de ſa Providence envers les créatures qui ſouffrent : vos grands biens ne ſont donc que des dépôts ſacrés que ſa bonté a mis entre vos mains, pour y être plus à couvert de l'uſurpation & de la violence, & conſervés plus ſûrement à la veuve & à l'orphelin : votre abondance dans l'ordre de ſa ſageſſe, n'eſt donc deſtinée qu'à ſuppléer à leur néceſſité ; votre autorité, qu'à les protéger ; vos dignités, qu'à venger leurs intérêts ; votre rang, qu'à

Eſther, 4. 14.

Ibid.

les conſoler par vos offices : tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux ; votre élévation ne ſeroit plus l'ouvrage de Dieu, & il vous auroit maudit en répandant ſur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre uſage.

Ah ! ne nous alléguez donc plus, pour excuſer votre dureté envers vos frères, des beſoins que la Loi de Dieu condamne ; juſtifiez plutôt ſa Providence envers les créatures qui ſouffrent ; faites-leur connoître, en rentrant dans ſon ordre, qu'il y a un Dieu pour elles comme pour vous ; & bénir les conſeils adorables de ſa ſageſſe dans la diſpenſation des choſes d'ici-bas, qui leur a ménagé dans votre abondance des reſſources ſi conſolantes.

Mais d'ailleurs, mes Frères, que peuvent retrancher à ces beſoins que vous nous alléguez tant, les largeſſes modiques qu'on vous demande ? le Seigneur n'éxige pas de vous une partie de vos fonds & de vos héritages, quoiqu'ils lui appartiennent tout entiers, & qu'il ait droit de vous en dépouiller : il vous laiſſe tranquilles

poſſeſſeurs de ces terres, de ces palais, qui vous diſtinguent dans votre peuple, & dont la piété de vos ancêtres enrichiſſoit autrefois nos Temples : il ne vous ordonne pas, comme à ce jeune Homme de l'Evangile, de renoncer à tout, de diſtribuer tout votre bien aux pauvres, & de le ſuivre : il ne vous fait pas une loi, comme autrefois aux premiers Fidéles, de venir porter tous vos tréſors aux pieds de vos Paſteurs : il ne vous frappe pas d'anathême, comme il frappa Ananie & Saphire, pour avoir oſé ſeulement retenir une portion d'un bien qu'ils avoient reçu de leurs pères, vous qui ne devez peut-être qu'aux malheurs publics, & à des gains odieux ou ſuſpects, l'accroiſſement de votre fortune : il conſent que vous appelliez les terres de vos noms, comme dit le Prophéte, & que vous tranſmettiez à vos enfans les poſſeſſions qui vous ſont venues de vos ancêtres : il veut ſeulement que vous en retranchiez une légère portion pour les infortunés qu'il laiſſe dans l'indigence : il veut que tandis que vous portez ſur l'indécence & le

faſte de vos parures, la nourriture d'un peuple entier de malheureux, vous ayez de quoi couvrir la nudité de ſes ſerviteurs qui n'ont pas où repoſer leur tête : il veut que de ces tables voluptueuſes, où vos grands biens peuvent à peine ſuffire à votre ſenſualité, & aux profuſions d'une délicateſſe inſenſée, vous laiſſiez du moins tomber quelques miettes pour ſoulager des Lazare preſſés de la faim & de la miſère : il veut que tandis qu'on verra ſur les murs de vos palais des peintures d'un prix bizarre & exceſſif, votre revenu puiſſe ſuffire pour honorer les images vivantes de votre Dieu : il veut enfin que tandis que vous n'épargnerez rien pour ſatisfaire la fureur d'un jeu outré, & que tout ira fondre dans ce gouffre, vous ne veniez pas ſupputer votre dépenſe, meſurer vos forces, nous alléguer la médiocrité de votre fortune, & l'embarras de vos affaires, quand il s'agira de conſoler l'affliction d'un Chrétien. Il le veut ; & n'a-t-il pas raiſon de le vouloir? quoi! vous ſeriez riche pour le mal, & pauvre pour le bien ? vos revenus ſuffiroient pour

vous perdre, & ils ne ſuffiroient pas pour vous ſauver, & pour acheter le ciel ? & parceque vous outrez l'amour de vous-même, il vous ſeroit permis d'être barbare envers vos frères ?

Mais, mes Frères, d'où vient que c'eſt ici la ſeule circonſtance, où vous diminuez vous-mêmes l'opinion qu'on a de vos richeſſes ? par-tout ailleurs, vous voulez qu'on vous croye puiſſans ; vous vous donnez pour tels ; vous cachez même quelquefois ſous des dehors encore brillans, des affaires déja ruinées, pour ſoutenir cette vaine réputation d'opulence. Cette vanité ne vous abandonne donc, que lorſqu'on vous fait ſouvenir du devoir de la miſéricorde : alors, peu contens d'avouer la médiocrité de votre fortune, vous l'éxagérez ; & la dureté l'emporte dans votre cœur, non-ſeulement ſur la vérité, mais encore ſur la vanité. Ah ! le Seigneur reprochoit autrefois à un Evêque dans l'Apocalypſe : *Vous dites, Je ſuis riche, je ſuis comblé de biens ; & vous ne ſavez pas que vous êtes pauvre, nud, & miſérable, à mes yeux.* Apoc. 3. 17.

Mais il devroit aujourd'hui changer ce reproche à votre égard, & vous dire : O! vous vous plaignez que vous êtes pauvre, & dépourvu de tout ; & vous ne voulez pas voir que vous êtes riche, comblé de biens, & que dans un tems où preſque tous ceux qui vous environnent ſouffrent, vous ſeul ne manquez de rien à mes yeux.

Et c'eſt ici le ſecond prétexte qu'on oppoſe au devoir de l'aumône ; la miſère générale. Auſſi les Diſciples répondent en ſecond lieu au Sauveur pour s'excuſer de ſecourir cette multitude affamée, que le lieu eſt déſert & ſtérile, que l'heure eſt déja paſſée, & qu'il faut renvoyer le peuple afin qu'il aille dans les bourgs, & dans les maiſons voiſines, acheter de quoi ſe nourrir : *Deſertus eſt locus hic, & jam hora præteriit.* Nouveau prétexte dont on ſe ſert pour ſe diſpenſer de la miſéricorde : le malheur des tems ; la ſtérilité, & le dérangement des ſaiſons.

Marc. 6. 35.

Mais premiérement, Jeſus-Chriſt n'auroit-il pas pu répondre aux Diſciples, dit S. Chryſoſtôme : C'eſt parceque le lieu eſt déſert & ſtérile, & que

te peuple ne ſauroit y trouver de quoi ſoulager ſa faim, qu'il ne faut pas le renvoyer à jeun, de peur que les forces ne lui manquent en chemin. Et voilà, mes Frères, ce que je pourrois auſſi d'abord vous répondre : Les tems ſont mauvais ; les ſaiſons ſont fâcheuſes : ah ! c'eſt pour cela même que vous devez entrer dans des inquiétudes plus vives & plus tendres ſur les beſoins de vos frères. Si le lieu eſt déſert & ſtérile pour vous, que doit-il être pour tant de malheureux ? ſi vous vous reſſentez du malheur des tems, ceux qui n'ont pas les mêmes reſſources que vous, que n'en doivent-ils pas ſouffrir ? ſi les plaies de l'Egypte entrent juſques dans les palais des Grands & de Pharaon même, quelle ſera la déſolation de la cabane du pauvre & du laboureur ? ſi les Princes d'Iſrael, dans Samarie affligée, ne trouvent plus de reſſource dans leur aire, ni dans leur preſſoir, ſelon l'expreſſion du Prophéte, quelle ſera l'extrêmité d'une populace obſcure, réduite peut-être, comme cette mère infortunée, non à ſe nourrir du ſang de ſon enfant, mais à faire

de ſon innocence & de ſon ame, le prix funeſte de ſa néceſſité ?

Mais d'ailleurs, ces fléaux dont nous ſommes affligés, & dont vous vous plaignez, ſont la peine de votre dureté envers les pauvres ; Dieu venge ſur vos biens l'injuſte uſage que vous en faites ; ce ſont les cris & les gémiſſemens des malheureux que vous abandonnez, qui attirent l'indignation du Ciel ſur vos terres & ſur vos campagnes. C'eſt donc dans ces calamités publiques, qu'il faut vous hâter d'appaiſer la colère de Dieu par l'abondance de vos largeſſes ; c'eſt alors qu'il faut plus que jamais intéreſſer les pauvres dans vos malheurs. Ah ! vous vous aviſez de vous adreſſer au Ciel, d'invoquer par des ſupplications générales, les ſaints Protecteurs de cette Monarchie, pour obtenir des ſaiſons plus heureuſes, la ceſſation des fléaux publics, le retour de la ſérénité & de l'abondance : mais ce n'eſt pas-là ſeulement qu'il faut porter vos vœux & vos prières ; vous ne trouverez jamais les Saints ſenſibles à vos peines, tandis que vous ne le ſerez pas vous-mêmes à

celles

celles de vos frères : vous avez ſur la terre les maîtres des vents & des ſaiſons ; adreſſez-vous aux pauvres, ce ſont eux qui ont, pour ainſi dire, les clefs du Ciel ; ce ſont leurs vœux, qui réglent les tems & les ſaiſons ; qui nous raménent des jours ſereins ou funeſtes ; qui ſuſpendent ou qui attirent les faveurs du Ciel : car l'abondance n'eſt donnée à la terre que pour leur ſoulagement ; & ce n'eſt que par rapport à eux, que le Ciel vous punit, ou que le Ciel vous favoriſe.

Mais pour achever de vous confondre, vous, mes Frères, qui nous alléguez ſi fort le malheur des tems ; la rigueur prétendue de ces tems retranche-t-elle quelque choſe à vos plaiſirs? que ſouffrent vos paſſions des miſères publiques ? Si le malheur des tems vous oblige à vous retrancher ſur vos dépenſes, retranchez d'abord tout ce que la Religion condamne dans l'uſage de vos biens ; réglez vos tables, vos parures, vos jeux, vos trains, vos édifices ſur le pied de l'Evangile ; que les retranchemens de la charité ne viennent du moins qu'après

tous les autres ; retranchez vos crimes, avant que de retrancher vos devoirs. C'eſt le deſſein de Dieu, quand il frappe de ſtérilité les Provinces & les Royaumes, d'ôter aux Grands & aux Puiſſans, les occaſions des diſſolutions & des excès : entrez donc dans l'ordre de ſa juſtice & de ſa ſageſſe ; regardez-vous comme des criminels publics que le Seigneur châtie par des punitions publiques ; dites-lui, comme David, lorſqu'il vit la main de Dieu appéſantie ſur ſon peuple : C'eſt ſur moi, Seigneur, qui ſuis le ſeul coupable, qui ai attiré votre indignation ſur ce Royaume en abuſant de ma proſpérité, & en me livrant à des paſſions honteuſes ; c'eſt ſur moi ſeul, que doit tomber la fureur
2. *Reg.* 24. 17. de votre bras : *Vertatur, obſecro, manus tua contra me :* mais cette populace obſcure & affligée ; mais ces infortunés, qui dans une condition pénible, ne mangeoient leur pain qu'à la ſueur de leur front ; eh ! qu'ont-ils fait, Seigneur, pour être expoſés au glai-
Ibid. ve de votre vengeance ? *Ego ſum qui peccavi ; ego iniquè egi : iſti qui oves ſunt, quid fecerunt ?*

Voilà votre modéle : faites ceſſer, en finiſſant vos déſordres, la cauſe des malheurs publics ; offrez à Dieu, en la perſonne des pauvres, le retranchement de vos plaiſirs & de vos profuſions, comme le ſeul ſacrifice de juſtice, capable de déſarmer ſa colère ; & puiſque ces fléaux ne tombent ſur la terre que pour punir l'abus que vous avez fait de l'abondance, portez-en auſſi tout ſeuls, en retranchant ces abus, la peine & l'amertume. Mais qu'on ne s'apperçoive des malheurs publics, ni dans l'orgueil des équipages, ni dans la ſenſualité des repas, ni dans la magnificence des édifices, ni dans la fureur du jeu & l'entêtement des plaiſirs, mais ſeulement dans votre inhumanité envers les pauvres ; mais que tout au-dehors, les ſpectacles, les aſſemblées profanes, les réjouiſſances publiques, que tout aille même train, tandis que la charité ſeule ſe refroidira ; mais que le luxe croiſſe même de jour en jour, & que la miſéricorde ſeule diminue ; mais que le monde & le démon ne perdent rien au malheur des tems, tandis que Jeſus-Chriſt tout

ſeul en ſouffre dans ſes membres affligés ; mais que le riche, à couvert de ſon opulence, ne voye que de loin les effets de la colère du Ciel, tandis que le pauvre & l'innocent en deviendront la triſte victime ; grand Dieu ! vous ne voudriez donc frapper que les malheureux en répandant des fléaux ſur la terre ? votre unique deſſein ſeroit donc d'achever d'écraſer ces infortunés ſur qui votre main s'étoit déja ſi fort appéſantie, en les faiſant naître dans l'indigence & dans la miſère ? les puiſſans de l'Egypte ſeroient donc épargnés par l'Ange exterminateur, tandis que toute votre fureur viendroit fondre ſur l'Iſraélite affligé, ſur ſon toît pauvre & dépourvu, & marqué même du ſang de l'Agneau ? Oui, mes Frères, les calamités publiques ne ſont deſtinées qu'à punir les riches & les puiſſans ; & ce ſont les riches & les puiſſans tout ſeuls qui n'en ſouffrent rien : au contraire, en multipliant les malheureux, elles leur fourniſſent un nouveau prétexte de ſe diſpenſer du devoir de la miſéricorde.

Dernière excuſe des Diſciples,

fondée ſur le grand nombre de perſonnes qui ont ſuivi le Sauveur au déſert : Ce peuple eſt en ſi grand nombre, diſent-ils, que quand nous achéterions pour deux cens deniers de pain, cela ne ſuffiroit pas. Dernier prétexte qu'on oppoſe au devoir de l'aumône ; la multitude des pauvres. Oui, mes Frères, ce qui devroit ranimer la charité, l'éteint : la multitude des malheureux vous endurcit à leurs miſères : plus le devoir augmente, plus vous vous en croyez dégagés; & vous devenez cruels, pour avoir trop d'occaſions d'être charitables.

Mais en premier lieu, d'où vient, je vous prie, cette multitude de pauvres dont vous vous plaignez ? Je ſai que le malheur des tems peut en augmenter le nombre : mais les guerres, les maladies populaires, les déréglemens des ſaiſons que nous éprouvons, ont été de tous les ſiécles : les calamités que nous voyons, ne ſont pas nouvelles ; nos pères les ont vûes, & ils en ont vû même de plus triſtes ; des diſſenſions civiles, le père armé contre l'enfant, le frère contre le frère ; les campagnes ravagées par leurs

propres habitans ; le Royaume en proie à des nations ennemies ; perſonne en ſûreté ſous ſon propre toît : nous ne voyons pas ces malheurs ; mais ont-ils vû ce que nous voyons ? tant de miſères publiques & cachées ? tant de familles déchues ? tant de citoyens autrefois diſtingués, aujourd'hui ſur la pouſſière, & confondus avec le plus vil peuple ? les arts devenus preſque inutiles ? l'image de la faim & de la mort répandue ſur les villes & ſur les campagnes ? que dirai-je ? tant de déſordres ſecrets qui éclatent tous les jours, qui ſortent de leurs ténébres, & où précipite le déſeſpoir & l'affreuſe néceſſité ? D'où vient cela, mes Frères ? n'eſt-ce pas d'un luxe qui engloutit tout, & qui étoit inconnu à nos pères ? de vos dépenſes qui ne connoiſſent plus de bornes, & qui entraînent néceſſairement avec elles le refroidiſſement de la charité ?

Ah ! l'Egliſe naiſſante n'étoit-elle pas perſécutée, déſolée, affligée ? les malheurs de nos ſiécles approchent-ils de ceux-là ? on y ſouffroit la proſcription des biens, l'éxil, la priſon ;

les charges les plus onéreuſes de l'Etat tomboient ſur ceux qu'on ſoupçonnoit d'être Chrétiens ; en un mot, on ne vit jamais tant de calamités : & cependant il n'y avoit point de pauvres parmi eux, dit S. Luc : *Nec quiſquam egens erat inter illos.* Ah ! c'eſt que des richeſſes de ſimplicité ſortoient du fonds de leur pauvreté même, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre ; c'eſt qu'ils donnoient ſelon leurs forces & au-delà ; c'eſt que des Provinces les plus éloignées, par les ſoins des hommes Apoſtoliques, couloient des fleuves de charité, qui venoient conſoler les frères aſſemblés à Jéruſalem, & plus expoſés que les autres à la fureur de la Synagogue. *Act.* 4. 34.

Mais plus encore que tout cela : c'eſt que les plus puiſſans d'entre les premiers Fidéles étoient ornés de modeſtie ; & que nos grands biens peuvent à peine ſuffire au faſte monſtrueux dont l'uſage nous fait une loi : c'eſt que leurs feſtins étoient des repas de ſobriété & de charité ; & que la ſainte abſtinence même que nous célébrons, ne peut modérer parmi nous les profuſions & les excès des tables

& des repas : c'eſt que n'ayant point ici-bas de cité permanente, ils ne s'épuiſoient pas pour y faire des établiſſemens brillans, pour illuſtrer leur nom, pour élever leur poſtérité, & annoblir leur obſcurité & leur roture ; ils ne penſoient qu'à s'aſſurer une meilleure condition dans la patrie céleſte ; & qu'aujourd'hui nul n'eſt content de ſon état ; chacun veut monter plus haut que ſes ancêtres ; & que leur patrimoine n'eſt employé qu'à acheter des titres & des dignités qui puiſſent faire oublier leur nom & la baſſeſſe de leur origine : en un mot, c'eſt que la diminution de ces premiers Fidéles, comme parle l'Apôtre, faiſoit toute la richeſſe de leurs frères affligés, & que nos profuſions font aujourd'hui toute leur misère & leur indigence. Ce ſont donc nos excès, mes Frères, & notre dureté, qui multiplient le nombre des malheureux : n'excuſez donc plus là-deſſus le défaut de vos aumônes ; ce ſeroit faire de votre péché même votre excuſe. Ah ! vous vous plaignez que les pauvres vous accablent ; mais c'eſt de quoi ils auroient lieu de ſe plaindre un

jour eux-mêmes : ne leur faites donc pas un crime de votre inſenſibilité, & ne leur reprochez pas ce qu'ils vous reprocheront ſans doute un jour devant le tribunal de Jeſus-Chriſt.

Si chacun de vous, ſelon l'avis de l'Apôtre, mettoit à part une certaine portion de ſes biens pour la ſubſiſtance des malheureux ; ſi dans la ſupputation de vos dépenſes & de vos revenus, cet article étoit toujours le plus ſacré & le plus inviolable ; eh ! nous verrions bientôt diminuer parmi nous le nombre des affligés ; nous verrions bientôt renaître dans l'Egliſe la paix, l'allégreſſe, l'heureuſe égalité des premiers Chrétiens ; nous n'y verrions plus avec douleur cette monſtrueuſe diſproportion, qui éléve les uns & les place ſur le faîte de la proſpérité & de l'opulence, tandis que les autres rampent ſur la terre, & gémiſſent dans l'abîme de l'indigence & de l'affliction : il n'y auroit parmi nous de malheureux que les impies ; point de misères ſecrettes, que celles que le péché opère dans les ames ; point de larmes, que des larmes de pénitence ; point de ſoupirs

que pour le Ciel ; point de pauvres que ces heureux Diſciples de l'Evangile, qui renoncent à tout pour ſuivre leur Maître : nos villes ſeroient le ſéjour de l'innocence & de la miſéricorde ; la Religion, un commerce de charité ; la terre, l'image du ciel, où dans différentes meſures de gloire, chacun eſt également heureux ; & les ennemis de la Foi ſeroient encore forcés, comme autrefois, de rendre gloire à Dieu, & de convenir qu'il y a quelque choſe de divin dans une Religion qui peut unir les hommes d'une manière ſi nouvelle.

Mais ce qui fait ici la mépriſe, c'eſt que dans la pratique perſonne ne regarde l'aumône comme une des plus eſſentielles obligations du Chriſtianiſme ; ainſi on n'a rien de réglé ſur ce point : ſi l'on fait quelque largeſſe, c'eſt toujours d'une façon arbitraire ; & quelque légère qu'elle puiſſe être, on eſt content de ſoi-même, comme ſi on venoit de faire une œuvre de ſurcroît.

Car d'ailleurs, mes Frères, quand vous prétendez excuſer la modicité de vos aumônes, en diſant que le

nombre des pauvres eſt infini ; que croyez-vous dire par-là ? vous dites que vos obligations à leur égard ſont devenues plus indiſpenſables ; que votre miſéricorde doit croître à meſure que les miſères croiſſent ; & que vous contractez de nouvelles dettes, en même-tems qu'il s'éléve de nouveaux malheureux ſur la terre. C'eſt alors, mes Frères ; c'eſt dans ces calamités publiques, que vous devez vous retrancher même ſur des dépenſes, qui hors de-là vous ſeroient permiſes & peut-être néceſſaires : c'eſt alors que vous ne devez plus vous regarder que comme le premier pauvre, & prendre, comme une aumône, tout ce que vous prenez pour vous-même : c'eſt alors que vous n'êtes plus ni grand, ni homme en place, ni citoyen diſtingué, ni femme de naiſſance ; vous êtes ſimplement Fidéle, membre de Jeſus-Chriſt, frère d'un Chrétien affligé.

Et certes dites-moi : tandis que les villes & les campagnes ſont frappées de calamités ; que des hommes créés à l'image de Dieu, & rachetés de tout ſon ſang, broutent l'herbe com-

me des animaux, & dans leur néceſſité extrême, vont chercher à travers les champs, une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme, & qui devient pour eux une nourriture de mort ; auriez-vous la force d'y être le ſeul heureux ? Tandis que la face de tout un Royaume eſt changée, & que tout retentit de cris & de gémiſſemens autour de votre demeure ſuperbe ; pourriez-vous conſerver au-dedans le même air de joie, de pompe, de ſérénité, d'opulence ? & où ſeroit l'humanité, la raiſon, la Religion ? Dans une république payenne, on vous regarderoit comme un mauvais citoyen ; dans une ſociété de ſages & de mondains, comme une ame vile, ſordide, ſans nobleſſe, ſans généroſité, ſans élévation ; & dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, ſur quel pied voulez-vous qu'on vous regarde ? eh ! comme un monſtre indigne du nom de Chrétien que vous portez, de la Foi dont vous vous glorifiez, des Sacremens dont vous approchez, de l'entrée même de nos Temples où vous venez, puiſque ce ſont-là les ſymboles ſacrés de l'union

Diſcours prononcé en 1709.

qui doit être parmi les Fidéles.

Cependant la main du Seigneur eſt étendue ſur nos peuples dans les villes & dans les campagnes ; vous le ſavez, & vous vous en plaignez : le Ciel eſt d'airain pour ce Royaume affligé ; la miſère, la pauvreté, la déſolation, la mort, marchent partout devant vous. Or, vous échappe-t-il de ces excès de charité, devenus maintenant une loi de diſcrétion & de juſtice ? prenez-vous ſur vous-même une partie des calamités de vos frères ? vous voit-on ſeulement toucher à vos profuſions & à vos voluptés, criminelles en toute ſorte de tems, mais barbares & puniſſables même par les loix des hommes en celui-ci ? Que dirai-je ? ne mettez-vous pas peut-être à profit les miſères publiques ? ne faites-vous pas peut-être de l'indigence comme une occaſion barbare de gain ? n'achevez-vous pas peut-être de dépouiller les malheureux, en affectant de leur tendre une main ſecourable ? & ne ſavez-vous pas l'art inhumain d'apprétier les larmes & les néceſſités de vos frères ? Entrailles cruelles ! dit l'Eſprit de

Dieu, quand vous ſerez raſſaſié, vous vous ſentirez déchiré : votre félicité fera elle-même votre ſupplice ; & le Seigneur fera pleuvoir ſur vous ſa fureur & ſa guerre.

Mes Frères, que la préſence des pauvres devant le tribunal de Jeſus-Chriſt ſera terrible pour la plupart des riches du monde ! que ces accuſateurs ſeront puiſſans ! & qu'il vous reſtera peu de choſe à répondre, quand ils vous reprocheront qu'il falloit ſi peu de ſecours pour ſoulager leur indigence ; qu'un ſeul jour retranché de vos profuſions, auroit ſuffi pour remédier aux beſoins d'une de leurs années ; que c'eſt leur propre bien que vous leur refuſiez, puiſque ce que vous aviez de trop leur appartenoit ; qu'ainſi vous avez été non-ſeulement cruels, mais encore injuſtes en le leur refuſant ; mais enfin que votre dureté n'a ſervi qu'à éxercer leur patience, & les rendre plus dignes de l'immortalité, tandis que vous alors, dépouillés pour toujours de ces mêmes biens que vous n'avez pas voulu mettre en ſûreté dans le ſein des pauvres, n'aurez plus pour

partage que la malédiction préparée à ceux qui auront vû Jesus-Christ souffrant la faim, la soif, la nudité dans ses membres, & qui ne l'auront pas soulagé : *Nudus eram, & non cooperuistis me.* Telle est l'illusion des prétextes dont on se sert pour se dispenser du devoir de l'aumône ; établissons maintenant les régles qu'il faut observer en l'accomplissant : & après avoir défendu cette obligation contre toutes les vaines excuses de la cupidité, tâchons de la sauver aussi des défauts mêmes de la charité. *Matth.* 25. 43.

II. PARTIE.

NE point sonner de la trompette pour s'attirer les regards publics dans les offices de miséricorde que nous rendons à nos frères ; observer l'ordre de la justice même dans la charité, & ne pas préférer des besoins étrangers à ceux dont nous sommes chargés ; paroître touchés de l'infortune, & savoir consoler les pauvres par notre affabilité autant que par nos dons ; enfin éclairer même par notre vigilance, le secret de leur honte : voilà les régles que nous prescrit aujourd'hui l'exemple du Sau-

veur dans la pratique de la miſéricorde.

Premiérement, il s'en alla dans un lieu déſert & écarté, dit l'Evangile; il monta ſur une montagne où il s'aſſit avec ſes Diſciples. Son deſſein, ſelon les ſaints Interprétes, étoit de dérober aux yeux des villes voiſines le prodige de la multiplication des pains; & de n'avoir pour témoins de la miſéricorde, que ceux qui devoient en reſſentir les effets. Première inſtruction, & première régle: le ſecret de la charité.

Oui, mes Frères, que de fruits de la miſéricorde, le vent brûlant de l'orgueil & de la vaine complaiſance, flétrit tous les jours aux yeux de Dieu! que d'aumônes perdues pour l'éternité! que de tréſors qu'on croyoit en ſûreté dans le ſein des pauvres, & qui paroîtront un jour corrompus par le ver & par la rouille!

A la vérité, il eſt peu de ces hypocriſies groſſières & déclarées, qui publient ſur les toits le mérite de leurs œuvres ſaintes; l'orgueil eſt plus habile, & ne ſe démaſque jamais tout-à-fait: mais qu'il eſt encore moins de

véritables zèles de charité, qui cherchent, comme Jeſus-Chriſt, les lieux ſolitaires & écartés, pour y cacher leurs ſaintes profuſions ! On ne voit preſque que de ces zèles faſtueux, qui n'ont des yeux que pour des miſères d'éclat ; & qui veulent pieuſement mettre le public dans la confidence de leurs largeſſes : on prendra bien quelquefois des meſures pour les cacher ; mais on n'eſt pas fâché qu'une indiſcrétion les trahiſſe : on ne cherchera pas les regards publics ; mais on ſera ravi que les regards publics nous ſurprennent ; & l'on regarde preſque comme perdues les libéralités qui ſont ignorées.

Hélas ! nos Temples & nos autels n'étalent-ils pas de toutes parts avec leurs dons, les noms & les marques de leurs bienfaiteurs, c'eſt-à-dire, les monumens publics de la vanité de nos pères & de la nôtre ? ſi l'on ne vouloit que l'œil inviſible du Père céleſte pour témoin, à quoi bon cette vaine oſtentation ? craignez-vous que le Seigneur n'oublie vos offrandes ? faut-il que du fond du Sanctuaire, où nous l'adorons, il ne puiſſe jetter ſes

regards ſans en retrouver le ſouvenir ? ſi vous ne vous propoſez que de lui plaire, pourquoi expoſer vos largeſſes à d'autres yeux qu'aux ſiens ? pourquoi ſes Miniſtres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du Sacerdoce, paroîtront-ils à l'autel, où ils ne devroient porter que les péchés du peuple, chargés & revêtus des marques de votre vanité ? pourquoi ces titres & ces inſcriptions qui immortaliſent ſur des murs ſacrés vos dons & votre orgueil ? n'étoit-ce pas aſſés que ces dons fuſſent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie ? pourquoi graver ſur le marbre qui périra, le mérite d'une action que la charité avoit pu rendre immortelle ?

Ah ! Salomon, après avoir élevé le Temple le plus pompeux & le plus magnifique qui fût jamais, n'y fit graver que le nom redoutable du Seigneur ; & n'eut garde de mêler les marques de la grandeur de ſa race avec celles de la majeſté éternelle du Roi des Rois. On donne un nom de piété à cet uſage ; on ſe perſuade que ces monumens publics ſollicitent les

libéralités des Fidéles. Mais le Seigneur a-t-il chargé votre vanité du ſoin d'attirer des largeſſes à ſes autels ? & vous a-t-il permis d'être moins modeſtes, afin que vos frères devinſſent plus charitables ? Hélas ! les plus puiſſans d'entre les premiers Fidéles portoient ſimplement, comme les plus obſcurs, leur patrimoine aux pieds des Apôtres : ils voyoient avec une ſainte joie, leurs noms & leurs biens confondus avec ceux de leurs frères qui avoient moins offert qu'eux: on ne les diſtinguoit pas alors dans l'aſſemblée des Fidéles à proportion de leurs largeſſes : les honneurs & les préſéances n'y étoient pas encore le prix des dons & des offrandes ; & l'on n'avoit garde de changer la récompenſe éternelle qu'on attendoit du Seigneur, en cette gloire frivole, qu'on auroit pu recevoir des hommes : & aujourd'hui l'Egliſe n'a pas aſſés de priviléges pour ſatisfaire la vanité de ſes bienfaiteurs ; leurs places y ſont marquées dans le Sanctuaire ; leurs tombeaux y paroiſſent juſques ſous l'autel, où ne devroient repoſer que les cendres des Martyrs ;

on leur rend même des honneurs qui devroient être réſervés à la gloire du Sacerdoce; & s'ils ne portent pas la main à l'encenſoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle ſur ſes autels : l'uſage autoriſe cet abus, il eſt vrai; mais l'uſage ne juſtifie jamais ce qu'il autoriſe.

La charité, mes Frères, eſt cette bonne odeur de Jeſus-Chriſt qui s'évanouit & s'éteint du moment qu'on la découvre. Ce n'eſt pas qu'il faille s'abſtenir des offices publics de miſéricorde : nous devons à nos frères l'édification & l'éxemple : il eſt bon qu'ils voyent nos œuvres ; mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes; & notre gauche doit ignorer les dons que répand notre droite : les actions mêmes, que le devoir rend les plus éclatantes, doivent toujours être ſecrettes dans la préparation du cœur: nous devons entrer pour elles dans une manière de jalouſie contre les regards étrangers ; & ne croire leur innocence en ſûreté, que lorſqu'elles ſont ſous les yeux de Dieu ſeul. Oui, mes Frères, les aumônes, qui ont

preſque toujours coulé en ſecret, arrivent bien plus pures dans le ſein de Dieu même, que celles qui, expoſées même malgré nous aux yeux des hommes, ont été comme groſſies & troublées ſur leur courſe par les complaiſances inévitables de l'amour propre, & par les louanges des ſpectateurs: ſemblables à ces fleuves qui ont preſque toujours coulé ſous la terre, & qui portent dans le ſein de la mer des eaux vives & pures, au lieu que ceux qui ont traverſé à découvert les plaines & les campagnes, n'y portent d'ordinaire que des eaux bourbeuſes, & traînent toujours après eux les débris, les cadavres, le limon qu'ils ont amaſſé ſur leur route. Voilà donc la première régle de charité que nous preſcrit aujourd'hui le Sauveur : éviter le faſte & l'oſtentation dans les œuvres de miſéricorde ; ne vouloir y être remarqué, ni par le rang qu'on y tient, ni par la gloire d'en être le principal auteur, ni par le bruit qu'elles peuvent faire dans le monde ; & ne point perdre ſur la terre ce que la charité n'avoit amaſſé que pour le Ciel.

La ſecondecirconſtance que je remarque dans notre Evangile, c'eſt que nul de toute cette multitude qui s'offre à Jeſus-Chriſt, n'eſt rejetté: tous indifféremment ſont ſoulagés; & on ne lit pas que le Sauveur ait uſé à leur égard de diſtinction & de préférence. Seconde régle; la charité eſt univerſelle: elle bannit ces libéralités de goût & de caprice, qui ne ſemblent ouvrir le cœur à certaines miſères, que pour le fermer à toutes les autres. Vous trouvez des perſonnes dans le monde, qui ſous prétexte qu'elles ont leurs aumônes réglées & des lieux deſtinés pour les recevoir, ſont inſenſibles à tous les autres beſoins: en vain vous les avertiriez qu'une famille va tomber faute d'un léger ſecours; qu'une jeune perſonne eſt ſur le bord du précipice, ſi l'on ne ſe hâte de lui tendre une main ſecourable; qu'un établiſſement utile va manquer, ſi un renouvellement de charité ne le ſoutient: ce ne ſont pas-là des miſères de leur goût; & en plaçant ailleurs quelques largeſſes, elles croient acheter le droit de voir d'un œil ſec, & d'un cœur indiffé-

rent, toutes les autres infortunes.

Je ſai que la charité a ſon ordre & ſa meſure; qu'elle doit uſer de diſcernement; & que la juſtice veut que certains beſoins ſoient préférés : mais je ne voudrois pas cette charité méthodique, s'il eſt permis de parler ainſi, qui ſait préciſément à quoi s'en tenir; qui a ſes jours, ſes lieux, ſes perſonnes, ſes bornes; qui hors delà eſt barbare, & qui peut convenir avec elle-même de n'être touchée qu'en certain tems, & à l'égard de certains beſoins. Ah! eſt-on ainſi maître de ſon cœur, quand on aime véritablement ſes frères? peut-on à ſon gré ſe marquer à ſoi-même les momens d'ardeur & d'indifférence? la charité, ce ſaint amour eſt-il ſi régulier quand il embraſe véritablement le cœur? n'a-t-il pas, ſi je l'oſe dire, ſes ſaillies & ſes excès? & ne ſe trouve-t-il pas des occaſions ſi touchantes, où quand vous n'auriez qu'une étincelle de charité dans le cœur, elle ſe fait ſentir, & ouvre à l'inſtant vos entrailles & vos richeſſes à votre frère?

Je ne voudrois pas cette charité

durement circonſpecte, qui n'a jamais aſſés examiné, & qui ſe défie toujours de la vérité des beſoins qu'on lui expoſe. Voyez ſi dans cette multitude que Jeſus-Chriſt raſſaſie aujourd'hui, il s'attache à diſcerner ceux que la pareſſe & l'eſpérance toute ſeule d'une nourriture corporelle, avoient pu attirer au déſert, & qui auroient eu encore aſſés de force pour aller chercher à manger dans les villes voiſines ; nul n'eſt excepté de ſes divins bienfaits. N'eſt-ce pas déja une aſſés grande miſère, que d'être réduit à feindre même qu'on eſt malheureux ? ne vaut-il pas mieux encore donner à de faux beſoins, que courir riſque de refuſer à des beſoins véritables ? quand un impoſteur ſéduiroit votre charité, qu'en ſeroit-il ? n'eſt-ce pas toujours Jeſus-Chriſt qui la reçoit de votre main ? & votre récompenſe eſt-elle attachée à l'abus qu'on peut faire de votre aumône, ou à l'intention elle-même qui l'offre ?

De cette régle il en naît une troiſiéme, marquée encore dans l'hiſtoire de notre Evangile : c'eſt que non-ſeulement la charité doit être univerſelle,

ſelle, mais douce, affable, compatiſſante. Jeſus-Chriſt voyant ce peuple errant & dépourvu au pied de la montagne, eſt touché de pitié : *Miſertus eſt eis* ; ce ſpectacle l'attendrit ; la miſère de cette multitude réveille ſa compaſſion & ſa tendreſſe. Troiſiéme régle : la douceur de la charité. *Matth.* 14. 14.

On accompagne ſouvent la miſéricorde de tant de dureté envers les malheureux ; en leur tendant une main ſecourable, on leur montre un viſage ſi dur & ſi ſévère, qu'un ſimple refus eût été moins accablant pour eux, qu'une charité ſi ſéche & ſi farouche : car la pitié qui paroît touchée de nos maux, les conſole preſque autant que la libéralité qui les ſoulage. On leur reproche leur force, leur pareſſe, leurs mœurs errantes & vagabondes : on s'en prend à eux de leur indigence & de leur misère ; & en les ſecourant, on achette le droit de les inſulter. Mais s'il étoit permis à ce malheureux que vous outragez, de vous répondre; ſi l'abjection de ſon état n'avoit pas mis le frein de la honte & du reſpect ſur ſa langue : Que me reprochez-vous, vous di-

roit-il ? une vie oiſeuſe, & des mœurs inutiles & errantes ? mais quels ſont les ſoins qui vous occupent dans votre opulence ? les ſoucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvemens des paſſions, les rafinemens de la volupté : je puis être un ſerviteur inutile ; mais n'êtes-vous pas vous-même un ſerviteur infidéle ? ah ! ſi les plus coupables étoient les plus pauvres & les plus malheureux ici-bas, votre deſtinée auroit-elle quelque choſe au-deſſus de la mienne ? vous me reprochez des forces dont je ne me ſers pas ; mais quel uſage faites-vous des vôtres ? je ne devrois pas manger, parceque je ne travaille point ; mais êtes-vous diſpenſé vous-même de cette loi ? n'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne molleſſe ? ah ! le Seigneur jugera entre vous & moi ; & devant ſon tribunal redoutable, on verra ſi vos voluptés & vos profuſions vous étoient plus permiſes, que l'innocent artifice dont je me ſers, pour trouver du ſoulagement à mes peines.

Oui, mes Frères, offrons du moins aux malheureux des cœurs ſenſibles

à leurs misères ; adouciſſons du moins par notre humanité le joug de l'indigence, ſi la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en ſoulager tout-à-fait nos frères. Hélas ! on donne dans un ſpectacle profane, comme autrefois Auguſtin dans ſes égaremens, des larmes aux avantures chimériques d'un perſonnage de théâtre ; on honore des malheurs feints, d'une véritable ſenſibilité ; on ſort d'une repréſentation, le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux : & un membre de Jeſus-Chriſt, & un héritier du Ciel, & votre frère que vous rencontrez au ſortir de-là couvert de plaies, & qui veut vous entretenir de l'excès de ſes peines, vous trouve inſenſible ? & vous détournez vos yeux de ce ſpectacle de religion ? & vous ne daignez pas l'entendre ? & vous l'éloignez même rudement, & achevez de lui ſerrer le cœur de triſteſſe ? Ame inhumaine ! avez-vous donc laiſſé toute votre ſenſibilité ſur un théâtre infâme ? le ſpectacle de Jeſus-Chriſt ſouffrant dans un de ſes membres, n'offre-t-il rien qui ſoit di-

gne de votre pitié ? & faut-il faire revivre pour vous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté, & toutes les horreurs des ſiécles Payens ?

Mais ce n'eſt pas encore aſſés d'offrir des cœurs ſenſibles aux misères qui s'offrent à nous ; la charité va plus loin : elle n'attend pas que le hazard lui ménage des occaſions de miſéricorde ; elle ſait les chercher & les prévenir elle-même. Dernière régle ; la vigilance de la charité. Jeſus-Chriſt n'attend pas que ce peuple indigent s'adreſſe à lui, & vienne lui expoſer ſes beſoins ; il les découvre le premier : *Cùm ſublevaſſet oculos Jeſus, & vidiſſet ;* à peine les a-t-il découverts, qu'il commence à chercher avec Philippe les moyens d'y remédier. La charité qui n'eſt pas vigilante, inquiéte ſur les calamités qu'elle ignore, ingénieuſe à découvrir celles qui ſe cachent, qui a beſoin d'être ſollicitée, preſſée, importunée, ne reſſemble point à la charité de Jeſus-Chriſt : il faut veiller, & percer les ténébres que la honte oppoſe à nos largeſſes : ce n'eſt pas ici un ſimple conſeil ; c'eſt une ſuite du précepte de

Joan. 6. 5.

l'aumône. Les Paſteurs, qui ſont les pères des peuples, ſelon la Foi, ſont obligés de veiller ſur leurs beſoins ſpirituels; & c'eſt-là une des plus eſſentielles fonctions de leur miniſtère: les riches & les puiſſans ſont établis de Dieu les pères & les Paſteurs des pauvres, ſelon le corps; ils doivent donc avoir les yeux ouverts ſur leurs misères: ſi faute de veiller elles leur échappent, ils ſont coupables devant Dieu de toutes les ſuites qu'un ſecours offert à propos auroit prévenues.

Ce n'eſt pas qu'on veuille éxiger que vous découvriez tous les beſoins ſecrets d'une Ville; mais on éxige des ſoins & des attentions: on éxige que vous, qui dans un quartier, tenez le premier rang, ou par vos biens, ou par votre naiſſance, ne ſoyez pas environné à votre inſû, de mille malheureux qui gémiſſent en ſecret, dont les yeux ſont tous les jours bleſſés de la pompe de vos équipages; & qui outre leur misère, ſouffrent encore, pour ainſi dire, de toute votre proſpérité: on éxige que vous, qui au milieu des plaiſirs de la Cour, ou de

la Ville, voyez couler dans vos mains les fruits de la ſueur & des travaux de tant d'infortunés qui habitent vos terres & vos campagnes ; on éxige que vous connoiſſiez ceux que les fatigues de l'âge & de leurs labeurs ont épuiſé, & qui traînent au fond des champs les reſtes de leur caducité & de leur indigence ; ceux qu'une ſanté infirme rend inhabiles au travail, la ſeule reſſource de leur misère ; ceux que le ſexe & l'âge expoſent à la ſéduction, & dont vous pourriez préſerver l'innocence. Voilà ce qu'on éxige, & ce qu'on a droit d'éxiger de vous : voilà les pauvres dont Dieu vous a chargé, & dont vous lui répondrez ; les pauvres qu'il ne laiſſe ſur la terre que pour vous, & auſquels ſa Providence n'a aſſigné d'autres reſſources que vos biens & vos largeſſes.

Or, les connoiſſez-vous ſeulement ? chargez-vous leurs Paſteurs de vous les faire connoître ? ſont-ce-là les ſoins qui vous occupent, quand vous paroiſſez au milieu de vos terres & de vos poſſeſſions ? Ah ! c'eſt pour éxiger de ces malheureux vos droits

avec barbarie ; c'eſt pour arracher de leurs entrailles le prix innocent de leurs travaux ; ſans avoir égard à leur misère, au malheur des tems que vous nous alléguez, à leurs larmes ſouvent & à leur déſeſpoir : que dirai-je ? c'eſt peut-être pour opprimer leur foibleſſe, pour être leur tyran, & non pas leur Seigneur & leur père. O Dieu ! ne maudiſſez-vous pas ces races cruelles, & ces richeſſes d'iniquité ? ne leur imprimez-vous pas des caractères de malheur & de déſolation, qui vont tarir la ſource des familles ; qui font ſécher la racine d'une orgueilleuſe poſtérité ; qui aménent les diviſions domeſtiques, les diſgraces éclatantes, la décadence & l'extinction entière des maiſons. Hélas ! on eſt ſurpris quelquefois de voir les fortunes les mieux établies, s'écrouler tout d'un coup ; ces noms antiques & autrefois ſi illuſtres, tombés dans l'obſcurité, ne traîner plus à nos yeux que les triſtes débris de leur ancienne ſplendeur ; & leurs terres devenues la poſſeſſion de leurs concurrens, ou de leurs eſclaves. Ah ! ſi l'on pouvoit ſuivre la trace de leurs malheurs ;

ſi leurs cendres & les débris pompeux, qui nous reſtent de leur gloire dans l'orgueil de leurs mauſolées, pouvoient parler : Voyez-vous, nous diroient-ils, ces marques lugubres de notre grandeur ? ce ſont les larmes des pauvres que nous négligions, que nous opprimions, qui les ont minées peu à peu, & enfin entiérement renverſées : leurs clameurs ont attiré ſur nos palais la foudre du Ciel : le Seigneur a ſoufflé ſur ces ſuperbes édifices & ſur notre fortune, & l'a diſſipée comme de la pouſſière : que le nom des pauvres ſoit honorable à vos yeux, ſi vous voulez que vos noms ne périſſent jamais de la mémoire des hommes : que la miſéricorde ſoutienne vos maiſons, ſi vous voulez que votre poſtérité ne ſoit pas enſevelie ſous leurs ruines : devenez ſages à nos dépens ; & que nos malheurs, en vous inſtruiſant de nos fautes, vous apprennent à les éviter.

Et voilà, mes Frères, (pour en dire quelque choſe avant de finir,) le premier avantage de l'aumône chrétienne : des bénédictions même temporelles. Le pain que Jeſus-Chriſt

bénit ſe multiplie entre les mains des Diſciples qui le diſtribuent ; cinq mille hommes en ſont raſſaſſiés ; & douze corbeilles peuvent à peine contenir les reſtes qu'on enléve : c'eſt-à-dire, que les largeſſes de la charité ſont des biens de bénédiction, qui ſe multiplient à meſure qu'on les diſtribue, & qui portent avec eux dans nos maiſons une ſource de bonheur & d'abondance ; c'eſt-à-dire, que c'eſt ici ce levain de charité caché dans trois ſacs de farine, qui étend, groſſit, & augmente toute la pâte. Oui, mes Frères, l'aumône eſt un gain ; c'eſt une uſure ſainte ; c'eſt un bien qui rapporte ici bas même au centuple. Vous vous plaignez quelquefois du contretems de vos affaires ; rien ne vous réuſſit ; les hommes vous trompent ; vos concurrens vous ſupplantent ; vos maîtres vous oublient ; les élémens vous contrarient ; les meſures les mieux concertées échouent : aſſociez-vous les pauvres ; partagez avec eux l'accroiſſement de votre fortune ; augmentez vos largeſſes à meſure que votre proſpérité augmente ; croiſſez pour eux comme pour vous :

alors le ſuccès de vos entrepriſes ſera l'affaire de Dieu même ; vous aurez trouvé le ſecret de l'intéreſſer dans votre fortune ; & il préſervera, que dis-je ? il bénira, il multipliera des biens où il verra mêlée la portion de ſes membres affligés.

C'eſt une vérité confirmée par l'expérience de tous les ſiécles : on voit tous les jours proſpérer des familles charitables : une Providence attentive préſide à leurs affaires : où les autres ſe ruinent, elles s'enrichiſſent : on les voit croître, & l'on ne voit pas le canal ſecret qui porte chez elles l'accroiſſement : ce ſont de ces toiſons de Gédéon, toutes couvertes de la roſée du ciel ; tandis que tout ce qui les environne, n'eſt que ſtérilité & ſéchereſſe. Vous même qui m'écoutez, peut-être que les grands biens dont vous faites aujourd'hui un uſage ſi peu chrétien ; peut-être que les titres & les dignités, dont vous avez hérité en naiſſant, ſont les fruits de la charité de vos ancêtres : peut-être vous recueillez les bénédictions promiſes à la miſéricorde, & vous moiſſonnez ce qu'ils ont ſemé ; peut-être

que les largeſſes de la charité ont jetté les premiers fondemens de votre grandeur ſelon le monde, & commencé votre généalogie ; peut-être c'eſt elles du moins qui ont fait paſſer juſqu'à nous les titres de votre origine.

Car, je vous prie, mes Frères, qui a conſervé à la poſtérité la deſcendance de tant de noms illuſtres que nous reſpectons aujourd'hui, ſi ce n'eſt les libéralités que leurs ancêtres firent autrefois à nos Egliſes ? C'eſt dans les actes de ces pieuſes donations, dont nos Temples ont été dépoſitaires, & que la reconnoiſſance ſeule de l'Egliſe, & non la vanité des Fondateurs a conſervés, qu'on va chercher tous les jours les plus anciens & les plus aſſurés monumens de leur antiquité : tous les autres titres ont péri ; tout ce que la vanité ſeule avoit élevé a preſque tout été détruit; les révolutions des tems & des maiſons ont anéanti ces annales domeſtiques, où étoit marquée la ſuite de leurs ayeuls, & la gloire de leurs alliances ; & vous avez permis, ô mon Dieu ! que les monumens de la miſé-

ricorde ſubſiſtaſſent ; que ce que la charité avoit écrit ne fût jamais effacé, & que les largeſſes ſaintes fuſſent les ſeuls titres qui nous reſtent, de leur ancienneté & de leur grandeur devant les hommes.

Tel eſt le premier avantage de la miſéricorde. Je ne dis rien du plaiſir même qu'on doit ſentir à ſoulager ceux qui ſouffrent, à faire des heureux, à régner ſur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations & de leurs actions de graces. Eh ! quand il ne nous reviendroit que le ſeul plaiſir de nos largeſſes, ne ſeroient-elles pas aſſés payées pour un bon cœur ? & qu'a de plus délicieux la majeſté même du Trône, que le pouvoir de faire des graces ? les Princes ſeroient-ils fort touchés de leur grandeur & de leur puiſſance, s'ils étoient condamnés à en jouir tout ſeuls ? Non, mes Frères, faites ſervir tant qu'il vous plaira vos biens à vos plaiſirs, à vos profuſions, à vos caprices ; vous n'en ferez jamais d'uſage, qui vous laiſſe une joie plus pure & plus digne du cœur, qu'en ſoulageant des malheureux.

Quoi de plus doux en effet, que de pouvoir compter qu'il n'eſt pas un moment dans la journée, où des ames affligées ne lévent pour nous les mains au Ciel, & ne béniſſent le jour qui nous vit naître ? Ecoutez cette multitude que Jeſus-Chriſt vient de raſſaſier ; les airs retentiſſent de leurs bénédictions & de leurs actions de grace ; ils s'écrient que c'eſt un Prophéte ; ils veulent l'établir Roi ſur eux. Ah ! ſi les hommes ſe donnoient des maîtres, ce ne ſeroient ni les plus nobles, ni les plus vaillans qu'ils choiſiroient ; ce ſeroient les plus miſéricordieux, les plus humains, les plus bienfaiſans, les plus tendres ; des maîtres qui fuſſent en même-tems leurs pères.

Enfin, je n'ajoûte pas que l'aumône chrétienne aide à expier les crimes de l'abondance ; & que c'eſt preſque l'unique voie de ſalut que la Providence vous ait ménagée, à vous qui êtes nés dans la proſpérité. Si l'aumône ne pouvoit pas ſervir à racheter nos offenſes, nous nous en plaindrions, dit S. Chryſoſtôme ; nous trouverions mauvais que Dieu eût

ôté aux hommes un moyen ſi facile de ſalut : du moins, dirions-nous, ſi à force d'argent on pouvoit ſe faire ouvrir les portes du ciel, & acheter de tout ſon bien la gloire des Saints, on ſeroit heureux. Et bien, mon Frère, continue S. Chryſoſtôme, profitez de ce privilége puiſqu'on vous l'accorde; hâtez-vous, avant que vos richeſſes vous échappent, de les mettre en dépôt dans le ſein des pauvres, comme le prix du Royaume éternel : la malice des hommes vous les auroit peut-être enlevées; vos paſſions les auroient peut-être englouties; les révolutions de la fortune les auroient peut-être fait paſſer en d'autres mains; la mort du moins vous auroit forcé tôt ou tard de vous en ſéparer : ah! la charité ſeule les met à couvert de tous les accidens ; elle vous en rend éternellement poſſeſſeur; elle les met en ſûreté dans les Tabernacles éternels, & vous donne le droit d'en aller jouir dans le ſein de Dieu même.

N'êtes-vous pas heureux de pouvoir vous aſſurer l'entrée du ciel par des moyens ſi faciles? de pouvoir, en revêtant ceux qui ſont nuds, effa-

cer du livre de la juſtice divine les immodeſties, le luxe, les nudités, les indécences de vos premières années ? de pouvoir, en raſſaſiant ceux qui ont faim, réparer tant de Carêmes mal obſervés ; les abſtinences, dont l'Egliſe vous fait une loi, preſque toujours violées, & toutes les ſenſualités de votre vie ? de pouvoir enfin, en mettant l'innocence à couvert dans des aziles de miſéricorde, faire oublier à Dieu la perte de tant d'ames, pour qui vous avez été un écueil & une pierre de ſcandale ? Grand Dieu ! quelle bonté pour l'homme, de nous faire un mérite d'une vertu qui coûte ſi peu au cœur ! de nous tenir compte des ſentimens d'humanité dont nous ne ſaurions nous dépouiller, qu'en nous dépouillant de la nature même ! de vouloir accepter pour le prix du Royaume éternel des biens fragiles que nous tenons de votre libéralité ; que nous n'aurions pu toujours conſerver ; & deſquels, après un uſage court & rapide, il auroit fallu enfin ſe ſéparer ! Cependant la miſéricorde eſt promiſe à celui qui l'aura faite : un pécheur

encore ſenſible aux calamités de ſes frères, ne ſera pas long-tems inſenſible aux inſpirations du Ciel: la grace ſe réſerve de grands droits ſur une ame où la charité n'a pas encore perdu les ſiens : un bon cœur ne ſauroit être long-tems un cœur endurci : ce fond d'humanité tout ſeul, qui fait qu'on eſt touché des misères d'autrui, eſt comme une préparation de ſalut & de pénitence ; & la converſion n'eſt jamais déſeſpérée, tandis que la charité n'eſt pas encore éteinte. Aimez donc les pauvres comme vos frères ; ſecourez-les comme vos enfans ; reſpectez-les comme Jeſus-Chriſt lui-même, afin qu'il vous diſe au grand jour : *Venez, les bénis de mon Père, poſſédez le Royaume qui vous étoit préparé ; parceque j'avois faim, & vous m'avez raſſaſié ; j'étois malade, & vous m'avez ſoulagé : car ce que vous avez fait au moindre de mes ſerviteurs, vous l'avez fait à moi-même.* C'eſt ce que je vous ſouhaite.

Matth. 25. 34. & ſeq.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÉME SEMAINE A DE CARÊME.

Sur la Médiſance.

Ipſe autem Jeſus non credebat ſemetipſum eis.

Mais Jeſus ne ſe fioit point à eux. Joan. 2. 24.

C'ÉTOIENT ces mêmes Phariſiens qui venoient de décrier dans l'eſprit du peuple la conduite de Jeſus-Chriſt, & d'envenimer l'innocence & la ſainteté de ſes paroles, qui font ſemblant de croire en lui, & de ſe ranger parmi ſes Diſciples. Et tel eſt, mes Frères, le caractère du détracteur, de cacher ſous les dehors de l'eſtime & les douceurs de l'ami-

tié, le fiel & l'amertume de la médiſance.

Or, quoique ce ſoit ici le ſeul vice que nulle circonſtance ne ſauroit jamais excuſer, c'eſt celui qu'on eſt le plus ingénieux à ſe déguiſer à ſoi-même, & à qui le monde & la piété ſont aujourd'hui plus de grace. Ce n'eſt pas que le caractère du médiſant ne ſoit odieux devant les hommes, comme il eſt abominable aux yeux de Dieu, ſelon l'expreſſion de l'Eſprit-ſaint : mais on ne comprend dans ce nombre que certains médiſans d'une malignité plus noire & plus groſſière, qui médiſent ſans art & ſans ménagement; & qui avec aſſés de malice pour cenſurer, n'ont pas aſſés de cet eſprit qu'il faut pour plaire : or, les médiſans de ce caractère ſont plus rares; & ſi l'on n'avoit à parler qu'à eux, il ſuffiroit d'expoſer ici ce que la médiſance a d'indigne de la raiſon & de la religion, & en inſpirer de l'horreur à ceux qui s'en reconnoiſſent coupables.

Mais il eſt une autre ſorte de médiſans, qui condamnent ce vice, & qui ſe le permettent ; qui déchirent ſans

égard leurs frères, & qui s'applaudiſſent encore de leur modération & de leur réſerve ; qui portent le trait juſqu'au cœur ; mais, parcequ'il eſt plus brillant & plus affilé, ne voyent pas la plaie qu'il a faite. Or, ce genre de médiſant eſt répandu par-tout ; le monde en eſt plein ; les aziles ſaints n'en ſont pas éxempts : ce vice lie les aſſemblées des pécheurs; il entre ſouvent dans la ſociété même des Juſtes : & l'on peut dire ici que tous ſe ſont écartés du droit ſentier, & qu'il n'en eſt pas un ſeul qui ait conſervé ſa langue pure & ſes lévres innocentes.

Il importe donc, mes Frères, de développer aujourd'hui l'illuſion des prétextes dont on ſe ſert tous les jours dans le monde pour juſtifier ce vice, & de l'attaquer dans les circonſtances où vous le croyez le plus innocent : car de vous le dépeindre en général avec tout ce qu'il a de bas, de cruel, d'irréparable, vous ne vous reconnoîtriez point à des traits ſi odieux ; & loin de vous en inſpirer de l'horreur, je vous aiderois à vous perſuader à vous-mêmes que vous n'en êtes pas coupables.

Or, quels ſont les prétextes qui adouciſſent, ou qui juſtifient à vos yeux le vice de la médiſance ? C'eſt premiérement la légéreté des défauts que vous cenſurez : on ſe perſuade que comme ce n'eſt pas une affaire d'en être coupable, il n'y a pas auſſi grand mal d'en être cenſeur. C'eſt en ſecond lieu la notoriété publique, qui ayant déja inſtruit ceux qui nous écoutent de ce qu'il y a de répréhenſible dans notre frère, fait que ſa réputation ne perd rien par nos diſcours. Enfin, le zèle de la vérité & de la gloire de Dieu, qui ne nous permet pas de nous taire ſur des déréglemens qui le deshonorent. Or, oppoſons à ces trois prétextes trois vérités inconteſtables. Au prétexte de la légéreté des défauts ; que plus les défauts que vous cenſurez ſont légers, plus la médiſance eſt injuſte : premiére vérité. Au prétexte de la notoriété publique ; que plus les défauts de nos frères ſont connus, plus la médiſance qui les cenſure eſt cruelle : ſeconde vérité. Au prétexte du zèle ; que la même charité qui nous fait haïr ſaintement les pécheurs,

nous fait couvrir la multitude de leurs fautes : dernière vérité. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

LA langue, dit un Apôtre, eſt un feu dévorant ; un monde & un aſſemblage d'iniquité ; un mal inquiet ; une ſource pleine d'un venin mortel : *Lingua ignis eſt ; univerſitas iniquitatis ; inquietum malum ; plena veneno mortifero.* Et voilà ce que j'appliquerois à la langue du médiſant, ſi j'avois entrepris de vous donner une idée juſte & naturelle de toute l'énormité de ce vice : je vous aurois dit que la langue du détracteur eſt un feu dévorant, qui flétrit tout ce qu'il touche ; qui éxerce ſa fureur ſur le bon grain, comme ſur la paille ; ſur le profane, comme ſur le ſacré ; qui ne laiſſe partout où il a paſſé, que la ruine & la déſolation ; qui creuſe juſques dans les entrailles de la terre, & va s'attacher aux choſes les plus cachées ; qui change en de viles cendres, ce qui nous avoit paru il n'y a qu'un moment ſi précieux & ſi brillant ; qui dans le tems-même qu'il paroît couvert & preſque éteint, agit avec plus

Jacob, 3. 6. 8.

de violence & de danger que jamais ; qui noircit ce qu'il ne peut conſumer ; & qui ſait plaire & briller quelquefois avant que de nuire : *Lingua ignis eſt.* Je vous aurois dit que la médiſance eſt un aſſemblage d'iniquité : un orgueil ſecret, qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, & nous cache la poutre qui eſt dans le nôtre : une envie baſſe, qui bleſſée des talens ou de la proſpérité d'autrui, en fait le ſujet de ſa cenſure, & s'étudie à obſcurcir l'éclat de tout ce qui l'efface : une haine déguiſée, qui répand ſur ſes paroles l'amertume cachée dans le cœur : une duplicité indigne, qui loue en face & déchire en ſecret : une légéreté honteuſe, qui ne ſait pas ſe vaincre & ſe retenir ſur un mot ; & qui ſacrifie ſouvent ſa fortune & ſon repos, à l'imprudence d'une cenſure qui ſait plaire : une barbarie de ſang froid, qui va percer votre frère abſent : un ſcandale, où vous êtes un ſujet de chûte & de péché à ceux qui vous écoutent : une injuſtice, où vous raviſſez à votre frère ce qu'il a de plus cher : *Lingua univerſitas iniquitatis.* Je vous aurois

dit que la médiſance eſt un mal inquiet, qui trouble la ſociété ; qui jette la diſſenſion dans les Cours & dans les villes ; qui déſunit les amitiés les plus étroites ; qui eſt la ſource des haines & des vengeances ; qui remplit tous les lieux où elle entre de déſordre & de confuſion ; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politeſſe chrétienne : *Lingua inquietum malum.* Enfin, j'aurois ajoûté que c'eſt une ſource pleine d'un venin mortel ; que tout ce qui en part eſt infecté, & infecte tout ce qui l'environne ; que ſes louanges mêmes ſont empoiſonnées ; ſes applaudiſſemens malins ; ſon ſilence criminel ; que ſes geſtes, ſes mouvemens, ſes regards ; que tout a ſon poiſon, & le répand à ſa manière : *Lingua plena veneno mortifero.*

Voilà ce que j'aurois dû vous développer plus au long dans tout ce diſcours, ſi je ne m'étois propoſé que de vous peindre toute l'horreur du vice que je vais combattre : mais je l'ai déja dit ; ce ſont-là de ces invectives publiques, que perſonne ne prend pour ſoi. Plus nous repréſen-

tons le vice odieux, moins on s'y reconnoît ſoi-même : & quoiqu'on convienne du principe, on n'en fait aucun uſage pour ſes mœurs ; parcequ'on trouve toujours dans ces peintures générales, des traits qui ne nous reſſemblent pas. Je veux donc me borner ici à vous faire ſentir toute l'injuſtice de ce qui vous paroît le plus innocent dans la médiſance ; & de peur que vous ne vous méconnoiſſiez à ce que nous en dirons, ne l'attaquer que dans les prétextes dont vous vous ſervez tous les jours pour la juſtifier.

Or, le premier prétexte, qui autoriſe dans le monde preſque toutes les médiſances, & qui fait que nos entretiens ne ſont plus que des cenſures éternelles de nos frères, c'eſt la légéreté prétendue des vices que nous cenſurons. On ne voudroit pas perdre un homme de réputation, & ruiner ſa fortune, en le deshonorant dans le monde ; flétrir une femme ſur le fonds de ſa conduite, & en venir à des points eſſentiels ; cela ſeroit trop noir & trop groſſier : mais ſur mille défauts qui conduiſent nos jugemens à les croire coupables de tout le reſte ;

te; mais de jetter dans l'eſprit de ceux qui nous écoutent, mille ſoupçons qui laiſſent entrevoir ce qu'on n'oſeroit dire ; mais de faire des remarques ſatyriques qui découvrent du myſtère où perſonne n'en voyoit auparavant ; mais de donner du ridicule, par des interprétations empoiſonnées, à des manières qui juſques-là n'avoient pas réveillé l'attention ; mais de laiſſer tout entendre ſur certains points, en proteſtant qu'on n'y entend pas fineſſe ſoi-même, c'eſt de quoi le monde fait peu de ſcrupule ; & quoique les motifs, les circonſtances, les ſuites de ces diſcours ſoient très-criminelles, la gaieté en excuſe la malignité auprès de ceux qui nous écoutent, & nous en cache le crime à nous-mêmes.

Je dis premiérement les motifs. Je ſai que c'eſt par l'innocence de l'intention ſur-tout, qu'on ſe juſtifie ; que vous nous dites tous les jours, que votre deſſein n'eſt pas de flétrir la réputation de votre frère ; mais de vous réjouir innocemment ſur des défauts qui ne le deshonorent pas dans le monde. Vous réjouir de ſes

défauts, mon cher Auditeur ! mais quelle eſt cette joie cruelle qui porte la triſteſſe & l'amertume dans le cœur de votre frère ? mais où eſt l'innocence d'un plaiſir, lequel prend ſa ſource dans des vices, qui devroient vous inſpirer de la compaſſion & de la douleur ? mais ſi Jeſus-Chriſt nous défend dans l'Evangile d'amuſer l'ennui des converſations par des paroles oiſeuſes, vous ſera-t-il plus permis de l'égayer par des dériſions & des cenſures ? mais ſi la Loi maudit celui qui découvre la honte de ſes proches, ſerez-vous plus à couvert de la malédiction, vous qui ajoûtez à cette découverte, la raillerie & l'inſulte ? mais ſi celui qui appelle ſon frère d'un terme de mépris, eſt digne, ſelon Jeſus-Chriſt, d'une punition éternelle ; celui qui le rend le mépris & le jouet d'une aſſemblée profane, évitera-t-il le même ſupplice ? Vous réjouir de ſes défauts ! mais la charité ſe réjouit-elle du mal ? mais eſt-ce-là ſe réjouir dans le Seigneur, comme l'ordonne l'Apôtre ? mais ſi vous aimez votre frère comme vous-même, pouvez-vous vous réjouir de ce qui

l'afflige ? Ah ! l'Egliſe avoit horreur autrefois des ſpectacles des gladiateurs, & ne croyoit pas que des Fidéles élevés dans la douceur & dans la bénignité de Jeſus-Chriſt, puſſent innocemment repaître leurs yeux du ſang & de la mort de ces infortunés eſclaves, & ſe faire un délaſſement innocent d'un plaiſir ſi inhumain. Mais vous renouvellez vous-mêmes des ſpectacles plus odieux pour égayer votre ennui : vous amenez ſur la ſcène, non plus des ſcélérats deſtinés à la mort, mais des membres de Jeſus-Chriſt, vos frères ; & là vous réjouiſſez les ſpectateurs des plaies que vous faites à leur perſonne, conſacrée par le batême !

Faut-il donc qu'il en coûte à votre frère pour vous réjouir ? ne ſauriez-vous trouver de joie dans vos entretiens, s'il ne fournit, pour ainſi dire, ſon propre ſang à vos plaiſirs injuſtes ? Edifiez-vous les uns les autres, dit S. Paul, par des paroles de paix & de charité : racontez les merveilles de Dieu ſur les Juſtes, l'hiſtoire de ſes miſéricordes ſur les pécheurs : rappellez les vertus de ceux qui nous ont

précédés avec le ſigne de la Foi : faites-vous un ſaint délaſſement du récit des pieux éxemples de vos frères avec qui vous vivez : parlez avec une joie religieuſe des victoires de la Foi ; de l'agrandiſſement du régne de Jeſus-Chriſt ; de l'établiſſement de la vérité ; de l'extinction des erreurs ; des graces que Jeſus-Chriſt fait à ſon Egliſe, en lui ſuſcitant des Paſteurs fidéles, des Docteurs éclairés, des Princes religieux : animez-vous à la vertu par la vûe du peu de ſolidité du monde, du vuide de ſes plaiſirs, & de la misère des pécheurs qui ſe livrent à leurs paſſions déréglées. Eſt-ce que ces grands objets ne ſont pas dignes de la joie des Chrétiens ? c'eſt ainſi pourtant que les premiers Fidéles ſe réjouiſſoient dans le Seigneur, & faiſoient de la douceur de leurs entretiens, une des plus ſaintes conſolations de leurs calamités temporelles. C'eſt notre cœur, mes Frères, qui décide de nos plaiſirs : un cœur corrompu ne trouve de joie que dans tout ce qui lui rappelle l'image de ſes vices : les joies innocentes ne conviennent qu'à la vertu.

En effet, vous excuſez la malignité de vos cenſures ſur l'innocence de vos intentions. Mais approfondiſſons le ſecret de votre cœur : d'où vient que vos cenſures portent toujours ſur cette perſonne, & que vous ne vous délaſſez jamais plus agréablement & avec plus d'eſprit, que lorſque vous rappellez ſes défauts ? ne ſeroit-ce point une jalouſie ſecrette ? ſes talens, ſa fortune, ſa faveur, ſon poſte, ſa réputation, ne vous bleſſeroient-ils pas encore plus que ſes défauts ? le trouveriez-vous ſi digne de cenſure, s'il avoit moins de qualités qui le mettent au-deſſus de vous ? ſeriez-vous ſi aiſe de faire remarquer ſes endroits foibles, ſi tout le monde ne lui en trouvoit pas de fort avantageux ? Saül auroit-il redit ſi ſouvent avec tant de complaiſance, que David n'étoit que le fils d'Iſaï, s'il ne l'eût regardé comme un concurrent plus digne que lui de l'Empire ? D'où vient que les défauts de tout autre vous trouvent plus indulgent ? qu'ailleurs vous excuſez tout ; & qu'ici tout s'envenime dans votre bouche ? Allez à la ſource ; n'y a-t-il pas quelque ra-

cine ſecrette d'amertume dans votre cœur ? & pouvez-vous juſtifier par l'innocence de vos intentions, des diſcours qui partent d'un principe ſi corrompu ? Vous nous aſſurez que ce n'eſt ni haine, ni jalouſie contre votre frère ; je le veux : mais n'y auroit-il pas peut-être dans vos ſatyres des motifs encore plus bas & plus honteux ? n'affectez-vous pas de cenſurer votre frère devant un Grand qui ne l'aime pas ? ne voulez-vous pas faire votre cour, & vous rendre agréable, en rendant votre frère un objet de riſée ou de mépris ? ne ſacrifiez-vous pas ſa réputation à votre fortune ? & ne cherchez-vous pas à plaire, en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas ? Les Cours ſont ſi remplies de ces ſatyres d'adulation & de bas intérêts ! Les Grands ſont à plaindre dès qu'ils ſe livrent à des averſions injuſtes : on a bien-tôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Mais enfin, vous ne vous ſentez point coupable, dites-vous, de tous ces lâches motifs ; & s'il vous arrive quelquefois de médire de vos frères,

c'eſt en vous pure indiſcrétion & légéreté de langue. Mais eſt-ce donc par-là que vous vous croyez plus innocent ? la légéreté & l'indiſcrétion ; ce vice ſi indigne de la gravité du Chrétien, ſi éloigné du ſérieux & de la ſolidité de la Foi, ſi ſouvent condamné dans les Livres ſaints ; peut-il juſtifier un autre vice ? eh ! qu'importe à votre frère que vous déchirez, que ce ſoit en vous indiſcrétion ou malice ? un dard décoché imprudemment, fait-il une plaie moins dangereuſe & moins profonde que celui qu'on a tiré à deſſein ? le coup mortel que vous portez à votre frère, eſt-il plus léger, parceque c'eſt l'imprudence & la légéreté qui l'ont lancé ; & que fait l'innocence de l'intention où l'action eſt un crime ? mais d'ailleurs, n'en eſt-ce pas un, d'être capable d'indiſcrétion ſur la réputation de vos frères ? y a-t-il rien qui demande plus de circonſpection & de prudence ? tous les devoirs du Chriſtianiſme ne ſont-ils pas renfermés dans celui de la charité ? n'eſt-ce pas-là, pour ainſi dire, toute la Religion ? & n'être pas capable d'attention ſur un point auſſi eſ-

ſentiel, n'eſt-ce pas regarder comme un jeu tout le reſte ? Ah ! c'eſt ici où il faut mettre une garde de circonſpection ſur ſa langue ; péſer toutes ſes paroles, les lier dans ſon cœur, comme
Eccli. 28. 28. 29. dit le Sage, & les laiſſer mûrir dans ſa bouche. Vous échappe-t-il jamais de ces diſcours indiſcrets contre vous-même ? manquez-vous quelquefois d'attention ſur ce qui intéreſſe votre honneur & votre gloire ? Quels ſoins infatigables ! quelles meſures ! quelle induſtrie ! dans quel détail vous voit-on deſcendre pour la ménager & l'accroître ! S'il vous arrive de vous blâmer, c'eſt toujours avec des circonſtances qui font votre éloge : vous ne cenſurez en vous que des défauts qui vous font honneur ; & en avouant vos vices, vous ne voulez que raconter vos vertus ; l'amour de vous-même raméne tout à vous. Aimez votre frère comme vous vous aimez, & tout vous raménera à lui ; & vous ſerez incapable d'indiſcrétion ſur ſes intérêts, & vous n'aurez plus beſoin de nos inſtructions ſur ce que vous devez à ſa réputation & à ſa gloire.

Mais ſi ces médiſances que vous

appellez légères, ſont criminelles dans leurs motifs, elles ne le ſont pas moins dans leurs circonſtances.

Je pourrois d'abord vous faire remarquer que le monde familiariſé avec le crime ; & qui à force de voir les vices les plus crians devenus les vices de la multitude, n'en eſt preſque plus touché ; appelle légères les médiſances qui roulent ſur les foibleſſes les plus criminelles & les plus honteuſes : les ſoupçons d'infidélité dans le lien ſacré du mariage, ne ſont plus un décri formel & une flétriſſure eſſentielle ; ce ſont des diſcours de dériſion & de plaiſanterie : accuſer un courtiſan de perfidie & de mauvaiſe foi, ce n'eſt plus attaquer ſon honneur, c'eſt donner du ridicule aux proteſtations de ſincérité dont il nous amuſe : rendre ſuſpecte d'hypocriſie la piété la plus ſincère, ce n'eſt pas outrager Dieu dans ſes Saints, c'eſt un langage de dériſion que l'uſage a rendu commun : en un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, & qui nous attirent, ou la diſgrace du maître, ou la perte des biens & de la fortune ; tout le reſte paroît lé-

ger, & devient le ſujet ordinaire des entretiens & des cenſures publiques.

Mais ne pouſſons pas plus loin cette réfléxion. Je veux que les défauts que vous publiez de votre frère ſoient légers : plus ils ſont légers, plus vous êtes injuſte de les relever : plus il mérite que vous uſiez d'indulgence à ſon égard : plus il faut ſuppoſer en vous une malignité d'attention à qui rien n'échappe ; une dureté de naturel, qui ne ſauroit rien excuſer. Si les défauts de votre frère étoient eſſentiels, vous l'épargneriez ; vous le trouveriez digne de votre indulgence ; la politeſſe & la religion vous feroient un devoir de vous taire : eh ! quoi ? parcequ'il n'a que de légères foibleſſes, vous le trouverez moins digne de vos égards ? ce qui devroit vous le rendre reſpectable, vous autoriſe à le décrier ? n'êtes-vous pas devenu au dedans de vous, dit l'Apôtre, un juge de penſées injuſtes ? & votre œil n'eſt-il donc méchant, que parceque votre frère eſt bon ?

D'ailleurs, les défauts que vous cenſurez ſont légers : mais en auriez-vous la même idée, ſi l'on vous les

reprochoit à vous-même ? quand il vous eſt revenu certains diſcours tenus en votre abſence, leſquels, à la vérité, n'attaquoient pas eſſentiellement votre honneur & votre probité ; mais qui répandoient dans le public quelques-unes de vos foibleſſes, quelles ont été vos diſpoſitions ? mon Dieu ! c'eſt alors que l'on groſſit tout ; que tout nous paroît eſſentiel ; que peu content d'éxagérer la malice des paroles, on fouille dans le ſecret de l'intention, & qu'on veut trouver des motifs encore plus odieux que les diſcours mêmes. On a beau nous dire alors que ce ſont-là des reproches qui n'intéreſſent pas l'eſſentiel, & qui au fond ne ſauroient nous faire tort : on croit avoir été inſulté ; on en parle ; on s'en plaint ; on éclate ; on n'eſt plus maître de ſon reſſentiment ; & tandis que tout le monde blâme l'excès de notre ſenſibilité, ſeuls nous nous obſtinons à croire que l'affaire eſt ſérieuſe, & que notre honneur y eſt intéreſſé. Servez-vous donc de cette régle dans les défauts que vous publiez de votre frère : appliquez-vous l'offenſe à vous-même : tout eſt lé-

ger contre lui ; & ſur ce qui vous touche, tout paroît eſſentiel à votre orgueil, & digne de vengeance.

Enfin, les vices que vous cenſurez ſont légers : mais n'y ajoûtez-vous rien du vôtre ? les donnez-vous pour ce qu'ils ſont ? ne mêlez-vous pas au récit que vous en faites, la malignité de vos conjectures ? ne les mettez-vous pas en un certain point de vûe, qui les tire de leur état naturel ? n'embelliſſez-vous pas votre hiſtoire ? & pour faire un héros ridicule qui plaiſe, ne le faites-vous pas tel qu'on le ſouhaite, & non pas tel qu'il eſt en effet ? n'accompagnez-vous pas vos diſcours de certains geſtes qui laiſſent tout entendre ? de certaines expreſſions qui ouvrent l'eſprit de ceux qui vous écoutent à mille ſoupçons téméraires & flétriſſans ? de certain ſilence même, qui donne plus à penſer que tout ce que vous auriez pu dire ? Car, qu'il eſt difficile de ſe tenir dans les bornes de la vérité, quand on n'eſt plus dans celles de la charité ! plus ce qu'on cenſure eſt léger, plus l'impoſture eſt à craindre : il faut embellir pour ſe faire écouter ; & l'on devient

calomniateur, où l'on n'avoit pas cru même être médiſant.

Voilà les circonſtances qui vous regardent ; mais ſi à cet égard les médiſances que vous croyez légères ſont très-criminelles, le ſeront-elles moins par rapport aux perſonnes qu'elles attaquent ?

Premiérement, elle eſt peut-être d'un ſexe, où ſur certains points principalement, les taches les plus légères ſont eſſentielles ; où tout bruit eſt un deshonneur public ; où toute raillerie eſt un outrage ; où tout ſoupçon eſt une accuſation ; en un mot, où n'être pas loué, eſt preſque un affront & une infamie. Auſſi S. Paul veut que les femmes chrétiennes ſoient ornées de pudeur & de modeſtie ; c'eſt-à-dire, il veut que ces vertus ſoient auſſi viſibles en elles, que les ornemens qui les couvrent ; & le plus bel éloge que l'Eſprit-ſaint faſſe de Judith, après avoir parlé de ſa beauté, de ſa jeuneſſe & de ſes grands biens, eſt qu'il ne s'étoit jamais trouvé perſonne dans tout Iſrael qui eût mal parlé de ſa conduite ; & que ſa réputation répondoit à ſa vertu.

Secondement, vos cenſures s'en prennent peut-être à vos maîtres ; à ceux que la Providence a établis ſur vos têtes, & auſquels la Loi de Dieu vous ordonne de rendre le reſpect & la ſoumiſſion qui leur eſt dûe. Car l'orgueil qui n'aime pas la dépendance, ſe dédommage toujours en trouvant des foibleſſes & des défauts dans ceux auſquels il eſt forcé d'obéir : plus ils ſont élevés, plus ils ſont expoſés à nos cenſures ; la malignité même eſt bien plus éclairée à leur égard ; on ne leur pardonne rien : ceux quelquefois qui ſont le plus accablés de leurs bienfaits, ou le plus honorés de leur familiarité, ſont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections & leurs vices ; & outre le devoir ſacré du reſpect qu'on viole, on ſe rend encore coupable du crime lâche & honteux de l'ingratitude.

Troiſiémement, c'eſt peut-être une perſonne conſacrée à Dieu, établie en dignité dans l'Egliſe, que vous cenſurez ; laquelle engagée par la ſainteté de ſon état à des mœurs plus irréprehenſibles, plus éxemplaires & plus pures, ſe trouve deshonorée & dé-

trie par des cenſures, qui ne feroient pas le même tort à des perſonnes engagées dans le monde. Auſſi le Seigneur, dans l'Ecriture, maudit ceux qui ne feront même que toucher à ſes oints. Cependant les traits de la médiſance ne ſont jamais plus vifs, plus brillans, plus applaudis dans le monde, que lorſqu'ils portent ſur les Miniſtres des ſaints autels : le monde ſi indulgent pour lui-même, ſemble n'avoir conſervé de ſévérité qu'à leur égard; & il a pour eux des yeux plus cenſeurs, & une langue plus empoiſonnée que pour le reſte des hommes. Il eſt vrai, ô mon Dieu ! que notre converſation parmi les peuples n'eſt pas toujours ſainte & à couvert de tout reproche; que nous adoptons ſouvent les mœurs, le faſte, l'indolence, l'oiſiveté, les plaiſirs du monde, que nous aurions dû combattre; que nous montrons aux Fidéles plus d'éxemples d'orgueil & de négligence que de vertu; que nous ſommes plus jaloux des prééminences, que des devoirs de notre état; & qu'il eſt difficile que le monde honore un caractère, que nous deshonorons nous-

mêmes. Mais je vous l'ai dit ſouvent, mes Frères, nos infidélités devroient faire le ſujet de vos larmes, plutôt que de votre joie & de vos cenſures : Dieu punit d'ordinaire les déréglemens des peuples par la corruption des Prêtres ; & le plus terrible fléau dont il frappe les Royaumes & les Empires, c'eſt de n'y point ſuſciter des Paſteurs vénérables & des Miniſtres zélés, qui s'oppoſent au torrent des diſſolutions ; c'eſt de permettre que la Foi & la Religion s'affoibliſſent juſqu'au milieu de ceux qui en ſont les défenſeurs & les dépoſitaires ; c'eſt que la lumière qui étoit deſtinée à vous éclairer, ſe change en ténébres ; que les coopérateurs de votre ſalut aident par leurs éxemples à votre perte ; que du Sanctuaire même d'où ne devroit ſortir que la bonne odeur de Jeſus-Chriſt, il en ſorte une odeur de mort & de ſcandale ; & qu'enfin l'abomination entre juſques dans le lieu ſaint. Mais d'ailleurs, que change le relâchement de nos mœurs à la ſainteté du caractère qui nous conſacre ? les vaſes ſacrés qui ſervent à l'autel, pour être d'un métal

vil, ſont-ils moins dignes de votre reſpect ? & quand le Miniſtre mériteroit vos mépris, ſeriez-vous moins ſacrilége de ne pas reſpecter ſon miniſtère ?

Que dirai-je enfin ? vos détractions & vos cenſures attaquent peut-être des perſonnes qui font une profeſſion publique de piété, & dont ceux qui vous écoutent reſpectoient la vertu. Vous leur perſuadez donc qu'ils en avoient trop cru : vous les autoriſez à penſer qu'il y a peu de véritables gens de bien ſur la terre ; que tous ceux qu'on donne pour tels, éxaminés de près, reſſemblent au reſte des hommes : vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu, & donnez un nouveau crédit à ces diſcours ſi ordinaires & ſi injurieux à la Religion, ſur la piété des ſerviteurs de Jeſus-Chriſt : or, tout cela vous paroît-il fort léger ? Ah ! mes Frères, les Juſtes ſont ici-bas comme des Arches ſaintes, au milieu deſquelles le Seigneur réſide, & dont il venge rigoureuſement les mépris & les outrages : ils peuvent chanceler quelquefois dans la voie, comme

l'Arche d'Iſrael, conduite en triomphe dans Jéruſalem; car la vertu la plus pure & la plus brillante, a ſes taches & ſes éclipſes; & la plus ſolide ne ſe ſoutient pas par-tout également : mais le Seigneur s'indigne, que des téméraires, ſemblables à Oza, ſe mêlent de les redreſſer; & à peine y touchent-ils, qu'il les frappe d'anathême : il prend ſur lui les plus légers mépris dont on deshonore ſes ſerviteurs; & ne peut ſouffrir que la vertu, qui a pu trouver des admirateurs parmi les tyrans mêmes & les peuples les plus barbares, ne trouve ſouvent que des cenſures & des dériſions parmi les Fidéles. Auſſi les enfans d'Iſrael furent dévorés ſur l'heure, pour avoir inſulté par des railleries le petit nombre de cheveux de l'homme de Dieu; & cependant ce n'étoient-là que des indiſcrétions puériles ſi pardonnables à cet âge. Le feu du ciel deſcendit ſur l'Officier de l'impie Ochozias & le conſuma à l'inſtant, pour avoir appellé par dériſion, Elie, l'homme de Dieu; & cependant c'étoit un courtiſan de qui on devoit éxiger moins d'égards, pour

l'auſtérité & la ſimplicité d'un Prophéte, & pour la vertu d'un homme ruſtique en apparence & odieux à ſon maître. Micol fut frappée de ſtérilité pour avoir trop aigrement cenſuré les ſaints excès de la joie & de la piété de David devant l'Arche ; & cependant ce n'étoit-là qu'une délicateſſe de femme. Mais toucher à ceux qui ſervent le Seigneur, c'eſt toucher, dit l'Ecriture, à la prunelle de ſon œil : il maudit inviſiblement ces cenſeurs téméraires de la piété ; & s'il ne les frappe pas de mort à l'inſtant, comme autrefois, il les marque ſur le front dès cette vie d'un caractère de réprobation, & leur refuſe pour eux-mêmes le don précieux de la grace & de la ſainteté qu'ils ont mépriſé dans les autres : & cependant ce ſont les gens de bien qui ſont aujourd'hui le plus en butte à la malignité des diſcours publics ; & l'on peut dire que la vertu fait dans le monde plus de cenſeurs que le vice.

Je n'ajoûte pas, mes Frères, que ſi ces médiſances, que vous appellez légères, ſont très-criminelles dans leurs motifs & dans leurs circonſtan-

ces, elles le ſont encore plus dans leurs ſuites : je dis leurs ſuites, toujours irréparables, mes Frères. Vous pouvez expier le crime de la volupté par la mortification & la pénitence ; le crime de la haine, par l'amour de votre ennemi ; le crime de l'ambition, en renonçant aux honneurs & aux pompes du ſiécle ; le crime de l'injuſtice, en reſtituant ce que vous avez ravi à vos frères ; le crime même de l'impiété & du libertinage, par un reſpect religieux & public, pour le culte de vos pères : mais le crime de la détraction, quel reméde, quelle vertu, peut-il le réparer ? Vous n'avez révélé qu'à un ſeul les vices de votre frère ; je le veux : mais ce confident infortuné en aura bientôt à ſon tour pluſieurs autres, qui de leur côté ne regardant plus comme un ſecret, ce qu'ils viennent d'apprendre, en inſtruiront les premiers venus : chacun en les rediſant y ajoûtera de nouvelles circonſtances ; chacun y mettra quelque trait envenimé de ſa façon ; à meſure qu'on les publiera, ils croîtront, ils groſſiront : ſemblable, dit S. Jacques, à une étincelle de

feu, qui portée en différens lieux par un vent impétueux, embraſe les forêts & les campagnes ; telle eſt la deſtinée de la détraction. Ce que vous avez dit en ſecret, n'étoit rien d'abord, & périſſoit étouffé & enſeveli ſous la cendre : mais ce feu ne couve que pour ſe rallumer avec plus de fureur ; mais ce rien va emprunter de la réalité en paſſant par différentes bouches : chacun y ajoûtera ce que ſa paſſion, ſon intérêt, le caractère de ſon eſprit & de ſa malignité, lui repréſentera comme vrai-ſemblable : la ſource ſera preſque imperceptible ; mais groſſie dans ſa courſe par mille ruiſſeaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la Cour, la Ville, la Province ; & ce qui n'étoit d'abord dans ſon origine qu'une plaiſanterie ſecrette & imprudente, qu'une ſimple réfléxion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire ſérieuſe, un décri formel & public, le ſujet de tous les entretiens, une flétriſſure éternelle pour votre frère : & alors réparez, ſi vous pouvez, cette injuſtice & ce ſcandale ; rendez à votre frère l'honneur que

vous lui avez ravi. Irez-vous vous oppoſer au déchaînement public, & chanter tout ſeul ſes louanges ? mais on vous prendra pour un nouveau venu, qui ignorez ce qui ſe paſſe dans le monde ; & vos louanges venues trop tard, ne ſerviront qu'à lui attirer de nouvelles ſatyres. Or, que de crimes dans un ſeul ! les péchés de tout un peuple deviennent les vôtres: vous médiſez par toutes les bouches de vos citoyens : vous êtes encore coupable du crime de ceux qui les écoutent. Quelle pénitence peut expier des maux auſquels elle ne ſauroit plus remédier ? & vos larmes pourront-elles effacer ce qui ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes ? Encore ſi le ſcandale finiſſoit avec vous, votre mort, en le finiſſant, pourroit en être devant Dieu l'expiation & le reméde : mais c'eſt un ſcandale qui vous ſuivra ; les hiſtoires ſcandaleuſes des Cours ne meurent jamais avec leurs héros : des écrivains laſcifs ont fait paſſer juſqu'à nous les ſatyres, les déréglemens des Cours qui nous ont précédés ; & il ſe trouvera parmi nous des Auteurs li-

centieux qui inſtruiront les âges à venir, des bruits publics, des événemens ſcandaleux, & des vices de la nôtre.

O mon Dieu ! ce ſont-là de ces péchés dont nous ne connoiſſons ni l'énormité, ni l'étendue : mais nous ſavons qu'être une pierre de ſcandale à nos frères, c'eſt détruire, par rapport à eux, l'ouvrage de la miſſion de votre Fils, & anéantir le fruit de ſes travaux, de ſa mort & de tout ſon miniſtère. Telle eſt l'illuſion du prétexte que vous tirez de la légéreté de vos médiſances : les motifs n'en ſont jamais innocens ; les circonſtances toujours criminelles ; les ſuites irréparables. Examinons ſi le prétexte de la notoriété publique ſera mieux fondé : c'eſt ce qui me reſte à vous développer.

D'OÙ vient, mes Frères, que la plupart des préceptes ſont violés par ceux-mêmes qui s'en diſent obſervateurs, & que nous avons preſque plus de peine à faire convenir le monde de ſes tranſgreſſions, qu'à l'en corriger ? C'eſt qu'on ne prend jamais les II. PARTIE.

idées des devoirs dans le fond de la Religion ; qu'on n'entre jamais dans l'eſprit pour décider ſur la lettre ; & que peu de gens remontent au principe, pour éclaircir les doutes que la corruption forme ſur le détail des conſéquences.

Or, pour appliquer cette maxime à mon ſujet : quelles ſont les régles de l'Evangile qui font aux Diſciples de Jeſus-Chriſt un crime de la médiſance ? C'eſt premiérement le précepte de l'humilité chrétienne, qui devant nous établir dans un profond mépris de nous-mêmes, & ouvrir nos yeux ſur la multitude infinie de nos misères, doit les fermer en même-tems à celles de nos frères : c'eſt en ſecond lieu le devoir de la charité, cette charité ſi recommandée dans l'Evangile ; le grand précepte de la Loi ; qui couvre les fautes qu'elle ne peut corriger, qui excuſe celles qu'elle ne peut couvrir, qui ne ſe réjouit point du mal, & qui le croit difficilement, parcequ'elle ne le ſouhaite jamais : enfin, c'eſt la régle inviolable de la juſtice, laquelle ne permettant jamais qu'on faſſe à autrui ce qu'on

ne

ne voudroit pas ſouffrir ſoi-même, condamne tout ce qui ſort de ces bornes équitables. Or, les diſcours de médiſance, qui roulent ſur les fautes que vous appellez publiques, bleſſent eſſentiellement ces trois régles : jugez par-là de leur innocence.

Premiérement, ils bleſſent la régle de l'humilité chrétienne. En effet, mon cher Auditeur, ſi vous étiez vivement touché de vos propres misères, dit S. Chryſoſtôme; ſi vous aviez ſans ceſſe votre péché devant vos yeux, comme ce Roi pénitent, il ne vous reſteroit, ni aſſés de loiſir, ni aſſés d'attention, pour remarquer les fautes de vos frères : plus elles ſeroient publiques, plus vous béniriez en ſecret le Seigneur d'avoir détourné de vous cette infamie : plus vous ſentiriez votre reconnoiſſance ſe réveiller, ſur ce qu'étant tombé peut-être dans les mêmes égaremens, il n'a pas permis qu'ils fuſſent publiés ſur les toîts, comme ceux de votre frère ; ſur ce qu'il a laiſſé dans l'obſcurité vos œuvres de ténébres ; qu'il les a, pour ainſi dire, couvertes de ſes aîles ; & ménagé devant les hom-

mes un honneur & une innocence, que vous aviez tant de fois perdue devant lui : vous trembleriez en vous disant à vous-même, que peut-être il n'a épargné votre confusion en ce monde, que pour la rendre plus amère & plus durable dans l'autre.

Telles sont les dispositions de l'humilité chrétienne sur les chûtes publiques de nos frères : nous devons en parler beaucoup à nous-mêmes, & presque jamais aux autres. Aussi lorsque les Scribes & les Pharisiens viennent présenter au Sauveur une femme surprise en adultère, & qu'ils veulent le presser d'en dire son sentiment; quoique la faute de cette Pécheresse fût publique, Jesus-Christ garde un profond silence; & à leurs malignes & pressantes instances de s'expliquer, il se contente de répondre : *Que celui d'entre-vous qui est sans péché, jette contr'elle la première pierre*; comme s'il vouloit leur faire entendre par-là, que ce n'étoit pas à des pécheurs, comme eux, à condamner si hautement le crime de cette femme; & que pour avoir droit de jetter contr'elle une seule pierre, il falloit être soi-

Joan. 8. 7.

même éxempt de tout reproche. Et voilà ce que je voudrois vous dire aujourd'hui, mes Frères : la mauvaiſe conduite de cette perſonne vient d'éclater : eh ! bien, que celui d'entre-vous qui eſt ſans péché, jette contr'elle la première pierre : *Qui ſine peccato eſt veſtrûm, primus in illam lapidem mittat :* ſi devant Dieu vous n'avez rien de plus criminel peut-être à vous reprocher ; parlez librement, condamnez ſévérement ſa faute, lancez contr'elle les traits les plus piquans de la dériſion & de la cenſure ; on vous le permet. Ah ! vous qui en diſcourez ſi hardiment, vous êtes plus heureuſe qu'elle ; mais êtes-vous plus innocente ? on vous croit plus de vertu, plus d'amour du devoir ; mais Dieu, qui vous connoît, en juge-t-il comme les hommes? mais ſi les ténébres qui cachent votre honte venoient à ſe diſſiper, les piérres que vous jettez, ne ſe tourneroient-elles pas contre vous-même ? mais ſi un événement imprévu trahiſſoit votre ſecret, l'audace & la joie maligne avec laquelle vous cenſurez, n'ajoûteroit-elle pas un nouveau ridicule à

votre confuſion & à votre opprobre ? Ah ! vous ne devez ce phantôme de réputation, dont vous vous glorifiez, qu'à des artifices & à des ménagemens, que la juſtice de Dieu peut confondre & déconcerter en un inſtant : vous touchez peut-être au moment où il va révéler votre honte ; & loin de rougir dans le ſecret & dans le ſilence, lorſqu'on publie des fautes qui ſont les vôtres, vous en parlez, vous les racontez avec complaiſance ; & vous fourniſſez au public des traits dont il fera peut-être uſage un jour contre vous-même : c'eſt la menace
Matth. 26. 52. & la prédiction du Sauveur : *Tous ceux qui s'arment du glaive, périront par le glaive* : vous percez votre frère avec le glaive de la langue ; vous ſerez percé du même glaive à votre tour ; & quand vous ſeriez éxempt des vices que vous blâmez ſi témérairement en autrui, le Dieu juſte vous y livrera.

La honte eſt toujours la punition la plus ordinaire de l'orgueil. Pierre, le ſoir de la Céne, ne pouvoit ſe laſſer d'éxagérer le crime du Diſciple qui devoit trahir ſon Maître : il étoit

le plus ardent de tous à s'informer de ſon nom, & à déteſter ſa perfidie; & au ſortir de-là, il tombe lui-même dans l'infidélité, qu'il venoit de blâmer avec tant de hauteur & de confiance. Rien ne nous attire tant la colère & l'abandon de Dieu, que le plaiſir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères; & ſa miſéricorde s'indigne que ces éxemples affligeans, qu'il ne permet que pour nous rappeller à notre propre foibleſſe, & réveiller notre vigilance, flattent notre orgueil, & ne réveillent que nos dériſions & nos cenſures.

Vous ſortez donc des régles de l'humilité chrétienne, en cenſurant les fautes de votre frère, quelque publiques qu'elles puiſſent être : mais vous bleſſez encore eſſentiellement celles de la charité; *car la charité n'agit pas en vain*, dit l'Apôtre. Or, ſi les vices de votre frère ſont connus de ceux qui vous écoutent, il eſt donc inutile de venir de nouveau les raconter. En effet, que pourriez-vous vous propoſer ? de blâmer ſa conduite ? mais n'en porte-t-il pas déja aſſés la

1. Cor. 13. 4.

confuſion ? voulez-vous accabler un malheureux, & achever de donner le dernier coup à un homme déja percé de mille traits mortels ? il y a déja tant d'eſprits noirs & malins, qui ont éxagéré ſa faute, & qui la répandent avec des couleurs capables de le noircir à jamais ; n'eſt-il pas aſſés puni ? il eſt digne de votre pitié ; il ne l'eſt plus de vos cenſures : que vous propoſeriez-vous donc ? de plaindre ſon infortune ? mais quelle manière de plaindre un malheureux, que de rouvrir ſes plaies ? la compaſſion eſt-elle ſi barbare ? quoi encore ? de venir juſtifier vos prophéties & vos ſoupçons précédens ſur ſa conduite ? de venir nous dire, que vous aviez toujours cru que tôt ou tard il en viendroit-là ? mais vous venez donc triompher de ſon malheur ? vous venez vous applaudir de ſa chûte ? vous venez vous faire honneur de la malignité de vos jugemens ? quelle gloire pour un Chrétien d'avoir pu ſoupçonner ſon frère ; de l'avoir cru coupable avant qu'il le parût ; & d'avoir pu lire témérairement ſes chûtes dans l'avenir, nous qui ne devons pas même

les voir lorſqu'elles ſont arrivées ? Ah ! vous prophétiſez ſi juſte ſur la deſtinée d'autrui ! ſoyez Prophéte dans votre propre patrie ; prévoyez les malheurs qui vous menacent : pourquoi ne vous prophétiſez-vous pas à vous-même, que ſi vous ne ſortez de cette occaſion & de ce péril, vous y périrez ? que ſi vous ne rompez cette liaiſon, le public, qui en murmure déja, éclatera enfin, & qu'il ne ſera plus tems de remédier au ſcandale ? que ſi vous ne revenez de ces excès, où l'emportement de l'âge & une mauvaiſe éducation vous ont jetté, vos affaires & votre fortune vont tomber ſans reſſource ? c'eſt ici où il faudroit éxercer votre art des conjectures. Quelle folie d'être ſoi-même environné de précipices, & de regarder au loin ceux qui menacent nos frères !

D'ailleurs, plus les chûtes de votre frère ſont publiques, plus vous devez être touché du ſcandale qu'elles cauſent à l'Egliſe ; de l'avantage que les impies & les libertins en tireront, pour blaſphémer le nom du Seigneur, s'affermir dans le libertina-

ge, ſe perſuader que ce ſont-là les foibleſſes de tous les hommes, & que les plus vertueux ſont ceux qui ſavent mieux les cacher : plus vous devez être affligé de l'occaſion que ces éxemples publics de déréglement donnent aux ames foibles de tomber dans les mêmes déſordres : plus la charité vous oblige de gémir : plus vous devez ſouhaiter que le ſouvenir de ces fautes périſſe ; que le jour & les lieux où elles ont éclaté ſoient effacés de la mémoire des hommes ; plus enfin par votre ſilence, vous devez contribuer à les aſſoupir. Mais tout le monde en parle, dites-vous ; votre ſilence n'empêchera pas les diſcours publics ; ainſi vous pouvez bien en parler à votre tour. La conſéquence eſt barbare : parceque vous ne pouvez pas remédier au ſcandale, il vous ſera permis de l'augmenter ? parceque vous ne pouvez pas ſauver votre frère de l'opprobre, vous acheverez de le couvrir de boue & d'infamie ? parceque tous preſque lui jettent la pierre, il ſera moins cruel de la jetter à votre tour, & de vous joindre à ceux qui le lapident & qui

l'écraſent ? Il eſt ſi beau, la Religion même à part, de ſe déclarer pour les malheureux ! il y a tant de dignité & de grandeur d'ame, à prendre ſous ſa protection ceux que tout le monde abandonne ! & quand les régles de la charité ne nous en feroient pas un devoir, les ſentimens ſeuls de la gloire & de l'humanité devroient ici ſuffire.

Auſſi en troiſiéme lieu, non-ſeulement vous violez les régles ſaintes de la charité ; mais de plus, vous êtes infracteur de celles de la juſtice. Car les fautes de votre frère ſont publiques ; je le veux : mais placez-vous dans la même ſituation ; éxigeriez-vous de lui moins d'égards & moins d'humanité, parceque votre chûte ne ſeroit plus un myſtère ? croiriez-vous que l'éxemple public donnât à votre frère contre vous, un droit que vous en prenez contre lui-même ? recevriez-vous, pour juſtifier ſa malignité, une excuſe qui vous la rendroit encore plus odieuſe & plus cruelle ? D'ailleurs, que ſavez-vous ſi le premier auteur de ces diſcours publics, n'eſt point un impoſteur ? il court tant

de faux bruits dans le monde, & la malice des hommes les rend ſi crédules ſur les défauts d'autrui ; que ſavez-vous ſi ce n'eſt pas un ennemi, un concurrent, un envieux, qui a répandu cette calomnie par des voies ſecrettes, pour détruire celui qui traverſoit, ou ſes paſſions, ou ſa fortune ? ces éxemples ſont-ils fort rares ? ſi ce n'eſt pas un imprudent, qui a donné lieu à tous ces diſcours par l'indiſcrétion d'une parole lâchée ſans attention & recueillie avec malice ? ces mépriſes ſont-elles impoſſibles ? ſi ce n'eſt pas une conjecture débitée d'abord comme telle, & donnée enſuite comme une vérité ? ces altérations ne ſont-elles pas du caractère des bruits publics ? Qu'y avoit-il de plus vraiſemblable parmi les enfans de la captivité, que le déréglement prétendu de Suſanne ? les Juges du peuple de Dieu, vénérables par leur âge & par leur dignité, dépoſoient contr'elle ; tout le peuple en parloit comme d'une épouſe infidéle ; on la regardoit comme l'opprobre d'Iſrael : cependant c'étoit ſa pudeur même qui lui attiroit ces outrages ; & s'il ne ſe fût trouvé

de ſon tems un Daniel, qui oſât douter d'un bruit public, le ſang de cette innocente alloit ſouiller tout le peuple. Et ſans ſortir de notre Evangile, les diſcours ſacriléges, qui traitoient Jeſus-Chriſt d'impoſteur & de Samaritain, n'étoient-ils pas devenus les diſcours publics de toute la Judée ? les Prêtres & les Phariſiens, gens à qui la dignité de leur caractère & la régularité de leurs mœurs, attiroient le reſpect & la confiance des peuples, les appuyoient de leur autorité : cependant voudriez-vous excuſer ceux d'entre les Juifs, qui ſur des bruits ſi communs, parloient du Sauveur du monde comme d'un ſéducteur, qui impoſoit à la crédulité des peuples ? Vous vous expoſez donc à la calomnie envers votre frère ; quelque répandues que ſoient les cenſures qu'on fait de lui, ſa faute dont vous n'avez pas été témoins, eſt toujours douteuſe pour vous ; & c'eſt une injuſtice que vous lui faites, d'aller publiant, comme vrai, ce que vous ne ſavez que par des bruits publics, ſouvent faux, & toujours téméraires.

Mais je vais plus loin : quand mê-

me la chûte de votre frère ſeroit certaine, & que la malignité des diſcours n'y auroit rien ajoûté ; d'où pouvez-vous ſavoir ſi la honte même de voir ſa faute publique ne l'a pas fait revenir à lui, & ſi un repentir ſincère & des larmes abondantes, ne l'ont pas déja effacée & expiée devant Dieu ? Il ne faut pas toujours des années à la grace pour triompher d'un cœur rebelle : il eſt des victoires qu'elle ne veut pas devoir au tems ; & une chûte publique eſt ſouvent le moment de miſéricorde qui décide de la converſion du pécheur. Or, ſi votre frère s'eſt repenti, n'êtes-vous pas injuſte & cruel, de faire revivre des fautes que ſa pénitence vient d'effacer, & que le Seigneur a oubliées ? Souvenez-vous de la Péchereſſe de l'Evangile : ſes déſordres étoient publics, puiſqu'elle avoit été la Péchereſſe de la Cité ; cependant lorſque le Phariſien les lui reproche, ſes larmes & ſon amour les avoient effacés aux pieds du Sauveur : la bonté de Dieu lui avoit remis ſa faute, & la malignité des hommes ne pouvoit encore l'en abſoudre.

Enfin, la chûte de votre frère étoit publique : c'eſt-à-dire, on ſavoit confuſément que ſa conduite n'étoit pas exempte de reproche ; & vous venez en détailler les circonſtances, en éclaircir les faits, en développer les motifs, en expliquer tout le myſtère ; confirmer ce qu'on ne ſavoit qu'à demi ; apprendre ce qu'on ne ſavoit point du tout ; & vous applaudir même d'avoir paru plus inſtruit que ceux qui vous écoutent, ſur le malheur de votre frère : il lui reſtoit encore du moins une réputation chancelante ; il conſervoit encore du moins un reſte d'honneur, une étincelle de vie, & vous achevez de l'éteindre. Je n'ajoûte pas que peut-être on tenoit ces bruits publics de certaines perſonnes ſans aveu ; gens qui n'étoient ni d'un poids, ni d'un caractère à perſuader ; on n'oſoit encore y ajoûter foi ſur des rapports ſi peu ſolides : mais vous, qui par votre rang, votre naiſſance, vos dignités, vous êtes acquis de l'autorité ſur les eſprits, vous ne laiſſez plus de lieu au doute & à l'incertitude ; votre nom ſeul va ſervir de preuve contre l'innocence

de votre frère ; & l'on va vous citer déſormais pour juſtifier la vérité des diſcours publics. Or, quoi de plus injuſte & de plus dur, & par le tort que vous lui faites, & par le bien que vous manquez de lui faire ? votre ſilence ſeul ſur ſa faute, eût peut-être arrêté la diffamation publique ; & l'on vous eût cité pour purifier ſon innocence, comme on vous cite pour la noircir : & quel uſage plus reſpectable auriez-vous pu faire de votre rang & de votre autorité ? Plus vous êtes élevé, plus vous devez être religieux & circonſpect ſur la réputation de vos frères ; plus une noble décence doit vous rendre réſervé ſur leurs fautes : on oublie les diſcours du vulgaire ; ils meurent en naiſſant : les paroles des Grands ne tombent jamais envain ; & le public eſt toujours l'écho fidéle, ou des louanges qu'ils donnent, ou des cenſures qui leur échappent. Mon Dieu ! vous nous apprenez, en diſſimulant vous-même les péchés des hommes, à les diſſimuler à notre tour : vous attendez avec une patience miſéricordieuſe, pour révéler nos fautes, le jour où les ſe-

crets des cœurs ſeront manifeſtés ; & nous prévenons par une téméraire malignité, le tems de vos vengeances ; nous qui ſommes ſi intéreſſés que vous ne découvriez pas encore les abîmes de nos cœurs & les myſtères des conſciences.

Ainſi, mes Frères, vous ſur-tout que le rang & la naiſſance éléve au-deſſus des autres, ne vous contentez pas de mettre un frein à votre langue ; offrez encore aux diſcours de la médiſance, un viſage triſte & ſévère, ſelon l'avis de l'Eſprit-ſaint, un ſilence de déſaveu & d'indignation : car le crime eſt ici égal, & dans la malignité de celui qui parle, & dans la complaiſance de ceux qui écoutent. Entourons nos oreilles d'épines pour ne pas les laiſſer infecter par des diſcours empoiſonnés ; c'eſt-à-dire, ne les fermons pas ſeulement à ces paroles de ſang & d'amertume ; mais rejettons-les ſur leur auteur d'une manière aigre & piquante. Si la médiſance trouvoit moins d'approbateurs, le Royaume de Jeſus-Chriſt ſeroit bientôt purgé de ce ſcandale : on plaît en médiſant ; & un vice qui plaît, devient

bientôt un talent aimable : nous animons la médiſance par nos applaudiſſemens ; & comme il n'eſt perſonne qui ne veuille être applaudi, il n'eſt preſque aucun auſſi qui ne ſe faſſe un art & un mérite de médire.

Mais ce qu'il y a ici de ſurprenant, c'eſt que la piété elle-même ſert ſouvent de prétexte à ce vice que la piété ſincère déteſte, & qui ſappe les premiers fondemens de la piété. Ce devoit être la dernière Partie de ce diſcours ; mais je n'en dirai qu'un mot. Oui, mes Frères, la médiſance trouve ſouvent dans la piété même, des couleurs qui la juſtifient : elle ſe revêt tous les jours des apparences du zèle: la haine du vice ſemble autoriſer la cenſure des pécheurs ; ceux qui font profeſſion de vertu croyent ſouvent honorer Dieu & lui rendre gloire, en deshonorant & décriant ceux qui l'offenſent ; comme ſi le privilége de la piété, dont l'ame eſt la charité, étoit de nous diſpenſer de la charité même. Ce n'eſt pas que je veuille ici juſtifier les diſcours du monde, & lui fournir de nouveaux traits contre le zèle des gens de bien ; mais je ne

dois pas auſſi diſſimuler, que la liberté qu'on ſe donne de cenſurer la conduite de ſes frères, eſt un des abus les plus ordinaires de la piété.

Or, mon cher Auditeur, vous que ce diſcours regarde, écoutez les régles que l'Evangile preſcrit ſur le zèle véritable, & ne les oubliez jamais. Souvenez-vous premiérement, que le zèle qui nous fait gémir des ſcandales qui deshonorent l'Egliſe, ſe contente d'en gémir devant Dieu; de le prier qu'il ſe ſouvienne de ſes miſéricordes anciennes; qu'il jette des regards propices ſur ſon peuple; qu'il établiſſe ſon régne dans tous les cœurs; & qu'il raméne les pécheurs de leurs voies égarées. Voilà une manière ſainte de gémir ſur les chûtes de vos frères: parlez-en ſouvent à Dieu, & oubliez-les devant les hommes.

Souvenez-vous ſecondement, que la piété ne vous donne pas un droit d'empire & d'autorité ſur vos frères: que ſi vous n'êtes pas établi ſur eux, & reſponſable de leur conduite; s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'eſt l'affaire du Seigneur & non pas la vôtre: qu'ainſi vos plaintes publi-

ques & éternelles ſur leurs déſordres, partent d'un fond d'orgueil, de malignité, de légéreté, d'inquiétude ; que l'Egliſe a ſes Paſteurs pour veiller ſur le troupeau ; que l'Arche a ſes Miniſtres qui la ſoutiennent, ſans qu'un ſecours étranger & téméraire s'en mêle ; & qu'enfin, loin de corriger parlà vos frères, vous deshonorez la piété ; vous juſtifiez les diſcours des impies contre l'homme de bien ; & vous les autoriſez à dire, comme autrefois dans la Sageſſe : Pourquoi celui-ci croit-il avoir droit de remplir les rues & les places publiques de plaintes & de clameurs contre notre conduite ? & ſe fait-il un point de vertu de nous diffamer dans l'eſprit de nos frères ? *Improperat nobis peccata legis, & diffamat in nos peccata diſciplinæ noſtræ.* Sap. 2. 12.

Souvenez-vous troiſiémement, que le zèle qui eſt ſelon la ſcience, cherche le ſalut, & non la diffamation de ſon frère ; qu'il veut édifier, mais qu'il n'aime pas à nuire ; qu'il s'étudie à ſe rendre aimable, pour ſe rendre plus utile ; qu'il eſt plus touché du malheur & de la perte de ſon frère,

qu'aigri & ſcandaliſé de ſes fautes ; qu'il voudroit pouvoir ſe les cacher à ſoi-même, loin de les aller publier devant les autres ; & que le zèle qui les cenſure, loin de diminuer le mal, ne fait qu'augmenter le ſcandale.

Souvenez-vous quatriémement ; que ce zèle cenſeur que vous faites paroître contre votre frère lui eſt inutile, puiſqu'il n'en eſt pas témoin ; qu'il eſt même nuiſible à ſa converſion, que vous reculez en l'aigriſſant par vos cenſures, s'il vient à les apprendre ; nuiſible à ſa réputation que vous bleſſez, à la piété que vous décriez ; nuiſible enfin à ceux qui vous écoutent ; qui reſpectant votre prétendue vertu, ne croyent pas qu'on puiſſe s'égarer en ſuivant vos traces, & ne mettent plus la médiſance au nombre des vices. Le zèle eſt humble, & il n'a des yeux que pour ſes propres misères ; il eſt ſimple, & il lui eſt plus ordinaire de croire trop facilement le bien que le mal ; il eſt miſéricordieux, & les fautes d'autrui le trouvent toujours auſſi indulgent, que ſes propres fautes le trouvent ſévère ; il eſt délicat & timoré, & il

aime ſouvent mieux manquer de blâmer le vice, que s'expoſer à cenſurer le pécheur.

Ainſi, vous, mes Frères, qui revenus des égaremens du monde, ſervez le Seigneur, ſouffrez que je finiſſe en vous adreſſant les mêmes paroles que S. Cyprien adreſſoit autrefois à des ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, leſquels, par un zèle indiſcret, ne faiſoient pas de ſcrupule de déchirer leurs frères. Une langue qui a confeſſé Jeſus-Chriſt; qui a renoncé aux erreurs & aux pompes du monde; qui bénit tous les jours le Dieu de paix aux pieds des autels; qui eſt ſouvent conſacrée par la participation des Myſtères ſaints, ne doit plus être inquiéte, dangereuſe, pleine de fiel & d'amertume contre ſes frères: c'eſt une ignominie pour la Religion, que d'abord après avoir offert au Seigneur des prières pures, & un ſacrifice de louanges dans l'aſſemblée des Fidéles, vous alliez lancer les traits venimeux du ſerpent, contre ceux que l'union de la Foi, de la charité, des Sacremens; que leurs propres égaremens mêmes devroient

vous rendre plus chers & plus reſpectables : *Lingua Chriſtum confeſſa non ſit maledica, non turbulenta ; non convitiis perſtrepens audiatur ; non contra fratres & Dei ſacerdotes, poſt verba laudis, ſerpentis venena jaculetur.* S. Cypr.

Otons, par la ſageſſe & la modération de nos diſcours, aux ennemis de la vertu, toute occaſion de blaſphémer contr'elle : corrigeons nos frères, plus par la ſainteté de nos éxemples, que par l'aigreur de nos cenſures : reprenons-les en vivant mieux qu'eux, & non pas en parlant contr'eux : rendons la vertu reſpectable par ſa douceur, encore plus que par ſa ſévérité : attirons à nous les pécheurs, en compatiſſant à leurs fautes, & non en les cenſurant : qu'ils ne s'apperçoivent de notre vertu, que par notre charité & notre indulgence ; & que notre attention charitable à couvrir & excuſer leurs vices, les porte à les condamner, & à s'en accuſer plus ſévérement eux-mêmes : par-là nous gagnerons nos frères ; nous honorerons la piété ; nous confondrons l'impiété & le libertinage ; nous ôterons

au monde ces discours si communs & si injurieux à la véritable vertu ; & après avoir usé de miséricorde envers nos frères, nous irons avec plus de confiance nous présenter au Père des miséricordes, & au Dieu de toute consolation, & la demander pour nous-mêmes.

Ainsi soit-il.

SERMON

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

POUR LE MARDI

DE LA QUATRIÉME SEMAINE

DE CARÊME.

Des doutes ſur la Religion.

Sed hunc ſcimus unde ſit ; Chriſtus autem cùm venerit, nemo ſcit unde ſit.

Nous ſavons d'où celui-ci vient ; mais pour le Chriſt ; lorſqu'il paroîtra, perſonne ne ſaura d'où il vient. Joan. 7. 27.

VOILÀ le grand prétexte que l'incrédulité des Juifs oppoſoit à la doctrine & au miniſtère de Jeſus-Chriſt : des doutes ſur la vérité de ſa Miſſion. Nous ſavons qui vous êtes, & d'où vous venez, lui diſoient-ils : mais le Chriſt que nous attendons, quand il paroîtra, nous ne ſaurons d'où il vient. Il n'eſt donc pas clair que vous ſoyez le Meſſie promis à

nos pères ; peut-être eſt-ce un eſprit impoſteur, qui opère par vous des preſtiges à nos yeux, & qui impoſe à la crédulité du vulgaire : tant de ſéducteurs ont déja paru dans la Judée, leſquels en ſe diſant le grand Prophéte qui doit venir, ont trompé les peuples, & ſe ſont enfin attiré la punition dûe à leur impoſture. Ne tenez plus nos eſprits en ſuſpens : *Quo uſque animam noſtram tollis ?* & ſi vous voulez que nous vous croyions le Chriſt, montrez-nous que vous l'êtes, d'une manière qui ne laiſſe plus de lieu au doute & à la mépriſe.

Joan. 10. 24.

Je n'oſerois le dire ici, mes Frères, ſi le langage des doutes ſur la Foi n'étoit devenu ſi commun parmi nous, que nous n'avons plus beſoin de précaution pour entreprendre de le combattre : voilà le prétexte preſque le plus univerſel dont on ſe ſert tous les jours dans le monde, pour s'autoriſer dans une vie toute criminelle. Tout eſt plein aujourd'hui de ces pécheurs, qui nous diſent froidement qu'ils ſe convertiroient, s'ils étoient bien ſûrs que tout ce que nous leur diſons de la Religion fût véritable ;

que

que peut-être il n'y a rien après cette vie ; qu'ils ont des doutes & des difficultés ſur nos Myſtères, auſquelles ils ne trouvent point de réponſe qui les ſatisfaſſe ; qu'au fond, tout paroît aſſés incertain ; & qu'avant de s'embarquer à ſuivre toutes les maximes ſévères de l'Evangile, il faudroit être bien aſſuré que nos peines ne ſeront pas perdues.

Or, je ne veux pas aujourd'hui confondre l'incrédulité par les grandes preuves qui établiſſent la vérité de la Foi chrétienne : outre que nous les avons déja établies ailleurs, c'eſt un ſujet trop vaſte pour un diſcours, & qui n'eſt pas même ſouvent à la portée de la plupart de ceux qui nous écoutent : c'eſt faire ſouvent trop d'honneur aux objections frivoles de preſque tous ceux qui ſe donnent pour eſprits forts dans le monde, que d'employer le ſérieux de notre miniſtère à les réfuter & à les combattre.

Il faut donc aujourd'hui tenter une voie plus abrégée & plus facile. Mon deſſein n'eſt pas d'entrer dans le fond des preuves qui rendent témoignage

à la vérité de la Foi ; je veux ſeulement vous découvrir le faux de l'incrédulité : je veux vous prouver que la plupart de ceux qui ſe diſent incrédules, ne le ſont pas ; que preſque tous les pécheurs, qui nous vantent, qui nous alléguent ſans ceſſe leurs doutes, comme le ſeul obſtacle à leur converſion, ne doutent point ; & que de tous les prétextes dont on ſe ſert pour ne pas changer de vie, celui des doutes ſur la Religion, qui eſt devenu le plus commun, eſt le moins vrai & le moins ſincère.

Il paroît d'abord étonnant que j'entreprenne de prouver à ceux qui croyent avoir des doutes ſur la Religion, & qui nous les oppoſent ſans ceſſe, qu'ils ne doutent point en effet : cependant pour peu que l'on connoiſſe les hommes, & qu'on faſſe attention ſur-tout au caractère de ceux qui ſe vantent de douter, rien n'eſt plus aiſé que de s'en convaincre. Je dis à leur caractère, où entre toujours le déréglement, l'ignorance, & la vanité ; & voilà les trois ſources les plus ordinaires de leurs doutes : ils en font honneur à l'incrédulité qui n'y a

preſque point de part.

C'eſt premiérement, le déréglement qui les propoſe, ſans oſer les croire. Première Réfléxion.

C'eſt en ſecond lieu, l'ignorance qui les adopte, ſans les comprendre. Seconde Réfléxion.

C'eſt enfin la vanité qui s'en fait honneur, ſans pouvoir parvenir à s'en faire une reſſource. Dernière Réfléxion.

C'eſt-à-dire que la plupart de ceux qui ſe diſent incrédules dans le monde, ſont aſſés déréglés pour deſirer de l'être ; trop ignorans pour l'être en effet ; & aſſés vains cependant pour vouloir le paroître. Développons ces trois Réfléxions devenues parmi nous d'un ſi grand uſage ; & confondons le libertinage plutôt que l'incrédulité, en le découvrant à lui-même. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

IL faut d'abord convenir, mes Frères, & il eſt triſte pour nous que nous devions cet aveu à la vérité : il faut, dis-je, convenir que notre ſiécle & ceux de nos pères ont vû de véritables incrédules. Dans la dépravation

des mœurs où nous vivons, & au milieu des ſcandales qui depuis ſi long-tems affligent l'Egliſe, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſe ſoit trouvé quelquefois des hommes qui n'ayent plus voulu connoître de Dieu ; & que la Foi ſi affoiblie dans tous, ſe ſoit enfin en quelques-uns tout-à-fait éteinte. Comme dans tous les ſiécles paroiſſent certaines ames choiſies & extraordinaires, que le Seigneur remplit de ſes graces, de ſes lumières, de ſes dons les plus éclatans, & en qui il prend plaiſir de verſer à pleines mains toutes les richeſſes de ſa miſéricorde : on en voit auſſi en qui l'iniquité eſt, pour ainſi dire, conſommée ; & que le Seigneur ſemble avoir marquées, pour faire éclater en elles les jugemens les plus terribles de ſa juſtice, & les effets les plus funeſtes de ſon abandon & de ſa colère.

L'Egliſe, où tous les ſcandales doivent croître juſqu'à la fin, ne peut donc ſe glorifier d'être tout-à-fait purgée du ſcandale de l'incrédulité : elle a de tems en tems ſes aſtres qui l'éclairent, & ſes monſtres qui la défigu-

rent ; & à côté de ces grands hommes, célébres par leurs lumières & par leur ſainteté, qui lui ont ſervi de ſoutien & d'ornement dans chaque ſiécle, elle a vû s'élever auſſi une tradition d'hommes impies, dont les noms ſont encore aujourd'hui l'horreur de l'univers, leſquels par des écrits pleins de blaſphême & d'impiété, ont oſé attaquer les Myſtères de Dieu, nier le ſalut & les promeſſes faites à nos pères, renverſer le fondement de la Foi, & prêcher le libertinage parmi les Fidéles.

Je ne prétends donc pas, mes Frères, que parmi tant de libertins qui parlent au milieu de nous le langage de l'incrédulité, il ne s'en trouve quelqu'un d'aſſés corrompu dans l'eſprit & dans le cœur, d'aſſés abandonné de Dieu, pour être en effet & réellement incrédule : je veux ſeulement établir que ces hommes impies, & fermes dans l'impiété, ſont rares ; & que parmi tous ceux qui nous vantent tous les jours leurs doutes & leur incrédulité, & qui en font une déplorable oſtentation, il n'en eſt pas peut-être un ſeul ſur le cœur duquel la Foi

ne conſerve encore ſes droits, & qui ne craigne encore en ſecret le Dieu qu'il fait ſemblant de ne vouloir pas connoître. Pour confondre nos prétendus incrédules, il n'eſt pas toujours néceſſaire de les combattre; ſouvent on ne combat que des phantômes : il faut ſeulement les montrer tels qu'ils ſont ; l'affreuſe décoration d'incrédulité dont ils ſe parent, tombe bientôt ; & il ne leur reſte plus que leurs paſſions & leurs débauches.

Et voilà la première raiſon ſur quoi j'ai établi la propoſition générale, que la plupart de ceux qui ſe vantent d'avoir des doutes, ne doutent point en effet ; c'eſt que leurs doutes ſont des doutes de déréglement, & non pas d'incrédulité. Pourquoi, mes Frères ? parceque c'eſt le déréglement qui a formé leurs doutes, & non pas leurs doutes le déréglement ; parcequ'actuellement, c'eſt à leurs paſſions, & non pas à leurs doutes, qu'ils tiennent ; parcequ'enfin ils n'attaquent d'ordinaire de la Religion, que les vérités incommodes aux paſſions. Voici des réfléxions qui me pa-

roiſſent dignes de votre attention ; je vais vous les expoſer ſans ornement, & dans le même ordre qu'elles ſe ſont offertes à mon eſprit.

Je dis en premier lieu ; parceque c'eſt le déréglement qui a formé leurs doutes, & non pas leurs doutes le déréglement. Oui, mes Frères, on n'a point encore vû de ces hommes, qui affectent de ſe dire incrédules, leſquels aient commencé par des doutes ſur les vérités de la Foi, & qui des doutes ſoient tombés dans la débauche : on commence par les paſſions ; les doutes viennent enſuite : on ſe laiſſe d'abord emporter aux égaremens de l'âge, & aux excès de la débauche ; & quand on y a fait un certain chemin, & qu'il ne paroît plus poſſible de retourner ſur ſes pas, on ſe dit à ſoi-même pour ſe calmer, qu'il n'y a rien après cette vie, ou du moins on eſt ravi de trouver des gens qui nous le diſent. Ce n'eſt donc pas le peu de certitude qu'on trouve dans la Religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaiſir ; & qu'il eſt inutile de ſe faire violence, puiſque tout meurt avec nous : c'eſt l'a-

bandonnement au plaiſir qui jette dans l'incertitude ſur la Religion, & qui nous rendant la violence comme impoſſible, nous fait conclure qu'auſſi-bien elle eſt inutile. La Foi ne devient donc ſuſpecte que lorſqu'elle commence à devenir incommode : & juſqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux ; mais la volupté a preſque fait tous les incrédules.

Et une preuve de ce que je dis ; vous que ce diſcours regarde, c'eſt que tandis que vous avez vécu avec pudeur & avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappellez ces tems heureux où les paſſions n'avoient pas encore gâté votre cœur, la Foi de vos pères ne vous offroit rien que d'auguſte & de reſpectable ; la raiſon plioit ſans peine ſous le joug de l'autorité ; vous ne vous aviſiez pas de vous former à vous-mêmes des difficultés & des doutes : dès que les mœurs ont changé, les vûes ſur la Religion n'ont plus été les mêmes. Ce n'eſt donc pas la Foi qui a trouvé dans votre raiſon de nouvelles difficultés ; c'eſt la pratique des devoirs

qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obſtacles. Et ſi vous nous dites que vos premières impreſſions ſi favorables à la Foi, ne venoient que des préjugés de l'éducation & de l'enfance ; nous vous répondrons, que les ſecondes ſi favorables à l'impiété, ne vous ſont venues que des préjugés des paſſions & de la débauche ; & que préjugés pour préjugés, il nous ſemble qu'il vaut encore mieux s'en tenir à ceux qui ſont formés dans l'innocence, & qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui ſont nés dans l'infamie des paſſions, & qui ne prêchent que le libertinage & le crime.

Ainſi rien n'eſt plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeller à ſon origine : elle porte un faux nom de ſcience & de lumière ; & c'eſt un enfant de crime & de ténébre. Ce n'eſt donc pas la force de la raiſon qui a mené là nos prétendus incrédules : c'eſt la foibleſſe d'un cœur corrompu qui n'a pu ſurmonter ſes panchans les plus honteux ; c'eſt même une lâcheté de courage, qui ne pouvant ſoutenir & regarder d'un œil ferme les terreurs & les menaces de la

Religion, tâche de s'étourdir, en rediſant ſans ceſſe que ce ſont des frayeurs puériles : c'eſt un homme qui a peur la nuit, & qui chante en marchant tout ſeul dans les ténébres, pour ſe raſſurer lui-même : la débauche nous rend toujours lâches & craintifs ; & ce n'eſt qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche & nous chante ſans ceſſe qu'elles ſont douteuſes : il tremble, & il veut ſe raſſurer contre lui-même : il ne peut pas ſoutenir en même-tems la vûe de ſes crimes & celle du ſupplice qui les attend : cette foi ſi vénérable, & dont il parle avec tant de mépris, l'effraye pourtant, le trouble encore plus que les autres pécheurs, qui ſans douter de ſes châtimens, ne laiſſent pas ſouvent d'être infidéles à ſes préceptes : c'eſt un lâche qui cache ſa peur ſous une fauſſe oſtentation de bravoure. Non, mes Frères, nos prétendus eſprits forts ſe donnent pour des hommes fermes & courageux : ſuivez-les de près ; ce ſont les plus foibles & les plus lâches de tous les hommes.

D'ailleurs, il n'eſt pas étonnant que le déréglement nous méne à des doutes ſur la Religion : il faut appeller l'incrédulité au ſecours des paſſions ; car elles ſont trop foibles & trop injuſtes pour ſe ſoutenir toutes ſeules : nos lumières, nos ſentimens, notre conſcience, tout les combat au dedans de nous : il faut donc leur chercher un appui, & les défendre contre nous-mêmes ; (car on eſt bien-aiſe de ſe juſtifier à ſoi-même tout ce qui plaît :) on ne veut pas que des paſſions qui nous ſont chères, ſoient criminelles, ni avoir à ſoutenir ſans ceſſe les intérêts de ſes plaiſirs contre ceux de ſa conſcience : on veut jouir tranquillement de ſes crimes, & ſe délivrer de ce cenſeur importun, qui prend ſans ceſſe au dedans de nous le parti de la vertu contre nous-mêmes : ce n'eſt jouir qu'à demi de ſes paſſions, tandis que les remords nous en diſputent le plaiſir : c'eſt acheter trop chèrement le crime, que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche : il faut, ou finir ſes débauches, ou tâcher de s'y calmer ; & comme il en coûteroit trop de les

finir, & qu'on ne ſauroit s'y ca lmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on ſe les donne à ſoi-même comme douteuſes; & pour parvenir à être tranquille, on s'efforce de ſe perſuader qu'on eſt incrédule.

C'eſt-à-dire que le grand effort du déréglement eſt de nous conduire au deſir de l'incrédulité : on voudroit pouvoir arriver à l'affreuſe ſécurité de l'incrédule ; on regarde cet état d'endurciſſement entier comme un état heureux ; on ſe ſait mauvais gré d'être né avec une conſcience plus foible & plus craintive ; on envie la deſtinée de ceux qu'on croit fermes & inébranlables dans l'impiété ; leſquels peut-être à leur tour, livrés en ſecret aux remords les plus triſtes, & ſe faiſant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point, regardent notre ſort avec envie ; parceque ne jugeant de nous que par les diſcours de libertinage que nous tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils paroiſſent eux-mêmes être à nos yeux ; c'eſt-à-dire, pour ce que nous ne ſommes pas, & pour ce que & eux & nous voudrions être. Et c'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que ces faux

héros de l'impiété vivent dans une illuſion perpétuelle, ſe donnent ſans ceſſe le change à eux-mêmes, & ne paroiſſent ce qu'ils ne ſont pas, que parcequ'ils ſouhaitent de l'être : ils voudroient bien que la Religion fût un ſonge ; ils diſent dans leur cœur qu'il n'y a point de Dieu : *Dixit inſipiens in corde ſuo, Non eſt Deus* ; c'eſt-à-dire, ce langage impie eſt le deſir de leur cœur : ils deſireroient qu'il n'y eût point de Dieu ; que cet Etre ſi grand & ſi néceſſaire fût une chimère ; qu'ils fuſſent eux ſeuls les maîtres de leur deſtinée ; qu'ils n'euſſent à répondre qu'à eux-mêmes des horreurs de leur vie & de l'indignité de leurs paſſions ; que tout finît avec eux ; & qu'il n'y eût point au-delà du tombeau de Juge ſuprême & éternel, vengeur du vice, & rémunérateur de la vertu : ils le deſirent ; ils l'anéantiſſent autant qu'ils peuvent par les ſouhaits impies de leur cœur ; mais ils ne peuvent effacer du fond de leur être, l'idée de ſa puiſſance & la crainte de ſa juſtice : *Dixit inſipiens in corde ſuo, Non eſt Deus.* Pſ. 13. 1.

En effet, il ſeroit trop triſte & trop

vulgaire pour un homme vain abîmé dans la débauche, de ſe dire en ſecret à lui-même : Je ſuis encore trop foible & trop abandonné au plaiſir, pour en ſortir & mener une vie plus régulière & plus chrétienne. Ce prétexte lui laiſſeroit encore tous ſes remords : c'eſt bien plutôt fait de ſe dire à ſoi-même : Il eſt inutile de mieux vivre, parcequ'il n'y a rien après la vie. Ce prétexte eſt bien plus commode, parcequ'il finit tout : c'eſt le plus favorable à la pareſſe, parcequ'il nous éloigne des Sacremens & de tous les autres aſſujettiſſemens de la Religion. Il eſt bien plus court de ſe dire à ſoi-même qu'il n'y a rien, & de vivre comme ſi en effet on en étoit perſuadé : c'eſt ſe délivrer tout d'un coup de tout joug & de toute contrainte : c'eſt finir toutes les meſures génantes que les pécheurs d'un autre caractère gardent encore avec la Religion & avec la conſcience. Ce prétexte d'incrédulité, en nous perſuadant que nous doutons en effet, nous laiſſe dans un certain état d'indolence ſur-tout ce qui regarde le ſalut, qui nous empêche de nous ap-

profondir nous-mêmes, & de faire des réfléxions trop triſtes ſur nos paſſions : nous nous laiſſons mollement entraîner au cours fatal qui nous emporte, ſur le préjugé général, que nous ne croyons rien : nous avons peu de remords, parceque nous nous ſuppoſons incrédules, & que cette ſuppoſition nous laiſſe preſque la même ſécurité que l'impiété véritable : du moins c'eſt une diverſion qui émouſſe & qui ſuſpend la ſenſibilité de la conſcience ; & en faiſant, que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne ſommes pas, elle fait que nous vivons, comme ſi nous étions en effet ce que nous deſirons d'être.

C'eſt-à-dire qu'il faut regarder le parti de la plupart de ces prétendus eſprits forts, & de ces incrédules de débauche & de libertinage, comme un parti d'hommes foibles, diſſolus, diſſipés, leſquels n'ayant pas la force de vivre chrétiennement, ni la fermeté même d'être impies, demeurent dans cet état d'éloignement de la Religion, comme le plus commode à la pareſſe ; & comme ils ne font rien

pour en ſortir ; ils croyent y tenir en effet : c'eſt une eſpéce de neutralité entre la Foi & l'irreligion, dont l'indolence s'accommode ; parcequ'il faut du mouvement pour prendre un parti, & que pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penſer, & vivre d'habitude : ainſi on ne s'approfondit & on ne ſe décide jamais ſoi-même. L'impiété ferme, déclarée, a je ne ſai quoi qui fait horreur : la Religion d'un autre côté, offre des objets qui allarment, & qui n'accommodent pas les paſſions. Que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raiſon, & l'autre les ſens ? on demeure indécis & chancelant ; on jouit en attendant, du calme que cet état d'indéciſion & d'indifférence nous laiſſe : on vit ſans vouloir ſavoir ce qu'on eſt ; parcequ'il eſt plus commode de n'être rien, & de vivre ſans penſer & ſans ſe connoître. Non, mes Frères, je le répéte ; ce ne ſont pas ici des incrédules, ce ſont des hommes lâches qui n'ont pas la force de prendre un parti ; qui ne ſavent que vivre voluptueuſement, ſans régle, ſans morale, ſouvent ſans bien-

ſéance ; & qui ſans être impies, vivent pourtant ſans religion, parceque la religion demande de la ſuite, de la raiſon, de l'élévation, de la fermeté, de grands ſentimens, & qu'ils en ſont incapables. Voilà pourtant les héros dont l'impiété s'honore ; voilà les ſuffrages dont elle ſe fait un rempart, & qu'elle oppoſe à la Religion en nous inſultant ; voilà les partiſans avec leſquels elle ſe croit invincible : & il faut bien que ſes reſſources ſoient foibles & miſérables, puiſqu'elle eſt réduite à les chercher dans des hommes de ce caractère.

Première raiſon qui prouve que ce ne ſont pas les doutes qui jettent dans le déréglement ; mais le déréglement tout ſeul qui nous jette dans les doutes. La ſeconde raiſon n'eſt qu'une nouvelle preuve de la première : c'eſt qu'actuellement ſi l'on ne change point de vie, ce n'eſt pas à ſes doutes que l'on tient, c'eſt à ſes ſeules paſſions.

Car je ne vous demande ici que de la bonne-foi, à vous qui nous alléguez ſans ceſſe vos doutes ſur nos Myſtères. Lorſque vous penſez quel-

quefois à ſortir de cet abîme de vice & de débauche où vous vivez ; & que les paſſions plus tranquilles vous permettent quelque retour ſur vous-même, vous oppoſez-vous alors vos incertitudes ſur la Religion ? vous dites-vous à vous-même : Mais ſi je reviens, il faudra croire des choſes qui paroiſſent incroyables ? eſt-ce-là la grande difficulté ? Ah ! vous vous dites en ſecret à vous-même : Mais ſi je reviens, il faudra finir ce commerce, m'interdire ces excès, rompre ces ſociétés, éviter ces lieux, en venir à des démarches que je ne ſoutiendrai jamais, & prendre un genre de vie auquel toutes mes inclinations répugnent. Voilà à quoi vous tenez ; voilà le mur de ſéparation qui vous éloigne de Dieu. Vous parlez tant aux autres de vos doutes ; d'où vient que vous ne vous en parlez point à vous-même ? ce n'eſt donc pas ici une affaire de raiſon & de croyance ; c'eſt une affaire de cœur & de déréglement : & le délai de votre converſion ne prend pas ſa ſource dans vos incertitudes ſur la Foi ; mais dans le doute ſeul où vous laiſſe la violence

& l'empire de vos paſſions, de pouvoir jamais vous affranchir de leur ſervitude & de leur infamie. Voilà, mes Frères, les chaînes véritables qui lient nos prétendus incrédules à leurs propres misères.

Et ce qui confirme encore cette vérité, c'eſt que la plupart de ces hommes qui ſe donnent pour incrédules, vivent pourtant dans des variations perpétuelles ſur le point même de l'incrédulité : en certains momens les vérités de la Religion les touchent; ils ſe ſentent agités de vifs remords; ils cherchent même des hommes habiles & renommés, des ſerviteurs de Dieu, pour s'entretenir avec eux & s'inſtruire : en d'autres, ils ſe moquent de ces vérités ; ils traitent les ſerviteurs de Dieu avec dériſion, & la piété elle-même de chimère : il n'eſt guères de ces pécheurs, de ceux même qui font le plus d'oſtentation de leur incrédulité, que le ſpectacle d'une mort inopinée, qu'un accident funeſte, qu'une perte douloureuſe, qu'un renverſement de fortune, qu'une diſgrace éclatante, n'ait quelquefois jetté dans des réfléxions

triſtes ſur ſon état, & dans des deſirs d'une vie plus chrétienne ; il n'en eſt guères, qui dans ces ſituations affligeantes, ne cherchent de la conſolation auprès des gens de bien, ne faſſent quelque démarche qui laiſſe eſpérer une ſorte d'amandement. Ce n'eſt pas à leurs compagnons d'impiété & de libertinage, qu'ils ont recours alors pour ſe conſoler ; ce n'eſt pas dans ces railleries impies de nos Myſtères, & dans cette philoſophie affreuſe, qu'ils cherchent un adouciſſement à leurs peines : ce ſont là les diſcours de la joie & de la débauche, & non pas de l'affliction & de la douleur : c'eſt la religion de la table, des plaiſirs, des excès ; ce n'eſt pas celle du ſérieux des contre-tems & de la triſteſſe : le goût de l'impiété tombe pour eux avec celui des plaiſirs. Or, ſi leur incrédulité avoit ſon fondement dans des incertitudes réelles ſur la Religion, tant que ces incertitudes ſubſiſteroient, l'incrédulité ſeroit toujours la même ; mais comme leurs doutes ne naiſſent que de leurs paſſions, & que leurs paſſions ne ſont pas toujours les mêmes, ni égale-

ment vives & maîtreſſes de leur cœur, leurs doutes changent ſans ceſſe comme leurs paſſions ; ils croiſſent, ils diminuent, ils s'éclipſent, ils reparoiſſent, ils ſont dans la même volubilité & toujours dans le même dégré que leurs paſſions ; en un mot, ils ſuivent la deſtinée des paſſions, parcequ'ils ne ſont que les paſſions elles-mêmes.

En effet, mes Frères, pour ne laiſſer plus rien à dire ſur ce ſujet, & achever de vous faire ſentir combien cette profeſſion d'incrédulité, dont on s'honore, eſt mépriſable ; c'eſt que répondez à toutes les difficultés d'un pécheur qui ſe vante d'être incrédule ; réduiſez-le à n'avoir plus rien à vous répliquer, il ne ſe rend pas encore ; vous ne l'avez pas encore pour cela gagné : il ſe renferme en lui-même, comme s'il avoit encore des raiſons plus accablantes qu'il ne daigne pas mettre en avant : il tient bon, & oppoſe un air myſtérieux & décidé, à toutes les preuves qu'il ne peut réſoudre : vous avez pitié alors de ſa fureur & de ſon entêtement ; vous vous trompez ; ne

ſoyez touché que de ſa vie libertine & de ſa mauvaiſe-foi : car qu'une maladie mortelle le frappe au ſortir delà ; courez autour du lit de ſa douleur ; ah ! vous trouvez ce prétendu incrédule convaincu ; ſes doutes ceſſent, ſes incertitudes finiſſent, tout cet appareil déplorable d'incrédulité s'évanouit & ſe déconcerte ; il n'en eſt plus même queſtion ; il a recours au Dieu de ſes pères ; il redoute ſes jugemens qu'il faiſoit ſemblant de ne pas croire. Le Miniſtre de Jeſus-Chriſt appellé n'a pas beſoin d'entrer en conteſtation pour le détromper de ſon impiété : le pécheur mourant prévient là-deſſus ſes ſoins & ſon miniſtère : il a honte de ſes blaſphêmes paſſés ; il s'en repent ; il en avoue le faux & la mauvaiſe-foi ; il en fait une réparation publique à la majeſté & à la vérité de la Religion : il ne demande plus des preuves ; il ne demande que des conſolations. Cependant cette maladie ne lui a pas donné de nouvelles lumières ſur la Foi ; le coup, qui frappe ſa chair, n'a pas éclairci les doutes de ſon eſprit : ah ! c'eſt qu'il touche ſon cœur ; c'eſt qu'il

finit ſes déréglemens ; c'eſt en un mot, que ſes doutes étoient dans ſes paſſions ; & que tout ce qui va éteindre ſes paſſions, éteint en même-tems ſes doutes.

Il peut arriver, je l'avoue, qu'il ſe trouve quelquefois des pécheurs, qui pouſſent juſqu'à ce dernier moment leur fureur & leur impiété ; & qui meurent en vomiſſant, avec leur ame impie, des blaſphêmes contre le Dieu qui va les juger, & qu'ils ne veulent pas connoître. Car, ô mon Dieu ! vous êtes terrible dans vos jugemens, & vous permettez quelquefois que l'impie meure dans ſon impiété. Mais ces éxemples ſont rares ; & vous ſavez vous-mêmes, mes Frères, qu'un ſiécle entier fournit à peine un de ces affreux ſpectacles : mais voyez dans ce dernier moment tous les autres, qui s'étoient fait honneur de leur incrédulité dans l'opinion publique ; voyez au lit de la mort un pécheur, qui juſques-là avoit paru le plus ferme dans l'impiété, & le plus déterminé à ne rien croire ; il devance lui-même la propoſition qu'on alloit lui faire de recourir aux remédes de l'E-

gliſe ; il léve les mains au ciel ; il donne des marques éclatantes, ſincères d'une Religion qui ne s'étoit jamais effacée du fond de ſon cœur ; il ne rejette plus, comme des terreurs puériles, les menaces & les châtimens de la vie future ; que dis-je ? ce pécheur autrefois ſi ferme, ſi fier dans ſa prétendue incrédulité, ſi fort au-deſſus des frayeurs vulgaires, devient alors plus foible, plus timide, plus crédule, que l'ame la plus populaire ; ſes craintes ſont plus exceſſives, ſa religion même plus ſuperſtitieuſe, ſes pratiques de culte plus ſimples, plus vulgaires, plus outrées que celles du ſimple peuple ; & comme un excès n'eſt jamais loin de l'excès qui lui eſt oppoſé, on le voit paſſer en un moment, de l'impiété, à la ſuperſtition ; de la fermeté du philoſophe, à la foibleſſe de l'ignorant & du ſimple.

Et c'eſt ici où je voudrois en appeller, avec Tertullien, à ce pécheur mourant, & le faire parler ici à ma place contre l'incrédulité : c'eſt ici où, à l'honneur de la Religion de nos pères, je ne voudrois pas d'autre témoin

moin de la foibleſſe & de la mauvaiſe-foi de l'impie, que cette ame qui expire, & qui ne peut plus parler que le langage de la vérité : c'eſt ici où je voudrois aſſembler tous les incrédules autour du lit de ſa mort ; & pour les confondre par un témoignage qui ne ſauroit leur être ſuſpect, lui dire avec Tertullien : O ame ! avant que vous ſortiez de ce corps terreſtre, dont vous allez vous détacher, ſouffrez que je vous appelle ici en témoignage : *Conſiſte in medio, anima :* parlez dans ce dernier moment où vous ne donnez rien à la vanité, & où vous devez tout à la vérité ; dites-nous ſi vous regardez le Dieu terrible, entre les mains duquel vous allez tomber, comme un être chimérique dont on fait peur aux eſprits foibles & crédules ? dites-nous ſi tout diſparoiſſant à vos yeux, ſi toutes les créatures retombant pour vous dans le néant, Dieu ſeul ne vous paroît pas immortel, immuable, l'Etre de tous les ſiécles & de l'éternité, & qui remplit le ciel & la terre ? Nous conſentons maintenant, nous que vous avez toujours regardés comme des eſprits *Tertull.*

ſuperſtitieux & vulgaires, nous conſentons que vous ſoyez le juge entre nous & l'incrédulité, à laquelle vous avez toujours paru ſi favorable : *A te teſtimonium flagitant Chriſtiani ab extraneâ adversùs tuos.* Quoique vous ayez été juſques-ici étrangère par rapport à la Foi, & ennemie de la Religion, la Religion s'en rapporte à vous contre ceux que le lien affreux de l'impiété vous avoit ſi étroitement unis : *A te teſtimonium flagitant Chriſtiani, ab extraneâ adversùs tuos.* Si tout meurt avec vous, pourquoi la mort vous paroît-elle ſi fort à craindre ? *Cur in totum times mortem, ſi nihil eſt tibi timendum poſt mortem ?* Pourquoi ces mains ſuppliantes vers le ciel, s'il n'y a point de Dieu qui puiſſe ſe laiſſer toucher à vos gémiſſemens & écouter vos prières ? ſi vous n'êtes rien vous-même, pourquoi démentez-vous donc le néant de votre être, & tremblez-vous ſur les ſuites de votre deſtinée ? *Si nihil es ipſa, cur mentiris in te?* D'où vous viennent dans ce dernier moment, ces ſentimens de crainte, de reſpect pour l'Etre ſuprême ? n'eſt-ce pas parceque vous les aviez toujours

eus, que vous aviez imposé au public, par une fausse ostentation d'impiété, & que la mort ne fait que développer les dispositions de foi & de religion, que vous aviez toujours conservées pendant votre vie ? *A te testimonium flagitant Christiani, ab extraneâ adversùs tuos.*

Oui, mes Frères, si nous pouvions détruire les passions, nous aurions bientôt ramené tous les incrédules : & une dernière raison qui achéve de le démontrer, c'est que s'ils paroissent se révolter contre l'incompréhensibilité de nos mystères, ce n'est que pour en venir au point qui les touche, & pour attaquer les vérités qui intéressent les passions ; c'est-à-dire, la vérité d'un avenir, & l'éternité des peines futures ; c'est toujours là le fruit & la conclusion favorite de leurs doutes.

En effet, si la Religion ne proposoit que des mystères qui passent la raison, sans y ajoûter des maximes & des vérités qui gênent les passions, nous pouvons assurer hardiment que les incrédules seroient rares ; les vérités ou les erreurs abstraites, qu'il

eſt indifférent de croire ou de nier ; n'intéreſſent preſque perſonne. Vous trouverez peu de ces hommes épris de la ſeule vérité, qui deviennent partiſans & défenſeurs zélés de certains points de pure ſpéculation, & qui n'ont rapport à rien, ſeulement parcequ'ils les croyent vrais. Les vérités abſtraites des mathématiques ont trouvé en nos jours quelques ſectateurs zélés & eſtimables, qui ſe ſont dévoués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les ſecrets infinis & dans les abîmes profonds de cette ſcience ; mais ces ſectateurs ont été quelques hommes rares & uniques : la contagion n'étoit pas à craindre ; auſſi n'a-t-elle pas gagné ; on les admire, mais on ſeroit bien fâché de les imiter. Si la Religion ne propoſoit que des vérités auſſi abſtraites, auſſi indifférentes à la félicité des ſens, auſſi peu intéreſſantes pour les paſſions & pour l'amour propre, les impies ſeroient encore plus rares que les mathématiciens. On en veut aux vérités de la Religion, parcequ'elles nous menacent : on ne s'éléve point contre les autres, parceque leur véri-

té, ou leur fauſſeté, ne décide de rien pour nous.

Et ne nous dites pas que ce n'eſt pas par intérêt propre, mais par amour tout ſeul de la vérité, que l'incrédule ne ſe rend point à des myſtères que la raiſon rejette : je ſai bien que le prétendu incrédule s'en vante, & voudroit nous le faire accroire : mais qu'importe la vérité à des hommes qui ne la cherchent pas, qui ne l'aiment pas, qui ne la connoiſſent pas, qui ne veulent pas même la connoître, & qui ne deſirent que de ſe la cacher à eux-mêmes ? que leur importe, une vérité qui les paſſe, à laquelle ils n'ont jamais donné un ſeul moment ſérieux ; & qui n'ayant rien qui flatte les paſſions, ne ſauroit intéreſſer ces hommes de chair & de ſang, & plongés dans une vie voluptueuſe ? il leur importe de vivre au gré de leurs deſirs déréglés, & cependant de n'avoir rien à craindre après cette vie ; voilà la ſeule vérité qui les intéreſſe : paſſez-leur ce point ; l'obſcurité de tous les autres myſtères ne les occupera pas ſeulement : ils conviendront de tout, pourvu qu'on

les laiſſe jouir tranquillement de leurs crimes.

Auſſi la plupart des impies qui nous ont laiſſé par écrit les triſtes fruits de leur impiété, ſe ſont attachés à prouver qu'il n'y avoit rien au-deſſus de nous; que tout mouroit avec le corps, & que les peines ou les récompenſes futures, étoient des fables : il falloit commencer par mettre les paſſions dans leurs intérêts pour ſe faire des ſectateurs : s'ils ont attaqué les autres points de la Foi, ce n'a été que pour en venir-là ; pour conclure qu'il n'y avoit rien après cette vie ; que les vices, ou les vertus, étoient des noms que la politique avoit inventés pour contenir les peuples ; & que les paſſions n'étoient que des panchans naturels & innocens, que chacun pouvoit ſuivre, parceque chacun les trouvoit en ſoi.

Voilà pourquoi les impies, dans la Sageſſe, & les Saducéens eux-mêmes, dans l'Evangile, qu'on peut regarder comme les pères & les prédéceſſeurs de nos incrédules, ne s'amuſoient point à réfuter la vérité des miracles rapportés dans les livres de

Moïſe, & que Dieu opéra autrefois en faveur de ſon peuple ; ni la promeſſe du médiateur faite à leurs pères : ils n'attaquoient que la réſurrection des morts & l'immortalité des ames : ce point décidoit de tout pour eux. L'homme meurt comme la bête, diſoient-ils dans la Sageſſe : nous ignorons ſi leur nature eſt différente ; mais toujours leur fin & leur deſtinée eſt égale : ne nous inquiétons donc point de l'avenir qui n'eſt point ; jouiſſons de la vie ; ne nous refuſons aucun plaiſir : le tems eſt court ; hâtons-nous de vivre, parceque nous mourrons demain, & que tout mourra avec nous. Non, mes Frères, les paſſions ont toujours été le ſeul berceau de l'incrédulité : on ne ſecoue le joug de la Foi, que pour ſecouer le joug des devoirs ; & la Religion n'auroit jamais eu d'ennemis, ſi elle n'avoit été l'ennemie du déréglement & du vice.

Mais ſi les doutes de nos incrédules ne ſont pas réels, parceque c'eſt le déréglement ſeul qui les forme ; ils ſont encore faux, parceque c'eſt l'ignorance qui les adopte ſans les comprendre, & la vanité qui s'en

fait honneur, ſans pouvoir s'en faire une reſſource : c'eſt ce qui nous reſte à développer.

II. PARTIE. ON pourroit faire à la plupart de ceux qui nous vantent ſans ceſſe leurs doutes ſur la Religion, & qui trouvent que tout eſt plein de contradictions dans ce que la Foi nous oblige de croire ; on pourroit, dis-je, leur faire la même réponſe que Tertullien faiſoit autrefois aux Payens ſur tous les reproches qu'ils formoient contre les myſtères & la doctrine de Jeſus-Chriſt. Ils condamnent, diſoit ce Père, ce qu'ils n'entendent pas ; ils blâment ce qu'ils n'ont jamais examiné, & qu'ils ne connoiſſent que par oui-dire ; ils blaſphêment ce qu'ils ignorent ; & ils l'ignorent, parce-qu'ils le haïſſent trop, pour vouloir ſe donner la peine de l'approfondir & de le connoître : *Malunt neſcire, quia jam oderunt.* Or, rien n'eſt plus indécent & plus inſenſé, continue ce Père, que de décider fiérement ſur ce que l'on ignore ; & tout ce que la Religion demanderoit de ces hommes frivoles & diſſolus, qui s'élévent ſi

Tertull.

fort contr'elle, c'eſt qu'ils ne la condamnaſſent pas avant de l'avoir bien connue : *Unum geſtit interdum ne ignorata damnetur.*

Voilà, mes Frères, où en ſont preſque tous ceux qui ſe donnent dans le monde pour incrédules ; ils n'ont jamais approfondi, ni les difficultés, ni les preuves reſpectables de la Religion ; ils n'en ſavent pas même aſſés pour en douter : ils la haïſſent ; car comment aimer ce qui nous condamne ? & cette haine eſt la ſeule ſcience qui forme leurs doutes, & qui leur apprend à la combattre : *Malunt neſcire, quia jam oderunt.*

En effet, quand je vois d'un coup d'œil tout ce que les ſiécles chrétiens ont eu de plus grands hommes, de génies plus élevés, de ſavans plus profonds & plus éclairés, leſquels après une vie entière d'étude, & une application infatigable, ſe ſont ſoumis avec une humble docilité aux myſtères de la Foi ; ont trouvé les preuves de la Religion ſi éclatantes, qu'il leur a paru que la raiſon la plus fière & la plus indocile, ne pouvoit refuſer de ſe rendre ; l'ont défendue

contre les blaſphêmes des Payens ; ont rendu muette la vaine philoſophie des Sages du ſiécle, & fait triompher la folie de la croix, de toute la ſageſſe & de toute l'érudition de Rome ou d'Athènes ; il me ſemble que pour revenir à combattre des myſtères depuis ſi long-tems & ſi univerſellement établis ; que pour être, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, reçu appellant de la ſoumiſſion de tant de ſiécles, des écrits de tant de grands hommes, de tant de victoires que la Foi a remportées, du conſentement de l'univers, en un mot, d'une preſcription ſi longue & ſi bien affermie ; il faudroit, ou de nouvelles preuves qu'on n'eût pas encore confondues, ou de nouvelles difficultés dont perſonne ne ſe fût encore aviſé, ou de nouveaux moyens qui découvriſſent dans la Religion un foible qu'on n'avoit pas encore découvert. Il me ſemble que pour s'élever tout ſeul contre tant de témoignages, tant de prodiges, tant de ſiécles, tant de monumens divins, tant de perſonnages fameux, tant d'ouvrages que les tems ont conſacrés, que toutes les attaques de l'in-

crédulité ont rendus d'âge en âge plus triomphans & plus immortels ; en un mot, tant d'événemens étonnans, & juſques-là inouis, qui établiſſent la Foi des Chrétiens ; il faudroit des raiſons bien déciſives & bien évidentes, des lumières bien rares & bien nouvelles, pour entreprendre ou d'en douter, ou de la combattre. Hors delà on aura droit de nous regarder comme un inſenſé, qui viendroit tout ſeul défier de loin une armée entière, ſeulement pour faire oſtentation de ſon vain défi, & ſe parer d'une fauſſe bravoure.

Cependant lorſque vous approfondiſſez la plupart de ces hommes qui ſe diſent incrédules, qui ſe récrient ſans ceſſe contre les préjugés populaires, qui nous vantent leurs doutes, & nous défient d'y ſatisfaire & d'y répondre ; vous trouvez qu'ils n'ont pour toute ſcience, que quelques doutes uſés & vulgaires, qu'on a débités dans tous les tems, & qu'on débite encore tous les jours dans le monde ; qu'ils ne ſavent qu'un certain jargon de libertinage qui paſſe de main en main, qu'on reçoit ſans l'éxaminer

& qu'on répéte ſans l'entendre : vous trouvez que toute leur capacité & leur étude ſur la Religion, ſe réduit à certains diſcours de libertinage, qui courent les rues, s'il eſt permis de parler ainſi ; à certaines maximes rebattues, & qui à force d'être redites, commencent à tenir de la baſſeſſe du proverbe : vous n'y trouvez nul fonds, nul principe, nulle ſuite de doctrine, nulle connoiſſance de la Religion qu'ils attaquent : ce ſont des hommes diſſipés par les plaiſirs, & qui ſeroient bien fâchés d'avoir un moment de reſte, pour éxaminer ennuyeuſement des vérités, qu'ils ne ſe ſoucient pas de connoître ; des hommes d'un caractère léger & ſuperficiel, incapables d'attention & d'éxamen, & qui ne ſauroient ſoutenir un ſeul inſtant de ſérieux & de méditation tranquille & raſſiſe ; diſons-le encore, des hommes noyés dans la volupté, & en qui la débauche a peut-être même abruti & éteint ce que la nature pouvoit leur avoir donné de pénétration & de lumières.

Voilà les ennemis redoutables que l'impiété oppoſe à la ſcience de Dieu :

voilà les hommes frivoles, diſſipés, ignorans, qui oſent taxer de crédulité & d'ignorance, tout ce que les ſiécles chrétiens ont eu & ont encore de Docteurs plus conſommés, & de perſonnages plus habiles & plus célébres : ils ne ſavent que le langage des doutes ; mais ce ſont des doutes qu'ils ont appris ; ils ne les ont pas formés ; ils répétent ce qu'ils ont oui ; c'eſt une tradition d'ignorance & d'impiété qu'ils ont reçue : auſſi ils ne doutent pas ; ils ne font que conſerver à ceux qui les ſuivront, le langage de l'irreligion & des doutes : ils ne ſont pas incrédules ; ils ne ſont que les échos de l'incrédulité : en un mot, ils ſavent ce qu'il faut dire pour douter ; mais ils n'en ſavent pas aſſés pour douter eux-mêmes.

Et une preuve de ce que j'avance, c'eſt que dans tous les autres doutes, on ne doute que pour s'éclaircir ; on cherche tout ce qui peut conduire à la vérité qu'on ne voit encore qu'à demi. Mais ici on ne doute que pour douter ; preuve que le doute ne nous intéreſſe pas plus que la vérité qu'il nous cache : on ſeroit bien fâché qu'il

fallût ſe donner la peine d'éclaircir le vrai ou le faux des incertitudes qu'on prétend avoir ſur nos myſtères. Oui, mes Frères, ſi la peine de ceux qui doutent étoit une obligation indiſpenſable de chercher la vérité, nul ne douteroit; nul ne voudroit acheter à ce prix le plaiſir de ſe dire incrédule; nul peut-être même n'en ſeroit capable: preuve déciſive qu'on ne doute point; qu'on n'eſt pas plus attaché à ſes doutes, qu'à la Religion; (car on n'eſt guères plus inſtruit ſur l'un que ſur l'autre;) mais ſeulement qu'on a perdu ces premiers ſentimens de retenue & de foi, qui nous laiſſoient encore un reſte de reſpect pour la Religion de nos pères. Ainſi on fait bien de l'honneur à des hommes ſi dignes en même-tems, & de pitié & de mépris, de croire qu'ils ont pris un parti, qu'ils ont embraſſé un ſyſtême: on leur fait bien de l'honneur de les ranger parmi les impies ſectateurs d'un Socin, de les qualifier des titres affreux de Déiſtes ou d'Athées: hélas! ils ne ſont rien; ils ne tiennent à rien; du moins ils ne ſavent eux-mêmes ce qu'ils ſont, ils ne

ſauroient nous le dire ; & ce qu'il y a ici de déplorable, c'eſt qu'ils ont trouvé le ſecret de ſe former un état plus mépriſable, plus bas, plus indigne de la raiſon, que celui de l'impiété ; & que c'eſt les honorer, de leur donner le titre odieux d'incrédule, qui avoit été juſques-ici la honte de l'humanité, & le plus grand opprobre de l'homme.

Et pour finir cet article par une réfléxion, qui confirme la même vérité, & qui eſt bien humiliante pour nos prétendus incrédules, c'eſt qu'eux qui nous traitent ſi fort d'eſprits foibles & crédules ; eux qui vantent tant la raiſon, qui nous accuſent ſans ceſſe de nous faire une religion des préjugés populaires, & de ne croire que parceque ceux qui nous ont précédés ont cru ; eux, dis-je, ils ne ſont incrédules & ne doutent, que ſur l'autorité déplorable d'un libertin à qui ils ont oui dire ſouvent, que tout ce qu'on leur prêche d'un avenir n'eſt qu'un épouvantail pour allarmer les enfans & le peuple : voilà toute leur ſcience & tout l'uſage qu'ils ont fait de la raiſon. Ils ſont impies, ſans éxa-

men & par crédulité, comme ils nous accuſent d'être fidéles ; mais par une crédulité qui ne peut trouver d'excuſes que dans la fureur & dans l'extravagance : c'eſt l'autorité d'un ſeul diſcours impie, prononcé d'un ton ferme & déciſif, qui a ſubjugué leur raiſon, & qui les a rangés du côté de l'impiété. Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'autorité des Prophétes, des Apôtres, des hommes inſpirés de Dieu, des prodiges éclatans opérés pour établir la vérité de nos myſtères, & à cette tradition vénérable de ſaints Paſteurs qui nous ont tranſmis d'âge en âge le dépôt de la doctrine & de la vérité ; c'eſt-à-dire, à la plus grande autorité qui ait jamais paru ſur la terre ; & ils ſe croyent moins crédules, & il leur ſemble plus digne de raiſon, de déférer à l'autorité d'un impie, qui dans un moment de débauche, prononce d'un ton ferme qu'il n'y a point de Dieu, & ne le croit pas peut-être lui-même. Ah ! mes Frères, que l'homme s'avilit & ſe rend mépriſable, quand il ſe fait une fauſſe gloire de n'être plus ſoumis à Dieu !

Auſſi, mes Frères, pourquoi croyez-vous que les prétendus incrédules, dont nous parlons, ſouhaitent ſi fort de voir des impies véritables, fermes & intrépides dans l'impiété ; qu'ils en cherchent, qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinoſa, ſi le fait eſt vrai qu'on l'appella en France pour le conſulter & pour l'entendre ? c'eſt que nos incrédules ne ſont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent perſonne qui le ſoit, & voudroient pour ſe raſſurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux : ils cherchent dans l'autorité des reſſources & des défenſes contre leur propre conſcience ; & n'oſant devenir tout ſeuls impies, ils attendent d'un éxemple ce que leur raiſon & leur cœur même leur refuſe ; & par-là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile & plus inſenſée, que celle qu'ils reprochent aux Fidéles. Un Spinoſa, ce monſtre, qui après avoir embraſſé différentes religions, finit par n'en avoir aucune, n'étoit pas empreſſé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans

le parti de l'irreligion & de l'athéiſme : il s'étoit formé à lui-même ce cahos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confuſion & de ténébres, où le ſeul deſir de ne pas croire en Dieu peut ſoutenir l'ennui & le dégoût de ceux qui le liſent ; où hors l'impiété tout eſt inintelligible ; & qui à la honte de l'humanité, ſeroit tombé en naiſſant dans un oubli éternel, & n'auroit jamais trouvé de lecteur, s'il n'eût attaqué l'Etre ſuprême : cet impie, dis-je, vivoit caché, retiré, tranquille ; il faiſoit ſon unique occupation de ſes productions ténébreuſes, & n'avoit beſoin pour ſe raſſurer que de lui-même. Mais ceux qui le cherchoient avec tant d'empreſſement, qui vouloient le voir, l'entendre, le conſulter, ces hommes frivoles & diſſolus, c'étoient des inſenſés, qui ſouhaitoient de devenir impies ; & qui ne trouvant pas dans le témoignage de tous les ſiécles, de toutes les nations, & de tous les grands hommes que la Religion a eus, aſſés d'autorité pour demeurer fidéles, cherchoient dans le témoignage ſeul d'un homme obſcur, d'un trans-

fuge de toutes les religions, d'un monſtre obligé de ſe cacher aux yeux de tous les hommes, une autorité déplorable & monſtrueuſe qui les affermît dans l'impiété, & qui les défendît contre leur propre conſcience. Grand Dieu ! que les impies ſe cachent ici de honte & de confuſion ; qu'ils ceſſent de faire oſtentation d'une incrédulité qui eſt le fruit de leur déréglement & de leur ignorance, & qu'ils ne parlent plus qu'en rougiſſant contre la ſoumiſſion du fidéle : c'eſt un langage de mauvaiſe-foi ; ils donnent à la vanité, ce que nous donnons à la vérité : *Erubeſcant impii . . . . . quæ loquuntur adversùs juſtum iniquitatem in ſuperbiâ & in abuſione.* Pſ. 30. 18. 19.

Je dis la vanité ; & c'eſt la grande & la dernière raiſon qui fait ſentir encore mieux tout le faux & tout le foible de l'incrédulité. Oui, mes frères, tous nos prétendus incrédules ſont de faux braves, qui ſe donnent pour ce qu'ils ne ſont pas : ils regardent l'incrédulité comme un bon air : ils ſe vantent ſans ceſſe de ne rien croire ; & à force de s'en vanter, ils ſe le perſuadent à eux-mêmes : ſem-

blables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, leſquels touchent preſque encore à l'obſcurité & à la roture de leurs ancêtres, & veulent pourtant qu'on les croye d'une naiſſance illuſtre & deſcendus des plus grands noms; à force de le dire, de l'aſſurer, de le publier, ils parviennent preſque à ſe le perſuader à eux-mêmes. Il en eſt ainſi de nos prétendus incrédules: ils touchent encore, pour ainſi dire, à la Foi qu'ils ont reçue en naiſſant, qui coule encore avec leur ſang, & qui n'eſt pas effacée de leur cœur: mais c'eſt pour eux une manière de roture & de baſſeſſe dont ils rougiſſent; à force de dire qu'ils ne croyent rien, de l'aſſurer, de s'en vanter, ils croyent ne rien croire, & en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes.

Premiérement, parceque cette profeſſion déplorable d'incrédulité ſuppoſe des lumières non communes, de la force & de la ſupériorité d'eſprit, & une ſingularité qui plaît & qui flatte: au lieu que les paſſions ne ſuppoſent que du déréglement & de la débauche, & que tous les hommes

ſont capables de déréglement, mais ne le ſont pas de cette ſupériorité merveilleuſe que la vaine impiété s'attribue.

Secondement, parceque la Foi eſt ſi éteinte dans le ſiécle où nous vivons, qu'on ne ſauroit preſque trouver dans le monde des hommes qui ſe piquent d'eſprit, & d'un peu plus de lecture & de connoiſſances, que les autres, leſquels ne ſe permettent ſur nos Myſtères & ſur ce que la Religion a de plus auguſte & de plus ſacré, des objections & des doutes. On auroit donc honte de paroître religieux & fidéles avec eux : ce ſont des hommes que l'eſtime publique éléve, & auſquels il paroît beau de reſſembler : on croit qu'en adoptant leur langage, on adopte leurs talens & leur réputation ; & il ſemble que ce ſeroit faire un aveu public de foibleſſe & de médiocrité, de n'oſer, ou les imiter, ou du moins les contrefaire : vanité miſérable & puérile. D'ailleurs, parceque l'on a oui dire que certains grands hommes, fameux & fort eſtimés dans leur ſiécle, ne croyoient pas, & que le ſouvenir de

leurs talens & de leurs grandes actions, n'eſt venu juſques à nous, qu'avec celui de leur irreligion ; on ſe fait honneur de ces grands éxemples ; il paroît glorieux de ne rien croire d'après de ſi illuſtres modéles ; on a ſans ceſſe leurs noms dans la bouche : c'eſt un faux relief qu'on ſe donne, où il entre moins d'incrédulité que de vanité riſible & de petiteſſe d'eſprit ; puiſque rien n'eſt ſi petit & ſi miſérable, que de ſe donner pour ce qu'on n'eſt pas, & ſe faire honneur du perſonnage d'un autre.

Troiſiémement enfin, parceque c'eſt d'ordinaire une ſociété de libertinage, qui nous fait parler le langage de l'impiété ; qu'on veut paroître tel que ceux à qui les plaiſirs & la débauche nous lient, & qu'il ſeroit honteux d'être diſſolu, & de paroître croire encore, devant les témoins & les complices de nos déſordres. Le parti d'un débauché qui croit encore, eſt un parti foible & vulgaire ; afin que la débauche ſoit de bon air, il faut y ajoûter l'impiété & le libertinage ; autrement ce ſeroit être débauché en novice, il faut l'être en impie

& en ſcélérat : on laiſſe à ceux qui ne ſont point éxercés dans le crime, à craindre encore un enfer & ſes peines ; ce reſte de Religion paroît ſe ſentir encore un peu trop de l'enfance & du collége. Mais quand on a fait un certain chemin dans la débauche, ah ! il faut ſe mettre au-deſſus de ces foibleſſes vulgaires : on a bien meilleure opinion de ſoi, quand on a pu perſuader aux autres qu'on n'en eſt plus là : on ſe moque même de ceux qui paroiſſent encore craindre : on leur dit d'un ton d'ironie & d'impiété, comme autrefois la femme de Job à cet homme Juſte : *Adhuc tu permanes in ſimplicitate tuâ ?* Et quoi vous en êtes encore-là ? vous êtes aſſés ſimple pour croire tous ces contes dont on vous a fait peur quand vous étiez encore au berceau ? vous ne voyez pas que ce ſont-là des viſions d'eſprits foibles, & que les plus habiles qui nous prêchent tant pour nous le prouver, n'en croyent rien eux-mêmes ? *Adhuc tu permanes in ſimplicitate tuâ ?* *Job.* 2. 9.

O mon Dieu ! que l'impie, qui ſemble vous mépriſer avec tant de hauteur, eſt petit & mépriſable lui-mê-

me ! c'eſt un lâche, qui vous inſulte tout haut, & qui vous craint encore en ſecret; c'eſt un glorieux, qui ſe vante de ne rien craindre, & qui ne nous dit pas tout ce qui ſe paſſe dans ſon cœur ; c'eſt un impoſteur, qui voudroit nous impoſer, & qui ne peut réuſſir à ſe tromper lui-même ; c'eſt un inſenſé qui prend ſur lui toutes les horreurs de l'impiété, & qui ne peut parvenir à s'en faire une triſte reſſource ; c'eſt un furieux, qui ne pouvant arriver à l'irreligion, ni éteindre les terreurs de ſa conſcience, éteint en lui toute pudeur & toute décence, & tâche au moins de s'en faire un honneur impie devant les hommes ; que dirai-je enfin ? c'eſt un homme ivre & emporté, & qui ſacrifie ſa Religion qu'il conſerve encore, ſon Dieu qu'il craint, ſa conſcience qu'il ſent, ſon ſalut éternel qu'il eſpère, à la déplorable vanité de paroître incrédule : quel abandon de Dieu ! & quel abîme de fureur & d'extravagance !

Ce que je ſouhaiterois, mes Frères, vous qui conſervez encore du reſpect pour la Religion de nos pères, & c'eſt ici le fruit de tout ce diſ-

cours,

cours ; ce que je ſouhaiterois, c'eſt que vous ſentiſſiez combien tous ces hommes, qui ſe donnent pour eſprits forts, & que vous eſtimez tant quelquefois, ſont mépriſables ; c'eſt que vous compriſſiez enfin, que la profeſſion d'incrédulité, qui eſt preſque devenue un bon air parmi nous, eſt de tous les caractères le plus frivole, le plus lâche, le plus digne de riſée ; c'eſt que vous puſſiez connoître ce que cette oſtentation d'impiété, que la corruption de nos mœurs a rendu ſi commune aujourd'hui même aux deux ſexes, cache de tout ce qu'il y a de plus bas & de plus honteux, ſelon le monde même.

Premiérement, de déréglement. On n'en vient-là que lorſque le cœur eſt profondément corrompu ; qu'on vit actuellement en ſecret dans la plus honteuſe débauche ; & que ſi l'on étoit connu pour ce qu'on eſt, on ſeroit à jamais deshonoré, même devant les hommes.

Secondement, de baſſeſſe. On fait le philoſophe & l'eſprit fort, & on eſt en ſecret le pécheur le plus rampant, le plus diſſolu, le plus foible, le plus

abandonné, le plus eſclave de toutes les paſſions indignes de la pudeur & de la raiſon même.

Troiſiémement, de mauvaiſe-foi & d'impoſture. On joue un perſonnage emprunté; on ſe donne pour ce qu'on n'eſt point; & tandis qu'on déclame ſi fort contre les gens de bien, & qu'on les traite d'hypocrites & d'impoſteurs, on eſt ſoi-même le fourbe qu'on décrie, & l'hypocrite de l'impiété & du libertinage.

Quatriémement, d'oſtentation & de mauvaiſe vanité. On fait le brave, & on tremble en ſecret; & au premier ſignal de la mort, on ſe trouve plus lâche & plus timide que le ſimple peuple; on fait ſemblant d'inſulter tout haut un Dieu que l'on craint encore en ſecret, & qu'on eſpère de ſe rendre un jour favorable: caractère puérile & fanfaron, & que le monde lui-même a toujours regardé comme le dernier, le plus vile & le plus riſible de tous les caractères.

Cinquiémement, de témérité. On oſe ſans ſcience, ſans doctrine, faire l'habile ſur ce qu'on n'entend pas; condamner tout ce qui a paru de plus

grands hommes dans chaque ſiécle; & décider ſur des points importans auſquels on n'a jamais donné, & on n'eſt pas même capable de donner un ſeul moment d'attention ſérieuſe : caractère indécent, & qui ne convient qu'à des hommes qui du côté de l'honneur n'ont plus rien à perdre.

Sixiémement, d'extravagance. On ſe fait une gloire de paroître ſans religion ; c'eſt-à-dire, ſans caractère, ſans mœurs, ſans probité, ſans crainte de Dieu & des hommes ; capable de tout, excepté de vertu & d'innocence.

Septiémement, de ſuperſtition. Nous avons vû ces prétendus eſprits forts, qui refuſent de conſulter les oracles des ſaints Prophétes, conſulter des Devins, accorder aux hommes la ſcience de l'avenir qu'ils refuſent à Dieu; donner dans des crédulités puériles, tandis qu'ils ſe révoltent contre la majeſté de la Foi ; attendre leur élévation & leur fortune d'un Oracle impoſteur, & ne vouloir pas eſpérer leur ſalut des oracles de nos Livres ſaints ; & en un mot, croire ridiculement aux démons, tandis qu'ils

ſe font un honneur de ne pas croire en Dieu.

Enfin, ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'eſt que tous ces caractères forment un état où il n'y a preſque plus de reſſource de ſalut. Car un impie de bonne-foi, s'il en eſt quelqu'un de ce caractère, peut être tout d'un coup frappé de Dieu, & être comme accablé ſous le poids de la gloire & de la majeſté qu'il blaſphémoit ſans la connoître : le Seigneur, dans ſa miſéricorde, peut encore ouvrir les yeux à cet infortuné ; faire luire la lumière dans ſes ténébres, & lui découvrir la vérité qu'il ne combat, que parcequ'il l'ignore : il y a encore en lui des reſſources ; de la droiture, de la ſuite, des principes, d'erreur & d'illuſion, je l'avoue ; mais du moins des principes : il ſera de bonne-foi à Dieu, dès qu'il le connoîtra comme il a été ſon ennemi avant de le connoître. Mais les incrédules dont nous parlons, n'ont preſque plus de voie pour revenir à Dieu ; ils inſultent le Seigneur qu'ils connoiſſent ; ils blaſphêment la Religion qu'ils conſervent encore dans le

cœur ; ils réſiſtent à la conſcience qui prend en ſecret le parti de la Foi contre eux-mêmes : la lumière de Dieu a beau luire dans leur cœur ; elle ne ſert qu'à rendre la mauvaiſe-foi de leur impiété plus inexcuſable. S'ils étoient abſolument aveugles, ils ſeroient dignes de pitié, & leur péché ſeroit moindre, dit Jeſus-Chriſt : mais maintenant ils voyent ; & c'eſt ce qui fait que le crime de leur irreligion n'eſt plus qu'un blaſphême contre l'Eſprit-ſaint, qui demeure à jamais ſur leur tête.

Réparons donc, mes Frères, par notre reſpect pour la Religion de nos pères ; par une reconnoiſſance continuelle envers le Seigneur qui nous a fait naître dans la voie du ſalut, dans laquelle tant de peuples & de nations n'ont pas encore été jugés dignes d'entrer : réparons, dis-je, le ſcandale de l'incrédulité ſi commun dans ce ſiécle, ſi autoriſé parmi nous; & qui devenu plus hardi par le grand nombre & la qualité de ſes partiſans, ne ſe renferme plus dans ces ténébres obſcures où la crainte le retenoit, & oſe ſe montrer preſqu'à viſage dé-

couvert, bravant en quelque ſorte la religion du Prince & le zèle des Paſteurs. Ayons horreur de ces hommes impies & mépriſables, qui mettent leur gloire à tourner en riſée la majeſté de la Religion qu'ils profeſſent : fuyons-les comme des monſtres indignes de vivre, non-ſeulement parmi des Fidéles, mais encore parmi des hommes que l'honneur, la probité & la raiſon lient enſemble : loin d'applaudir à leurs diſcours impies, couvrons-les de confuſion par le mépris dont ils ſont dignes. Il eſt ſi bas & ſi lâche, ſelon le monde même, de deshonorer la Religion dans laquelle on vit : il eſt ſi beau, & il y a tant de dignité à ſe faire un honneur de la reſpecter & de la défendre même avec un air d'autorité & d'indignation, contre les diſcours inſenſés qui l'attaquent. Otons à l'incrédulité, en la mépriſant, la gloire déplorable qu'elle cherche : les incrédules ſeront rares parmi nous dès qu'ils ſeront mépriſés ; & la même vanité qui forme leurs doutes, les aura bien-tôt anéantis ou cachés, dès que ce ſera parmi nous un opprobre de paroître impie

& une gloire d'être Fidéle. C'eſt ainſi que nous verrons finir ce ſcandale, & que nous glorifierons tous enſemble le Seigneur dans la même Foi, & dans l'attente des promeſſes éternelles.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI

DE LA QUATRIÉME SEMAINE

A

DE CARÊME.

Sur l'injuſtice du monde envers les gens de bien.

Da gloriam Deo; nos ſcimus quia hic homo peccator eſt.

Rendez gloire à Dieu, nous ſavons que cet homme eſt un pécheur. Joan. 9. 24.

QUE peut ſe promettre la vertu la plus pure & la plus irréprehenſible de l'injuſtice du monde, puiſqu'il a pu trouver autrefois dans la ſainteté même de Jeſus-Chriſt, des ſujets de ſcandale & de cenſure ? S'il opère aux yeux des Juifs des prodiges éclatans, s'il rend aujourd'hui la vûe à un aveugle-né, ils l'accuſent

d'être violateur du Sabbat ; d'opérer ces miracles au nom de Belzebuth, plutôt qu'au nom du Seigneur, & de ne vouloir par ces preſtiges qu'anéantir & détruire la Loi de Moïſe : *Non eſt hic homo à Deo, qui Sabbatum non cuſtodit* ; c'eſt-à-dire, qu'ils attaquent ſes intentions, pour rendre ſes œuvres ſuſpectes & criminelles. Joan. 9. 16.

S'il honore de ſa préſence la table des Phariſiens, pour prendre de-là occaſion de les rappeller & de les inſtruire, ils le regardent comme un pécheur, & comme un homme de bonne chère : *Ecce homo vorax, & potator vini* ; c'eſt-à-dire, qu'ils lui font un crime de ſes œuvres, lorſqu'il leur importe de ne pas examiner la droiture de ſes intentions. Matth. 11. 19.

Enfin, s'il paroît dans le Temple armé de zèle & de ſévérité, pour venger les profanations qui deshonorent ce lieu ſaint, le zèle de la gloire de ſon Père qui le dévore, n'eſt plus dans leur bouche qu'une uſurpation injuſte d'une autorité qui ne lui appartient pas, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe jettent ſur des reproches vagues & ſans fondement, quand ils n'ont rien

à dire contre ſes intentions & contre ſes œuvres.

Je le dis en gémiſſant, mes Frères, la piété des gens de bien ne trouve pas aujourd'hui plus d'indulgence parmi nous, que la ſainteté de Jeſus-Chriſt en trouva autrefois dans la Judée. Les Juſtes ſont devenus l'objet des dériſions & de la cenſure publique ; & dans un ſiécle où les déſordres ſont ſi communs, où les excès & les ſcandales fourniſſent tant de matière à la malignité des diſcours & des cenſures, on fait grace à tout, excepté à la vertu & à l'innocence.

Oui, mes Frères, ſi ce qui paroît de la conduite des gens de bien eſt irréprochable, & ne donne point de priſe à la cenſure ; vous vous retranchez ſur leurs intentions, qui ne paroiſſent point ; vous les accuſez d'aller à leurs fins, & d'avoir leurs deſſeins & leurs vûes : *Non eſt hic homo à Deo.*

Si leur vertu ſemble ſe rapprocher de nous quelquefois, & rabattre de ſa ſévérité pour nous attirer à Dieu, en ſe conformant à nos mœurs & à nos manières ; ſans vous mettre en

peine de leurs intentions, vous leur faites un crime des complaiſances les plus innocentes, & des relâchemens les plus dignes d'indulgence : *Ecce homo vorax & potator vini.*

Enfin, ſi leur vertu, embraſée d'un feu divin, ne garde plus de meſures avec le monde, & ne laiſſe rien à dire, ni contre leurs intentions, ni contre leurs œuvres ; vous vous répandez en diſcours vagues, en reproches ſans fondement, contre leur zèle & leur piété même.

Or, ſouffrez, mes Frères, que je m'éléve une fois ici contre un abus ſi honteux à la Religion, ſi injurieux à l'Eſprit qui forme les Saints, ſi ſcandaleux parmi des Chrétiens, ſi capable d'attirer ſur nous ces malédictions éternelles qui changèrent autrefois l'héritage du Seigneur en une terre déſerte & abandonnée, & ſi digne du zèle de notre miniſtère.

Vous attaquez les intentions des gens de bien, quand vous n'avez rien à dire contre leurs œuvres ; & c'eſt une témérité. Vous éxagérez leurs foibleſſes ; & vous leur faites des crimes des imperfections les plus légè-

res ; & c'eſt une inhumanité. Vous tournez même en ridicule leur ferveur & leur zèle ; & c'eſt une impiété. Et voilà, mes Frères, les trois caractères de l'injuſtice du monde envers les gens de bien. Une injuſtice de témérité qui ſoupçonne toujours leurs intentions. Une injuſtice d'inhumanité qui ne fait point de graces à leurs plus légères imperfections. Une injuſtice d'impiété, qui fait de leur zèle & de leur ſainteté, un ſujet de mépris & de dériſion. Puiſſent ces vérités, ô mon Dieu ! rendre à la vertu l'honneur & la gloire qui lui ſont dûes, & forcer le monde lui-même à reſpecter des Juſtes qu'il n'eſt pas digne de poſſéder ! *Ave, Maria.*

I. PARTIE. RIEN n'eſt plus grand, & plus digne de reſpect ſur la terre, que la véritable vertu : le monde lui-même eſt forcé d'en convenir. L'élévation des ſentimens, la nobleſſe des motifs, l'empire ſur les paſſions, la patience dans les adverſités, la douceur dans les injures, le mépris de ſoi-même dans les louanges, le courage

dans les difficultés, l'auſtérité dans les plaiſirs, la fidélité dans les devoirs, l'égalité dans tous les événemens de la vie ; en un mot, tout ce que la philoſophie a fait entrer dans l'idée de ſon Sage, ne trouve ſa réalité que dans le Diſciple de l'Evangile. Plus même nos mœurs ſont corrompues, plus nos ſiécles ſont diſſolus, plus une ame juſte, qui ſait conſerver au milieu de la corruption générale ſa juſtice & ſon innocence, mérite l'admiration publique ; & ſi les Payens eux-mêmes reſpectoient ſi fort les Chrétiens dans un tems où tous les Chrétiens étoient ſaints, à plus forte raiſon ceux des Chrétiens, qui ſont encore juſtes parmi nous, ſont dignes de notre vénération & de nos hommages, aujourd'hui où la ſainteté eſt devenue ſi rare parmi les Fidéles.

Il eſt donc bien triſte pour notre miniſtère, que la corruption de nos mœurs nous oblige à faire ici ce que les premiers défenſeurs de la Foi faiſoient autrefois avec tant de dignité devant les tribunaux Payens ; c'eſt-à-dire, l'apologie des ſerviteurs de

Jeſus-Chriſt ; & qu'il faille apprendre à des Chrétiens à honorer ceux qui font profeſſion de l'être : cependant rien n'eſt plus néceſſaire ; & ce qui paroît le plus dominer aujourd'hui dans le langage du monde, ce ſont les cenſures & les dériſions de la piété. J'avoue que le monde ſemble reſpecter la vertu en idée ; mais il mépriſe toujours ceux qui en font profeſſion : il convient que rien n'eſt plus eſtimable qu'une piété ſolide & ſincère ; mais il ſe plaint qu'on ne la trouve nulle part ; & en ſéparant toujours la vertu de ceux qui la pratiquent, il ne fait ſemblant de reſpecter le phantôme de la ſainteté & de la juſtice, que pour avoir plus de droit de mépriſer & de cenſurer le Juſte.

Or, le premier objet ſur lequel tombent d'ordinaire les diſcours du monde contre la vertu, c'eſt ſur la droiture des intentions des gens de bien : comme ce qui paroît de leurs actions donne d'ordinaire peu de priſe à la malignité & à la cenſure, on ſe retranche ſur leurs intentions : on prétend aujourd'hui ſur tout, où ſous

un Prince auſſi grand que religieux, la vertu autrefois étrangère & moquée à la Cour, y eſt devenue la voie la plus ſûre des graces & des récompenſes ; on prétend que c'eſt-là où viſent ceux qui en font une profeſſion publique ; qu'ils ne veulent qu'aller à leurs fins, & que ceux qui paroiſſent les plus ſaints & les plus deſintéreſſés, n'ont par deſſus les autres, que plus d'art & plus d'adreſſe : ſi on leur fait grace ſur la baſſeſſe de ce motif, on leur en préte d'autres auſſi indignes de l'élévation, de la vertu & de la ſincérité chrétienne. Ainſi, qu'une ame touchée de ſes égaremens revienne à Dieu ; ce n'eſt pas Dieu qu'elle cherche, c'eſt le monde par une voie plus fine & plus détournée : ce n'eſt pas la grace qui a changé ſon cœur, c'eſt l'âge qui commence à effacer ſes traits, & qui ne la retire des plaiſirs, que parceque les plaiſirs commencent à la fuir eux-mêmes. Si le zèle embraſſe des œuvres de miſéricorde, ce n'eſt pas qu'on ſoit charitable ; c'eſt qu'on veut devenir important : ſi l'on ſe renferme dans la prière & dans la retraite, ce n'eſt pas

la piété qui craint les périls du monde, c'eſt une ſingularité & une oſtentation qui veut s'en attirer les ſuffrages : enfin, le mérite des plus ſaintes actions eſt toujours dépriſé dans la bouche des mondains, par les ſoupçons dont ils noirciſſent les intentions.

Or, je trouve dans cette témérité trois caractères odieux qui en font ſentir tout le ridicule & toute l'injuſtice : c'eſt une témérité d'indiſcrétion, puiſque vous jugez, vous décidez ſur ce que vous ne pouvez connoître : c'eſt une témérité de corruption, puiſque d'ordinaire on ne ſuppoſe dans les autres que ce qu'on ſent en ſoi-même : enfin, une témérité de contradiction, puiſque vous trouvez injuſtes & inſenſés à votre égard, les mêmes ſoupçons qui vous paroiſſent ſi bien fondés contre votre frère. Ne perdez pas, je vous prie, la ſuite de ces vérités.

Je dis d'abord une témérité d'indiſcrétion. Car, mes Frères, à Dieu ſeul eſt réſervé le jugement des intentions & des penſées : lui ſeul qui voit le ſecret des cœurs, peut en ju-

ger : ils ne ſeront manifeſtés que dans ce jour redoutable où ſa lumière luira dans les ténébres : un voile impénétrable eſt répandu ici bas ſur les profondeurs du cœur humain : il faut donc attendre que le voile ſoit déchiré ; que les paſſions honteuſes qui ſe cachent, comme parle l'Apôtre, ſoient manifeſtées ; & que le myſtère d'iniquité, qui opère en ſecret, ſoit révélé : juſques-là, ce qui ſe paſſe dans le cœur des hommes, caché à notre connoiſſance, eſt interdit à la témérité de nos jugemens : lors même que ce que nous voyons de la conduite de nos frères ne leur eſt pas favorable, la charité nous oblige de ſuppoſer que ce que nous ne voyons pas le rectifie & le répare ; & d'excuſer les défauts des actions qui nous bleſſent, par l'innocence des intentions qui nous ſont cachées. Or, ſi la Religion doit nous rendre indulgens & favorables, même à leurs vices, ſouffriroit-elle que nous fuſſions cruels & inéxorables, même à leurs vertus ?

En effet, mes Frères, ce qui rend ici votre témérité plus injuſte, plus

noire, plus cruelle, c'eſt la nature de vos ſoupçons. Car ſi vous ne ſoupçonniez les gens de bien que de quelqu'une de ces foibleſſes inſéparables de la condition humaine ; de trop de ſenſibilité dans les injures, de trop d'attention à leurs intérêts, de trop d'infléxibilité dans leurs ſentimens ; nous aurions droit de vous répondre, comme nous dirons dans la ſuite, que vous éxigez des gens de bien une éxemption de tout défaut, & un dégré de perfection qui n'eſt pas de cette vie. Mais vous n'en demeurez pas-là : vous attaquez leur probité & la droiture de leur cœur ; vous les ſoupçonnez de noirceur, de diſſimulation, d'hypocriſie ; de faire ſervir à leurs vûes & à leurs paſſions, les choſes les plus ſaintes ; d'être des impoſteurs publics, & de ſe jouer de Dieu & des hommes, & cela ſur les ſeules apparences de la vertu. Quoi, mes Frères ! vous n'oſeriez, après le crime le plus éclatant, porter d'un criminel convaincu, un jugement ſi cruel & ſi odieux ; vous regarderiez plutôt ſa faute comme un de ces malheurs qui peuvent arriver à tous les

hommes, & dont un méchant moment peut nous rendre capables ; & vous le portez d'un homme de bien ? & vous ſoupçonnez du Juſte ſur une vie ſainte & louable, ce que des mœurs ſcandaleuſes & criminelles n'oſeroient vous faire ſoupçonner d'un pécheur ? & vous regardez comme un bon mot contre les ſerviteurs de Dieu, ce qui vous paroîtroit une barbarie contre un homme flétri de mille crimes ? faut-il donc que la vertu ſoit le ſeul crime qui ne mérite point d'indulgence ; qu'il ſuffiſe de ſervir Jeſus-Chriſt pour être indigne de tout ménagement ; & que les ſaintes pratiques de la piété, qui auroient dû attirer du reſpect à votre frère, deviennent les ſeuls titres qui le confondent dans votre eſprit avec les ſcélérats & les impies ?

Je conviens que l'hypocrite eſt digne de l'éxécration de Dieu & des hommes ; que l'abus qu'il fait de la Religion, eſt le plus grand de tous les crimes ; que les dériſions & les ſatyres ſont trop douces pour décrier un vice qui mérite l'horreur du genre humain ; & qu'un théâtre profane a

eu tort de ne donner que du ridicule à un caractère ſi abominable, ſi honteux & ſi affligeant pour l'Egliſe ; & qui doit plutôt exciter les larmes & l'indignation, que la riſée des Fidéles.

Mais je dis que ce déchaînement éternel contre la vertu ; que ces ſoupçons téméraires qui confondent toujours l'homme de bien avec l'hypocrite ; que cette malignité, qui, en faiſant des éloges pompeux de la juſtice, ne trouve preſqu'aucun Juſte qui les mérite : je dis que ce langage, dont on fait ſi peu de ſcrupule dans le monde, anéantit la Religion, & tend à rendre toute vertu ſuſpecte : je dis que par-là vous fourniſſez des armes aux impies, dans un ſiécle où tant d'autres ſcandales n'autoriſent que trop l'impiété. Vous leur aidez à croire qu'il n'y a plus de Juſtes ſur la terre ; que les Saints même qui ont autrefois édifié l'Egliſe, & dont nous honorons la mémoire, n'ont donné aux hommes que le ſpectacle d'une fauſſe vertu, dont ils n'avoient que le phantôme & les apparences ; & que l'Evangile n'a jamais formé que des

Phariſiens & des hypocrites. Comprenez-vous, mes Frères, tout le crime de ces dériſions inſenſées? vous croyez rire de la fauſſe vertu, & vous blaſphémez contre la Religion. Je le répéte; en vous défiant de la ſincérité des Juſtes que vous voyez, l'impie conclut que ceux qui les ont précédés & que nous ne voyons pas, leur étoient ſemblables; que les Martyrs eux-mêmes, qui couroient à la mort avec tant de fermeté, & qui rendoient à la vérité le témoignage le plus éclatant & le moins ſuſpect que l'homme puiſſe lui rendre, n'étoient que des furieux qui cherchoient une gloire humaine par une vaine oſtentation de courage & d'héroïſme; & qu'enfin, la tradition vénérable de tant de Saints, qui de ſiécle en ſiécle ont honoré & édifié l'Egliſe, n'eſt qu'une tradition de fourberie & d'artifice. Et plût à Dieu que ce ne fût ici qu'un emportement de zèle & d'éxagération! ces blaſphêmes, qui font horreur, & qui auroient dû être enſevelis avec le paganiſme, nous avons encore la douleur de les entendre parmi nous. Et vous-mêmes,

qui en frémiſſez, vous les mettez pourtant, ſans le vouloir, dans la bouche de l'impie; ce ſont vos cenſures éternelles de la piété, qui ont rendu en nos jours l'impiété ſi commune & ſi impunie.

Je n'ajoûte pas que par-là tout devient douteux & incertain dans la ſociété. Il n'y a donc plus, ni bonne-foi, ni droiture, ni fidélité parmi les hommes: car s'il ne faut plus compter ſur la ſincérité & ſur la vertu des Juſtes; ſi leur piété n'eſt que le maſque de leurs paſſions, nous ne compterons pas ſans doute plus ſur la probité des pécheurs & des mondains: tous les hommes ne ſeront donc plus que des fourbes & des ſcélérats dont il faudra ſe défier; & ne vivre avec eux, que comme avec des ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils cachent ſous les dehors de l'amitié & de l'humanité, le deſſein, ou de nous tromper, ou de nous perdre. Il n'y a qu'un cœur profondément mauvais & corrompu, qui puiſſe ſuppoſer tant de noirceur & de corruption dans les autres.

Et voilà le ſecond caractère de cet-

te témérité dont nous parlons. Oui, mes Frères, ce fond de malignité, qui voit le crime à travers même les apparences de la vertu, & qui attribue à des œuvres ſaintes des intentions criminelles, ne peut partir que d'une ame noire & corrompue. Comme les paſſions vous ont gâté le cœur, à vous que ce diſcours regarde ; que vous êtes capable de toute duplicité & de toute baſſeſſe ; que vous n'avez rien de droit, rien de noble, rien de ſincère : vous ſoupçonnez aiſément vos frères d'être ce que vous êtes : vous ne ſauriez vous perſuader qu'il y ait encore des cœurs ſimples, ſincères & généreux ſur la terre : vous croyez voir partout ce que vous ſentez en vous-même : vous ne pouvez comprendre que l'honneur, la fidélité, la ſincérité, & tant d'autres vertus toujours fauſſes dans votre cœur, aient quelque choſe de plus vrai & de plus réel, dans le cœur des perſonnes même les plus reſpectables par leur élévation ou par leur caractère : vous reſſemblez aux courtiſans du Roi des Ammonites ; comme ils n'avoient point d'autre occu-

pation que d'être ſans ceſſe attentifs à ſe ſupplanter les uns les autres, & à ſe dreſſer mutuellement des piéges, ils n'eurent pas de peine à croire que David n'alloit pas de meilleure foi avec leur maître. Vous croyez, diſoient-ils à ce Prince, que David penſe à honorer la mémoire de votre père, en vous envoyant des députés qui viennent vous conſoler ſur ſa
2. *Reg.* 10. 3. mort : *Putas quòd propter honorem patris tui miſerit David ad te conſolatores ?* ce ne ſont pas des conſolateurs qu'il vous envoye, ce ſont des eſpions ; c'eſt un fourbe, qui ſous les dehors pompeux d'une ambaſſade honorable & pleine d'amitié, vient faire éxaminer les endroits foibles de votre Royaume, & prendre des meſures
Ibid. pour vous ſurprendre : *Et non ideò ut inveſtigaret & exploraret civitatem.* C'eſt le malheur des Cours ſur-tout : comme on y eſt né & qu'on y vit dans le faux, on croit le voir dans la vertu auſſi-bien que dans le vice : comme c'eſt une ſcène où chacun joue un perſonnage emprunté, on croit que l'homme de bien ne fait qu'y jouer le perſonnage de la vertu : la ſincérité

rité rare ou inutile, y paroît toujours impoſſible.

Un bon cœur, un cœur droit, ſimple & ſincère, ne peut preſque comprendre qu'il y ait des impoſteurs ſur la terre : il trouve dans ſon propre fonds l'apologie de tous les autres hommes, & meſure, par ce qui lui en coûteroit à lui-même pour n'être pas de bonne-foi ce qu'il en doit coûter aux autres. Auſſi, mes Frères, éxaminez ceux qui forment ces ſoupçons affreux & téméraires contre les gens de bien : vous trouverez que ce ſont d'ordinaire des hommes déréglés & corrompus, qui cherchent même à ſe calmer dans leurs diſſolutions, en ſuppoſant que leurs foibleſſes ſont des foibleſſes de tous les hommes ; que ceux qui paroiſſent les plus vertueux, n'ont par deſſus eux que plus d'habileté pour les cacher ; & qu'au fond, ſi on les voyoit de près, on trouveroit qu'ils ſont faits comme les autres hommes : ils font de cette penſée injuſte une reſſource affreuſe à leurs débauches : ils s'affermiſſent dans le déſordre, en y aſſociant tous ceux que la crédulité des peuples ap-

pelle gens de bien : ils ſe font une idée affreuſe du genre humain, pour être moins effrayés de celle qu'ils ſont obligés d'avoir d'eux-mêmes ; & tâchent de ſe perſuader qu'il n'y a plus de vertu, afin que le vice plus commun leur paroiſſe plus excuſable ; comme ſi, ô mon Dieu ! la multitude des criminels pouvoit ôter à votre juſtice le droit de punir le crime.

Mais on a vû tant d'hypocrites, dites-vous, qui ont abuſé ſi long-tems le monde, qu'on regardoit comme des Saints & des amis de Dieu, & qui cependant n'étoient que des hommes pervers & corrompus.

Je l'avoue avec douleur, mes Frères : mais que voulez-vous conclure de-là ? que tous les gens de bien leur reſſemblent ? la conſéquence eſt affreuſe : & où en ſeroit le genre humain, ſi vous raiſonniez ainſi ſur tout le reſte des hommes ? On a vû tant d'épouſes infidéles : n'y a-t-il donc plus de pudeur & de fidélité dans le lien ſacré du mariage ? tant de Magiſtrats ont vendu leur honneur & leur miniſtère : la juſtice & l'intégrité ſont-elles donc bannies de tous les Tribu-

naux ? les hiſtoires nous ont conſervé le ſouvenir de tant de Princes perfides, diſſimulés, ſans foi, ſans honneur ; également infidéles à leurs ennemis, à leurs alliés, à leurs ſujets : la droiture, la vérité, la Religion n'environnent-elles donc plus le trône ? levez les yeux, & regardez le Prince grand & reſpectable, qui l'honore & qui le remplit : les ſiécles paſſés ont vû tant de ſujets diſtingués par leurs noms, par leurs charges, par les bienfaits de leur Souverain, trahir le Prince & la patrie, & entretenir avec l'ennemi des intelligences criminelles : trouveriez-vous le maître que vous ſervez avec tant de zèle & de valeur, équitable, ſi là-deſſus la fidélité d'un chacun de vous lui devenoit ſuſpecte ? pourquoi donc un ſoupçon qui fait horreur envers tous les autres hommes, ne ſera-t-il ſupportable que contre les gens de bien ? pourquoi une conſéquence ridicule par-tout ailleurs, ne ſeroit-elle cenſée que contre la vertu ? La perfidie d'un ſeul Judas vous fait-elle conclure que tous les autres Diſciples fuſſent des traîtres & des infidéles ? l'hypocriſie

de Simon le Magicien prouve-t-elle que la converſion de tous les autres Diſciples qui embraſſoient la Foi, ne fût qu'un artifice pour arriver à leurs fins; & qu'ils ne marchaſſent pas droit, comme lui, dans la voie de Dieu ? quoi de plus injuſte & de plus inſenſé, que de faire à tous un crime de la faute d'un ſeul? Il eſt difficile, je l'avoue, que le vice ne ſe pare quelquefois des apparences de la vertu; que l'ange de ténébres ne ſe transfigure quelquefois en Ange de lumière; & que les paſſions, qui mettent tout en œuvre pour réuſſir, ne s'aviſent pas quelquefois d'appeller à leur ſecours les apparences mêmes de la piété, ſous un régne ſurtout où la piété honorée, eſt preſque le chemin de la fortune & des graces. Mais c'eſt une extravagance de faire retomber ſur toute vertu l'uſage impie que quelques-uns peuvent faire de la vertu même; & de croire que quelques abus découverts dans une profeſſion ſainte & vénérable, deshonorent généralement tous ceux qui l'ont embraſſée. C'eſt, mes Frères, que nous haïſſons tous les hom-

mes qui ne nous reſſemblent pas ; & que nous ſommes ravis de pouvoir condamner la vertu, parceque la vertu elle-même nous condamne.

Mais on y a été ſi ſouvent trompé, dites-vous ; je le veux : mais je vous réponds ; quand même vous vous tromperiez, en ne voulant pas ſoupçonner vos frères, & en rendant à une fauſſe vertu l'eſtime & l'honneur qui ne ſont dûs qu'à la vertu véritable, qu'en ſeroit-il ? que vous arriveroit-il de ſi triſte, de ſi honteux, de votre crédulité ? vous auriez jugé ſelon les régles de la charité, qui ne croit pas facilement le mal, & qui ſe réjouit même des apparences du bien ; ſelon les régles de la juſtice, qui n'eſt pas capable envers les autres d'une malignité dont elle ne voudroit pas qu'on uſât à ſon égard ; ſelon les régles de la prudence, qui ne juge que ſur ce qu'elle voit, & laiſſe au Seigneur le jugement des intentions & des penſées ; enfin, ſelon les régles de la bonté & de l'humanité, qui préſume toujours en faveur de ſes frères. Et qu'y auroit-il dans cette mépriſe qui dût tant vous allarmer ? il

eſt ſi beau de ſe tromper par un motif d'humanité & d'indulgence : ces erreurs font tant d'honneur à un bon cœur : il n'y a que des hommes vrais & vertueux qui en ſoient capables ; mais comme vous ne l'êtes pas, vous aimez encore mieux vous tromper, en dégradant l'homme de bien de l'honneur qui lui eſt dû, qu'en courant riſque de ne pas couvrir l'hypocrite de la confuſion qu'il mérite.

Mais d'ailleurs, d'où vous vient ce zèle & ce déchaînement contre l'abus que l'hypocrite fait de la vertu véritable ? prenez-vous ſi fort à cœur les intérêts de la gloire de Dieu, que vous veuilliez le venger de ces impoſteurs qui le deshonorent ? que vous importe que le Seigneur ſoit ſervi avec un cœur double ou ſincère, vous qui ne le ſervez & qui ne le connoiſſez même pas ? qu'y a-t-il qui vous intéreſſe ſi fort dans la droiture ou dans l'hypocriſie de ſes adorateurs, vous qui ne ſavez pas même comment on l'adore ? Ah ! s'il étoit le Dieu de votre cœur, ſi vous l'aimiez comme votre Seigneur & votre Père, ſi ſa gloire vous étoit chère, on

pardonneroit du moins à un excès de zèle, l'audace avec laquelle vous vous élevez contre l'outrage, que fait à Dieu & à ſon culte, la vertu ſimulée de l'hypocrite. Les Juſtes qui l'aiment & qui le ſervent, auroient, ce ſemble, plus de droit d'éclater contre un abus ſi injurieux á la piété ſincère. Mais vous qui vivez comme les payens qui n'ont point d'eſpérance, abîmé dans le déſordre, & dont toute la vie n'eſt qu'un crime continuel; ah! ce n'eſt pas à vous à prendre les intérêts de la gloire de Dieu contre les fauſſes vertus qui font tant de tort & tant de peine à l'Egliſe: qu'il ſoit ſervi de bonne-foi, ou par pure grimace, ce n'eſt pas une affaire qui vous regarde. D'où vient donc un zèle ſi déplacé? voulez-vous le ſavoir? ce n'eſt pas le Seigneur que vous voulez venger, ce n'eſt pas ſa gloire qui vous intéreſſe, c'eſt celle des gens de bien que vous cherchez à flétrir: ce n'eſt pas l'hypocriſie qui vous bleſſe, c'eſt la piété qui vous déplaît: vous n'êtes pas le cenſeur du vice; vous n'êtes que l'ennemi de la vertu: en un mot, vous ne haïſſez

dans l'hypocrite, que la reſſemblance de l'homme de bien.

En effet, ſi vos cenſures partoient d'un fonds de religion & de zèle véritable, ah ! vous ne rappelleriez qu'avec douleur l'hiſtoire de ces impoſteurs qui ont pu quelquefois réuſſir à tromper le monde : que dis-je ? loin de nous alléguer ces éxemples avec un air triomphant, vous gémiriez du ſcandale dont ils ont affligé l'Egliſe ; loin de vous applaudir lorſque vous nous en renouvellez le ſouvenir, vous ſouhaiteriez que ces triſtes événemens fuſſent effacés de la mémoire des hommes. La Loi maudiſſoit celui qui découvroit la honte & la turpitude de ceux qui lui avoient donné la vie ; mais c'eſt la honte & le deshonneur de l'Egliſe votre mère, que vous expoſez avec plaiſir à la dériſion publique. Prenez-vous ſoin de rappeller certaines circonſtances humiliantes pour votre maiſon, & qui ont deshonoré autrefois le nom & la vie de quelqu'un de vos ancêtres ? ne voudriez-vous pas effacer ces traits odieux des hiſtoires qui les ont conſervés à la poſtérité ? ne regardez-

vous pas, comme les ennemis de votre nom, ceux qui vont fouiller dans les siécles passés, pour y déterrer ces endroits odieux, & les faire revivre dans la mémoire des hommes ? n'opposez-vous pas à leur malignité cette maxime d'équité, que les fautes sont personnelles ; & qu'il est injuste de faire retomber sur tous ceux qui ont porté votre nom, la mauvaise conduite d'un seul qui l'a deshonoré ?

Appliquez-vous la régle à vous-même : l'Eglise est votre maison ; les Justes seuls sont vos proches, vos frères, vos prédécesseurs, vos ancêtres ; eux seuls composent cette famille des premiers-nés à laquelle vous devez être éternellement réuni. Les impies seront un jour comme s'ils n'avoient jamais été ; les liens du sang, de la nature, de la société qui vous unissent à eux, périront ; un cahos immense & éternel les séparera des enfans de Dieu ; ils ne seront plus, ni vos frères, ni vos aïeux, ni vos proches ; ils seront rejettés, oubliés, effacés de la terre des vivans, inutiles aux desseins de Dieu, retranchés pour toujours de son Royaume, &

ne tenant plus par aucun lien à la ſociété des Juſtes, qui ſeront alors ſeuls vos frères, vos ancêtres, votre peuple, votre tribu. Que faites-vous donc en découvrant avec complaiſance l'ignominie de quelque faux juſte qui deshonore leur hiſtoire ? c'eſt votre maiſon, votre nom, vos proches, vos ancêtres que vous deshonorez : vous venez flétrir l'éclat de tant d'actions glorieuſes qui ont rendu leur mémoire immortelle dans tous les ſiécles, par l'infidélité d'un ſeul, qui portant le même nom qu'eux, l'avilit par des mœurs & une conduite fort diſſemblable : c'eſt donc ſur vous-même que retombe cet opprobre ; à moins que vous n'ayez déja renoncé à la ſociété des Saints, & que vous n'aimiez mieux choiſir votre partage éternel avec les impies & les infidéles.

Mais ce qu'il y a ici de plus bizarre dans cette témérité qui veut toujours juger & noircir les intentions ſecrettes des gens du bien, c'eſt qu'en cela vous tombez en contradiction avec vous-mêmes : dernier caractère de cette témérité.

Oui, mes Frères, vous les accuſez d'aller à leurs fins, d'avoir leurs vûes dans les actions les plus ſaintes, & de ne jouer que le perſonnage de la vertu. Mais vous ſied-il, à vous qui vivez à la Cour, de leur faire ce reproche? toute votre vie eſt une feinte éternelle; vous jouez partout un rôle qui n'eſt point le vôtre; vous flattez ceux que vous n'aimez pas; vous rampez devant d'autres que vous mépriſez; vous faites l'empreſſé auprès de ceux de qui vous attendez des graces, quoiqu'au fonds vous regardiez leur faveur avec envie, & que vous les croyiez indignes de leur élévation; en un mot, toute votre vie eſt un perſonnage continuel. Par-tout votre cœur dément votre conduite; par-tout votre viſage eſt la contradiction de vos ſentimens; vous êtes les hypocrites du monde, de l'ambition, de la faveur, de la fortune; & il vous appartient bien après cela de venir accuſer les Juſtes des mêmes feintes, & de faire ſonner ſi haut leur diſſimulation & leur prétendue hypocriſie: quand vous n'aurez rien à vous reprocher là-deſſus, ou

écoutera la témérité de vos cenſures ; ou plutôt vous avez raiſon d'être jaloux de la gloire des artifices & des baſſeſſes, & de trouver mauvais que les Juſtes veuillent ſe mêler d'un art qui vous appartient & qui vous eſt propre.

D'ailleurs, vous vous récriez ſi fort lorſque le monde, trop attentif à vos démarches, interpréte malignement certaines viſites marquées, certaines aſſiduités ſuſpectes, certains regards affectés : vous dites ſi haut alors, que ſi cela eſt ainſi, perſonne ne ſera plus innocent ; qu'il n'y aura plus de femme régulière dans le monde ; que rien n'eſt ſi aiſé que de donner un air de crime aux choſes les plus innocentes ; qu'il faut donc ſe bannir de la ſociété, & s'interdire tout commerce avec le genre humain : vous déclamez alors ſi vivement contre la malignité des hommes, qui ſur des démarches indifférentes, vous prêtent des intentions criminelles. Mais les Juſtes donnent-ils plus de lieu à la témérité des ſoupçons que vous formez contr'eux ? & s'il vous eſt permis d'aller chercher

en eux le crime ſous les apparences mêmes de la vertu, pourquoi trouvez-vous ſi mauvais que le monde oſe le ſuppoſer en vous, & vous croire criminel ſur les apparences du crime même ?

Enfin, lorſque nous vous reprochons, femmes du monde, votre aſſiduité aux ſpectacles, & aux lieux où l'innocence court tant de riſques ; l'indécence & l'immodeſtie de vos parures ; vous nous répondez que vous n'avez point de mauvaiſes intentions, que vous n'en voulez à perſonne ; vous voulez qu'on vous paſſe des mœurs indécentes & criminelles ſur la prétendue innocence de vos intentions que tout dément au-dehors ; & vous ne ſauriez paſſer aux gens de bien des mœurs ſaintes & louables ſur la droiture de leur cœur, dont tout paroît au-dehors vous répondre: vous éxigez qu'on juge vos intentions pures, lorſque vos œuvres ne le ſont pas ; & vous croyez avoir droit de vous perſuader que les intentions des gens de bien ne ſont pas innocentes, lorſque toutes leurs actions le paroiſſent. Ceſſez donc, ou de nous faire

l'apologie de vos vices, ou la cenſure de leur vertu.

C'eſt ainſi, mes Frères, que tout s'empoiſonne entre nos mains, & que tout nous éloigne de Dieu : le ſpectacle même de la vertu, devient pour nous un prétexte de vice ; & les éxemples eux-mêmes de la piété, ſont les écueils de notre innocence. Il ſemble, ô mon Dieu ! que le monde ne nous fournit pas aſſés d'occaſions de nous perdre ; que les éxemples des pécheurs ne ſuffiſent pas pour autoriſer nos égaremens : nous allons leur chercher un appui juſques dans les vertus mêmes des Juſtes.

Mais vous nous direz que le monde n'a pas ſi grand tort de cenſurer ceux qui ſe donnent pour gens de bien ; qu'on en voit tous les jours qui ſont plus vifs que les autres hommes ſur la fortune, plus empreſſés pour le plaiſir, plus délicats ſur les injures, plus fiers dans l'élévation, plus attachés à leurs intérêts. C'eſt ici la ſeconde injuſtice du monde envers les gens de bien : non-ſeulement on interprète malignement leurs intentions, ce qui eſt une témérité ; mais encore on éxa-

gère leurs plus légères imperfections, & c'eſt une inhumanité.

ON peut dire que le monde eſt envers les Juſtes un cenſeur plus ſévère que l'Evangile même ; qu'il éxige d'eux plus de perfection, & que leurs foibleſſes trouvent devant le tribunal des hommes moins d'indulgence, qu'elles n'en trouveront un jour devant le tribunal de Dieu même. II. PARTIE.

Or, je dis que cette attention à éxagérer les défauts les plus légers des gens de bien, ſeconde injuſtice où le monde tombe à leur égard, eſt une inhumanité, par rapport à la foibleſſe de l'homme, à la difficulté de la vertu, & enfin aux maximes du monde même. Ne vous laſſez pas, mes Frères, de m'écouter.

Une inhumanité par rapport à la foibleſſe de l'homme. Oui, mes Frères, c'eſt une illuſion de croire qu'il y ait parmi les hommes des vertus parfaites : ce n'eſt pas la condition de cette vie mortelle : chacun preſque porte dans la piété ſes défauts, ſes humeurs & ſes propres foibleſſes : la grace corrige la nature, mais ne la

détruit pas : l'eſprit de Dieu, qui crée en nous un homme nouveau, y laiſſe encore bien des traits de l'ancien : la converſion finit nos vices, mais n'éteint pas nos paſſions : en un mot, elle forme en nous le Chrétien, mais elle nous laiſſe encore l'homme. Les plus juſtes conſervent donc encore bien des reſtes du pécheur : David, ce modéle de pénitence, mêloit encore à ſes vertus trop d'indulgence pour ſes enfans, & des regards de complaiſance ſur la multitude de ſon peuple & ſur la proſpérité de ſon régne : la mère des enfans de Zébédée, malgré la foi qui l'attachoit à Jeſus-Chriſt, n'avoit rien perdu de ſa vivacité pour l'élévation de ſes enfans, & pour leur aſſurer les premières places dans un Royaume terreſtre : les Apôtres eux-mêmes diſputoient encore entr'eux des rangs & des préſéances : nous ne ſerons parfaitement délivrés de toutes ces misères, que lorſque nous ſerons délivrés de ce corps de mort qui en eſt la ſource. La vertu la plus éclatante a donc toujours ici bas ſes taches & ſes difformités, qu'il ne faut pas regarder

de trop près ; & il y a toujours dans les plus juſtes des endroits par où ils reſſemblent au reſte des hommes. Tout ce qu'on peut donc éxiger de la foibleſſe humaine, c'eſt que les vertus l'emportent ſur les vices, le bon ſur le mauvais ; c'eſt que l'eſſentiel ſoit réglé, & qu'on travaille ſans ceſſe à régler le reſte.

Et certes, mes Frères, pleins de paſſions, comme nous ſommes, dans la condition miſérable de cette vie ; chargés d'un corps de péché qui appéſantit notre ame ; eſclaves de nos ſens & de la chair ; portant au-dedans de nous une contradiction éternelle à la Loi de Dieu ; en proie à mille deſirs qui combattent contre notre ame ; les jouets éternels de notre inconſtance & de l'inſtabilité de notre cœur ; ne trouvant rien en nous qui favoriſe nos devoirs ; vifs pour tout ce qui nous éloigne de Dieu ; dégoûtés de tout ce qui nous en approche ; n'aimant que ce qui nous perd ; ne haïſſant que ce qui nous ſauve ; foibles pour le bien ; toujours prêts pour le mal ; & en un mot, trouvant dans la vertu l'écueil de la vertu même ; doit-

il vous paroître étrange, que des hommes environnés, paîtris de tant de misères, en laiſſent encore paroître quelques-unes; que des hommes ſi corrompus ne ſoient pas toujours également ſaints? & ſi vous aviez de l'équité, ne les trouveriez-vous pas plus dignes d'admiration d'avoir encore quelques vertus, que dignes de cenſure pour conſerver encore quelques vices?

D'ailleurs, Dieu a ſes raiſons en laiſſant encore aux plus gens de bien certaines foibleſſes ſenſibles, qui vous frappent & qui vous révoltent. Premiérement, il veut par-là les humilier, & mettre leur vertu plus en ſûreté en la leur cachant à eux-mêmes. Secondement, il veut ranimer leur vigilance; car il ne laiſſe des Amorrhéens dans la terre de Canaan, c'eſt-à-dire, des paſſions dans le cœur de ſes ſerviteurs, que de peur que délivrés de tous leurs ennemis, ils ne s'endorment dans l'oiſiveté, & dans une dangereuſe confiance. Troiſiémement, il veut exciter en eux un deſir continuel de la patrie éternelle, & leur rendre l'éxil de cette vie plus

amer, par le ſentiment des misères dont ils ne ſauroient obtenir ici bas une entière délivrance. Quatriémement, peut-être auſſi pour ne pas décourager les pécheurs par le ſpectacle d'une vertu trop parfaite, & à laquelle ils croiroient ne pouvoir jamais atteindre. Cinquiémement, c'eſt pour ménager aux Juſtes une matière continuelle de prière & de pénitence, en leur laiſſant une ſource continuelle de péché. Sixiémement, pour prévenir les honneurs exceſſifs que le monde pourroit rendre à leur vertu, ſi elle étoit ſi pure & ſi éclatante, & de peur qu'elle ne trouvât ſa récompenſe ou ſon écueil, dans les vaines louanges des hommes. Que dirai-je enfin? c'eſt peut-être encore pour achever d'endurcir & d'aveugler les ennemis de la piété; vous confirmer, vous qui m'écoutez, par les foibleſſes des gens de bien, dans l'opinion inſenſée qu'il n'y a point de véritable vertu ſur la terre; vous autoriſer dans vos déſordres, en leur en ſuppoſant de ſemblables; & vous rendre inutile tout éxemple de la piété des Juſtes. Vous triomphez des

foibleſſes des gens de bien ; & leurs foibleſſes ſont peut-être des punitions de Dieu ſur vous, & des moyens dont ſa juſtice ſe ſert pour nourrir vos préventions injuſtes contre la vertu, & achever de vous endurcir dans le crime. Dieu eſt terrible dans ſes jugemens ; & la conſommation de l'iniquité eſt d'ordinaire la ſuite de l'iniquité même.

Mais en ſecond lieu, quand la foibleſſe de l'homme ne rendroit pas barbares & inhumaines vos cenſures ſur les défauts qui peuvent reſter encore aux gens de bien, elles le ſeroient par rapport à la difficulté toute ſeule de la vertu.

Car, de bonne-foi, mes Frères, vous paroît-il ſi aiſé de vivre ſelon Dieu, & de marcher dans les voies étroites du ſalut, que vous deviez être ſi impitoyables envers les Juſtes, dès qu'ils s'en écartent un ſeul moment ? eſt-il ſi naturel de ſe renoncer ſans ceſſe ſoi-même, d'être toujours en garde contre ſon propre cœur, d'en vaincre les antipathies, d'en réprimer les panchans, d'en abattre la fierté, d'en fixer l'inconſtance ? eſt-il

ſi facile de retenir les ſaillies de l'eſprit, d'en modérer les jugemens, d'en déſavouer les ſoupçons, d'en adoucir l'aigreur, d'en étouffer la malignité ? eſt-ce une affaire ſi aiſée d'être l'ennemi éternel de ſon propre corps, d'en vaincre la pareſſe, d'en mortifier les goûts, d'en crucifier les deſirs ? eſt-il ſi naturel de pardonner les injures, de ſouffrir les mépris, d'aimer & de combler de biens ceux qui nous font du mal, de ſacrifier ſa fortune pour ne pas manquer à ſa conſcience, de s'interdire des plaiſirs où tous nos panchans nous entraînent, de réſiſter aux éxemples, de ſoutenir tout ſeul le parti de la vertu contre la multitude qui le condamne ? tout cela vous paroît-il ſi aiſé, que ceux qui s'en écartent d'un ſeul point, ne vous ſemblent dignes d'aucune indulgence ? que nous dites-vous vous-mêmes tous les jours ſur les difficultés d'une vie chrétienne, lorſque nous vous propoſons ces régles ſaintes ? eſt-il ſi étonnant qu'un homme qui marche depuis long-tems par des chemins rudes & eſcarpés, chancelle ou tombe même quel-

quefois de laſſitude ou de foibleſſe ?

Barbares que nous ſommes ! & cependant la plus légère imperfection dans les gens de bien, anéantit dans notre eſprit toutes leurs qualités les plus eſtimables ; & cependant, loin de faire grace à leurs foibleſſes en faveur de leur vertu, c'eſt leur vertu elle-même qui nous rend plus cruels & plus inéxorables envers leurs foibleſſes : il ſuffit, ce ſemble, d'être Juſte pour ne mériter plus d'indulgence : nous avons des yeux pour leurs vices ; nous n'en avons plus pour leurs vertus : un moment de foibleſſe efface de notre ſouvenir une vie entière de fidélité & d'innocence.

Mais en quoi, mes Frères, votre injuſtice envers les gens de bien eſt plus cruelle, c'eſt que ce ſont vos éxemples, vos déſordres, vos cenſures elles-mêmes qui les ébranlent, qui les affoibliſſent, qui les forcent quelquefois de vous imiter ; c'eſt la corruption de vos mœurs, qui devient tous les jours le piége le plus dangereux de leur innocence ; ce ſont les dériſions inſenſées que vous faites ſans ceſſe de la vertu, qui les obligent

ſouvent pour les éviter de ſe couvrir des apparences du vice. Et comment voulez-vous que la piété des plus juſtes ſe conſerve toujours pure au milieu des mœurs d'aujourd'hui ; dans un monde pervers, où les uſages ſont des abus, où les bienſéances ſont des crimes, où les paſſions ſont les ſeuls liens de la ſociété, & où les plus ſages & les plus vertueux ſont ceux qui ne retranchent du crime que le ſcandale ? comment voulez-vous que parmi ces dériſions éternelles, qui jettent un ridicule ſur les gens de bien, qui leur font honte de la vertu, qui les forcent ſouvent de contrefaire le vice ; comment voulez-vous qu'au milieu de tant de déſordres, autoriſés par les mœurs publiques, par des applaudiſſemens inſenſés, par des exemples que le rang & les dignités rendent reſpectables, par le ridicule dont on couvre ceux qui oſent en faire ſcrupule, & enfin, par la foibleſſe même de leur cœur ; comment voulez-vous que les Juſtes réſiſtent toujours à ce torrent fatal ; & qu'obligés de ſe roidir ſans ceſſe contre ce cours rapide & impétueux, qui entraîne

tout le reſte des hommes, la force ou l'attention leur manquant un inſtant, ils ne s'y laiſſent pas quelquefois aller eux-mêmes? Vous êtes leurs ſéducteurs; & vous trouvez mauvais qu'ils ſe laiſſent ſéduire? Ne leur reprochez donc plus vos ſcandales qui affoibliſſent leur foi, & qu'ils vous reprocheront devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt; & ne triomphez plus de leurs foibleſſes qui ſont votre ouvrage, & dont ils demanderont un jour vengeance contre vous-mêmes.

Auſſi j'ai dit en dernier lieu, que par rapport à vos maximes mêmes, votre injuſtice envers les gens de bien, ne ſauroit être excuſée de dureté ou d'extravagance; jugez-en vous-même. Vous dites tous les jours qu'un tel avec ſa dévotion ne laiſſe pas d'aller à ſes fins; qu'un autre eſt fort éxact à faire ſa cour; qu'un autre encore a une vertu ſi ſenſible & ſi délicate, qu'une piquûre le bleſſe & le révolte; que celui-ci ne pardonne point; que celle-là n'eſt pas fâchée encore de plaire; qu'une autre a une vertu fort commode, & méne une vie douce & agréable; qu'une autre enfin

enfin eſt toute paîtrie d'humeur & de caprice, & que dans l'enceinte de ſa maiſon, perſonne ne peut compatir avec elle : que ſai-je ? car les diſcours & les ſatyres ne finiſſent pas ſur cet article ; & là-deſſus vous décidez fièrement qu'une dévotion mêlée de tant de défauts ne ſauroit jamais en faire des Saints & les conduire au ſalut : voilà vos maximes. Et cependant lorſque nous venons nous-mêmes vous annoncer ici que la vie mondaine, oiſeuſe, ſenſuelle, diſſipée, & preſque toute profane que vous menez, ne ſauroit être une voie de ſalut, vous nous ſoutenez que vous n'y voyez point de mal ; vous nous accuſez de dureté, & d'outrer les régles & les devoirs de votre état ; vous ne croyez pas qu'il en faille davantage pour ſe ſauver. Mais, mes Frères, de quel côté eſt ici la dureté & l'injuſtice ? vous damnez les gens de bien, parcequ'ils ajoûtent à leur piété quelques endroits qui vous reſſemblent ; parcequ'ils mêlent quelques-uns de vos défauts à une infinité de vertus & de bonnes œuvres, qui les réparent ; & vous vous croyez dans la

voie du ſalut, vous qui n'avez que ces défauts, ſans la piété elle-même qui les purifie ? O homme ! qui êtes-vous donc pour ſauver ceux que le Seigneur condamne, & pour condamner ceux qu'il juſtifie ?

Ce n'eſt pas aſſés, & vous allez voir encore combien peu ſur ce point, vous vous accordez avec vous-mêmes. En effet, lorſque les gens de bien vivent dans une retraite entière; qu'ils ne gardent plus de meſures avec le monde ; qu'ils ſe cachent pour toujours aux yeux du public ; qu'ils quittent même certaines places de faveur & de diſtinction ; qu'ils ſe dépouillent de leurs charges & de leurs dignités, pour vaquer uniquement à leur ſalut ; qu'ils ménent une vie de larmes, de prière, de mortification, de ſilence ; (& ces éxemples, notre ſiécle a été aſſés heureux pour vous en fournir ;) qu'avez-vous dit alors ? qu'ils pouſſoient les choſes trop loin ; qu'on leur donnoit des conſeils violens ; que leur zèle n'étoit pas ſelon la ſcience ; que ſi tout le monde les imitoit, les devoirs publics ſeroient négligés ; que perſonne ne rendroit plus à la patrie

& à l'Etat, les ſervices dont il ne peut ſe paſſer ; qu'il ne faut point tant de ſingularité ; & que la véritable dévotion, c'eſt de vivre uniment, & de remplir les devoirs de l'état où Dieu nous a placés : voilà vos maximes. Mais d'un autre côté, lorſque les gens de bien accordent avec la piété les devoirs de leur état, & les intérêts innocens de leur fortune ; qu'ils gardent encore certaines meſures de bienſéance & de ſociété avec le monde ; qu'ils paroiſſent aux lieux d'où leur rang ne leur permet pas de ſe bannir ; qu'ils participent encore à certains plaiſirs publics que la ſituation où ils ſe trouvent leur rend inévitables ; en un mot, qu'ils ſont prudens dans le bien, & ſimples dans le mal : ah ! vous dites alors qu'ils ſont faits comme les autres hommes ; qu'à ce prix-là il vous paroît fort aiſé de ſervir Dieu ; qu'il n'y a rien dans leur dévotion qui vous faſſe peur ; & que vous ſeriez bientôt un grand Saint, s'il n'en falloit pas davantage. La vertu a beau paroître ſous différentes faces, il ſuffit qu'elle ſoit vertu, pour vous déplaire & mériter vos

cenſures. Accordez-vous donc avec vous-mêmes : vous voulez que les gens de bien ſoient faits comme vous, & vous les condamnez dès qu'ils vous reſſemblent.

Vous renouvellez l'injuſtice & la dureté des Juifs de notre Evangile. Lorſque Jean-Baptiſte parut dans le déſert, revétu de poil de chameau, ne mangeant ni ne buvant, & donnant à la Judée le ſpectacle d'une vertu plus auſtère que celle de tous les Juſtes & de tous les Prophétes qui l'avoient précédé ; ils regardoient, dit Jeſus-Chriſt, l'auſtérité de ſes mœurs comme l'illuſion d'un eſprit impoſteur, qui le ſéduiſoit & ne le pouſſoit à ces excès, que pour lui faire trouver dans la vanité le dédommagement de ſa pénitence. Le Fils de l'Homme au contraire, vint enſuite, continue le Sauveur, mangeant & buvant ; leur propoſant dans ſa conduite le modéle d'une vertu plus à portée de la foibleſſe humaine ; & pour ſervir d'éxemple à tous, menant une vie ſimple & commune que tous puſſent imiter : eſt-il plus à couvert de leurs cenſures ? ah ! ils le font

paſſer pour un homme de plaiſir & de bonne chère, & la condeſcendance de ſa vertu n'eſt plus dans leur eſprit, qu'un relâchement qui la flétrit & la deshonore. Les vertus les plus diſſemblables ne réuſſiſſent qu'à s'attirer les mêmes reproches. Ah ! mes Frères, que les gens de bien ſeroient à plaindre, s'ils avoient à être jugés devant le Tribunal des hommes ! mais ils ſavent que le monde qui les juge, eſt déja lui-même jugé.

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, mes Frères, dans la ſévérité avec laquelle vous condamnez les plus légères imperfections des gens de bien, c'eſt que ſi un pécheur célébre & ſcandaleux, après une vie entière de crime & d'excès, donne ſeulement au lit de la mort quelques foibles marques de repentir ; s'il prononce ſeulement le nom d'un Dieu qu'il n'a jamais connu, & qu'il a toujours blaſphémé ; s'il conſent enfin, après bien des délais & des répugnances, à recevoir les graces & les derniers remédes de l'Egliſe, qu'on n'oſoit même lui propoſer ; ah ! vous le rangez parmi les Saints : vous dites qu'il

a fait une mort chrétienne, qu'il s'eſt reconnu, qu'il a demandé pardon à Dieu ; & là-deſſus vous eſpérez tout de ſon ſalut, & vous ne doutez plus que le Seigneur ne lui ait fait miſéricorde ? Quelques marques forcées de religion qu'on lui a arrachées, ſuffiſent, ſelon vous, pour lui aſſurer le Royaume de Dieu, où rien de ſouillé n'entrera ; ſuffiſent, dis-je, malgré les déſordres & les abominations de toute ſa vie ; & une vie entière de vertu ne ſuffit pas dans votre eſprit pour l'aſſurer à une ame fidéle, dès qu'elle y mêle les plus petites infidélités : vous ſauvez l'impie ſur les ſignes les plus frivoles & les plus équivoques de la piété ; & vous damnez le Juſte ſur les marques les plus légères & les plus excuſables de l'humanité & de la foibleſſe.

Je pourrois ajoûter, mes Frères, qu'à ne conſulter même que vos propres intérêts, les imperfections des gens de bien devroient vous trouver plus indulgens & plus favorables. Car, mes Frères, eux ſeuls vous épargnent, cachent vos vices, adouciſſent vos défauts, excuſent vos fau-

tes, relévent ce qu'il y a de louable dans vos vertus : tandis que le monde, que vos égaux, que vos envieux, que vos concurrens, que vos amis prétendus peut-être diminuent vos talens & vos ſervices, parlent avec mépris de vos bonnes qualités, donnent du ridicule à vos défauts, comptent vos malheurs parmi vos fautes, éxagèrent vos fautes mêmes, empoiſonnent vos diſcours & vos démarches les plus innocentes; les gens de bien tout ſeuls vous excuſent, vous juſtifient, ſont les apologiſtes de vos vertus, ou les ſages diſſimulateurs de vos vices; eux ſeuls rompent les entretiens, où votre gloire & votre réputation ſont attaquées; eux ſeuls ne ſe joignent point au public contre vous; & ils ſont les ſeuls pour qui vous manquez d'humanité, & à qui vous ne pardonnez pas même les vertus qui les rendent eſtimables. Ah! mes Frères, rendez-leur du moins ce qu'ils vous prétent; épargnez vos protecteurs & vos apologiſtes; & n'infirmez pas en les décriant, les ſeuls témoignages favorables qui vous reſtent parmi les hommes.

Mais je n'en dis pas assés : non-seulement les gens de bien ne se joignent point à la malignité du public contre vous, mais eux seuls sont vos amis véritables ; eux seuls sont touchés de vos maux, sensibles à vos égaremens, occupés de votre salut ; ils vous portent dans le cœur ; en excusant vos passions & vos désordres devant les hommes, ils en gémissent tous les jours devant Dieu ; ils lévent les mains au Ciel pour vous ; ils sollicitent votre conversion ; ils demandent graces pour vos crimes ; & vous ne sauriez rendre justice à leur vertu & à leur innocence ? ah ! ils peuvent faire au Seigneur contre vous les mêmes plaintes que lui faisoit autrefois le Prophéte Jérémie contre les Juifs de son tems, censeurs injustes de sa piété & de sa conduite. Seigneur, disoit cet homme de Dieu, écoutez les discours & les censures que les ennemis de votre nom répandent contre moi : *Attende, Domine, ad me, & audi vocem adversariorum meorum.* Est-ce ainsi, ô mon Dieu ! qu'ils me rendent le bien pour le mal ; qu'ils payent d'ingratitude & d'inhumanité

Jerem. 18. 19.

la ſincérité de ma tendreſſe pour eux, & que les piéges qu'ils me tendent tous les jours, ſont le ſeul prix de mon zèle pour leur ſalut ? *Numquid redditur pro bono malum, quia foderunt foveam animæ meæ ?* Vous m'êtes témoin, Seigneur, que je ne parois en votre préſence que pour vous parler en leur faveur : vous ſavez que mes larmes ne coulent devant vous que pour effacer leurs crimes ; que mes prières ne montent juſqu'à votre Trône que pour attirer ſur eux vos miſéricordes éternelles : vous vous ſouvenez, Dieu de nos pères, de tous les ſoupirs que j'ai répandus à vos pieds pour détourner votre colère prête à éclater ſur leurs têtes, avec quelle douleur je les ai vûs courir à leur perte, & combien leurs prévarications m'ont toujours trouvé plus ſenſible que leur mépris & leurs dériſions injuſtes : *Recordare quòd ſteterim in conſpectu tuo, ut loquerer pro eis bonum, & averterem indignationem tuam ab eis.* *Ibid.* ℣. 20. *Ibid.*

Vous ſentez ſans doute là-deſſus, mes Frères, toute l'injuſtice de votre conduite : mais que ſeroit-ce, ſi en

achevant ce que je m'étois d'abord propoſé, je vous montrois que non-ſeulement vous donnez aux bonnes œuvres des gens de bien, des motifs corrompus; ce qui eſt une témérité : non-ſeulement vous éxagérez leurs plus légères foibleſſes; ce qui eſt une inhumanité : mais encore quand vous n'avez rien à dire contre la droiture de leurs intentions, & que leurs défauts ne donnent point de priſe à vos cenſures, vous vous retranchez à donner du ridicule même à leur vertu; ce qui eſt une impiété.

Oui, mes Frères, une impiété. Vous faites de la Religion un jeu, une ſcène comique; vous la traduiſez encore comme autrefois les payens ſur un théâtre infâme; & là, vous expoſez à la riſée des ſpectateurs ſes myſtères ſaints, & ce que la terre a de plus ſacré & de plus reſpectable. Vous pouvez excuſer vos paſſions ſur la foibleſſe du tempérament, & ſur la fragilité humaine; mais vos dériſions de la vertu ne ſauroient trouver d'excuſe que dans un mépris impie de la vertu même : cependant ce langage d'irreligion & de

blaſphême ſi autoriſé dans le monde, n'eſt plus qu'un enjouement, un jeu d'eſprit, un langage dont la vanité elle-même s'honore.

Mais, mes Frères, par-là vous perſécutez la vertu, & vous vous la rendez inutile à vous-mêmes; vous deshonorez la vertu, & vous la rendez inutile aux autres; vous tentez la vertu, & vous la rendez inſoutenable à elle-même.

Vous perſécutez la vertu, & vous vous la rendez inutile à vous-mêmes. Oui, mon cher Auditeur, l'éxemple des gens de bien étoit un moyen de ſalut que la bonté de Dieu vous avoit préparé : or, ſa juſtice indignée des dériſions que vous faites de ſes miſéricordes ſur ſes ſerviteurs, les retire à jamais de vous; & il vous punit du mépris que vous faites de la piété, en vous refuſant le don de la piété même. Les Rois de la terre vengent avec éclat les injures qu'on fait à leurs ſtatues; parceque ce ſont des monumens publics & ſacrés qui les repréſentent, & qui expriment au naturel la majeſté de leurs traits & de leur viſage. Mais les Juſtes ſont ici-

bas les ſtatues vivantes du grand Roi, les images véritables d'un Dieu ſaint ; c'eſt en eux qu'il peint la majeſté de ſes traits les plus purs & les plus brillans ; & il frappe toujours d'un anathême éternel les ſacriléges qui oſent en faire le ſujet de leurs dériſions & de leurs outrages.

D'ailleurs, quand même le Seigneur, pour punir vos dériſions de la piété, ne vous refuſeroit pas le don ineſtimable de la piété même, elles vous forment un reſpect humain invincible, qui ne vous permettra jamais d'en prendre le parti. Car, je vous prie ; ſi jamais laſſé du monde, de vos déſordres, de vous-même, vous voulez revenir à Dieu, & ſauver votre ame que vous perdez, comment oſerez-vous vous déclarer pour la piété, vous qui en avez fait ſi ſouvent des plaiſanteries publiques & prophanes ? comment pourrez-vous vous faire une gloire des devoirs de la Religion, vous à qui on entend dire tous les jours, qu'on perd l'eſprit dès qu'on devient dévot ; qu'un tel & une telle avoient mille bonnes qualités, qui les faiſoient ſou-

haiter partout ; mais que la dévotion les a gâtés à un point qu'ils ſont devenus inſupportables ; qu'ils affectent de ſe donner du ridicule ; qu'il ſemble qu'il faut renoncer au ſens commun dès qu'on a levé l'étendart de la piété ; que le Seigneur vous préſerve de cette manie ; que vous tâchez d'être honnête homme ; mais que Dieu merci, vous n'êtes pas dévot. Quel langage ! c'eſt-à-dire, que Dieu merci, vous êtes marqué d'avance du caractère des réprouvés ; que vous pouvez bien vous répondre que vous ne changerez point, & que vous mourrez tel que vous êtes. Quelle impiété ! & c'eſt parmi des Chrétiens, qu'on tient tous les jours ces diſcours avec oſtentation & avec complaiſance !

Ah, mes Frères ! permettez ici une réfléxion à ma douleur. Les Patriarches, ces hommes ſi vénérables, ſi puiſſans, même ſelon le monde, ne ſe faiſoient connoître aux Rois & aux peuples des différens pays où l'ordre du Seigneur les conduiſoit, que par ces termes religieux : Je crains le Seigneur : *Timeo Deum.* Ils ne ſe renommoient pas par la grandeur de

leur race, dont l'origine touchoit encore à celle de l'univers, par la gloire de leurs ancêtres, par l'éclat du sang d'Abraham, de cet homme le vainqueur des Rois, le modéle de tous les Sages de la terre, & le seul héros dont le monde pouvoit alors se glorifier. Nous craignons le Seigneur; c'étoit-là leur titre le plus pompeux, leur noblesse la plus auguste, le seul caractère par où ils vouloient être distingués de tous les autres hommes; c'étoit le signe magnifique qui paroissoit à la tête de leurs tentes & de leurs troupeaux, qui brilloit dans leurs étendars, & qui portoit partout avec eux la gloire de leur nom, & celle du Dieu de leurs pères. Et nous, mes Frères, nous nous défendons de la réputation d'homme juste & craignant Dieu, comme d'un titre de honte & d'infamie : nous étalons avec orgueil les vaines distinctions du rang & de la naissance : les marques frivoles de nos noms & de nos dignités, nous précédent, nous annoncent partout; & nous cachons le signe glorieux du Dieu de nos pères, & nous nous glorifions même de n'être pas

du nombre de ceux qui le craignent & qui l'adorent. O Dieu ! laiſſez donc à ces hommes inſenſés une gloire ſi affreuſe : confondez leur extravagance & leur impiété, en permettant qu'ils ſe glorifient juſqu'à la fin de leur confuſion & de leur ignominie.

Ce n'eſt pas tout, mes Frères : non-ſeulement par ces dériſions déplorables vous vous rendez la vertu inutile à vous-mêmes, vous la rendez encore odieuſe & inutile aux autres ; c'eſt-à-dire, non-ſeulement vous vous fermez à vous-mêmes toutes les voies de votre retour à Dieu, vous les fermez encore à une infinité d'ames que la grace preſſe en ſecret de ſortir de leurs crimes & de vivre chrétiennement ; qui n'oſent ſe déclarer de peur de s'expoſer à vos railleries profanes ; qui ne craignent dans une nouvelle vie que le ridicule que vous donnez à la vertu ; qui n'oppoſent en ſecret que ce ſeul obſtacle à la voix du Ciel qui les appelle ; & balancent dans la grande affaire de l'éternité, entre les jugemens de Dieu & vos dériſions inſenſées.

C'eſt-à-dire, que par-là vous anéan-

tiſſez le fruit de l'Evangile que nous annonçons, & rendez notre miniſtère inutile : vous ôtez à la Religion ſa terreur & ſa majeſté, & répandez ſur tout l'extérieur de la piété, un ridicule qui retombe ſur la Religion même : vous perpétuez dans le monde les préjugés contre la vertu, & maintenez parmi les hommes l'illuſion la plus univerſelle dont le démon ſe ſert pour les ſéduire, qui eſt de traiter la piété de travers & de folie : vous autoriſez les blaſphêmes des libertins & des impies : vous accoutumez les pécheurs à ſe faire du vice & du déréglement, un ſujet d'oſtentation & de gloire ; & à regarder la débauche comme un bon air, en l'oppoſant au ridicule de la vertu. Que dirai-je enfin ? par vous la piété devient la fable du monde, le jouet des impies, la honte des pécheurs, le ſcandale des foibles, l'écueil même des Juſtes : par vous le vice eſt en honneur, la vertu eſt avilie, les vérités s'affoibliſſent, la Foi s'éteint, la Religion s'anéantit, la corruption gagne ; & comme le Prophéte l'avoit prédit, la déſolation perſévère juſ-

qu'à la conſommation & la fin.

Ajoûtons encore ; par vous la vertu devient inſoutenable à elle-même : vos dériſions deviennent l'écueil de la piété même des Juſtes ; vous ébranlez leur foi ; vous découragez leur zèle ; vous ſuſpendez leurs bons deſirs ; vous étouffez dans leur cœur les plus vives impreſſions de la grace ; vous les arrêtez ſur mille démarches de ferveur & de vertu, qu'ils n'oſent expoſer à l'impiété de vos cenſures ; vous les obligez malgré eux de ſe conformer encore à vos uſages & à vos maximes qu'ils déteſtent, à rabattre de leur retraite, de leurs auſtérités, de leurs prières ; & à ne conſacrer à ces devoirs que des momens dérobés qui puiſſent échapper à vos regards & à vos railleries ; & par-là, vous privez l'Egliſe de l'édification de leurs éxemples ; les foibles, du ſecours qu'ils y trouveroient ; les pécheurs, de la confuſion qui leur en reviendroit ; les Juſtes, d'une conſolation qui les ſoutiendroit ; & la Religion, d'un ſpectacle qui l'honore.

Hélas, mes Frères ! les tyrans ne faiſoient autrefois des dériſions pu-

bliques des Chrétiens, qu'en leur reprochant leurs ſuperſtitions prétendues : ils ſe moquoient des honneurs publics qu'ils leur voyoient rendre à Jeſus-Chriſt, à un Crucifié, & de la préférence qu'ils lui donnoient ſur Jupiter & ſur les dieux de l'Empire, dont la pompe & la magnificence des Temples & des autels, l'ancienneté des loix, & la majeſté des Céſars, rendoient le culte reſpectable ; du reſte, ils donnoient des éloges publics à leurs mœurs ; ils admiroient leur modeſtie, leur frugalité, leur charité, leur patience, leur vie innocente & mortifiée, leur éloignement des cirques & des plaiſirs publics ; ils ne pouvoient s'empêcher de regarder avec vénération les mœurs ſages, retirées, pudiques, douces, bienfaiſantes de ces hommes ſimples & fidéles. Vous au contraire plus inſenſés, vous ne trouvez pas mauvais qu'ils adorent Jeſus-Chriſt, & qu'ils mettent dans le myſtère de la Croix leur confiance & leur ſalut ; mais vous trouvez ridicule qu'ils s'interdiſent les plaiſirs publics, qu'ils vivent dans la pratique de la retraite, de la mortifi-

cation, de la prière ; mais vous les trouvez dignes de vos dérisions & de vos censures, parcequ'ils sont humbles, simples, chastes & modestes ; & la vie chrétienne qui a pu trouver des admirateurs jusques parmi les tyrans, ne trouve auprès de vous que des traits moqueurs & des railleries profanes.

Quelle folie, mes Frères ! de ne trouver dignes de risée dans un monde, qui n'est lui-même tout entier, qu'un amas de niaiseries & d'extravagances ; de n'y trouver dignes de risée que ceux qui en connoissent le frivole, & qui ne pensent qu'à se mettre à couvert de la colère à venir ! quelle folie de ne mépriser dans les hommes que les seules qualités qui les rendent agréables à Dieu, respectables aux Anges, utiles à leurs frères ! quelle folie de croire qu'un bonheur ou un malheur éternel nous attend, & de trouver ridicules ceux qu'un si grand intérêt occupe !

Respectons la vertu, mes Frères ; elle seule sur la terre mérite notre admiration & nos hommages : si nous sommes encore trop foibles pour en

remplir les devoirs, ſoyons aſſés équitables pour en eſtimer l'éclat & l'innocence ; ſi nous ne pouvons pas vivre comme les Juſtes, ſouhaitons de le devenir, envions leur deſtinée ; ſi nous ne pouvons pas encore imiter leurs éxemples, regardons les dériſions de la vertu, non-ſeulement comme des blaſphêmes contre l'Eſprit-ſaint, mais comme des outrages faits à l'humanité, que la vertu toute ſeule honore ; reprochons-nous les vices qui ne nous permettent pas de reſſembler aux gens de bien, loin de leur reprocher les vertus qui nous les rendent diſſemblables ; en un mot, par notre reſpect véritable pour la piété, méritons d'obtenir un jour le don de la piété même.

Et vous, mes Frères, qui ſervez le Seigneur, ſouvenez-vous que les intérêts de la vertu ſont entre vos mains ; que les foibleſſes, que les taches que vous y mêlez, deviennent, pour ainſi dire, les taches de la Religion même : comprenez tout ce que le monde attend de vous, & quels engagemens vous contractez envers le public, lorſque vous vous décla-

rez pour le parti de la piété, & avec quelle dignité, quelle fidélité, quelle élévation vous devez ſoutenir le caractère & le perſonnage de ſerviteur de Jeſus-Chriſt. Oui, mes Frères, ſoutenons avec majeſté les intérêts de la vertu, & les regards de ceux qui la mépriſent : achetons le droit d'être inſenſibles à leurs cenſures, en n'y donnant point de lieu : forçons le monde de reſpecter ce qu'il ne ſauroit aimer : ne faiſons pas de la profeſſion ſainte de la piété, un gain ſordide, un vil intérêt, une vie d'humeur & de caprice, un titre de molleſſe & d'oiſiveté, une ſingularité qui nous honore, un entêtement qui nous flatte, un eſprit de diviſion qui nous ſépare : faiſons-en le prix de l'éternité, la voie du Ciel, la régle de nos devoirs, la réparation de nos crimes, un eſprit de modeſtie qui nous cache, une componction qui nous humilie, une douceur qui nous rapproche de nos frères, une charité qui les ſouffre, une indulgence qui les attire, un eſprit de paix qui nous les lie ; & enfin, une union de cœurs, de deſirs, d'affections, de biens & de maux ſur

la terre, qui ſera l'image & l'eſpérance de cette union éternelle, que la charité doit conſommer dans le ciel.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA QUATRIÉME SEMAINE DE CARÊME.

Sur la mort.

Cùm appropinquaret Jeſus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris ſuæ.

Jeſus étant près de la porte de la Ville, il arriva qu'on portoit en terre un mort, qui étoit le fils unique de ſa mère. Luc. 7. 12.

JAMAIS mort fut-elle accompagnée de circonſtances plus touchantes ? C'eſt un fils unique, le ſeul ſucceſſeur du nom, des titres, de la fortune de ſes ancêtres, que la mort enléve à une mère veuve & déſolée : elle le lui ravit dans la fleur de l'âge, & à l'entrée preſque de la vie ; en un tems où échappé aux accidens de

l'enfance, & parvenu à ce premier dégré de force & de raiſon, qui commence l'homme, il paroiſſoit le moins expoſé aux ſurpriſes de la mort, & laiſſoit enfin reſpirer la tendreſſe maternelle de toutes les frayeurs qui ſuivent les progrès incertains de l'éducation. Les citoyens en foule accourent mêler leurs larmes à celles de cette mère déſolée : aſſidus à ſes côtés, ils cherchent à diminuer ſa douleur, par la conſolation de ces diſcours vagues & communs, qu'une triſteſſe profonde n'écoute guères ; ils entourent avec elle le triſte cercueil ; ils parent les obſéques de leur deuil & de leur préſence : l'appareil de cette pompe funébre eſt pour eux un ſpectacle ; mais eſt-il une inſtruction ? ils en ſont frappés, attendris ; mais en ſont-ils moins attachés à la vie ? & le ſouvenir de cette mort ne va-t-il pas périr dans leur eſprit, avec le bruit & la décoration des funérailles ?

A de ſemblables éxemples, mes Frères, nous apportons tous les jours les mêmes diſpoſitions. Les ſentimens qu'une mort inopinée réveille dans

dans nos cœurs, ſont des ſentimens d'une journée, comme ſi la mort elle-même devoit être l'affaire d'un jour. On s'épuiſe en vaines réfléxions ſur l'inconſtance des choſes humaines; mais l'objet qui nous frappoit, une fois diſparu, le cœur redevenu tranquille ſe trouve le même. Nos projets, nos ſoins, nos attachemens pour la terre, ne ſont pas moins vifs, que ſi nous travaillions pour des années éternelles : & au ſortir d'un ſpectacle lugubre, où l'on a vû quelquefois la naiſſance, la jeuneſſe, les titres, la réputation fondre tout d'un coup, & ſe perdre pour toujours dans le tombeau; on rentre dans le monde, plus occupé, plus empreſſé que jamais de tous ces vains objets, dont on vient de voir de ſes propres yeux, & toucher preſque de ſes mains le néant & la pouſſière.

Cherchons donc aujourd'hui les raiſons d'un égarement ſi déplorable. D'où vient que les hommes s'occupent ſi peu de la mort, & que cette penſée fait ſur eux des impreſſions ſi peu durables ? le voici : l'incertitude de la mort nous amuſe, & en éloigne

le ſouvenir de notre eſprit ; la certitude de la mort nous effraie, & nous oblige à détourner les yeux de cette triſte image : ce qu'elle a d'incertain, nous endort & nous raſſure ; ce qu'elle a de terrible & de certain, nous en fait craindre la penſée. Or, je veux aujourd'hui combattre la dangereuſe ſécurité des premiers ; & l'injuſte frayeur des autres. La mort eſt incertaine ; vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, & de vous y laiſſer ſurprendre : la mort eſt certaine ; vous êtes donc inſenſé d'en craindre le ſouvenir, & vous ne devez jamais la perdre de vûe. Penſez à la mort, parceque vous ne ſavez à quelle heure elle arrivera ; penſez à la mort, parcequ'elle doit arriver : c'eſt le ſujet de ce diſcours. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LE premier pas que l'homme fait dans la vie, eſt auſſi le premier qui l'approche du tombeau : dès que ſes yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui eſt prononcé ; & comme ſi c'étoit pour lui un crime de vivre, il ſuffit qu'il vive, pour mériter de

mourir. Ce n'étoit point-là notre première deſtinée : l'Auteur de notre être avoit d'abord animé notre boue d'un ſouffle d'immortalité : il avoit mis en nous un germe de vie, que la révolution des tems & des années n'auroit, ni affoibli, ni éteint : ſon ouvrage étoit concerté avec tant d'ordre, qu'il eût pu défier la durée des ſiécles, & que rien d'étranger n'en eût pu jamais diſſoudre, ni altérer même l'harmonie : le péché ſeul ſécha ce germe divin, renverſa cet ordre heureux, arma toutes les créatures contre l'homme ; & Adam devint mortel, dès qu'il devint pécheur : *C'eſt par le péché*, dit l'Apôtre, *que la mort eſt entrée dans le monde.* Rom. 5. 12.

Nous la portons donc tous, en naiſſant, dans le ſein : il ſemble que nous avons ſucé dans les entrailles de nos mères, un poiſon lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici bas, les uns plus, les autres moins ; mais qui finit toujours par le trépas : nous mourons tous les jours ; chaque inſtant nous dérobe une portion de notre vie, & nous avance d'un pas vers le tom-

beau : le corps dépérit, la ſanté s'uſe, tout ce qui nous environne nous détruit ; les alimens nous corrompent, les remédes nous affoibliſſent ; ce feu ſpirituel qui nous anime au dedans, nous conſume, & toute notre vie n'eſt qu'une longue & pénible agonie. Or, dans cette ſituation, quelle image devroit être plus familière à l'homme, que celle de la mort? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triſte objet ? & le plus ou le moins que nous avons à vivre, fait-il une différence aſſés grande, pour nous regarder comme immortels ſur la terre ?

Il eſt vrai que la meſure de nos deſtinées n'eſt pas égale : les uns voyent croître en paix juſqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années, & héritiers des bénédictions de l'ancien tems, ils meurent pleins de jours, au milieu d'une nombreuſe poſtérité ; les autres, arrêtés dès le milieu de leur courſe, voyent, comme le Roi Ezéchias, les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore floriſſant, & *cherchent en vain, comme lui, le reſte de*

Is. 38. 10.

leurs années ; enfin, il en eſt qui ne font que ſe montrer à la terre, qui finiſſent du matin au ſoir, & qui ſemblables à la fleur des champs, ne mettent preſque point d'intervalle entre l'inſtant qui les voit éclore, & celui qui les voit ſécher & diſparoître. Le moment fatal marqué à chacun, eſt un ſecret écrit dans le livre éternel que l'Agneau ſeul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous, incertains de la durée de nos jours ; & cette incertitude, ſi capable toute ſeule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance : nous ne ſongeons point à la mort, parceque nous ne ſavons où la placer dans les différens âges de notre vie : nous ne regardons pas même la vieilleſſe comme le terme du moins ſûr & inévitable : le doute ſi l'on y parviendra, qui devroit, ce ſemble, borner en deça nos eſpérances, fait que nous les étendons même au-delà de cet âge : notre crainte ne pouvant poſer ſur rien de certain, n'eſt plus qu'un ſentiment vague & confus, qui ne porte ſur rien du tout ; de ſorte que l'incertitude qui ne devroit tomber

que ſur le plus ou le moins, nous rend tranquilles ſur le fonds même.

Or je dis d'abord, mes Frères, que de toutes les diſpoſitions, c'eſt ici la plus téméraire & la moins ſenſée : j'en appelle à vous-mêmes. Un malheur qui peut arriver chaque jour, eſt-il plus à mépriſer qu'un autre qui ne vous menaceroit qu'au bout d'un certain nombre d'années ? quoi ? parcequ'on peut vous redemander votre ame à chaque inſtant, vous la poſſéderiez en paix, comme ſi vous ne deviez jamais la perdre ? parceque le péril eſt toujours préſent, l'attention ſeroit moins néceſſaire ? & dans quelle autre affaire que celle du ſalut, l'incertitude devient-elle une raiſon de ſécurité & de négligence ? la conduite de ce ſerviteur de l'Evangile, qui ſous prétexte que ſon maître tardoit de revenir, & qu'il ignoroit l'heure de ſon arrivée, uſoit de ſes biens, comme n'en devant plus rendre compte, vous paroît-elle fort prudente ? de quels autres motifs Jeſus-Chriſt s'eſt-il ſervi pour nous exhorter à veiller ſans ceſſe ? & qu'y a-t-il dans la Religion de plus propre à réveiller

notre vigilance, que l'incertitude de ce dernier jour?

Ah, mes Frères! si l'heure étoit marquée à chacun de nous; si le Royaume de Dieu venoit avec observation; si en naissant nous portions écrit sur notre front, le nombre de nos années & le jour fatal qui les verra finir, ce point de vûe fixe & certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperoit, nous troubleroit, ne nous laisseroit pas un moment tranquilles: nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous: cette image toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégoûteroit de tout; nous rendroit les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge & ennuyeux: ce moment terrible, que nous ne pourrions plus perdre de vûe, réprimeroit nos passions, éteindroit nos haines, désarmeroit nos vengeances, calmeroit les révoltes de la chair, viendroit se mêler à tous nos projets; & notre vie ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis & connus, ne seroit qu'une

préparation à ce dernier moment. Sommes-nous ſages, mes Frères ? la mort, vûe de loin à un point ſûr & marqué, nous effrayeroit, nous détacheroit du monde & de nous-mêmes, nous rappelleroit à Dieu, nous occuperoit ſans ceſſe ; & cette même mort incertaine, qui peut arriver chaque jour, chaque inſtant ; & cette mort qui doit nous ſurprendre, qui doit venir quand nous y penſerons le moins ; & cette mort qui eſt peut-être à la porte, ne nous occupe point, nous laiſſe tranquilles : que dis-je ? nous laiſſe toutes nos paſſions, tous nos attachemens criminels, toute notre vivacité pour le monde, pour les plaiſirs, pour la fortune ; & parcequ'il n'eſt pas ſûr ſi nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme ſi nos années devoient être éternelles.

Remarquez en effet, mes Frères, que cette incertitude eſt accompagnée de toutes les circonſtances les plus capables d'allarmer, ou du moins d'occuper un homme ſage, & qui fait quelque uſage de ſa raiſon. Premiérement, la ſurpriſe de ce dernier

jour, que vous avez à craindre, n'eſt pas un de ces accidens rares, uniques, qui ne tombent que ſur quelques malheureux, & qu'il eſt plus prudent de mépriſer que de prévoir. Il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous ſurprenne, que la foudre tombe ſur vous, que vous ſoyez enſevelis ſous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous engloutiſſe ſous les eaux, ni de tant d'autres malheurs, que leur ſingularité rend plus terribles, & cependant moins appréhendés : c'eſt un malheur familier ; il n'eſt pas de jour qui ne vous en fourniſſe des éxemples ; preſque tous les hommes ſont ſurpris de la mort ; tous l'ont vû approcher, lorſqu'ils la croyoient encore loin ; tous ſe diſoient à eux-mêmes, comme l'inſenſé de l'Evangile : *Mon ame, repoſez-vous, vous avez du bien pour pluſieurs années.* Ainſi ſont morts vos proches, vos amis, tous ceux preſque que vous avez vû mourir ; tous vous ont laiſſé vous-même étonné de la promptitude de leur mort : vous en avez cherché des raiſons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le

Luc. 12. 19.

choix des remédes ; mais la meilleure & la ſeule, c'eſt que le jour du Seigneur nous ſurprend toujours. La terre eſt comme un vaſte champ de bataille où l'on eſt tous les jours aux priſes avec l'ennemi : vous en êtes ſorti heureuſement aujourd'hui ; mais vous y avez vû périr des gens qui ſe promettoient d'en ſortir comme vous: il faudra demain rentrer en lice ; qui vous a dit que le ſort, ſi bizarre pour les autres, ſera toujours conſtamment heureux pour vous ſeul ? & puiſqu'enfin vous devez y périr, êtes-vous raiſonnable d'y bâtir une demeure ſtable & permanente, ſur le lieu même deſtiné peut-être à vous ſervir de ſépulture ? Mettez-vous dans telle ſituation qu'il vous plaira, il n'eſt point de moment qui ne puiſſe être pour vous le dernier, & qui ne l'ait été à vos yeux de quelques-uns de vos frères : point d'action d'éclat qui ne puiſſe être terminée par les ténébres éternelles du tombeau ; & Hérode eſt frappé au milieu des applaudiſſemens inſenſés de ſon peuple: point de jour ſolemnel qui ne puiſſe finir par votre pompe funébre ; &

Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avoit choiſi pour ſe montrer avec plus de faſte & d'oſtentation aux fenêtres de ſon palais : point de feſtin délicieux qui ne puiſſe être pour vous une nourriture de mort ; & Baltazar expire autour d'une table ſomptueuſe : point de ſommeil qui ne puiſſe vous conduire à un ſommeil éternel ; & Holopherne au milieu de ſon armée, vainqueur des Royaumes & des Provinces, expire ſous le glaive d'une ſimple femme d'Iſrael : point de crime qui ne puiſſe finir vos crimes ; & Zambri trouve une mort infâme dans les tentes mêmes des filles de Madian : point de maladie qui ne puiſſe être le terme fatal de vos jours ; & vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art & l'attente des malades, & tourner tout d'un coup à la mort : en un mot, repréſentez-vous dans quelque circonſtance de votre vie, où vous puiſſiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y ont été ſurpris ; & rien ne peut vous garantir que vous ne le ſerez pas vous-même. Vous le dites ;

vous en convenez ; & cet aveu ſi terrible n'eſt qu'un diſcours que vous donnez à l'uſage, & ne vous conduit jamais à une ſeule précaution, qui puiſſe vous mettre à couvert du péril.

Secondement, ſi cette incertitude ne rouloit que ſur l'heure, ſur le lieu, ou ſur le genre de votre mort, elle ne paroîtroit pas ſi affreuſe : car enfin, qu'importe au Chrétien, dit S. Auguſtin, de mourir au milieu de ſes proches, ou dans des contrées étrangères ; dans le lit de ſa douleur, ou dans le ſein des ondes ? pourvu qu'il meure dans la piété & dans la juſtice. Mais ce qu'il y a ici de terrible, c'eſt qu'il eſt incertain ſi vous mourrez dans le Seigneur, ou dans votre péché ; c'eſt que vous ignorez ce que vous ſerez dans cette autre terre, où les conditions ne changeront plus ; entre les mains de qui tombera votre ame, ſeule, étrangère, tremblante, au ſortir du corps ; ſi elle ſera environnée de lumière, & portée aux pieds du Trône ſur les aîles des Eſprits bien-heureux, ou enveloppée d'un nuage affreux, & précipitée dans les abîmes : vous êtes

entre ces deux éternités ; vous ne ſavez à laquelle des deux vous appartiendrez : la mort ſeule vous découvrira ce ſecret ; & dans cette incertitude, vous êtes tranquille ? & vous la laiſſez venir indolemment, comme ſi elle ne devoit décider de rien pour vous ? Ah, mes Frères ! ſi tout devoit finir avec nous, l'impie auroit encore tort de dire : Ne penſons point à la fin de notre vie ; mangeons & bûvons, nous mourrons demain : plus il trouveroit de douceur à vivre, plus il auroit raiſon de craindre la mort, qui ne ſeroit pour lui cependant qu'une ceſſation entière de ſon être. Mais nous à qui la Foi découvre au-delà, des peines ou des récompenſes éternelles ; nous qui devons arriver à la mort incertains ſur cette terrible alternative, n'y a-t-il pas de la folie, que dis-je ? de la fureur, (en ne tenant pas à la vérité le même diſcours que l'impie : Mangeons & bûvons, nous mourrons demain ;) mais de vivre comme ſi nous penſions comme lui ? Eh ! pouvons-nous être un ſeul inſtant ſans nous occuper de ce moment déciſif, & ſans adoucir par

les précautions de la Foi, ce que cette incertitude peut jetter de trouble & de frayeur dans une ame qui n'a pas encore renoncé à ſes eſpérances éternelles ?

Troiſiémement, dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous le même péril, peut nous raſſurer ; ou des reſſources dont nous pouvons nous flatter, nous laiſſent plus tranquilles ; ou enfin, tout au pire, la ſurpriſe n'eſt qu'une inſtruction, qui nous apprend, à nos dépens, à être une autre fois plus ſur nos gardes. Mais dans l'incertitude terrible dont il s'agit, mes Frères, le nombre de ceux qui courent le même riſque que nous, ne diminue rien au nôtre : toutes les reſſources dont nous pouvons nous flatter au lit de la mort, ſont d'ordinaire des illuſions ; & la Religion elle-même qui les fournit, n'en eſpère preſque rien : enfin, la ſurpriſe eſt ſans retour ; nous ne mourons qu'une fois ; & nous ne pouvons plus mettre à profit notre imprudence pour une autre occaſion. Notre malheur nous détrompe, il eſt vrai ; mais ces nou-

velles lumières qui diſſipent notre erreur, devenues inutiles par l'immutabilité de notre état, ne ſont plus que des lumières cruelles qui vont nous déchirer éternellement, & faire la matière la plus douloureuſe de notre ſupplice, plutôt que des réfléxions ſages qui puiſſent nous conduire au repentir.

Sur quoi pouvez-vous donc juſtifier cet oubli profond & incompréhenſible, dans lequel vous vivez de votre dernier jour ? ſur la jeuneſſe qui ſemble vous promettre encore une longue ſuite d'années ? La jeuneſſe ? mais le fils de la veuve de Naïm étoit jeune ; la mort reſpecte-t-elle les âges & les rangs ? La jeuneſſe ? mais c'eſt juſtement ce qui me feroit craindre pour vous ; des mœurs licentieuſes, des plaiſirs extrêmes, des paſſions outrées, les excès de la table, les mouvemens de l'ambition, les dangers de la guerre, les deſirs de la gloire, les ſaillies de la vengeance ; n'eſt-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finiſſent leur courſe ? Adonias eût vieilli, s'il n'eût été voluptueux ; Abſalom, s'il eût été

libre d'ambition ; le fils du Roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina ; Jonathas, ſi la gloire ne lui eût creuſé un tombeau ſur les montagnes de Gelboé. La jeuneſſe ? mais faut-il renouveller ici la douleur de la nation, & redoubler des larmes qui coulent encore ? faut-il aigrir la plaie qui ſaigne encore & qui ſaignera long-tems dans le cœur du grand Prince qui nous écoute ? Une jeune Princeſſe, les délices de la Cour ; un jeune Prince, l'eſpérance de l'Etat ; l'enfant même, le fruit précieux de leur tendreſſe & des vœux publics ; la cruelle mort ne vient-elle pas de les moiſſonner tous enſemble en un clin d'œil ? & cet auguſte palais rempli, il y a peu de jours, de tant de gloire, de majeſté, de magnificence ; n'eſt-il pas devenu, ce ſemble, pour toujours une maiſon de deuil & de triſteſſe ? La jeuneſſe ? que la France ſeroit heureuſe, ſi l'on eût pu compter ſur cette reſſource ! hélas ! c'eſt la ſaiſon des périls, & l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Surquoi vous raſſurez-vous donc encore ? ſur la force du tempéra-

ment ? Mais qu'eſt-ce que la ſanté la mieux établie ? une étincelle qu'un ſouffle éteint : il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuſte du monde. Je n'éxamine pas après cela ſi vous ne vous flattez point même là-deſſus ; ſi un corps ruiné par les déſordres de vos premiers ans, ne vous annonce pas au-dedans de vous une réponſe de mort ; ſi des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau ; ſi des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident ſoudain : je veux que vous prolongiez vos jours au-delà même de vos eſpérances. Hélas, mes Frères ! ce qui doit finir, peut-il vous paroître long ? regardez derrière vous ; où ſont vos premières années ? que laiſſent-elles de réel dans votre ſouvenir ? pas plus qu'un ſonge de la nuit : vous rêvez que vous avez vécu ; voilà tout ce qui vous en reſte : tout cet intervalle qui s'eſt écoulé depuis votre naiſſance juſques aujourd'hui, ce n'eſt qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vû paſſer : quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le paſſé ne

vous paroîtroit pas plus long ni plus réel : tous les ſiécles qui ont coulé juſqu'à nous, vous les regarderiez comme des inſtans fugitifs : tous les peuples qui ont paru & diſparu dans l'univers ; toutes les révolutions d'Empires & de Royaumes ; tous ces grands événemens qui embelliſſent nos hiſtoires, ne ſeroient pour vous que les différentes ſcènes d'un ſpectacle que vous auriez vû finir en un jour. Rappellez ſeulement les victoires, les priſes de place, les traités glorieux, les magnificences, les événemens pompeux des premières années de ce régne ; vous y touchez encore : vous en avez été la plupart, non-ſeulement ſpectateurs; mais vous en avez partagé les périls & la gloire : ils paſſeront dans nos annales juſqu'à nos derniers neveux ; mais pour vous, ce n'eſt déja plus qu'un ſonge, qu'un éclair qui a diſparu, & que chaque jour efface même de votre ſouvenir. Qu'eſt-ce donc que le peu de chemin qui vous reſte à faire ? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les paſſés ? les années paroiſſent longues quand

elles ſont encore loin de nous ; arrivées, elles diſparoiſſent, elles nous échappent en un inſtant ; & nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paroît encore ſi loin, & ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vû dans vos premières années, & tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle Cour a ſuccédé à celle que vos premiers ans ont vûe ; de nouveaux perſonnages ſont montés ſur la ſcène ; les grands rôles ſont remplis par de nouveaux acteurs ; ce ſont de nouveaux événemens, de nouvelles intrigues, de nouvelles paſſions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le ſujet des louanges, des dériſions, des cenſures publiques: un nouveau monde s'eſt élevé inſenſiblement, & ſans que vous vous en ſoyez apperçu ſur les débris du premier : tout paſſe avec vous & comme vous : une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin ; & nous allons le

frayer demain à ceux qui viendront après nous : les âges ſe renouvellent ; la figure du monde paſſe ſans ceſſe ; les morts & les vivans ſe remplacent & ſe ſuccédent continuellement ; rien ne demeure ; tout change, tout s'uſe, tout s'éteint ; Dieu ſeul demeure toujours le même ; le torrent des ſiécles qui entraîne tous les hommes, coule devant ſes yeux ; & il voit, avec indignation, de foibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'inſulter en paſſant ; vouloir faire de ce ſeul inſtant tout leur bonheur ; & tomber au ſortir de-là entre les mains de ſa colère & de ſa vengeance. Où ſont maintenant parmi-nous les Sages, dit l'Apôtre ? & un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il eſt & ce qu'il doit être ?

Cependant, mes Frères, quelle impreſſion fait ſur nous l'inſtabilité de tout ce qui paſſe ? la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrens, de nos maîtres ? nous ne penſons pas que nous les allons ſuivre de près ; nous ne penſons qu'à nous revétir de leurs dépouilles : nous ne

penſons pas au peu de tems qu'ils en ont joui ; nous ne penſons qu'au plaiſir qu'ils ont eu de les poſſéder ; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres : nous reſſemblons à ces ſoldats inſenſés, qui au fort de la mêlée, & dans le tems que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés ſous le fer & le feu des ennemis, ſe chargent avidement de leurs habits ; & à peine en ſont-ils revétus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venoient de ſe parer. Ainſi le fils ſe revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, ſuccéde à ſon rang, à ſa fortune, à ſes dignités, conduit l'appareil de ſes funérailles, & ſe retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il eſt revétu, qu'inſtruit des derniers avis d'un père mourant ; qu'affligé de ſa perte, ou du moins déſabuſé des choſes d'ici-bas par un ſpectacle qui lui en met ſous les yeux le néant, & qui lui annonce inceſſamment la même deſtinée. La mort de ceux qui nous environnent n'eſt pas pour nous une inſtruction plus utile ; un tel laiſſe un

poſte vacant, & on s'empreſſe de le demander ; un autre vous avance d'un dégré dans le ſervice ; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auroient incommodé ; celui-là vous laiſſe l'oreille & la faveur du maître, & c'étoit le ſeul qui pouvoit vous la diſputer ; un autre enfin vous approche d'une dignité, & vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui ; & là-deſſus, on ſe ranime, on prend de nouvelles meſures, on fait de nouveaux projets ; & loin de ſe détromper par l'éxemple de ceux que l'on voit diſparoître, il ſort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos deſirs ; tous nos attachemens pour le monde ; & la mort, cette image ſi triſte de notre misère, la mort ranime plus de paſſions parmi les hommes, que toutes les illuſions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puiſſe nous détacher de ce monde miſérable, puiſque la mort même ne ſert qu'à reſſerrer les liens, & nous affermir dans l'erreur qui nous y attache ?

Ici, mes Frères, je ne vous de-

mande que de la raiſon. Quelles ſont les conſéquences naturelles, que le bon ſens tout ſeul doit tirer de l'incertitude de la mort ?

Premiérement, l'heure de la mort eſt incertaine ; chaque année, chaque jour, chaque moment peut être le dernier de notre vie : donc c'eſt une folie de s'attacher à tout ce qui doit paſſer en un inſtant, & de perdre par-là le ſeul bien qui ne paſſera pas : donc tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paroître perdu, puiſque vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter ſur rien, & que vous n'en emporterez rien que ce que vous aurez fait pour le ciel : donc les Royaumes du monde & toute leur gloire, ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre éternité, puiſque les grandes fortunes ne vous aſſurent pas plus de jours que les médiocres ; & que l'unique avantage qui peut vous en revenir, c'eſt un chagrin plus amer, quand il faudra au lit de la mort s'en ſéparer pour toujours : donc tous vos ſoins, tous vos mouvemens, tous vos deſirs doivent ſe réunir à vous

ménager une fortune durable, un bonheur éternel que perſonne ne puiſſe plus vous ravir.

Secondement, l'heure de votre mort eſt incertaine : donc vous devez mourir chaque jour ; ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne vouluſſiez point être ſurpris ; regarder toutes vos démarches, comme les démarches d'un mourant qui attend à tous momens qu'on vienne lui redemander ſon ame ; faire toutes vos œuvres comme ſi vous deviez à l'inſtant en aller rendre compte ; & puiſque vous ne pouvez pas répondre du tems qui ſuit, régler tellement le préſent, que vous n'ayez pas beſoin de l'avenir pour le réparer.

Enfin, l'heure de votre mort eſt incertaine : donc ne différez pas votre pénitence ; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur, le tems preſſe ; vous ne pouvez pas même vous répondre d'un jour, & vous renvoyez à un avenir éloigné & incertain. Si vous aviez imprudemment avalé un poiſon mortel, renverriez-vous à un tems éloigné le reméde qui preſſe,

preſſe, & qui ſeul peut vous conſerver la vie ? la mort que vous porteriez dans le ſein, vous permettroit-elle des délais & des remiſes ? voilà votre état. Si vous êtes ſage, prenez à l'inſtant vos précautions : vous portez la mort dans votre ame, puiſque vous y portez le péché : hâtez-vous d'y remédier ; tous les inſtans ſont précieux à qui ne peut ſe répondre d'aucun : le breuvage empoiſonné qui infecte votre ame, ne ſauroit vous mener loin : la bonté de Dieu vous offre encore le reméde ; hâtez-vous, encore une fois, d'en uſer, tandis qu'il vous en laiſſe le tems : faudroit-il des exhortations pour vous y réſoudre ? ne devroit-il pas ſuffire qu'on vous montrât le bienfait de la guériſon ? faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent, à faire des efforts pour ſe garantir du naufrage ? devriez-vous avoir beſoin là-deſſus de notre miniſtère ? Vous touchez à votre dernière heure ; vous allez paroître en un clin d'œil devant le Tribunal de Dieu ; vous pouvez employer utilement le moment qui vous reſte : preſque tous ceux qui meurent tous

les jours à vos yeux le laiſſent échapper, & meurent ſans en avoir fait aucun uſage : vous imitez leur négligence ; la même ſurpriſe vous attend; vous mourrez comme eux avant que d'avoir commencé à mieux vivre : on le leur avoit annoncé, & nous vous l'annonçons : leur malheur vous laiſſe inſenſibles, & le ſort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour : c'eſt une ſucceſſion d'aveuglement qui paſſe des pères aux enfans, & qui ſe perpétue ſur la terre : nous voulons tous mieux vivre, & nous mourons tous avant d'avoir bien vécu.

Voilà, mes Frères, les réfléxions ſages & naturelles, où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure. Mais ſi de ce qu'elle eſt incertaine, vous êtes imprudent de ne pas vous en occuper davantage, que ſi elle ne devoit jamais arriver ; ce que ſa certitude a de terrible & d'effrayant, vous excuſe encore moins de folie, d'éloigner cette triſte image, comme capable d'empoiſonner tout le repos & toute la douceur de

votre vie. C'eſt ce qui me reſte à vous expoſer.

L'HOMME n'aime pas à s'occuper de ſon néant & de ſa baſſeſſe : tout ce qui le rappelle à ſon origine, le rappelle en même-tems à ſa fin ; bleſſe ſon orgueil, intéreſſe l'amour de ſon être, attaque par le fondement toutes ſes paſſions, & le jette dans des penſées noires & funeſtes. Mourir ; diſparoître à tout ce qui nous environne ; entrer dans les abîmes de l'éternité ; devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau ; ce ſpectacle tout ſeul ſouléve tous les ſens, trouble la raiſon, noircit l'imagination, empoiſonne toute la douceur de la vie : on n'oſe fixer ſes regards ſur une image ſi affreuſe : nous éloignons cette penſée comme la plus triſte & la plus amère de toutes ; tout ce qui nous en rappelle le ſouvenir, nous le craignons, nous le fuyons, comme s'il devoit hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendreſſe, nous n'aimons pas même qu'on nous parle des per- II. PARTIE.

ſonnes chères que la mort nous a ravies ; on prend ſoin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitoient, les peintures où leurs traits ſont encore vivans, tout ce qui pourroit réveiller en nous avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirai-je ? nous craignons les récits lugubres ; nous pouſſons là-deſſus nos frayeurs juſqu'aux plus puériles ſuperſtitions ; nous croyons voir par-tout des préſages ſiniſtres de notre mort, dans les rêveries d'un ſonge, dans le chant nocturne d'un oiſeau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événemens encore plus ridicules : nous croyons la voir par-tout, & c'eſt pour cela même que nous tâchons de la perdre de vûe.

Or, mes Frères, ces frayeurs exceſſives étoient pardonnables à des Payens pour qui la mort étoit le plus grand des malheurs, puiſqu'ils n'attendoient rien au-delà du tombeau ; & que vivans ſans eſpérance, ils mouroient ſans conſolation. Mais on doit être ſurpris que la mort ſoit ſi terrible à des Chrétiens, & que la

terreur de cette image leur ſerve même de prétexte pour l'éloigner de leur penſée.

Car en premier lieu, je veux que vous ayez raiſon de craindre cette dernière heure; mais comme elle eſt certaine, je ne comprends pas, que parcequ'elle vous paroît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper & la prévenir : il me ſemble au contraire, que plus le malheur dont vous êtes menacé eſt affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vûe, & prendre ſans ceſſe des meſures pour n'en être pas ſurpris. Quoi ? plus le péril vous frappe & vous épouvante, plus il vous rendroit indolent & inappliqué ? les terreurs outrées de votre imagination vous guériroient de cette crainte ſage même qui opère le ſalut? & parceque vous craignez trop, vous ne penſeriez à rien ? Mais quel eſt l'homme que l'idée trop vive du danger calme & raſſure ? quoi ? s'il falloit marcher par un ſentier étroit & eſcarpé, entouré de toutes parts de précipices, ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, & de peur que la pro-

fondeur de l'abîme ne vous fît tourner la tête ? Ah ! mon cher Auditeur, vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds, cet objet affreux vous allarme ; & au lieu de prendre dans la ſageſſe de la Religion, toutes les précautions qu'elle vous offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez vous-même les yeux pour ne le pas voir ; vous vous faites des diverſions réjouiſſantes pour en effacer l'idée de votre eſprit ; & ſemblable à ces victimes infortunées du paganiſme, vous courez au bucher les yeux bandés, couronné de fleurs, environné de danſes & de cris de joie, pour ne pas penſer au terme fatal où cet appareil vous conduit, & de peur de voir l'autel, c'eſt-à-dire, le lit de la mort, où vous allez à l'inſtant être immolé.

De plus, ſi en éloignant cette penſée, vous pouviez auſſi éloigner la mort, vos frayeurs auroient du moins une excuſe. Mais penſez-y, ou n'y penſez pas, la mort avance toujours ; chaque effort que vous faites pour en éloigner le ſouvenir, vous rapproche d'elle ; & à l'heure marquée elle

arrivera. Qu'avancez-vous donc en détournant votre eſprit de cette penſée ? diminuez-vous le danger ? vous l'augmentez ; vous vous rendez la ſurpriſe inévitable : adouciſſez-vous l'horreur de ce ſpectacle en vous le dérobant ? ah ! vous lui laiſſez tout ce qu'il a de plus terrible ! Si vous vous rendiez la penſée de la mort plus familière, votre eſprit foible & timide s'y accoutumeroit inſenſiblement ; vous pourriez peu à peu y fixer vos regards, & l'enviſager ſans trouble, ou du moins avec réſignation, au lit de la mort : elle ne ſeroit plus pour vous un ſpectacle nouveau. Un danger prévû de loin n'a rien qui étonne : la mort n'eſt formidable que la première fois qu'on en rappelle le ſouvenir ; & elle n'eſt à craindre que lorſqu'elle eſt imprévûe.

Mais d'ailleurs, quand cette penſée vous troubleroit, feroit ſur vous des impreſſions de frayeur & de triſteſſe, où ſeroit l'inconvénient ? n'êtes-vous ſur la terre que pour y vivre dans un calme indolent, & ne vous y occuper que d'images douces & riantes ? On en perdroit la raiſon,

dites-vous, ſi l'on y penſoit tout de bon. On en perdroit la raiſon ? mais tant d'ames fidéles, qui mêlent cette penſée à toutes leurs actions, & qui font du ſouvenir de cette dernière heure le frein de leurs paſſions, & le plus puiſſant motif de leur fidélité ; mais tant d'illuſtres pénitens, qui s'enfermoient tout vivans dans des tombeaux, pour ne pas perdre de vûe l'image de la mort ; mais les Saints, qui mouroient tous les jours, comme l'Apôtre, pour ne pas mourir éternellement, en ont-ils perdu la raiſon ? Vous en perdriez la raiſon ? c'eſt-à-dire, vous regarderiez le monde, comme un éxil ; les plaiſirs, comme une ivreſſe ; le péché, comme le plus grand des malheurs ; les places, les honneurs, la faveur, la fortune, comme des ſonges ; le ſalut, comme la grande & unique affaire : eſt-ce-là perdre la raiſon ? Heureuſe folie ! & que n'êtes-vous dès aujourd'hui du nombre de ces Sages inſenſés ! Vous en perdriez la raiſon ? oui, cette raiſon fauſſe, mondaine, orgueilleuſe, charnelle, inſenſée qui vous ſéduit ; oui, cette raiſon corrompue, qui obſ-

cercit la Foi, qui autoriſe les paſſions, qui nous fait préférer le tems à l'éternité, prendre l'ombre pour la vérité, & qui égare tous les hommes ; oui, cette raiſon déplorable, cette vaine philoſophie, qui regarde comme une foibleſſe de craindre un avenir, & qui parcequ'elle le craint trop, fait ſemblant, ou s'efforce de ne pas le croire. Mais cette raiſon ſage, éclairée, modérée, chrétienne ; mais cette prudence du ſerpent, ſi recommandée dans l'Evangile, c'eſt dans ce ſouvenir que vous la trouveriez ; mais cette ſageſſe préférable, dit l'Eſprit-ſaint, à tous les tréſors & à tous les honneurs de la terre ; cette ſageſſe ſi honorable à l'homme, & qui l'éléve ſi haut au-deſſus de lui-même ; cette ſageſſe qui a formé tant de héros Chrétiens, c'eſt l'image toujours préſente de votre dernière heure, qui en embellira votre ame. Mais cette penſée, ajoûtez-vous ; ſi l'on s'étoit mis en tête de l'approfondir & de s'en occuper ſans ceſſe, ſeroit capable de faire tout quitter, & de jetter dans des réſolutions violentes & extrêmes : c'eſt-à-dire, de vous détacher du mon-

de, de vos vices, de vos paſſions, de l'infamie de vos déſordres, pour vous faire mener une vie chaſte, réglée, chrétienne, ſeule digne de la raiſon : voilà ce que le monde appelle des réſolutions violentes & extrêmes. Mais de plus, ſous prétexte d'éviter de prétendus excès, vous ne prendriez pas même les réſolutions les plus néceſſaires ? commencez toujours : les premiers tranſports ſe ralentiſſent bientôt ; & il eſt bien plus aiſé de modérer les excès de la piété, que de ranimer ſa langueur & ſa pareſſe. Mais d'ailleurs, ne craignez rien de la ferveur exceſſive & des emportemens de votre zèle ; vous n'irez jamais trop loin de ce côté-là. Un cœur indolent, ſenſuel comme le vôtre, nourri dans les plaiſirs & dans la pareſſe, ſans goût pour tout ce qui regarde le ſervice de Dieu, ne nous promet pas de grandes indiſcrétions dans les démarches d'une vie chrétienne : vous ne vous connoiſſez pas vous-même ; vous n'avez pas éprouvé quels obſtacles toutes vos inclinations vont mettre aux pratiques les plus communes de la piété. Prenez

ſeulement des meſures contre la tiédeur & le découragement : voilà le ſeul écueil que vous avez à craindre. Vous vous rappellez l'hiſtoire de Pierre, qui ſe fit ordonner de remettre le glaive, comme ſi ſon zèle eût dû le mener trop loin ; & qui au ſortir delà vint échouer contre la voix d'une ſimple femme, & trouva dans ſa lâcheté, la tentation qu'il ne ſembloit craindre que de ſa ferveur & de ſon courage. Quelle illuſion ! de peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout : la crainte de donner trop d'attention à ſon ſalut, nous empêche d'y travailler, & l'on ſe perd de peur de ſe ſauver trop ſûrement : on craint les excès chimériques de la piété, & on ne craint point l'éloignement & le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune & pour votre élévation, & de la pouſſer trop loin, vous arrête-t-elle ? refroidit-elle la vivacité de vos démarches & de votre ambition ? n'eſt-ce pas cette eſpérance elle-même qui les ſoutient & qui les anime ? Rien n'eſt de trop pour le monde ; & tout eſt excès pour

Dieu : on craint, & on ſe reproche de n'en faire pas aſſés pour une fortune de boue ; & on s'arréte de peur d'en faire trop pour la fortune de ſon éternité.

Mais je vais plus loin, & je dis que c'eſt à vous une ingratitude criminelle envers Dieu, d'éloigner la penſée de la mort, ſeulement parcequ'elle vous trouble & vous allarme : car cette impreſſion de crainte & de terreur, eſt une grace ſingulière dont Dieu vous favoriſe. Hélas ! combien eſt-il d'impies qui la mépriſent, qui ſe font un mérite affreux de la voir approcher avec fermeté, & qui la regardent comme l'anéantiſſement entier de leur être ? combien de Sages & de Philoſophes dans le Chriſtianiſme, qui, ſans renoncer à la Foi, bornent toutes leurs réfléxions, toute la ſupériorité de leurs lumières à la voir arriver tranquillement ; & ne raiſonnent toute leur vie, que pour ſe préparer en ce dernier moment, à une conſtance & à une ſérénité d'eſprit, auſſi puérile que les frayeurs les plus vulgaires, & qui eſt l'uſage le plus inſenſé qu'on puiſſe faire de la raiſon

même ? combien de ces hommes follement amoureux de la valeur & de la gloire, qui, au milieu des combats, vont au danger comme à un ſpectacle, ſans remords, ſans inquiétude, ſans réfléxion ſur les ſuites de leur deſtinée ? (cette témérité, la valeur de la nation la rend encore plus familière parmi nous, que partout ailleurs ; & je parle devant une Cour où ceux qui la compoſent, ſont en poſſeſſion d'en donner l'éxemple aux autres :) combien de pécheurs dans la tranquillité des villes & dans l'oiſiveté d'une vie privée, livrés à l'endurciſſement & à un ſens réprouvé, ne ſont plus touchés de cette image ? combien d'autres enfin, qui, par les ſuites d'un caractère trop vif, trop frivole, trop léger, & peu propre aux réfléxions triſtes & ſérieuſes, paſſent toute leur vie ſans avoir penſé une fois ſeulement qu'ils devoient mourir ? C'eſt donc une grace ſignalée que Dieu vous fait, de donner à cette penſée tant de force & d'aſcendant ſur votre ame : c'eſt donc vraiſemblablement la voie par laquelle il veut vous ramener à lui : ſi vous for-

tez jamais de vos égaremens, vous n'en ſortirez que par-là : votre ſalut paroît attaché à ce reméde. Que faites-vous donc en éloignant cette penſée, parcequ'elle vous jette dans des frayeurs ſalutaires ? vous vous privez du ſeul ſecours qui peut vous faciliter votre retour à Dieu : vous rendez inutile une grace qui vous eſt propre : vous ſavez, pour ainſi dire, mauvais gré à Dieu de vous en avoir favoriſé ; & vous vous reprochez à vous-même d'y être trop ſenſible. Tremblez, mon cher Auditeur, que votre cœur ne ſe raſſure contre ces frayeurs ſalutaires ; que vous ne voyiez d'un œil tranquille les ſpectacles les plus lugubres ; que Dieu ne retire de vous ce moyen de ſalut, & qu'il ne vous endurciſſe contre toutes ces terreurs de religion. Un bienfait non-ſeulement mépriſé, mais regardé même comme une peine, eſt bientôt ſuivi de l'indignation, ou du moins de l'indifférence du bienfaiteur. Alors l'image de la mort vous laiſſera toute votre tranquillité : vous courrez à un plaiſir au ſortir d'une pompe lugubre : vous verrez des mêmes yeux, ou un

cadavre hideux, ou l'objet criminel de votre paſſion : alors vous en viendrez même juſqu'à vous ſavoir bon gré de vous être mis au-deſſus de ces craintes vulgaires ; juſqu'à vous applaudir d'un changement ſi terrible pour votre ſalut. Mettez donc à profit pour le réglement de vos mœurs, cette ſenſibilité, tandis que Dieu vous la laiſſe encore : rapprochez de vous tous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fauſſe paix de vos paſſions : venez quelquefois ſur les tombeaux de vos ancêtres, méditer en préſence de leurs cendres ſur la vanité des choſes d'ici-bas : venez les interroger quelquefois ſur ce qui leur reſte dans le ſéjour ténébreux de la mort, de leurs plaiſirs, de leur dignité & de leur gloire : venez vous-même ouvrir ces triſtes demeures, & de tout ce qu'ils ont été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils ſont maintenant : des ſpectres dont vous ne pouvez ſoutenir la préſence, des amas de vers & de pourriture ; voilà ce qu'ils ſont aux yeux des hommes : mais que ſont-ils devant Dieu ?

Deſcendez vous-même en eſprit dans ces lieux d'horreur & d'infection, & choiſiſſez-y d'avance votre place : repréſentez-vous vous-même dans cette dernière heure, étendu ſur le lit de votre douleur, aux priſes avec la mort, vos membres engourdis, & déja ſaiſis d'un froid mortel ; votre langue déja liée des chaînes de la mort ; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus, devant qui tout commence à diſparoître ; vos proches & vos amis autour de vous, faiſant des vœux inutiles pour votre ſanté, redoublant votre frayeur & vos regrets, par la tendreſſe de leurs ſoupirs & l'abondance de leurs larmes ; le Miniſtre du Seigneur à vos côtés, le ſigne du ſalut, alors votre ſeule reſſource entre ſes mains, des paroles de Foi, de miſéricorde & de confiance à la bouche. Rapprochez ce ſpectacle ſi inſtructif, ſi intéreſſant : vous-même alors dans les triſtes agitations de ce dernier combat, ne donnant plus de marques de vie que dans les convulſions qui annoncent votre mort ; tout le monde anéanti pour vous ; dépouillé pour

toujours de vos dignités & de vos titres ; accompagné de vos ſeules œuvres, & près de paroître devant Dieu. Ce n'eſt pas ici une prédiction ; c'eſt l'hiſtoire de tous ceux qui meurent chaque jour à vos yeux, & c'eſt d'avance la vôtre. Rappellez ce moment terrible : vous y viendrez, & le jour peut-être n'eſt pas loin, & peut-être y touchez-vous déja. Mais enfin, vous y viendrez ; & quelque loin qu'il puiſſe être, ce ſera demain, & vous y arriverez en un inſtant ; & la ſeule conſolation que vous aurez alors, ſera d'avoir fait de toute votre vie l'étude, la reſſource & la préparation de votre mort.

Enfin, & c'eſt ma dernière raiſon, remontez à la ſource de ces frayeurs exceſſives qui vous rendent l'image & la penſée de la mort ſi terrible, vous la trouverez ſans doute dans les embarras d'une conſcience criminelle : ce n'eſt pas la mort que vous craignez, c'eſt la juſtice de Dieu qui vous attend au-delà, pour punir les infidélités & les déſordres de votre vie : c'eſt que vous n'êtes pas en état de vous préſenter devant lui tout cou-

vert des plaies les plus honteuſes, qui défigurent en vous ſon image ; & que mourir pour vous dans la ſituation où vous êtes, ce ſeroit périr pour toute la durée des ſiécles. Purifiez donc votre conſcience ; finiſſez & expiez vos paſſions criminelles ; rappellez Dieu dans votre cœur ; n'offrez plus rien à ſes yeux digne de ſa colère & de ſes châtimens : mettez-vous en état d'eſpérer quelque choſe de ſes miſéricordes infinies après la mort, alors vous verrez approcher ce dernier moment avec moins de crainte & de ſaiſiſſement ; & le ſacrifice que vous aurez déja fait à Dieu du monde & de vos paſſions, non-ſeulement vous facilitera, mais vous rendra même doux & conſolant, le ſacrifice que vous lui ferez alors de votre vie.

Car dites-moi, mes Frères, qu'a la mort de ſi effrayant pour une ame fidéle ? de quoi la ſépare-t-elle ? d'un monde qui périra, & qui eſt la patrie des réprouvés ; de ſes richeſſes qui l'embarraſſent, dont l'uſage eſt environné de périls, & qu'il lui étoit défendu de faire ſervir à la félicité de ſes ſens ; de ſes proches, de ſes amis,

qu'elle ne fait que devancer, & qui vont bientôt la ſuivre ; de ſon corps, qui avoit été juſques-là, ou l'écueil de ſon innocence, ou l'obſtacle perpétuel de ſes ſaints deſirs ; de ſes maîtres & de ſes ſujets, dont les premiers éxigeoient ſouvent d'elle des complaiſances criminelles, & les autres la rendoient reſponſable de leurs infidélités & de leurs crimes ; de ſes places & de ſes dignités, qui en multipliant ſes devoirs, augmentoient ſes périls ; enfin de la vie, qui n'étoit pour elle qu'un éxil, & un deſir d'en être délivrée. Que lui rend la mort pour ce qu'elle lui ôte ? elle lui rend des biens immuables, & que perſonne ne pourra plus lui ravir ; des plaiſirs éternels, & qu'elle goûtera ſans crainte & ſans amertume ; la poſſeſſion de Dieu même, aſſurée & paiſible, & dont elle ne pourra plus déchoir ; la délivrance de toutes ſes paſſions, qui avoient été pour elle une ſource continuelle d'inquiétudes & de peines ; une paix inaltérable, qu'elle n'avoit jamais pu trouver dans le monde ; la diſſolution de tous les liens qui l'attachoient à la terre, &

qui l'y retenoient comme captive ; enfin la ſociété des Juſtes & des Bienheureux, pour celle des hommes pécheurs dont elle ſe ſépare. Et qu'y a-t-il donc de ſi doux dans cette vie, ô mon Dieu ! pour une ame fidéle, qui puiſſe l'y attacher ? c'eſt pour elle une vallée de larmes, où les périls ſont infinis, les combats journaliers, les victoires rares, les chûtes inévitables ; où les violences doivent être continuelles ; où il faut tout refuſer à ſes ſens ; où tout nous tente, & tout nous eſt interdit ; où ce qui plaît le plus, eſt ce qu'il faut le plus fuir & craindre ; en un mot, où ſi vous ne ſouffrez, ſi vous ne pleurez, ſi vous ne réſiſtez juſqu'au ſang, ſi vous ne combattez ſans ceſſe, ſi vous ne vous haïſſez vous-même, vous êtes perdu. Que trouvez-vous là de ſi aimable, de ſi attirant, de ſi capable d'attacher une ame chrétienne ? & mourir, n'eſt-ce pas un triomphe & un gain pour elle ?

Auſſi, mes Frères, la mort eſt le ſeul point de vûe & la ſeule conſolation qui ſoutient la fidélité des Juſtes. Gémiſſent-ils dans l'affliction ? ils ſa-

vent que leur fin eſt proche ; que les tribulations courtes & paſſagères de cette vie, ſeront ſuivies d'un poids de gloire éternelle ; & dans cette penſée, ils trouvent une ſource inépuiſable de patience, de fermeté, d'allégreſſe : ſentent-ils la loi des membres s'élever contre la loi de l'eſprit, & exciter en eux ces mouvemens dangereux, qui portent l'innocence juſques ſur le bord du précipice ? ils n'ignorent pas qu'après la diſſolution du corps terreſtre, on le leur rendra céleſte & ſpirituel ; & qu'alors délivrés de toutes ces misères, ils ſeront ſemblables aux Anges du ciel ; & ce ſouvenir les ſoutient & les fortifie : ſont-ils accablés ſous la péſanteur du joug de Jeſus-Chriſt ? & leur Foi plus foible, eſt-elle ſur le point de ſe rallentir, ou de ſuccomber ſous le poids des devoirs auſtères de l'Evangile ? ah ! le jour du Seigneur n'eſt pas loin ; ils touchent à la bienheureuſe récompenſe ; & la fin de leur courſe qu'ils voyent déja, les anime, & leur fait reprendre de nouvelles forces. Ecoutez comme l'Apôtre conſoloit autrefois les premiers

Fidéles : Mes Frères, leur disoit-il, le tems est court ; le jour approche, le Seigneur est à la porte, & il ne tardera pas : réjouissez-vous donc ; je vous le dis encore, réjouissez-vous. C'étoit-là toute la consolation de ces hommes persécutés, outragés, proscrits, foulés aux pieds, regardés comme les balayures du monde, l'opprobre des Juifs, & la risée des Gentils. Ils savoient que la mort alloit essuyer leurs larmes ; qu'alors il n'y auroit plus pour eux, ni deuil, ni douleur, ni souffrance ; que tout y seroit nouveau ; & cette pensée adouciſſoit toutes leurs peines. Ah ! qui eût dit à ces généreux Confesseurs de la Foi que le Seigneur ne leur feroit pas goûter la mort, & qu'il les laisseroit vivre éternellement sur la terre ; eût ébranlé leur Foi, tenté leur constance ; & en leur ôtant cette espérance, on leur eût ôté toute leur consolation.

Vous n'en êtes pas sans doute surpris, mes Frères ; parceque pour des hommes affligés & malheureux, comme ils étoient, la mort devoit paroître une ressource. Vous vous trom-

pez ; ah ! ce n'étoient pas leurs perſécutions & leurs ſouffrances qui faiſoient leur malheur & leur triſteſſe ; c'étoit-là leur joie, leur conſolation, leur gloire : nous nous glorifions dans les tribulations, diſoient-ils : *Gloriamur in tribulationibus* : c'étoit l'éloignement où ils vivoient encore de Jeſus-Chriſt ; c'étoit-là la ſource de leurs larmes, & tout ce qui leur rendoit la mort ſi déſirable. Tandis que nous ſommes dans le corps, diſoit l'Apôtre, nous ſommes éloignés du Seigneur ; & cet éloignement étoit un état triſte & violent pour ces hommes fidéles : toute la piété conſiſte à ſouhaiter notre réunion avec Jeſus-Chriſt notre chef, à ſoupirer après l'heureux moment qui nous incorporera avec tous les Elus dans ce corps myſtique, qui ſe forme depuis la naiſſance du monde, de toute langue, de toute tribu, de toute nation ; qui eſt la fin de tous les deſſeins de Dieu, & qui doit le glorifier avec Jeſus-Chriſt dans tous les ſiécles. Nous ſommes ici bas comme des branches ſéparées de leur ſep ; comme des ruiſſeaux éloignés de leur ſource ; com- *Rom.* 5. 3.

me des étrangers errans loin de leur patrie ; comme des captifs enchaînés dans une priſon qui attendent leur délivrance ; comme des enfans bannis pour quelque tems de l'héritage & de la maiſon paternelle ; en un mot, comme des membres ſéparés de leur corps. Depuis que Jeſus-Chriſt notre Chef, eſt monté au ciel, ce n'eſt plus ici le lieu de notre demeure ; nous attendons la bienheureuſe eſpérance & l'avénement du Seigneur ; ce deſir fait toute notre piété & notre conſolation : & ne pas deſirer cet heureux moment pour un Chrétien, & le craindre, & le regarder même comme le plus grand des malheurs, c'eſt dire anathême à J. C. c'eſt ne vouloir avoir aucune part avec lui ; c'eſt renoncer aux promeſſes de la Foi, & au titre glorieux de citoyen du ciel ; c'eſt chercher notre bonheur ſur la terre, douter d'un avenir, regarder la Religion comme un ſonge, & croire que tout doit finir avec nous.

Non, mes Frères, la mort n'a rien que de doux & de deſirable pour une ame juſte : arrivée à cet heureux moment, elle voit ſans regret périr un monde,

monde, qui ne lui avoit jamais paru qu'un amas de fumée, & qu'elle n'avoit jamais aimé : ſes yeux ſe ferment avec plaiſir à tous ces vains ſpectacles qu'offre la terre ; qu'elle avoit toujours regardés comme une décoration d'un moment, & dont elle n'avoit pas laiſſé de craindre les dangereuſes illuſions : elle ſent ſans inquiétude ; que dis-je ? avec plaiſir, ce corps mortel qui avoit été la matière de toutes ſes tentations, & la ſource fatale de toutes ſes foibleſſes, ſe revétir de l'immortalité : elle ne regrette rien ſur la terre, où elle ne laiſſe rien, & d'où ſon cœur s'envole comme ſon ame : elle ne ſe plaint pas même d'être enlevée au milieu de ſa courſe, & de finir ſes jours en un âge encore floriſſant ; au contraire, elle remercie ſon Libérateur d'avoir abrégé ſes peines avec ſes années, de n'avoir éxigé d'elle que la moitié de ſa dette pour le prix de ſon éternité, & d'avoir conſommé dans peu ſon ſacrifice, de peur qu'un plus long ſéjour dans un monde corrompu, ne pervertît ſon cœur. Ses violences, ſes auſtérités, qui avoient tant coûté

à la foibleſſe de ſa chair, ſont alors la plus douce de ſes penſées : elle voit que tout s'évanouit, hors ce qu'elle a fait pour Dieu ; que tout l'abandonne, ſes biens, ſes proches, ſes amis, ſes dignités, hormis ſes œuvres ; & elle eſt tranſportée de joie de n'avoir pas mis ſa confiance dans la faveur des Princes, dans les enfans des hommes, dans les vaines eſpérances de la fortune, dans tout ce qui va périr ; mais dans le Seigneur tout ſeul qui demeure éternellement, & dans le ſein duquel elle va trouver la paix & la félicité que les créatures ne donnent point. Ainſi tranquille ſur le paſſé, mépriſant le préſent, tranſportée de toucher enfin à cet avenir, le ſeul objet de ſes deſirs, voyant déja le ſein d'Abraham ouvert pour la recevoir, & le Fils de l'Homme aſſis à la droite du Père, tenant en ſes mains la couronne d'immortalité, elle s'endort dans le Seigneur ; elle eſt portée par les Eſprits bienheureux dans la demeure des Saints, & s'en retourne dans le lieu d'où elle étoit ſortie. Puiſſiez-vous, mes Frères, voir ainſi terminer votre courſe : c'eſt ce que je vous ſouhaite. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA QUATRIÉME SEMAINE

A

DE CARÊME.

Homélie ſur l'Evangile de Lazare.

Veni, & vide.

Venez, & voyez. Joan. 11. 34.

IL n'eſt point de pécheur invétéré qui eût la force de ſe ſouffrir dans l'horreur de ſon état, s'il pouvoit ſe voir au naturel & ſe connoître. Une ame qui a vieilli dans le crime n'eſt ſupportable à elle-même, que parceque la même paſſion qui fait tous ſes malheurs, les lui cache ; & que ſon déſordre eſt en même-tems & le glaive cruel qui fait la plaie, & le bandeau fatal qui la dérobe aux yeux du malade.

Voilà pourquoi l'Egliſe, pour découvrir le pécheur à lui-même durant ce tems de pénitence, nous repréſente preſque tous les jours, ſous de nouvelles images, l'état déplorable d'une ame, qui croupit depuis longtems dans ſon péché : tantôt ſous la figure d'un paralytique de trente-huit ans ; & c'eſt pour nous marquer l'inſenſibilité & la paix funeſte qui ſuit toujours l'habitude du crime : tantôt ſous le ſymbole d'un prodigue réduit à vivre avec les plus vils animaux ; & ſous ces traits, elle veut nous faire ſentir ſon aviliſſement & ſa honte : tantôt ſous l'image d'un aveugle-né ; & c'eſt pour nous peindre l'horreur & la profondeur de ſes ténébres : tantôt enfin ſous la parabole d'un eſprit ſourd & muet ; & c'eſt pour nous figurer plus vivement l'aſſerviſſement où l'habitude criminelle retient toutes les puiſſances d'une ame infortunée.

Aujourd'hui, comme pour raſſembler tous ces traits différens ſous une ſeule image encore plus terrible & plus touchante, l'Egliſe nous propoſe Lazare dans le tombeau ; mort de-

puis quatre jours, exhalant déja l'infection & la puanteur, les pieds & les mains liés, le visage couvert d'un voile lugubre, & n'excitant plus que l'horreur de ceux-mêmes que la tendresse & le sang lui avoient le plus étroitement unis pendant sa vie.

Venez donc, & voyez, vous, mon cher Auditeur, qui vivez depuis tant d'années sous le joug honteux du désordre, & qui n'êtes point touché du malheur de votre état : *Veni & vide.* Accourez à ce tombeau que la voix de Jesus-Christ va ouvrir aujourd'hui à vos yeux ; & venez voir dans ce spectacle d'infection & de pourriture, l'image naturelle de votre ame : *Veni & vide.* Vous courez à des spectacles profanes, pour y voir vos passions représentées sous des couleurs agréables & trompeuses: venez les voir ici exprimées au naturel : venez voir dans ce cadavre infect & puant, ce que vous êtes aux yeux de Dieu, & combien votre état est digne de vos larmes : *Veni & vide.*

Mais de peur qu'en exposant ici seulement toute l'horreur de l'état d'une ame qui vit dans le désordre,

je la trouble & la décourage, ſans lui tendre la main, & lui aider à ſortir de cet abîme ; pour ne rien omettre de l'hiſtoire de notre Evangile, je la partagerai en trois réfléxions : vous verrez dans la première, combien eſt affreux & déplorable l'état d'une ame qui vit dans l'habitude du déſordre : je vous montrerai dans la ſeconde, par quels moyens elle en peut ſortir : & dans la troiſiéme, quels ſont les motifs qui déterminent Jeſus-Chriſt à opérer le miracle de ſa réſurrection & de ſa délivrance. O mon Dieu ! faites entendre aujourd'hui votre voix puiſſante à ces ames infortunées qui repoſent dans les ténébres & dans les ombres de la mort : ordonnez encore une fois à ces oſſemens arides de ſe ranimer, & de recouvrer la lumière & la vie de la grace qu'ils ont perdue. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. JE remarque d'abord trois circonſtances principales dans le ſpectacle déplorable qu'offre à nos yeux Lazare mort & enſeveli. Premiérement, devenu déja un amas de vers & de pourriture, il répand l'infection & la

puanteur : *Jam fœtet;* & voilà la profonde corruption d'une ame dans le péché d'habitude. Secondement, un voile lugubre couvre ſes yeux & ſon viſage : *Et facies ejus ſudario erat ligata ;* & voilà l'aveuglement funeſte d'une ame dans le péché d'habitude. Enfin, il paroît dans le tombeau les mains & les pieds liés : *Ligatus pedes & manus inſtitis ;* & voilà la triſte ſervitude d'une ame dans le péché d'habitude. Or, c'eſt cette corruption profonde, ce funeſte aveuglement, cette triſte ſervitude figurés par le ſpectacle de Lazare, mort & enſeveli, qui forment préciſément toute l'horreur & toute la misère d'une ame morte depuis long-tems aux yeux de Dieu.

En premier lieu, il n'eſt pas d'image plus naturelle d'une ame qui croupit dans le déſordre, que celle d'un cadavre déja en proie aux vers & à la pourriture. Auſſi les Livres ſaints nous repréſentent par-tout l'état du péché ſous l'idée d'une mort affreuſe ; & il ſemble que l'Eſprit de Dieu n'a trouvé rien de plus propre que cette triſte image, pour nous faire entre-

voir du moins toute la difformité d'une ame en qui le péché habite.

Or, la mort produit deux effets ſur le corps où elle s'attache : elle le prive de la vie ; elle altère enſuite tous ſes traits, & corrompt tous ſes membres. Elle le prive de la vie ; & c'eſt par-là que le péché commence à défigurer la beauté de l'ame. Car, mes Frères, Dieu eſt la vie de nos ames, la lumière de nos eſprits, le mouvement, pour ainſi dire, de nos cœurs. Notre juſtice, notre ſageſſe, notre vérité, ne ſont que l'union d'un Dieu juſte, ſage, véritable avec notre ame : toutes nos vertus ne ſont que les différentes influences de ſon Eſprit qui habite en nous : c'eſt lui qui excite nos bons deſirs, qui forme nos ſaintes penſées, qui produit nos lumières pures, qui opère nos volontés juſtes ; de ſorte que toute la vie ſpirituelle & ſurnaturelle de notre ame, n'eſt que la vie de Dieu en nous, comme parle l'Apôtre.

Or, par un ſeul péché cette vie ceſſe, cette lumière s'éteint, cet Eſprit ſe retire, tous ces mouvemens ſont ſuſpendus ; ainſi l'ame ſans Dieu

eſt une ame ſans vie, ſans mouvement, ſans lumière, ſans vérité, ſans juſtice, ſans charité : ce n'eſt plus qu'un cahos, un cadavre : ſa vie n'eſt plus qu'une vie imaginaire & fantaſtique : & ſemblable à ces cadavres, qu'un eſprit étranger anime, elle paroît vivre & agir ; mais elle demeure dans la mort : *Vivens, mortua eſt.* 1. Tim. 5. 6.

Voilà le premier dégré de mort, que tout péché qui ſépare une ame de Dieu introduit en elle : mais l'habitude du péché, qui eſt comme une mort invétérée, va plus loin. Auſſi Lazare non-ſeulement n'a plus de vie dans le tombeau; mais, comme il y eſt depuis quatre jours, la corruption de ſon cadavre commence à répandre l'infection : *Jam fœtet, quatriduanus eſt enim.* Car quoique le premier péché, qui nous fait perdre la grace, nous laiſſe aux yeux de Dieu, ſans vie & ſans mouvement ; on peut dire néanmoins qu'il nous reſte encore certaines ſemences de vie ſpirituelle, certaines impreſſions de l'Eſprit-ſaint, certaines facilités à recouvrer la grace perdue. La Foi n'eſt pas encore éteinte ; les ſentimens de vertu, pas

encore effacés ; la ſenſibilité aux vérités du ſalut, pas encore endurcie : c'eſt un cadavre, à la vérité ; mais qui depuis peu expiré, conſerve encore je ne ſai quelles impreſſions de chaleur qui ſemblent partir d'un reſte de vie. Mais à meſure que l'ame demeure dans la mort, & perſévère dans le crime, la grace ſe retire ; tout s'éteint en elle, tout s'altère, tout ſe corrompt, & ſa corruption devient univerſelle : *Jam fœtet, quatriduanus eſt enim.*

Je dis univerſelle : oui, mes Frères, tout change, tout ſe corrompt dans une ame par la continuité du déſordre : les dons de la nature, la douceur, la droiture, l'humanité, la pudeur, les talens même de l'eſprit ; les bienfaits de la grace, les ſentimens de religion, les remords de la conſcience, les terreurs de la Foi, la Foi elle-même ; la corruption entre dans tout, altère tout, & change en pourriture & en ſpectacle d'horreur, & les dons du Ciel, & les bienfaits de la terre : rien ne demeure dans ſa première ſituation : les traits les plus beaux ſont ceux qui deviennent les

plus hideux & les plus méconnoiſſables ; les agrémens de l'eſprit deviennent l'aſſaiſonnement des paſſions & de la débauche ; les ſentimens de religion ſe changent en libertinage ; la ſupériorité des lumières, en orgueil & en une affreuſe philoſophie ; la nobleſſe des ſentimens n'eſt plus qu'une ambition ſans borne & ſans meſure ; la bonté & la tendreſſe du cœur, qu'un abandonnement à des amours impurs & profanes ; les principes de gloire & d'honneur, qui avoient paſſé en nous avec le ſang de nos ancêtres, qu'une oſtentation de vanité, & la ſource de nos haines & de nos vengeances ; notre rang, notre élévation, l'occaſion de nos envies, de nos baſſes jalouſies ; enfin nos biens & notre proſpérité, l'inſtrument funeſte de tous nos crimes : *Jam fœtet, quatriduanus eſt enim.*

Mais la corruption ne ſe borne pas au pécheur tout ſeul : un cadavre ne ſauroit être long-tems caché ſans qu'une odeur de mort ſe répande à l'entour : on ne peut croupir long-tems dans le déſordre, ſans que l'odeur d'une mauvaiſe vie ſe faſſe ſen-

tir : on a beau cacher ſous des meſures pénibles l'ignominie d'une conduite déſordonnée ; on a beau blanchir le ſépulcre plein de pourriture & d'infection, la puanteur ſe répand; le crime ſe trahit tôt ou tard lui-même : une fumée noire & empeſtée ſort toujours de ce feu profane qu'on cachoit avec tant de ſoin : une vie déréglée ſe manifeſte par mille endroits : le public déſabuſé ouvre enfin les yeux ; & plus on eſt découvert, & plus on ſe découvre : on s'accoutume à ſon ignominie ; on ſe laſſe de la gêne & de la contrainte : le crime qui coûte encore des attentions & des meſures, paroît trop acheté : on ſe démaſque ; on ſecoue ce reſte de joug & de pudeur, qui nous faiſoit encore craindre les yeux des hommes ; on veut jouir du déſordre, ſans précaution & ſans embarras : & alors des domeſtiques, des amis, des proches ; la Cour, la Ville, la Province, tout ſe ſent de l'infection de nos déréglemens & de nos éxemples : notre rang, notre élévation ne ſervent plus qu'à rendre plus éclatant & plus immortel, le ſcandale de nos déré-

glemens : en mille lieux nos excès ſervent de modéle : le ſpectacle de nos mœurs raſſure peut-être en ſecret des conſciences que le crime troubloit encore : peut-être même on nous cite ; on ſe ſert de notre exemple pour ſéduire l'innocence, & vaincre une pudeur encore craintive ; & juſqu'après notre mort, le bruit de nos diſſolutions ſouillera encore la mémoire des hommes ; embellira peut-être des hiſtoires laſcives ; & long-tems après nous, & dans les âges qui nous ſuivront, le ſouvenir de nos crimes fera encore des coupables.

Enfin, mais je n'oſerois le dire ici ; la corruption que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur eſt ſi univerſelle, qu'elle infecte ſon corps même : la débauche laiſſe ſur ſa chair des traces honteuſes de ſes déſordres : l'infection de ſon ame ſe répand ſouvent juſques ſur un corps qu'il a fait ſervir à l'ignominie. Il dit par avance à la pourriture, comme Job : *Vous êtes mon Père ; & aux vers, c'eſt vous qui m'avez formé ;* & la corruption de ſon corps eſt une image

Job. 17. 14.

affreuſe de celle de ſon ame : *Jam fœtet, quatriduanus eſt enim.*

Grand Dieu ! puis-je donc me flatter que vous voudrez encore jetter ſur moi quelques regards de miſéricorde ? ne frémirez-vous pas encore à la vûe de cet amas de crimes & de pourriture, que mon ame offre à vos yeux, comme vous frémiſſez aujourd'hui ſur le tombeau de Lazare ? Ah ! détournez, Seigneur, vos yeux ſaints & terribles de ma profonde misère ; mais faites que je ne les en détourne plus moi-même, & que je ne me regarde plus qu'avec toute l'horreur que mon état mérite : ôtez le bandeau qui me cache moi-même à moi-même ; mes maux ſeront à demi guéris, dès que je pourrai les voir & les connoître.

Et voilà la ſeconde circonſtance de l'état déplorable de Lazare ; un voile lugubre couvroit ſon viſage : *Et facies ejus ſudario erat ligata :* c'eſt l'aveuglement profond qui forme le ſecond caractère de l'habitude criminelle.

J'avoue que tout péché eſt une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable : c'eſt un

faux jugement qui nous fait chercher dans la créature le repos, la grandeur, l'indépendance, que nous ne pouvons trouver qu'en Dieu ſeul : c'eſt un nuage qui dérobe à nos yeux l'ordre, la vérité, la juſtice, & ſubſtitue à leur place de vains phantômes. Cependant une première chute n'éteint pas tout-à-fait nos lumières : elle n'eſt pas toujours ſuivie d'une nuit profonde. A la vérité, l'Eſprit de Dieu, ſource de toute lumière, ſe retire, & n'habite plus en nous ; mais il reſte encore dans l'ame des traces de clarté : ainſi lorſque le ſoleil ne fait que ſe dérober à notre hémiſphère, il demeure encore dans les airs certaines impreſſions de ſa lumière, qui forment encore comme un jour imparfait ; ce n'eſt qu'à meſure qu'il ſe retire, qu'arrive enfin la nuit profonde. De même à meſure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu ſe retire, les ténébres croiſſent & augmentent, & arrive enfin la nuit profonde & l'aveuglement entier : *Et facies ejus ſudario erat ligata.*

Et alors tout devient une occaſion

d'erreur à l'ame criminelle ; tout change de face à ſes yeux ; les paſſions les plus honteuſes ne ſont plus que des foibleſſes ; les attachemens les plus criminels, des ſimpathies que nous avons portées en naiſſant, & dont nous trouvons la deſtinée dans nos cœurs ; les excès de la table, les plaiſirs innocens de la ſociété ; les vengeances, un juſte reſſentiment ; les diſcours de licence & de libertinage, des ſaillies agréables & applaudies ; les médiſances les plus affreuſes, un langage uſité, & dont il n'y a que les eſprits foibles qui puiſſent ſe faire un ſcrupule ; les loix de l'Egliſe, des uſages ſurannés ; le devoir du tems paſcal, une bienſéance qu'on donne à la coutume & non à la Religion ; la ſévérité des jugemens de Dieu, des déclamations outrées, qui font tort à ſa bonté & à ſa clémence ; la mort dans le péché, ſuite inévitable d'une vie criminelle, des prédictions où il entre plus de zèle que de vérité, & démenties par la confiance qui nous promet un retour avant ce dernier moment ; enfin, le ciel, la terre, l'enfer, toutes les créa-

tures, la Religion, le monde, les crimes, les vertus, les biens & les maux, les choſes préſentes & les futures, tout change de face aux yeux d'une ame qui vit dans l'habitude du crime; tout ſe montre à elle ſous de fauſſes apparences; toute ſa vie n'eſt plus qu'un preſtige & une mépriſe continuelle. Hélas! ſi vous pouviez déchirer le voile fatal qui couvre vos yeux comme ceux de Lazare, & vous voir comme lui enſeveli dans les ténébres, tout couvert de pourriture, & répandant au loin l'infection & une odeur de mort! mais maintenant tout cela eſt caché à vos yeux, dit Jeſus-Chriſt: *Nunc autem hæc abſcondita ſunt ab oculis tuis*; vous ne voyez de vous-même que les embelliſſemens & les dehors pompeux du tombeau funeſte où vous croupiſſez; votre rang, votre naiſſance, vos talens, vos dignités, vos titres; c'eſt-à-dire, les trophées & les ornemens que la vanité des hommes y a élevés: mais ôtez la pierre qui couvre ce lieu d'horreur; regardez dedans: ne jugez pas de vous par ces dehors pompeux qui ne font qu'embellir votre

Luc. 19. 42.

cadavre ; voyez ce que vous êtes aux yeux de Dieu ; & ſi la corruption & l'aveuglement profond de votre ame ne vous touche pas aſſés, que ſa ſervitude du moins vous réveille & vous rappelle à vous-même.

Dernière circonſtance de l'état de Lazare mort & enſeveli ; il avoit les mains & les pieds liés : *Ligatus pedes & manus inſtitis :* & voilà l'image de la triſte ſervitude d'une ame, depuis long-tems aſſujettie au péché.

Oui, mes Frères, le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'aſſujettiſſement & de ſervitude; le régne de la juſtice eſt un régne de liberté ; l'ame fidéle & ſoumiſe à Dieu devient maîtreſſe de toutes les créatures ; le Juſte eſt au-deſſus de tout, parcequ'il eſt détaché de tout ; il eſt maître du monde, parcequ'il mépriſe le monde ; il ne dépend ni de ſes maîtres, parcequ'il ne les ſert que pour Dieu ; ni de ſes amis, parcequ'il ne les aime que dans l'ordre de la charité & de la juſtice ; ni de ſes inférieurs, parcequ'il n'en éxige aucune complaiſance injuſte ; ni de ſa fortune, parcequ'il la craint ; ni des

jugemens des hommes, parcequ'il ne craint que ceux de Dieu ; ni des événemens, parcequ'il les regarde tous dans l'ordre de la Providence ; ni de ſes paſſions mêmes, parceque la charité qui eſt en lui en eſt la régle & la meſure. Le Juſte ſeul jouit donc proprement d'une parfaite liberté : ſupérieur au monde, à lui-même, à toutes les créatures, à tous les événemens ; il commence dès cette vie à régner avec Jeſus-Chriſt ; tout lui eſt ſoumis ; & il n'eſt lui-même ſoumis qu'à Dieu ſeul.

Mais le pécheur, qui paroît vivre ſans joug & ſans régle, eſt pourtant un vil eſclave : il dépend de tout, de ſon corps, de ſes panchans, de ſes caprices, de ſes paſſions, de ſes biens, de ſa fortune, de ſes maîtres, de ſes ſujets, de ſes amis, de ſes ennemis, de ſes protecteurs, de ſes envieux, de toutes les créatures qui l'environnent ; autant de dieux auſquels, ou l'amour, ou la crainte l'aſſujettit ; autant d'idoles qui multiplient ſa ſervitude ; tandis qu'il ſe croit plus libre en ſecouant l'obéiſſance qu'il doit à Dieu ſeul : *Quæ eſt idolorum ſervitus ;* *Galat. 5. 20.*

il multiplie ſes maîtres, en refuſant de ſe ſoumettre à celui ſeul qui rend libre ceux qui le ſervent, & qui fait même de ſes ſerviteurs les maîtres du monde, & de tout ce que le monde enferme.

Je ſai que la paſſion dans les commencemens, ménage encore, pour ainſi dire, la liberté du cœur : elle nous laiſſe croire quelque-tems que nous ſommes maîtres de nos panchans & de notre deſtinée : elle nous amuſe d'un vain eſpoir de rompre, quand il nous plaira, nos chaînes : elle lâche le frein par lequel elle nous tient, de peur que nous nous appercevions trop tôt de notre ſervitude : mais quand une fois elle ſe ſent maîtreſſe, & qu'elle ne craint plus nos retours & nos inconſtances; ah! c'eſt alors qu'elle nous fait ſentir tout le poids, & toute l'amertume de notre ſervitude : *Ligatus pedes & manus inſtitis.*

Servitude honteuſe par l'aſſujettiſſement de l'ame déréglée aux ſens ; ſa raiſon, ſa fierté, ſa gloire, ſes réfléxions, tout céde au charme impérieux qui l'entraîne : honteuſe par l'indignité des démarches que la for-

ce de la paſſion obtient d'elle ; le rang, le ſexe, le devoir, tout eſt oublié ; on dévore les rebus les plus outrageans ; on fait les avances les plus humiliantes ; on laiſſe entrevoir les emportemens les plus indignes & les plus mépriſables : honteuſe par les devoirs les plus importans, & les intérêts les plus ſérieux de la fortune ſacrifiés à la paſſion injuſte : honteuſe par l'aviliſſement & le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée : honteuſe enfin par les mœurs déſordonnées continuées quelquefois juſques dans une vieilleſſe avancée ; l'âge augmente la fragilité ; la raiſon affoiblie par les anciens déſordres, n'offre plus de réſiſtance ; le corps uſé par ſes déréglemens, s'y laiſſe comme aller de lui-même, & ſupplée par les égaremens d'une imagination corrompue, ce qui manque à la vivacité de ſes plaiſirs : *Ligatus pedes & manus inſtitis.*

Je ne parle pas des obſtacles qui traverſent toujours la paſſion ; des intérêts & des devoirs, qui la combattent ; des meſures & des ménagemens, qui la gênent ; des contre-

tems, qui la découvrent ; des ſituations & des dégoûts, qui l'empoiſonnent. On voudroit rompre ſes chaînes, & on retombe à l'inſtant ſous leur propre poids ; & dans le crime même, inſenſible au plaiſir devenu dégoûtant, on ne ſent plus que la dure ſervitude qui l'a rendu néceſſaire : *Ligatus pedes & manus inſtitis.*

Vous vous plaignez quelquefois des rigueurs de la vertu, mon cher Auditeur ; vous craignez la vie chrétienne, comme une vie d'aſſujettiſſement & de triſteſſe : mais qu'y trouveriez-vous de ſi triſte, que ce que vous éprouvez dans le déſordre? Ah ! ſi vous oſiez vous plaindre de l'amertume & de la tyrannie de vos paſſions ; ſi vous oſiez avouer les troubles, les dégoûts, les fureurs, les agitations de votre ame ; ſi vous étiez de bonne-foi ſur ce qui ſe paſſe de triſte dans votre cœur, il n'eſt point de deſtinée qui ne vous parût préférable à la vôtre : mais vous diſſimulez les inquiétudes du crime que vous ſentez ; & vous éxagérez les rigueurs de la vertu que vous n'avez jamais connue. Mais pour tendre la main à

votre foibleſſe, continuons l'hiſtoire de notre Evangile, & voyons dans la réſurrection de Lazare, quels ſont les moyens que la bonté de Dieu vous offre pour ſortir de cet état déplorable.

II. PARTIE.

LA force de la vertu de Dieu, dit l'Apôtre, ne paroît pas moins dans la converſion des pécheurs, que dans la réſurrection des morts; & la même vertu ſuréminente, qui opéra ſur Jeſus-Chriſt pour le délivrer du tombeau, doit opérer ſur l'ame depuis long-tems morte dans le péché, pour la rappeller à la vie de la grace. J'y trouve ſeulement cette différence, que la voix toute-puiſſante de Dieu n'éprouve aucune réſiſtance dans le cadavre qu'il ranime & qu'il rappelle à la vie, au lieu que l'ame morte & corrompue, pour ainſi dire, par la vieilleſſe du crime, ne ſemble conſerver encore un reſte de force & de mouvement, que pour s'oppoſer à cette voix de vertu qui ſe fait entendre dans l'abîme où elle eſt enſevelie, & qui veut lui rendre la vie & la lumière. Cependant quelque difficile

que ſoit la converſion d'une ame de ce caractère, & quelque rares qu'en ſoient les éxemples, l'Eſprit de Dieu pour nous apprendre à ne jamais déſeſpérer de la miſéricorde divine, lorſque nous voulons ſincérement ſortir du crime, nous en propoſe aujourd'hui les moyens dans la réſurrection de Lazare.

Le premier, c'eſt la confiance en Jeſus-Chriſt. *Si vous aviez été ici*, dit une des ſœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne ſeroit pas mort ; mais je ſai que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. Je ſuis moi-même la réſurrection & la vie*, lui répond Jeſus-Chriſt ; *le croyez-vous ? Oui Seigneur*, dit-elle, *j'ai toujours cru que vous étiez le Chriſt, Fils du Dieu vivant.* C'eſt par où commence le miracle de la réſurrection de Lazare, par une confiance entière que Jeſus-Chriſt eſt aſſés puiſſant pour le délivrer de la mort & de la corruption.

Car, mes Frères, l'illuſion dont le démon ſe ſert tous les jours, pour rendre inutiles nos deſirs de converſion, & en arréter les démarches ; c'eſt de nous jetter dans la défiance

&

& dans le découragement : il retrace vivement à notre imagination les horreurs d'une vie entière de crime : il nous dit en ſecret ce que les ſœurs de Lazare diſent à Jeſus-Chriſt ; mais dans un ſens bien différent ; qu'il auroit fallu s'y prendre plutôt ; qu'on ne revient pas de ſi loin ; qu'il n'eſt plus tems d'eſſayer d'un changement ; & que la vieilleſſe & l'infection de nos plaies ne paroît plus laiſſer de reſſource : *Jam fœtet, quatriduanus eſt enim.* Et là-deſſus, on s'abandonne à la pareſſe & à l'indolence ; & après avoir irrité la juſtice de Dieu par nos égaremens, nous outrageons ſa miſéricorde par l'excès de notre défiance.

J'avoue, mes Frères, qu'il en coûte à une ame depuis long-tems morte dans le péché, pour revenir à Dieu ; qu'il eſt difficile, après tant d'années de déſordre, de ſe faire un cœur nouveau & de nouvelles inclinations ; & qu'il eſt même à propos que les obſtacles, les peines, les difficultés, qui accompagnent toujours la converſion des ames de ce caractère, faſſent ſentir aux grands pécheurs combien il eſt terrible d'a-

voir été preſque une vie entière éloi-gné de Dieu.

Mais je dis, que dès qu'une ame touchée de ſes crimes, veut ſincére-ment revenir à lui, ſes plaies, quelle qu'en puiſſe être l'infection & la vieil-leſſe, ne doivent plus allarmer ſa confiance : je dis que ſes misères doi-vent augmenter ſa componction, mais non pas ſon découragement : je dis que la première démarche de ſa pénitence doit être d'adorer Jeſus-Chriſt comme *la réſurrection & la vie ;* une confiance ſecrette, que nos mi-sères ſont toujours moindres que ſes miſéricordes ; une perſuaſion intime, que le ſang de Jeſus-Chriſt eſt plus puiſſant pour laver nos ſouillures, que notre corruption ne ſauroit l'être pour en contracter : je dis que moins l'ame criminelle trouve en elle de reſ-ſources pour la vertu, plus elle doit en attendre de celui qui ſe plaît à édifier l'ouvrage de la grace ſur le néant de la nature ; & que plus elle forme d'oppoſition au bien, plus elle offre en un ſens de diſpoſition à la puiſ-ſance & à la miſéricorde divine, qui veut que tout bien paroiſſe venir

d'enhaut, & que l'homme ne s'attribue rien à lui-même.

Et en effet, mon cher Auditeur, quelle que puiſſe être l'horreur de vos crimes paſſés, le Seigneur n'eſt pas bien éloigné de vous faire grace, dès qu'il vous inſpire le deſir & la réſolution de la demander. Il eſt écrit dans l'hiſtoire des Juges, que le père de Samſon, effrayé de l'apparition de l'Ange du Seigneur, qui après lui avoir annoncé la naiſſance d'un fils, & ordonné d'offrir un ſacrifice, avoit, comme un feu dévorant, conſumé l'hoſtie & le bucher, & diſparu enſuite à ſes yeux; qu'effrayé, dis-je, de ce ſpectacle, il crut qu'il alloit être lui-même frappé de mort avec ſa femme, parcequ'ils avoient vû le Seigneur : *Morte moriemur, quia vidimus Dominum.* Mais ſon épouſe, ſainte & éclairée, condamna ſa défiance. Si le Seigneur, lui répondit-elle, vouloit nous perdre, il n'auroit pas fait deſcendre le feu du ciel ſur notre ſacrifice; il ne l'eût pas reçu de nos mains; il ne nous eût pas découvert ſes ſecrets & ſes merveilles, & ce que nous avions ignoré juſqu'ici : *Judic.* 13. 22.

Ibid. v. 23. *Si Dominus nos vellet occidere, de manibus noſtris holocauſtum & libamenta non ſuſcepiſſet; nec oſtendiſſet nobis hæc omnia, neque ea quæ ſunt ventura dixiſſet.*

Et voilà ce que je vous réponds aujourd'hui. Vous croyez votre mort & votre perte inévitable ; l'état de votre conſcience vous décourage ; envain des étincelles de grace & de lumière tombent dans votre cœur, vous touchent, vous ſollicitent, & ſont toutes prêtes à conſumer le ſacrifice de vos paſſions : vous vous perſuadez que c'eſt fait de vous ſans reſſource. Mais ſi le Seigneur vouloit vous abandonner & vous perdre, il ne feroit pas deſcendre le feu du ciel ſur votre cœur ; il n'allumeroit pas en vous de ſaints deſirs & des ſentimens de pénitence : *Si Dominus nos vellet occidere, de manibus noſtris holocauſtum & libamenta non ſuſcepiſſet :* s'il vouloit vous laiſſer mourir dans l'aveuglement de vos paſſions, il ne vous montreroit pas les vérités du ſalut ; il ne vous les mettroit pas dans un jour qui vous éclaire & qui vous trouble ; il n'ouvriroit pas vos yeux ſur les

malheurs à venir que vous vous préparez : *Nec oſtendiſſet nobis hæc omnia, neque ea quæ ſunt ventura dixiſſet.* D'ailleurs, que ſavez-vous ſi Jeſus-Chriſt n'a pas permis que vous tombaſſiez dans cet état déplorable, pour faire du prodige de votre converſion, un attrait pour la converſion de vos frères ? que ſavez-vous ſi ſa miſéricorde n'a pas ménagé à vos paſſions l'éclat qui les a rendu publiques, afin que mille pécheurs témoins de vos égaremens, ne déſeſpèrent pas de leur retour, & ſoient animés par le ſpectacle de votre pénitence ? que ſavez-vous ſi vos crimes & vos ſcandales mêmes ne ſont pas entrés dans les deſſeins de la bonté du Seigneur ſur vos frères ; & ſi votre état qui paroît déſeſpéré, comme celui de Lazare, eſt bien moins un préjugé de mort pour vous, qu'une occaſion de manifeſter la gloire de Dieu ? *Infirmitas hæc non eſt ad mortem, ſed pro gloriâ Dei ?* Lorſque ſa grace raméne un pécheur ordinaire, le fruit de ſa converſion ſe borne à lui ſeul ; mais quand elle va choiſir un pécheur d'éclat, un Lazare depuis long-tems

mort & corrompu ; ah ! les vûes de ſa miſéricorde ſont alors plus étendues : elle prépare en un ſeul changement, mille changemens à venir : elle ſe forme mille élus en un ſeul ; & les crimes d'un pécheur deviennent la ſemence de mille Juſtes : *Infirmitas hæc non eſt ad mortem, ſed pro gloriâ Dei.* Vous perdez courage en ſentant l'extrémité de vos misères ; mais peut-être c'eſt cette extrémité elle-même qui vous approche plus du moment heureux de votre converſion, & que la bonté de Dieu vous a réſervé pour être un monument public de l'excès de ſes miſéricordes envers les plus grands pécheurs. *Croyez ſeulement*, comme le dit Jeſus-Chriſt aux ſœurs de Lazare, *& vous verrez la gloire de Dieu* : vous verrez vos proches, vos amis, vos ſujets, les complices de vos égaremens devenir les imitateurs de votre pénitence : vous verrez les ames les plus déplorées ſoupirer après le bonheur de votre nouvelle vie ; & le monde lui-même forcé de rendre gloire à Dieu, & en rappellant vos excès paſſés, admirer le prodige de

votre deſtinée préſente : *Quoniam ſi credideris, videbis gloriam Dei.* Prenez dans vos misères mêmes de nouveaux motifs de confiance : béniſſez par avance la ſageſſe miſéricordieuſe de celui qui ſaura tirer de vos paſſions un nouvel avantage pour ſa gloire : tout coopère au ſalut des ſiens, & il ne permet de grands excès, que pour opérer de grandes miſéricordes. Dieu veut toujours le ſalut de ſa créature ; & dès que nous voulons retourner à lui, nous ne devons pas craindre que ſa juſtice nous rebute, mais que notre volonté ne ſoit pas ſincère.

Et la preuve la plus déciſive de notre ſincérité, c'eſt l'éloignement des occaſions, qui mettent un obſtacle invincible à notre réſurrection & à notre délivrance : obſtacles figurés par la pierre qui fermoit l'entrée du tombeau de Lazare, & que Jeſus-Chriſt commence par ordonner qu'on ôte, avant d'opérer le miracle de la réſurrection : *Tollite lapidem ;* ôtez la pierre. Second moyen marqué dans notre Evangile.

En effet, on voit tous les jours des

pécheurs laſſés du déſordre, qui voudroient revenir à Dieu; mais qui ne peuvent ſe réſoudre à ſortir du milieu de ces objets, de ces lieux, de ces ſituations, de ces écueils qui les ont éloignés de lui: ils ſe perſuadent qu'ils pourront éteindre leurs paſſions, finir le cours d'une vie déſordonnée; en un mot, reſſuſciter avant que d'ôter la pierre: ils font même quelques efforts; ils s'adreſſent à des hommes de Dieu; ils prennent des meſures de changement; mais de ces meſures qui n'éloignant pas les périls, n'avancent point leur ſûreté; & toute leur vie ſe paſſe triſtement à déteſter leurs chaînes, & à ne pouvoir parvenir à les rompre.

D'où vient cela, mes Frères? c'eſt que les paſſions ne commencent à s'affoiblir, que par l'éloignement des objets qui les ont allumées; c'eſt une erreur de croire que le cœur puiſſe changer, tandis que tout ce qui l'environne eſt encore à notre égard le même. Vous voulez devenir chaſte; & vous vivez au milieu des périls, des liaiſons, des familiarités, des plaiſirs, qui ont mille fois corrompu

votre ame : vous voudriez commencer à faire quelques réfléxions ſérieuſes ſur votre éternité, & à mettre quelque intervalle entre la vie & la mort ; & vous n'en voulez point mettre entre la mort & les diſſipations qui vous empêchent de penſer à votre ſalut ; & vous attendez que le goût d'une vie chrétienne vous vienne au milieu des agitations, des plaiſirs, des inutilités, des eſpérances humaines, dont vous ne voulez rien rabbattre : vous voulez que votre cœur ſe faſſe de nouvelles inclinations au milieu de tout ce qui nourrit & fortifie les anciennes, & que la lampe de la Foi & de la grace, ſe rallume au milieu des vents & des tempêtes ; elle qui dans le ſecret même du Sanctuaire, s'éteint ſouvent, faute d'huile & de nourriture, & fait aux ames tiédes & retirées, un danger de la ſûreté même de leur retraite.

Vous venez nous dire après cela que vous ne manquez pas de bonne volonté ; mais que le moment n'eſt pas encore venu. Et comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne ? Mais quelle eſt cette bonne vo-

lonté renfermée au-dedans de vous ; qui n'a jamais de ſuite, qui ne conduit jamais à rien de réel, & n'a aucune démarche ſérieuſe de changement ? c'eſt-à-dire, vous voudriez changer, ſans qu'il vous en coûtât rien ; vous voudriez vous ſauver, comme vous vous êtes perdu ; vous voudriez que les mêmes mœurs, qui ont éloigné votre cœur de Dieu, l'en raprochaſſent ; & que ce qui a été juſqu'ici l'occaſion de votre perte, devînt lui-même la voie & la facilité de votre ſalut. Commencez par éloigner les occaſions, qui ont été tant de fois, & qui ſont encore tous les jours l'écueil de votre innocence ; ôtez la pierre, qui ferme l'entrée de la grace à votre ame : *Tollite lapidem* : après cela vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achéve en vous ſon ouvrage. Alors ſéparé de tous les objets, qui nourriſſoient en vous des paſſions injuſtes, vous pourrez lui dire : C'eſt à vous maintenant, ô mon Dieu ! à changer mon cœur : je vous ai ſacrifié tous les attachemens qui pouvoient le retenir encore ; j'ai éloigné de moi tous les écueils, où ma

foibleſſe auroit pu encore faire naufrage ; j'ai changé tous les dehors qui dépendoient de moi : c'eſt à vous, Seigneur ! qui ſeul pouvez changer les cœurs, à faire maintenant le reſte, à briſer les liens inviſibles, à ſurmonter les obſtacles intérieurs, à triompher de ma corruption toute entière : j'ai ôté la pierre fatale, qui m'empêchoit d'entendre votre voix ; faites-la retentir à préſent juſques dans l'abîme où je ſuis encore enſeveli : ordonnez-moi de ſortir de ce tombeau fatal, de ce lieu d'infection & de pourriture ; mais ordonnez-le-moi avec cette parole puiſſante, qui ſe fait entendre aux morts, & qui eſt pour eux une parole de réſurrection & de vie : confiez-moi à vos Diſciples, pour me délier de ces liens qui tiennent toutes les puiſſances de mon ame captive ; & que le miniſtère de votre Egliſe mette le dernier ſceau à ma réſurrection & à ma délivrance.

Et voilà, mes Frères, le dernier moyen propoſé dans notre Evangile. Dès que la pierre fut ôtée, le Sauveur dit à haute voix : *Lazare, ſortez dehors.* Lazare ſort, encore les pieds

& les mains liés ; & Jeſus-Chriſt le remet à ſes Diſciples pour le délier : *Solvite, & ſinite abire.*

Remarquez ici, mes Frères, que Jeſus-Chriſt n'ordonne aux Diſciples de délier Lazare, qu'après qu'il s'eſt montré tout entier hors du tombeau. Il faut ſe manifeſter à l'Egliſe, dit S. Bernard, avant de recevoir par ſon miniſtère le bienfait de notre délivrance. *Lazare, ſortez dehors ;* c'eſt à-dire, continue ce Père, juſques à quand demeurerez-vous caché & enſeveli au-dedans de votre conſcience ? juſques à quand célerez-vous votre iniquité dans votre ſein ? *Quouſque conſcientiæ tuæ caligo te detinet ?* S. Bern.

Vous n'ignorez pas ſans doute, mes Frères, que la rémiſſion de nos crimes ne nous eſt accordée, que par le canal & le miniſtère de l'Egliſe, & qu'il faut venir découvrir & préſenter nos liens à la piété des Miniſtres, qui ſeuls ont l'autorité de lier & de délier ſur la terre ; ce n'eſt pas ſurquoi vous avez beſoin d'être inſtruits. Mais je dis qu'afin que la converſion ſoit ſolide & durable, il faut ſe montrer tout entier hors du tom-

beau comme Lazare : il ne s'agit pas ici d'une confeſſion ordinaire : un pécheur invétéré doit remonter juſqu'à ſon enfance ; juſqu'à la première naiſſance de ſes paſſions ; juſques aux commencemens de ſa vie, qui ont été ceux de ſes crimes : il ne faut plus laiſſer de doutes & d'obſcurités dans la conſcience ; laiſſer dans les ténébres les premières mœurs, ſous prétexte qu'elles ont été déja révélées au Prêtre : il faut une manifeſtation univerſelle ; ne compter pour rien tout ce qu'on a fait juſqu'ici ; les Sacremens reçus, & les confeſſions faites dans la vie mondaine & déréglée, les mettre même au nombre de nos crimes ; regarder la conſcience comme un cahos, où juſqu'ici on n'a pas porté la lumière, & ſur laquelle toutes nos fauſſes pénitences paſſées n'ont fait que répandre de nouvelles ténébres.

Car, hélas, mes Frères ! une ame qui revient à Dieu après les égaremens du monde & des paſſions, doit préſumer qu'ayant vécu juſques-là dans des affections & des habitudes criminelles, tous les Sacremens reçus

en cet état ont été pour elle des profanations & des crimes.

Premiérement, parceque n'ayant jamais eu de douleur véritable de ſes fautes, ni par conſéquent de volonté ſincère de s'en corriger, les remédes de l'Egliſe, loin de la purifier, ont achevé de la ſouiller, & de rendre ſes maux plus incurables.

Secondement, parcequ'elle ne s'eſt jamais connue elle-même; & qu'ainſi elle n'a pu ſe faire connoître au tribunal. Car, hélas, mes Frères! le monde au milieu duquel cette ame a toujours vécu, & où elle a toujours penſé & jugé de tout comme le monde; le monde, dis-je, ne trouvant de ſenſé & de raiſonnable, que ſes maximes & ſes façons de penſer; le monde connoît-il aſſés la ſainteté de l'Evangile, les obligations de la Foi, l'étendue des devoirs, pour entrer dans le détail des tranſgreſſions que la Foi condamne?

Troiſiémement enfin, parceque, quand même elle auroit connu toutes ſes misères, n'en ayant jamais eu de douleur ſincère, elle n'a pu les faire connoître; car il n'y a que la

douleur qui ſache s'expliquer comme il faut, & repréſenter au naturel les maux qu'elle ſent & qu'elle abhorre : il faut avoir le cœur touché pour ſavoir ſe faire entendre ſur les plaies & les misères du cœur même : un pécheur touché d'une paſſion profane, en parle plus vivement, plus éloquemment : rien ne lui échappe des maux inſenſés & déplorables qu'il endure : il entre dans tous les replis de ſon cœur, ſes jalouſies, ſes craintes, ſes eſpérances. Comme il n'y a que l'eſprit de l'homme, dit l'Apôtre, qui ſache ce qui ſe paſſe dans l'homme, il n'y a que le cœur auſſi qui puiſſe ſavoir ce qui ſe paſſe dans le cœur : la douleur donne des yeux pour tout voir, & des paroles pour tout dire : elle a un langage que rien ne ſauroit imiter : ainſi une ame mondaine, & encore liée par le cœur à tous ſes déſordres, a beau venir s'accuſer, elle ne ſauroit ſe faire connoître, ſans avoir un deſſein formel de diſſimuler ſes plaies : elle ne les montre jamais dans toute leur horreur, parcequ'elle ne les ſent pas, & n'en eſt pas frappée elle-même : ſes paro-

les ſe ſentent toujours de l'inſenſibilité de ſon cœur ; & il eſt impoſſible qu'elle montre dans toute leur laideur des difformités qu'elle ne connoît pas, & qu'elle aime encore : elle doit donc regarder tout le tems de ſa vie paſſée, comme un tems de ténébres & d'aveuglement, où elle ne s'eſt jamais vûe qu'avec des yeux de chair & de ſang ; jamais jugée que par des jugemens de paſſion & d'amour propre ; jamais accuſée qu'avec un langage d'erreur & d'impénitence ; jamais montrée que dans un jour faux & imparfait. Ce n'eſt donc pas aſſés d'ôter la pierre du tombeau ; il faut que cette ame criminelle en ſorte elle-même ; qu'elle ſe montre, pour ainſi dire, au grand jour ; qu'elle manifeſte toute ſa vie ; & que depuis le premier âge juſqu'au jour heureux de ſa délivrance, rien ne puiſſe échapper aux yeux des Miniſtres prêts à la délier.

Mais cette démarche, dites-vous, a des difficultés qui peuvent jetter le trouble, l'embarras, le découragement dans la conſcience, & ſuſpendre la réſolution d'un changement de

vie. Quoi, mes Frères, vous entrez dans des diſcuſſions ſi pénibles & ſi infinies, pour éclaircir vos affaires temporelles; & pour établir l'ordre & la ſûreté dans votre conſcience, & pour ne laiſſer plus rien de douteux dans l'affaire de votre éternité, vous vous plaindriez dès qu'il doit vous en coûter quelques ſoins & quelques recherches? vous dites ſi ſouvent vous-mêmes quand il s'agit d'une démarche déciſive pour la ruine & pour la conſervation de votre fortune, qu'il ne faut rien riſquer, rien négliger; qu'il faut tout voir ſoi-même, tout éclaircir, tout approfondir, & n'avoir rien à ſe reprocher; & cette maxime ſi raiſonnable ſur des intérêts paſſagers & frivoles, le ſeroit moins ſur le grand & ſur l'unique intérêt du ſalut?

Ah, mes Frères! que nous avons peu de foi! Et qu'avons-nous de plus important en cette vie, que le ſoin de mettre en état ce compte redoutable, que nous devons rendre au Juge éternel, & au Scrutateur de nos cœurs & de nos penſées? c'eſt-à-dire, le ſoin de régler notre conſcien-

ce, d'en diſſiper les ténébres, d'en purifier les ſouillures, d'en éclaircir les intérêts éternels, d'en aſſurer les eſpérances ; nous aſſurer nous-mêmes, autant que la condition préſente le permet, de ſon état & de ſes diſpoſitions ; & n'aller pas paroître devant Dieu comme des inſenſés, inconnus à nous-mêmes, incertains de ce que nous ſommes, & de ce que nous devons être pour toujours. Tels ſont les moyens de converſion marqués dans le miracle de la réſurrection de Lazare : achevons l'hiſtoire de notre Evangile ; & voyons quels ſont les motifs qui déterminent Jeſus-Chriſt à l'opérer.

III. PARTIE. POUR entrer d'abord dans notre ſujet, & ne pas perdre de vûe la ſuite de l'Evangile ; le premier motif que le Sauveur paroît ſe propoſer dans la réſurrection de Lazare, c'eſt de conſoler les larmes, & de récompenſer les prières & la piété de ſes deux ſœurs. *Seigneur*, lui diſent-elles, *celui que vous aimez eſt malade:* & voilà, mes Frères, le premier motif qui détermine ſouvent Jeſus-Chriſt à opé-

rer la converſion d'un grand pécheur; les larmes & les prières des ames juſtes qui la demandent.

Oui, mes Frères, ſoit que le Seigneur veuille par-là rendre la vertu plus reſpectable aux pécheurs, en ne leur accordant des graces que par l'entremiſe des ames juſtes ; ſoit qu'il ait deſſein de lier plus étroitement ſes membres, & de les conſommer dans l'unité & dans la charité, en rendant les miniſtères des uns, utiles & néceſſaires aux autres ; il eſt certain que c'eſt dans les prières des gens de bien, que la converſion des plus grands pécheurs trouve tous les jours ſa ſource. Comme tout ſe fait pour les Juſtes dans l'Egliſe, dit l'Apôtre, on peut dire auſſi que tout ſe fait par eux ; & comme les pécheurs n'y ſont ſoufferts, que pour éxercer leur vertu, ou ranimer leur vigilance, ils n'y ſont rappellés auſſi de leurs égaremens, que pour conſoler leur foi, & récompenſer leurs gémiſſemens & leurs prières.

C'eſt donc un commencement de juſtice pour les plus grands pécheurs, que d'aimer les ames juſtes ; c'eſt un

préjugé de vertu, que de la reſpecter dans ceux qui la pratiquent ; c'eſt une eſpérance de converſion, que de rechercher la ſociété des gens de bien, eſtimer leur confiance, & les intéreſſer à notre ſalut ; & quand même notre cœur gémiroit encore ſous des liens injuſtes, & que l'amour du monde & des plaiſirs nous éloigneroit encore de Dieu, dès que nous commençons à aimer ſes ſerviteurs, nous faiſons comme le premier pas dans ſon ſervice : il ſemble que notre cœur ſe laſſe déja de ſes paſſions, dès que nous nous plaiſons avec ceux qui les condamnent ; & que le goût de la vertu n'eſt pas loin, dès que nous pouvons goûter ceux que la vertu ſeule rend aimables.

D'ailleurs, les Juſtes inſtruits par nous-mêmes de nos foibleſſes, les ont ſans ceſſe préſentes devant le Seigneur : ils gémiſſent devant lui ſur les chaînes qui nous lient encore au monde & à ſes amuſemens : ils lui offrent quelques foibles deſirs de vertu, que nous leur confions quelquefois, pour obliger ſa bonté à nous en accorder de plus vifs & de plus effi-

caces : ils portent juſqu'aux pieds de ſon Trône quelques commencemens de bien qu'ils ont apperçu en nous, pour nous en obtenir de ſa miſéricorde la perfection & la plénitude. Plus touchés de nos malheurs que de leurs beſoins, ils s'oublient ſaintement eux-mêmes, pour ſauver leurs frères, qui périſſent à leurs yeux : eux ſeuls nous aiment pour nous-mêmes, parcequ'eux ſeuls n'aiment en nous que notre ſalut : le monde peut nous donner des créatures, des adulateurs, des compagnons de plaiſir, de ſociété, de débauche ; mais la vertu toute ſeule nous donne des amis.

Et c'eſt ici, où vous qui m'écoutez, qui autrefois, comme peut-être Marie, étiez eſclaves du monde & des paſſions, & qui depuis, touchées de la grace, ne bougez plus comme elle des pieds du Sauveur ; c'eſt ici où vous devez vous ſouvenir que déſormais un des plus importans devoirs de votre nouvelle vie, eſt de demander continuellement à Jeſus-Chriſt, comme la ſœur de Lazare, la réſurrection de vos frères ; la converſion de ces ames infortunées, qui

ont été les complices de vos paſſions criminelles, & qui encore ſous la puiſſance de la mort & du péché, traînent triſtement leurs chaînes dans les voies du monde & de l'égarement. Vous devez dire ſans ceſſe à Jeſus-Chriſt dans l'amertume de votre cœur, comme la ſœur de Lazare : *Seigneur, celui que vous aimez eſt malade ;* ces ames pour qui j'ai été un écueil, & qui vous ont moins offenſé que moi, ſont cependant encore dans les ténébres de la mort, & dans la corruption du péché; & je jouis d'une délivrance dont j'étois plus indigne qu'elles ! Ah, Seigneur ! le plaiſir que j'ai d'être à vous ne ſera jamais parfait, tandis que je verrai mes frères périr triſtement à mes yeux : je ne jouirai qu'à demi du fruit de vos miſéricordes, tandis que vous les refuſerez à des ames pour qui j'ai été moi-même une occaſion funeſte de chûte ; & je ne croirai jamais que vous m'ayez pardonné mes crimes, tandis que je les verrai encore ſubſiſter dans les pécheurs, que mes éxemples & mes paſſions ont éloigné de vous : *Domine, ecce quem amas infirmatur.*

Ce n'eſt pas, mes Frères, que vous deviez ſi fort compter ſur les prières des gens de bien, que vous attendiez d'elles ſeules le changement de votre cœur & le don de la pénitence ; car c'eſt-là une illuſion aſſés ordinaire parmi les perſonnes, ſurtout les plus élevées dans le monde : on croit qu'en reſpectant la vertu ; qu'en favoriſant les gens de bien ; qu'en les intéreſſant à ſolliciter auprès de Dieu notre converſion, nos chaînes tomberont d'elles-mêmes, ſans qu'il nous en coûte aucun effort pour nous en dégager : on ſe raſſure ſur ce reſte de foi & de religion, qui nous rend la vertu dans les autres encore chère & reſpectable : on ſe ſait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point de libertinage & d'impiété, ſi commun dans le monde, qui fait de la vertu des cenſures & des dériſions publiques. Mais hélas, mes Frères, il ne ſervit de rien au Roi Jehu d'avoir rendu des honneurs publics au ſaint homme Jonadab ; ſes vices ſubſiſtoient toujours avec le reſpect qu'il eut pour la vertu de l'homme de Dieu. Il fut inutile à Hé-

rode d'honorer la piété de Jean-Baptiſte, & d'aimer même la ſainte liberté de ſes diſcours : la déférence qu'il eut pour le précurſeur, lui laiſſa toujours tout l'emportement de ſa paſſion criminelle. Les honneurs que nous rendons à la vertu attirent des ſecours à notre foibleſſe ; mais ils ne juſtifient pas nos égaremens : les prières des gens de bien rendent le Seigneur plus attentif à nos beſoins ; mais non pas plus indulgent pour nos crimes : elles nous obtiennent la victoire des paſſions que nous commençons à déteſter ; mais non pas de celles que nous aimons, & dans leſquelles nous voulons continuer de vivre : en un mot, elles aident nos bons deſirs ; mais elles n'autoriſent pas notre impénitence.

Le miracle de la réſurrection de Lazare apprend donc aux ames juſtes à ſolliciter la converſion de leurs frères ; mais la converſion & la délivrance de leurs frères, ſert encore à ranimer leur tiédeur & leur lâcheté. Second motif que ſe propoſe Jeſus-Chriſt : il veut réveiller par la nouveauté de ce prodige, la foi de ſes Diſciples

Diſciples encore foible & languiſſante : *Gaudeo propter vos, ut credatis.*

Et tel eſt le fruit que Jeſus-Chriſt ſe propoſe tous les jours des miracles de ſa grace : il opère à vos yeux des converſions ſoudaines & ſurprenantes, vous qui marchez depuis long-tems dans ſes voies, pour confondre par la ferveur & par le zèle de ces ames depuis peu reſſuſcitées, votre tiédeur & votre indolence. Oui, mes Frères, rien n'eſt plus propre à nous couvrir de confuſion, & à nous faire trembler ſur les infidélités que nous mêlons à une piété tiéde & languiſſante, que de voir une ame enſevelie, il n'y a qu'un moment, dans la corruption de la mort & du péché, & dont les égaremens avoient peut-être ſervi de matière à la vanité de notre zèle, & à la malignité de nos cenſures ; de la voir, dis-je, un inſtant après vivifiée par la grace, libre de ſes chaînes, marcher à pas de géant dans la voie de Dieu ; plus avide de mortifications, qu'elle ne l'avoit été de plaiſirs ; plus ſéparée encore du monde & de ſes amuſemens, qu'elle n'y avoit paru attachée ; ſe diſputer les

délaſſemens les plus innocens ; ne mettre preſque point de bornes à la vivacité & aux tranſports de ſa pénitence ; & faire tous les jours de nouveaux progrès dans la piété ; tandis que nous, après bien des années de vertu, hélas ! nous languiſſons encore dans les commencemens de cette ſainte carrière ; tandis que nous, après tant de graces reçues, après tant de vérités connues, après tant de Sacremens fréquentés, hélas ! nous tenons encore au monde & à nous-mêmes par mille liens injuſtes ; nous en ſommes encore aux premiers élémens de la Foi & de la vie chrétienne ; & plus éloignés encore que nous ne l'étions au commencement de ce zèle & de cette ferveur qui fait tout le prix & toute la ſûreté d'une piété fidéle.

Mes Frères, la prédiction terrible de Jeſus-Chriſt s'accomplit tous les jours à nos yeux. Des publicains & des pécheurs ; des perſonnes d'une conduite ſcandaleuſe, même ſelon le monde, & auſſi éloignées du Royaume de Dieu, que l'Orient l'eſt de l'Occident, ſe convertiſſent, font pénitence, ſurprennent le monde par

le ſpectacle d'une vie retirée, mortifiée, & repoſeront dans le ſein d'Abraham & de Jacob ; & peut-être que nous, qu'on regarde comme les enfans du Royaume ; peut-être que nous, dont les mœurs n'offrent rien aux yeux du monde que de régulier & de louable ; peut-être que nous, qu'on propoſe comme des modéles de conduite & de vertu ; peut-être que nous, que le monde canoniſe, & qui nous glorifions du nom & des apparences de la piété, hélas ! peut-être nous ſerons rejettés & confondus avec les infidéles, pour avoir toujours opéré notre ſalut avec négligence, & conſervé un cœur encore tout mondain au milieu des œuvres de la piété même : *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.* Matth. 8. 12.

Ainſi, mes Frères, vous que ce diſcours regarde, ne jugez pas de vous-mêmes, en vous comparant en ſecret à ces ames déſordonnées, que le monde & les paſſions entraînent : on peut-être plus juſte que le monde, & ne l'être pas encore aſſés pour Jeſus-Chriſt : car le monde eſt ſi corrompu ; l'Evangile y eſt ſi ignoré ; la

Foi ſi éteinte ; les régles & les vérités ſi affoiblies, que ce qui eſt vertu par rapport à lui, peut être encore une grande iniquité devant Dieu.

Comparez-vous plutôt à ces ſaints Pénitens, qui édifièrent autrefois l'Egliſe par le prodige de leurs auſtérités, & dont la vie nous paroît encore aujourd'hui ſi incroyable ; à ces Martyrs généreux qui livroient leurs corps pour la vérité, & qui au milieu des plus cruels tourmens, étoient tranſportés de joie à la vûe des promeſſes éternelles ; à ces Fidéles des premiers tems, qui mouroient tous les jours pour Jeſus-Chriſt, & qui dans les perſécutions, & dans la perte de leurs biens, de leurs enfans, de leur patrie, croyoient tout poſſéder, parcequ'ils n'avoient pas perdu la foi & l'eſpérance d'une vie meilleure : voilà les modéles ſur leſquels vous devez meſurer votre vertu pour la trouver encore défectueuſe & toute mondaine. Si vous ne leur reſſemblez pas, envain ne reſſemblez-vous pas au monde, vous périrez comme lui : il ne ſuffit pas de ne point imiter les crimes des mondains, il faut encore

avoir les vertus des Juſtes.

Enfin, non-ſeulement la bonté de Jeſus-Chriſt dans ce miracle veut préparer à ſes Diſciples & aux Juifs fidéles, un nouveau motif de croire en lui ; mais ſa juſtice y ménage encore aux Juifs incrédules une nouvelle occaſion d'endurciſſement & d'incrédulité : dernière circonſtance de notre Evangile. Ils prennent des meſures pour le perdre : ils veulent faire mourir Lazare lui-même, pour n'avoir plus au milieu d'eux un témoin ſi éclatant de la puiſſance de Jeſus-Chriſt. Ils avoient accordé des larmes à ſa mort : *Et Judæos qui venerant cum eâ plorantes :* à peine eſt-il reſſuſcité, qu'il ne leur paroît plus digne que de leur fureur & de leur vengeance. Et voilà, mes Frères, le ſeul fruit que la plupart d'entre-vous retirez d'ordinaire des miracles de la grace ; c'eſt-à-dire, de la converſion, & de la réſurrection ſpirituelle des grands pécheurs. Avant que la miſéricorde de Jeſus-Chriſt eût jetté ſur une ame criminelle des regards de grace & de ſalut ; & tandis que livrée à tout l'emportement des paſſions, elle étoit

non-ſeulement morte dans ſon péché, mais répandoit par-tout l'infection & la mauvaiſe odeur de ſes déréglemens & de ſes ſcandales, vous paroiſſiez touchés de ſes égaremens & de ſon ignominie ; vous déploriez le malheur de ſa deſtinée ; vous mêliez vos larmes & vos regrets, aux regrets & aux larmes de ſes amis & de ſes proches : *Et Judæos qui venerant cum eâ plorantes ;* & le dérangement public de ſa conduite trouvoit en vous une douleur & une compaſſion d'humanité : mais à peine la grace de Jeſus-Chriſt l'a rappellée à la vie ; à peine ſortie du tombeau & de l'abîme de corruption où elle étoit enſevelie, rend-elle gloire à ſon Libérateur par les ſaintes ardeurs d'une piété tendre & ſincère, que vous devenez les cenſeurs de ſa piété même : vous aviez paru touchés de l'excès de ſes vices, & vous faites des dériſions publiques de l'excès prétendu de ſa vertu : vous aviez blâmé ſon ardeur pour les plaiſirs, & vous condamnez ſon amour pour Dieu. Accordez-vous donc avec vous-mêmes ; & faites grace, ou au Juſte, ou au pécheur.

Oui, mes Frères, ſi le bonheur d'une ame qui à vos yeux revient de ſes égaremens, ne vous fait point d'envie ; ſi le retour ſincère d'un pécheur, qui peut-être autrefois étoit de vos plaiſirs & de vos excès, vous laiſſe toute votre indifférence pour le ſalut, ah ! du moins n'inſultez pas au bonheur de ſa deſtinée ; du moins ne mépriſez pas en lui le don de Dieu ; ne trouvez pas dans les miracles mêmes de la grace, ſi capables de vous ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement & d'incrédulité ; & ne changez pas les bienfaits de Dieu ſur vos frères, en un jugement terrible de juſtice contre vous.

Vous êtes ſurpris quelquefois, mes Frères, en liſant l'hiſtoire de notre Evangile, que la dureté & l'aveuglement des Juifs pût réſiſter aux prodiges les plus éclatans de Jeſus-Chriſt : vous ne comprenez pas comment la réſurrection des morts, la guériſon des aveugles-nés, & tant d'autres merveilles opérées à leurs yeux, ne les forçoient pas à reconnoître la vérité de ſon miniſtère, & la ſainteté de ſa doctrine : vous dites qu'il n'en fau-

droit pas tant pour vous convaincre, qu'un ſeul de ces miracles ſuffiroit, & que vous vous rendriez à l'inſtant.

Mais, mes Frères, vous vous condamnez par votre propre bouche; (car ſans réfuter ici ce vain diſcours par ces preuves hautes & ſublimes que la Religion fournit contre l'impiété, & que nous avons employées ailleurs;) de bonne-foi, n'eſt-ce pas un miracle plus étonnant & plus difficile, qu'une ame livrée au crime & aux paſſions les plus honteuſes, née avec des panchans de volupté, de fierté, de vengeance, d'ambition; & plus éloignée que perſonne, par le caractère de ſon cœur, du Royaume de Dieu, & de toutes les maximes de la piété chrétienne; que cette ame renonce tout d'un coup à ſes plaiſirs, rompe les attachemens les plus vifs, réprime les paſſions les plus violentes, éteigne, change les inclinations les plus enracinées, oublie les injures, les ſoins du corps, de la fortune; ne trouve plus de goût qu'à la prière, à la retraite, à la pratique des devoirs les plus triſtes & les plus dégoûtans, & offre aux yeux du public un chan-

gement, une réſurrection ſi palpable, le ſpectacle d'une vie ſi différente de la première, que le monde, que le libertinage lui-même ſoit forcé de rendre gloire à la vérité de ſon changement, & qu'on ne la reconnoiſſe plus elle-même ; n'eſt-ce pas, dis-je, un miracle plus étonnant & plus difficile?

Or, la miſéricorde de Jeſus-Chriſt n'opère-t-elle pas tous les jours de ces prodiges à vos yeux? ſa parole ſainte, quoique dans des bouches foibles & languiſſantes, ne reſſuſcite-t-elle pas encore tous les jours des Lazares? vous les voyez ; vous les connoiſſez ; vous en paroiſſez ſurpris ; & cependant en êtes-vous touchés? ces merveilles que le doigt de Dieu fait éclater avec tant de majeſté, vous rappellent-elles à la vérité & à la lumière? ces changemens mille fois plus ſurprenans que la réſurrection des morts, vous convainquent-ils? vous attirent-ils à Jeſus-Chriſt? vous rendent-ils la foi que vous avez perdue?

Hélas! ſemblables aux Juifs, tout votre ſoin eſt d'en combattre ou d'en affoiblir la vérité. Vous diſputez à la

grace la gloire de ces prodiges : vous en cherchez les motifs dans des cauſes toutes humaines : vous les regardez comme des preſtiges & des impoſtures : vous attribuez aux artifices de l'homme les plus éclatantes opérations de l'Eſprit-ſaint : vous voulez qu'une nouvelle vie ne ſoit qu'un nouveau piége qu'on tend à la crédulité publique, & une voie nouvelle pour mieux arriver à ſes fins. Ainſi les œuvres de la toute-puiſſance de Jeſus-Chriſt, vous endurciſſent ; ainſi les prodiges mêmes de ſa grace conſomment votre aveuglement ; ainſi vous faites tout ſervir à votre perte ; Jeſus-Chriſt eſt pour vous une pierre de chûte & de ſcandale, où il auroit dû être une ſource de vie & de ſalut. Les exemples des pécheurs vous ſouillent & vous corrompent ; leur pénitence vous révolte & vous endurcit.

Grand Dieu ! ſouffrez donc que pour finir enfin les égaremens d'une vie toute criminelle, j'éléve aujourd'hui ma voix vers vous, du fond de l'abîme où je languis depuis tant d'années : les chaînes impures dont je ſuis lié, m'attachent par tant de nœuds à

la profondeur du gouffre où je traîne mes triſtes jours, que malgré tous mes bons deſirs, je demeure toujours immobile, & ne ſaurois preſque plus faire d'effort pour me dégager, & retourner à vous, ô mon Dieu! que j'ai abandonné. Mais, Seigneur, du fond de ce gouffre où vous me voyez lié & enſeveli, comme un autre Lazare, j'ai encore du moins la voix du cœur libre pour porter juſqu'au pied de votre Trône mes regrets, mes ſoupirs & mes larmes : *De profundis clamavi ad te, Domine.* *Pſ. 129. 1. & ſeq.*

La voix d'un pécheur qui revient à vous, Seigneur, eſt toujours pour vous une voix agréable : c'eſt cette voix de Jacob qui réveille toute votre tendreſſe, lors même qu'elle ne vous préſente que des mains d'Eſaü, & toutes pleines encore de ſang & de crimes: *Domine, exaudi vocem meam.*

Ah! vous avez aſſés juſqu'ici, Seigneur, détourné vos oreilles ſaintes de mes diſcours de licence & de blaſphême : rendez-les aujourd'hui attentives aux plus triſtes expreſſions de ma douleur; & que la nouveauté du langage que je vous tiens, ô mon

Dieu ! attire à ma prière une attention plus favorable : *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.*

Je ne viens pas ici, grand Dieu ! excuſer devant vous mes déſordres, en vous alléguant les occaſions qui m'ont ſéduit, les éxemples qui m'ont entraîné, le malheur de mes engagemens, & le caractère de mon cœur & de ma foibleſſe : cachez-vous, Seigneur, les horreurs de ma vie paſſée : le ſeul moyen de les excuſer, c'eſt de ne vouloir pas les regarder & les connoître : hélas ! ſi je n'en puis ſoutenir moi-même le ſeul ſpectacle ; ſi mes crimes fuient & craignent mes propres yeux, & s'il faut que j'en détourne la vûe pour ménager mes terreurs & ma foibleſſe ; comment pourroient-ils, Seigneur, ſoutenir la ſainteté de vos regards, ſi vous les éxaminez avec cet œil de ſévérité, qui trouve des taches dans la vie la plus pure & la plus louable ? *Si iniquitates obſervaveris, Domine ; Domine, quis ſuſtinebit ?*

Mais vous n'êtes pas, Seigneur, un Dieu ſemblable à l'homme, à qui il en coûte toujours de pardonner &

d'oublier les outrages d'un ennemi : la bonté & la miſéricorde ſont nées dans votre ſein éternel ; la clémence eſt le premier caractère de votre être ſuprême ; & vous n'avez point d'ennemis, que ceux qui ne veulent pas mettre leur confiance dans les richeſſes abondantes de vos miſéricordes : *Quia apud Dominum miſericordia, & copioſa apud eum redemptio.*

Oui, Seigneur ! à quelque heure qu'une ame criminelle revienne à vous ; dès le matin de la vie, ou ſur le déclin de l'âge ; après les égaremens des premières mœurs, ou après une vie entière de diſſolution & de licence, vous voulez, ô mon Dieu ! qu'on eſpère encore en vous ; & vous nous aſſurez que le plus haut point de nos crimes, n'eſt encore que le premier dégré de vos miſéricordes : *A cuſtodiâ matutinâ uſque ad noctem ſperet Iſrael in Domino.*

Mais auſſi, grand Dieu ! ſi vous éxaucez mes deſirs ; ſi vous me rendez une fois la vie & la lumière que j'ai perdue ; ſi vous briſez ces chaînes de la mort qui me lient encore ; ſi vous me tendez la main, pour me

retirer de l'abîme où je ſuis plongé ; ah ! je ne ceſſerai, Seigneur, de publier vos miſéricordes éternelles : j'oublierai le monde entier, pour ne plus m'occuper que des merveilles de votre grace ſur mon ame : je rendrai gloire tous les momens de ma vie au Dieu qui m'aura délivré : ma bouche fermée pour jamais à la vanité, ne pourra plus ſuffire aux tranſports de mon amour & de ma reconnoiſſance ; & votre créature, qui gémit encore ſous l'empire du monde & du péché, rendue à ſon Seigneur véritable, bénira ſon Libérateur dans le ſiécle des ſiécles.

Ainſi ſoit-il.

AVIS.

ON s'appercevra, ſans doute, en liſant le Sermon ſuivant, que les vérités qu'il renferme ont déja été traitées dans les deux diſcours que l'on trouve le Jeudi de la troiſiéme Semaine de Carême, intitulés, l'un : De l'incertitude de la juſtice dans la tiédeur ; *& l'autre :* De la certitude d'une chûte dans la tiédeur. *Comme la matière eſt extrêmement importante, & mérite d'être traitée avec ſoin, elle s'étendit ſi fort entre les mains du P. Maſſillon, lorſqu'il voulut la remanier, qu'il lui fut impoſſible de tout renfermer dans un ſeul diſcours : il prit donc le parti d'en faire deux, & de traiter ſéparément les deux vérités qu'il avoit d'abord réunies.*

Peut-être ne ſera-t-il pas inutile pour les perſonnes qui ſe deſtinent à la Chaire ; qu'elles voyent comment ce grand homme ſavoit préſenter les mêmes ſujets ſous différens points de vûe, & donner un nouveau jour & une nouvelle force à des vérités ſur leſquelles on auroit cru qu'il n'y avoit plus rien à dire. Nous ne faiſons point l'Analyſe de ce Sermon : celles qui ont été faites des deux Sermons, Sur la tiédeur, *peuvent ſervir pour celui-ci.*

SECOND SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÉME SEMAINE A DE CARÊME.

Sur les fautes légères.

Infirmitas hæc non eſt ad mortem.

Cette maladie ne va point à la mort. Joan. 11. 4.

CE que le Sauveur dit aujourd'hui de la maladie de Lazare, nous le diſons ſouvent des maux de notre ame, mes chers Auditeurs : cependant ſous prétexte que la plupart de nos foibleſſes ne ſont pas du nombre de celles qui conduiſent à la mort, & qu'elles ne touchent pas au fonds de la grace & de la juſtice qui eſt en

nous, nous les regardons comme légères & preſque de nulle conſéquence dans la vie chrétienne. Cette erreur ſi dangereuſe eſt pourtant commune au Juſte, & au pécheur ; au mondain, & au Solitaire ; au Prêtre appliqué à l'autel ſaint, & à l'homme engagé dans le tumulte du ſiécle ; à la Vierge conſacrée au Seigneur, & à la femme chrétienne, partagée entre Jeſus-Chriſt & les ſoins du mariage. Jugez de l'importance de cette matière par ſon étendue : tout le monde preſque regarde des mêmes yeux ces infidélités journalières & habituelles, que le poids de la corruption ſemble rendre inévitables à la piété la plus attentive : on ſe les permet ſans ſcrupule ; on s'en reconnoît coupable ſans componction ; on s'en accuſe ſans amendement ; on vit ſans nulle précaution pour les éviter ; & de-là cette indolence & cette molleſſe dans les voies du ſalut, qui damnent tant de perſonnes, nées d'ailleurs avec des principes de vertu & des ſentimens heureux pour le ciel.

Cependant, mes Frères, la fidélité à nos moindres obligations eſt

la pratique la plus eſſentielle à la piété chrétienne : elle ſeule fait les Juſtes ; à elle ſeule les promeſſes de la perſévérance ſont faites ; à elle ſeule les Saints qui nous ont précédés doivent la couronne d'immortalité dont ils jouiſſent. Il n'eſt point de piété véritable ſans cette éxactitude ; & l'état où l'on ſe borne à obſerver l'eſſentiel de la Loi, en ſe permettant toutes les tranſgreſſions qui ne ſont pas renfermées dans le précepte, eſt un état chimérique dans les principes de la Religion ; un état où perſonne n'a pu encore atteindre, & dont aucun Saint ne nous a laiſſé le modéle.

En effet, ce qui nous abuſe ici, c'eſt que nous n'enviſageons les infidélités dont je parle, que par rapport à la Loi dont elles ne violent pas les points principaux ; & de ce côté-là, elles nous paroiſſent légères : mais cette régle de nos jugemens eſt très-défectueuſe, puiſque la malice de nos œuvres ne ſe prend pas ſeulement du côté de la Loi qu'elles bleſſent ; mais encore du côté du cœur qui les produit, & des ſuites où elles nous conduiſent. Or, voilà les deux endroits

par où je prétends vous faire conſidérer aujourd'hui les infidélités légères, & cet état de tiédeur & de molleſſe dont je parle ; & vous conviendrez que l'idée de légéreté qu'on leur attache, eſt une idée fort injuſte. Premiérement, nous éxaminerons la corruption du principe d'où elles partent d'ordinaire ; & du moins elles vous paroîtront fort ſouillées : première réfléxion. Secondement, nous en ſuivrons les effets ; & vous ne pourrez vous empêcher de convenir que du moins elles vous ſeront tôt ou tard funeſtes : dernière réfléxion. Ainſi, ſoit que vous les conſidériez dans leur principe, ou dans leurs ſuites, vous ne les regarderez plus comme légères, & vous tremblerez ſur un état ſi peu ſûr pour le ſalut. Développons ces deux importantes vérités. *Ave, Maria.*

SI les hommes avoient ſeulement de la majeſté de Dieu, l'idée que la Foi devroit leur en donner, il ſeroit inutile de venir ici juſtifier ſa Loi, & prouver que tout ce qui l'offenſe, ne peut être léger. La ſainteté & l'ex- I. PARTIE.

cellence de ſa nature, oppoſée à la profondeur de notre néant, donne aux outrages que nous lui faiſons, quelque légers qu'ils nous paroiſſent, une énormité qui nous eſt inconnue, mais toujours qui croît à proportion de notre baſſeſſe, & de la grandeur de l'Etre que nous offenſons. Auſſi, mes Frères, lorſqu'un Royaume frappé de plaies, des murmurateurs engloutis, des téméraires dévorés par le feu du ciel, & mille punitions ſoudaines & éclatantes, ſervoient comme d'appareil auprès d'un peuple charnel à la majeſté du Dieu d'Abraham; ſa Loi paroiſſoit terrible & vénérable dans ſes plus légères circonſtances. Un peu de bois ſecrettement amaſſé pour ſecourir ſa propre indigence, étoit un violement du Sabbat, & une prévarication digne de mort: une jalouſie naiſſante, un ſeul murmure étoit puni de lépre dans la ſœur même du conducteur d'Iſrael, & vous rendoit anathême au reſte du peuple: une ſimple défiance dans les plus cruelles perplexités, vous fermoit l'entrée de la terre de Canaan, & ne laiſſoit à Moïſe même que la triſte

conſolation de mourir après l'avoir ſaluée de loin : enfin, un léger butin réſervé des dépouilles de Jéricho, livroit l'armée du Seigneur en proie aux nations, & vous rendoit coupable d'un crime qui ne pouvoit plus être expié que dans votre ſang.

Et certes, mes Frères, ſi nous ne conſidérions que la grandeur de l'Etre ſuprême; ce qui lui déplait, ce qui l'offenſe, pourroit-il jamais paroître léger ? ſi Dieu n'écoutoit que le ſoin de ſa gloire, & ce qu'éxige ſon infinie majeſté, outragée par la créature, toutes les fois que mépriſant ſes Commandemens, nous lui déſobéiſſons, même dans les choſes les moins conſidérables; que n'aurions-nous pas à craindre ? Ce n'eſt pas que je veuille ici confondre les fautes vénielles avec les fautes mortelles; la différence eſt bien grande : les premières ne nous privent pas de l'amour de Dieu, quoiqu'elles l'affoibliſſent; les autres banniſſent la charité de notre cœur : les premières ne font que contriſter l'Eſprit-ſaint dans nos ames; les autres l'y éteignent tout-à-fait : mais néanmoins, toute infidélité,

quelque légère qu'elle puiſſe être, eſt en un ſens très-véritable, une préférence injuſte que nous faiſons de la vile créature au Créateur : en violant la Loi de Dieu dans les points les moins eſſentiels, il eſt vrai de dire en un ſens, que nous préférons le plaiſir injuſte, qui nous revient de cette légère tranſgreſſion, à la Loi de Dieu, à Dieu lui-même qui nous la défend : or, la préférence de la créature à Dieu, dans quelque circonſtance que ce ſoit, quelque petite qu'elle ſoit, n'eſt-elle pas un outrage que nous lui faiſons ? & un outrage fait à un Etre ſi grand, ſi ſaint, ſi digne de nos hommages, pourra-t-il jamais être regardé comme une bagatelle, ſur-tout ſi nous faiſons attention que nous ſommes dans l'impoſſibilité de trouver dans notre propre fonds, de quoi expier une ſeule de ces fautes, & qu'elles ne peuvent être lavées que dans le ſang du Fils de Dieu ?

Mais ce n'eſt pas à ces conſidérations que je prétends m'arréter aujourd'hui : je ne veux point prendre hors de vous-même le danger de cet état qui vous paroît ſi ſûr ; & pour ne

laiſſer ici aucune évaſion à l'erreur que je combats, je veux les conſidérer, ces fautes, dans la diſpoſition même de votre cœur d'où elles partent ; & voici toutes les réfléxions qui m'ont paru déciſives ſur cette vérité ſi importante : je vais vous les propoſer ſimplement & ſans art ; écoutez-les attentivement, je vous prie.

Premiérement, dès-là que vous ne vous diſputez plus ces infidélités légères, & que vous vous faites comme un état de la ſimple éxemption du crime, c'eſt-à-dire, de la tiédeur & de la négligence ; dès-lors vous renoncez au deſir de votre perfection ; vous n'êtes plus contriſté des foibleſſes & des chûtes qui vous retardent ſur votre route ; vous ne vous propoſez plus d'avancer pour atteindre à ce point où Dieu vous demande, & vers lequel ſa grace ne ceſſe de vous pouſſer en ſecret : cependant il vous eſt ordonné d'être parfait, parceque le Père céleſte, que vous ſervez, eſt parfait. Je dis ordonné ; car quoique le dégré de perfection ne ſoit pas renfermé dans le précepte, tendre à la

perfection, travailler à la perfection, eſt néanmoins un commandement & un devoir indiſpenſable à tout Chrétien. Donc dès-là que vous vous bornez à ce que vous jugez l'eſſentiel de la Loi; que vous vous permettez toutes les tranſgreſſions légères qui ne donnent pas la mort à l'ame, vous ne ſongez plus à devenir parfait : vous laiſſez-là cet ouvrage auquel Jeſus-Chriſt vous a ordonné de travailler. Or, je vous le demande : cette diſpoſition toute ſeule, qui n'eſt autre choſe qu'un mépris formel, une tranſgreſſion certaine de ce grand commandement qui vous oblige d'être parfaits, c'eſt-à-dire, de travailler à le devenir ; eſt-elle une preuve que votre ame ſoit vivante aux yeux de Dieu ? & ne doit-elle pas au moins vous inſpirer des doutes ſur votre état ?

Secondement, cette attention toute ſeule que vous apportez à examiner ſi une offenſe eſt vénielle, ou ſi elle va plus loin; à diſputer au Seigneur tout ce que vous pouvez lui refuſer ſans crime ; à n'étudier la Loi que pour connoître juſqu'à quel point

il

il vous eſt permis de la violer : cette ſeule attention, dis-je, ne peut partir que d'un fond d'amour propre; d'un fond où la Foi & la charité ſont au moins bien languiſſantes ; d'un fond ennemi de la Croix de Jeſus-Chriſt ; d'un fond où l'Eſprit de Dieu ne paroît pas régner ; car il n'eſt que les enfans prodigues qui chicanent ainſi avec le Père céleſte, qui veuillent uſer de leurs droits à la rigueur, & prendre tout ce qui leur appartient ; il n'eſt que les vierges folles qui attendent ainſi l'extrémité pour obéir à l'Epoux.

Troiſiémement en effet, cette diſpoſition qui fait qu'on ſe permet tout ce qu'on ne croit pas digne d'une peine éternelle, eſt la diſpoſition d'un eſclave & d'un mercenaire ; c'eſt-à-dire, que ſi l'on pouvoit ſe promettre une pareille indulgence pour la tranſgreſſion des points eſſentiels de la Loi, on les violeroit avec autant de facilité, qu'on viole les moindres ; c'eſt-à-dire, que lorſqu'on eſt fidéle au commandement, ce n'eſt pas la juſtice que l'on aime, c'eſt la peine que l'on craint ; ce n'eſt pas le Sei-

gneur qu'on ſe propoſe, c'eſt ſoi-même ; car tandis que ſa gloire ſeule y eſt intéreſſée, & qu'il ne doit nous revenir aucun dommage de nos infidélités, ah ! nous ne craignons plus de lui déplaire : nous excuſons même ces fautes en diſant qu'elles ne donnent pas la mort à l'ame ; c'eſt-à-dire, qu'elles ne font que déplaire à Dieu, ſans nous mériter une peine éternelle : ce qui le regarde ne nous touche pas ; ſon honneur n'entre pour rien dans le diſcernement que nous faiſons des actions permiſes & défendues : c'eſt notre pur intérêt qui régle là-deſſus notre fidélité. Or, je vous demande : eſt-ce-là la ſituation d'une ame qui aime encore ? & comment appeller une diſpoſition ſi injurieuſe à Dieu ? peut-on ne pas craindre qu'elle ne ſoit criminelle ? la charité, que vous croyez pourtant avoir, cherche-t-elle ainſi ſes propres intérêts ? ah ! quand on aime véritablement, tout ce qui déplaît à ce qu'on aime, nous touche : on ne s'aviſe pas de péſer juſques à quel dégré on peut lui déplaire ſans mériter ſes châtimens, pour prendre là-deſſus ſes me-

ſures, & l'offenſer dès-lors qu'il n'y aura plus de ſupplice à craindre : cette ſupputation part d'un cœur qui n'aime point du tout. Vous voudriez ſavoir ſi ce jeu, ce ſpectacle, cette liberté, ce diſcours qui nuit à la réputation de votre frère, ces plaiſirs, ce luxe, cette omiſſion, cette inutilité de vie eſt une offenſe vénielle ou mortelle. Vous ſavez qu'elle déplaît au Seigneur; car ce point n'eſt pas douteux ; & cela ne vous ſuffit pas pour vous l'interdire ? & vous voudriez ſavoir encore ſi elle lui déplaît juſques à mériter une peine éternelle ? & tout votre ſoin eſt d'éclaircir ſi c'eſt un crime digne de l'enfer ? Eh ! vous voyez bien, mon cher Auditeur, que cette recherche n'aboutit plus qu'à vous-même ; que votre diſpoſition va à ne compter pour rien le péché, en-tant qu'il eſt offenſe de Dieu, & qu'il lui déplaît ; (motif eſſentiel cependant qui doit vous le rendre haïſſable ;) que vous ne ſervez pas le Seigneur dans la ſincérité & dans la juſtice ; que votre piété n'eſt qu'un naturel timide, qui n'oſe s'expoſer aux menaces terribles de la

Foi ; que vous reſſemblez à ce ſerviteur infidéle, qui avoit caché ſon talent, parceque le maître étoit auſtère, mais qui hors de-là l'eût diſſipé en folles dépenſes ; & que dans la préparation du cœur à laquelle ſeule le Seigneur regarde, vous êtes peut-être un enfant de mort & un tranſgreſſeur déclaré de la Loi.

En quatriéme lieu, cet état de relâchement & d'infidélité, ſans avoir même égard aux diſpoſitions qui vous y ont conduit ; cet état en lui-même eſt un état fort douteux, dont nul Docteur ne voudroit vous garantir la ſûreté ; & qui du moins eſt plus voiſin du crime, que de la vertu. En effet, qui peut vous aſſurer que dans ces recherches ſecrettes & éternelles de vous-même ; dans cette molleſſe de mœurs qui fait tout le fond de votre vie ; dans cette attention à vous ménager tout ce qui flatte vos ſens ; à éloigner tout ce qui vous gêne, même aux dépens de vos moindres obligations, l'amour propre n'y eſt pas entré juſqu'à ce point fatal qui ſuffit pour le faire dominer dans un cœur & en bannir la charité ? qui

pourroit vous dire ſi dans ces penſées, où votre eſprit oiſeux a rappellé mille fois des objets ou des événemens périlleux à la pudeur, votre lenteur à les combattre, n'a pas été criminelle ; & ſi les efforts que vous avez faits enſuite n'ont pas été un artifice de l'amour propre, qui a voulu vous déguiſer à vous-même votre crime, & vous calmer ſur la complaiſance que vous leur aviez déja accordée ? qui oſeroit décider, ſi dans ces aigreurs & dans ces refroidiſſemens ſecrets ſur leſquels vous ne vous gênez que foiblement, & ſouvent par bienſéance plus que par piété, vous vous en êtes toujours tenu à ce pas gliſſant, au-delà duquel ſe trouve la haine & la mort de l'ame ? qui ſait ſi dans la ſenſibilité qui accompagne d'ordinaire vos afflictions, vos contretems & vos pertes, ce que vous appellez ſentimens inévitables à la nature, ne ſont pas un déréglement de votre cœur, un affoibliſſement criminel de la Foi, & une révolte contre la Providence ? ſi dans tous ces ſoins, où l'on vous voit deſcendre pour ménager les intérêts de votre fortune,

pour relever les graces d'une vaine beauté, il n'y entre pas autant de vivacité qu'il en faut pour former le crime, ou de l'avarice, ou de l'ambition, ou de la volupté ? ſi dans l'uſage de vos ſens, & dans cette délicateſſe qui ne ſe refuſe rien, & qui ne cherche qu'à réveiller le dégoût par de nouveaux artifices, le plaiſir que vous goûtez au-delà de la néceſſité n'eſt pas le vice d'intempérance ?

Grand Dieu ! qui a bien compris les progrès & les diminutions inſenſibles de votre grace dans les ames ? qui a bien diſcerné ces bornes fatales qui ſéparent dans un cœur la vie de la mort, & la lumière des ténébres ? comme diſoit le ſaint homme Job. Un peu plus, ou un peu moins de complaiſances ; un mouvement du cœur plus délibéré, ou plus prompt ; un acte de la volonté plus achevé, ou plus imparfait ; une omiſſion où il entre plus ou moins de mépris ; une penſée arrivée ſeulement juſques au dégré qui précéde le crime, ou pouſſée un peu au-delà ; ah ! ce ſont des abîmes ſur leſquels l'homme peu inſtruit ne peut que trembler, & dont

vous réſervez la manifeſtation au jour terrible de vos vengeances. Cependant, mon cher Auditeur, vous êtes tranquille dans un état où il n'eſt pas une ſeule de vos actions, qui à votre inſû, ne puiſſe être un crime devant Dieu.

Ah ! c'eſt pour cela que les plus grands Saints, auſquels la conſcience ne reproche rien ; qui châtient leur corps & le réduiſent en ſervitude ; ces hommes toujours attentifs ſur eux-mêmes ; toujours en garde contre le péché ; qui s'abſtiennent même des œuvres les plus permiſes de peur de ſcandaliſer leurs frères ; qui opèrent leur ſalut dans une crainte & un tremblement continuel, ne ſavent cependant s'ils ſont dignes d'amour ou de haine, s'ils portent encore au fond de leur cœur le tréſor inviſible de la charité, ou s'ils l'ont perdu. Et vous, mon cher Auditeur, dans des mœurs toutes ſenſuelles ; vous qui vous permettez tous les jours, de propos délibéré, des infidélités ſur la malice deſquelles vous ignorez le jugement que Dieu porte ; vous qui ne prenez aucun ſoin de conſerver le

tréſor de la grace, & qui vivez content au milieu des périls, où il eſt preſque impoſſible de ne pas la perdre ; vous qui éprouvez tous les jours ces momens douteux des paſſions, où malgré toute votre indulgence pour vous-même, vous avez tant de peine à démêler ſi le conſentement n'a pas ſuivi le plaiſir, & ſi vous vous en êtes tenu à ce dégré périlleux qui ſépare l'offenſe vénielle de la mortelle : vous dont toutes les actions ſont preſque douteuſes ; qui êtes toujours à vous demander ſi vous n'avez pas été trop loin ; qui portez des embarras & des regrets ſur la conſcience, que vous n'éclairciſſez jamais à fond : vous qui flottez éternellement entre le crime & les pures fautes, & qui tout au plus pouvez dire, comme David, que vous n'êtes jamais ſéparé que d'un petit dégré de la mort : *Uno tantùm gradu, ego morſque dividimur* : vous malgré tant de juſtes ſujets de crainte, vous croiriez conſerver encore la charité, & vous vous calmeriez ſur vos infidélités viſibles & journalières, par une prétendue habitude invi-

1. *Reg.* 20. 3.

ſible de juſtice dont vous ne voyez au dehors que des marques équivoques. Jugez vous-même ſi votre confiance eſt bien fondée : je ne veux ici que vous ſeul pour arbitre : *Vos ipſi judicate quod dico.* 1. Cor. 10. 15.

Cinquiémement, quoiqu'il ſoit vrai que tous les péchés ne ſont pas des péchés à la mort, comme dit S. Jean, & que la morale chrétienne reconnoiſſe des fautes qui ne font que contriſter l'Eſprit-ſaint, & d'autres qui le banniſſent tout-à-fait de l'ame ; néanmoins les régles qu'elle nous fournit pour les diſtinguer, ne ſauroient être ni ſûres, ni univerſelles, du moment qu'on les applique : il s'y trouve toujours, par rapport à nous, des circonſtances qui leur font changer de nature. C'eſt donc la diſpoſition du cœur, qui décide de la meſure & de la qualité de nos fautes : ſouvent ce qui n'eſt que fragilité ou ſurpriſe dans le Juſte, eſt malice & corruption dans le pécheur. En voulez-vous des éxemples ? Saül, malgré les ordres du Seigneur, épargne le Roi d'Amalec, & ce qu'il y a de plus précieux dans les dépouilles de ce Prince infi-

déle : la faute ne paroît pas considérable ; mais comme elle part d'un fond d'orgueil, de révolte & de vaine complaisance en sa victoire, cette démarche commence sa réprobation, & l'Esprit de Dieu se retire de lui. Josué, au contraire, épargne les Gabaonites que le Seigneur lui avoit ordonné d'exterminer ; il ne va pas le consulter devant l'Arche avant de faire alliance avec ces imposteurs : mais comme cette infidélité est plutôt une surprise qu'une désobéissance, & que cette faute part d'un cœur encore soumis, religieux, fidéle ; elle est légère aux yeux de Dieu, & le pardon suit de près l'offense.

Or, mon cher Auditeur, si ce principe est incontestable, surquoi vous fondez-vous, lorsque vous regardez vos infidélités comme des fautes légères ? connoissez-vous toute la corruption de votre cœur, d'où elles partent ? Dieu la connoît, lui qui en est le Scrutateur & le Juge, & dont les yeux sont bien différens de ceux de l'homme. Mais s'il est permis de juger avant le tems, dites-nous si ce fond d'indolence & de langueur ha-

bituelle qui eſt en vous ; de perſévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu ; de mépris délibéré des devoirs que vous ne croyez pas eſſentiels ; d'attention à ne rien faire pour le Seigneur, que lorſqu'il ouvre l'enfer ſous vos pieds : dites-nous ſi tout cela doit former à ſes yeux un état fort digne d'un Chrétien ; & ſi les fautes qui partent d'un principe ſi corrompu, peuvent être devant lui fort légères & dignes d'indulgence ? Mon Dieu ! que vous nous découvrirez de choſes nouvelles, lorſque vous viendrez juger les juſtices, & manifeſter les ſecrets des cœurs !

Sixiémement, ce qui doit encore plus vous faire trembler ſur votre état de tiédeur & d'indolence, c'eſt que je ne vois rien en vous qui puiſſe même vous faire préſumer que vous conſervez encore cette grace ſanctifiante ſur laquelle vous comptez tant, parceque vous vous abſtenez des crimes groſſiers : car lorſque la charité eſt encore dans le cœur, elle ſe manifeſte toujours par quelques ſignes ; c'eſt un arbre dont la racine eſt cachée dans l'ame ; mais qu'on peut

connoître par ſes fruits. Or, en premier lieu, le caractère de la charité, c'eſt de groſſir nos fautes à nos propres yeux, dit S. Bernard : elle augmente ; elle éxagère tout : *Sed aggravat, ſed exaggerat univerſa* ; elle nous fait regarder comme des crimes, des actions qui devant Dieu ne ſont que de pures foibleſſes : ce ſont-là de ces pieuſes erreurs de la grace qui ont leur ſource dans les lumières mêmes de la Foi ; c'eſt ainſi que les Juſtes ſe regardent toujours comme des pécheurs indignes des miſéricordes du Seigneur, & ſe mettent dans leur eſprit, au-deſſous de tous leurs frères. Et cependant, mon cher Auditeur, c'eſt cette prétendue charité que vous croyez conſerver encore au milieu de votre tiédeur & de toutes vos infidélités, qui vous les fait paroître légères ; c'eſt parceque vous croyez qu'au fond vous aimez encore le Seigneur, & ne voudriez pas l'offenſer dans les points eſſentiels, que ces fautes journalières vous trouvent ſi peu ſenſibles ; que vous dites de vous-même qu'à la vérité vous n'êtes pas un Saint, mais qu'auſſi

vous n'êtes pas bien mauvais : c'eſt votre charité elle-même qui vous raſſure ; qui diminue vos fautes à vos yeux ; qui vous calme ; qui vous endort. Eh ! dites-moi, je vous prie, ſi ce n'eſt pas-là une contradiction ? ſi la charité ſe dément ainſi elle-même, & ſi vous devez beaucoup compter ſur un amour qui reſſemble ſi fort à la haine ?

D'ailleurs, la charité eſt humble, timide, défiante, ſans ceſſe agitée par ces pieuſes perpléxités qui la laiſſent dans le doute ſur ſon état ; toujours allarmée par ces délicateſſes de la grace, qui la font trembler ſur chaque action ; qui lui font de l'incertitude où elles la jettent, une eſpéce de martyre d'amour qui la purifie : elle opère ſon ſalut avec crainte & tremblement : cette voie a été dans tous les tems la voie des Juſtes. Or, la charité ſur laquelle vous comptez, eſt tranquille, indolente, préſomptueuſe : c'eſt elle qui calme vos frayeurs ; qui bannit de votre cœur toutes ces allarmes toujours inſéparables de la piété ; qui vous établit dans un état de paix & de confiance ;

qui vous fait dire, comme à cet Evêque de l'Apocalypſe : Je ſuis riche; je n'ai beſoin de perſonne. Ah, mon cher Auditeur ! la charité eſt-elle ſi différente d'elle-même ? il faut que l'une des deux ſoit fauſſe, ou celle que vous croyez avoir, ou celle dont les Juſtes, dans tous les ſiécles, ont été juſques-ici favoriſés. Or, je vous demande, décidez vous-même ſur laquelle des deux ce terrible ſoupçon doit tomber.

Enfin, la charité opère par tout où elle eſt : elle ne peut-être oiſeuſe, diſent les Saints ; c'eſt un feu céleſte dont rien ne peut empêcher l'activité: il peut être, à la vérité, quelquefois couvert, & comme rallenti par la multitude de nos foibleſſes ; mais tandis qu'il n'eſt pas encore éteint, ah ! il en ſort toujours quelques étincelles, des vœux, des ſoupirs, des efforts, des œuvres : les Sacremens la renouvellent ; les Myſtères ſaints la raniment ; les prières la réveillent ; les lectures pieuſes, les inſtructions de ſalut, les ſpectacles de religion, les ſaintes inſpirations, tout la rallume, lorſqu'elle n'eſt pas encore

éteinte. Il eſt écrit, au ſecond Livre des Maccabées, que le feu ſacré que les Juifs avoient caché pendant la captivité dans les entrailles de la terre, ſe trouva au retour couvert d'une mouſſe épaiſſe, & parut comme éteint aux enfans des Prêtres qui le retrouvèrent ſous la conduite de Néhémias. Mais comme ce n'étoit que la ſurface ſeule qui étoit couverte, & qu'au dedans ce feu ſacré conſervoit encore toute ſa vertu; à peine l'eut-on expoſé aux rayons du ſoleil, à peine le ciel eut-il lancé deſſus quelques traits de lumière, qu'on le vit ſe rallumer à l'inſtant, & offrir aux yeux le ſpectacle preſque d'un grand incendie : *Utque tempus affuit quò ſol refulſit, accenſus eſt ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* 2. Mach. 1. 22. Ah! voilà, mon cher Auditeur, l'image de la tiédeur d'une ame véritablement juſte; voilà ce qui devroit vous arriver, ſi la multitude de vos infidélités, ſi la longueur de votre captivité, & la durée de vos chaînes n'avoit fait que couvrir & rallentir en vous le feu ſacré de la charité ſans l'éteindre; voilà, dis-je, ce qui devroit vous arriver lorſque vous

approchez des Sacremens ; lorſque vous venez entendre la parole de ſalut ; lorſque Jeſus-Chriſt, le Soleil de juſtice, lance ſur vous quelques traits céleſtes de ſa grace. On devroit alors voir tout votre cœur ſe rallumer; votre ferveur ſe renouveller ; votre charité vous embraſer : vous devriez alors être tout de feu dans la pratique de vos obligations : *Accenſus eſt ignis magnus, ita ut omnes mirarentur :* & cependant rien ne vous ranime ; les Sacremens que vous fréquentez, vous laiſſent toute votre tiédeur ; la parole de l'Evangile que vous entendez, tombe ſur votre cœur, comme ſur une terre aride où elle produit quelques vains deſirs, & eſt en même-tems étouffée ; les mouvemens de ſalut que la grace opère au dedans de vous, n'ont jamais de ſuites pour le renouvellement de vos mœurs, & expirent preſque en naiſſant : vous traînez partout la même indolence & la même langueur : vous ſortez du pied des autels auſſi froid que vous y êtes venu : on ne voit point en vous ces renouvellemens de zèle & de ferveur ſi familiers aux Juſtes, & dont

ils prennent les motifs dans leurs propres chûtes : ce que vous étiez hier, vous l'êtes aujourd'hui ; mêmes infidélités & mêmes foibleſſes : vous n'avancez pas d'un ſeul dégré dans la voie du ſalut, & tout le feu du ciel ne ſauroit rallumer cette prétendue charité, cachée au fond de votre cœur, ſur laquelle vous vous raſſurez. Ah, mon cher Auditeur ! que je crains qu'elle ne ſoit éteinte, & que vous ne ſoyez mort aux yeux du Seigneur. Je ne veux point ici troubler votre conſcience : mais je vous dis que votre état n'eſt point ſûr ; je vous dis ſeulement que ſi l'on en juge par les régles de la Foi, il eſt plus vraiſemblable que vous êtes dans la diſgrace & dans la haine de Dieu.

Hélas ! peut-être le Guide ſpirituel de votre conſcience, à qui vous ne venez redire ſans ceſſe que de légères infirmités, & qui ne ſauroit voir la corruption du cœur d'où elles partent ; peut-être que perſuadé que vous dormez, que vous vous relâchez ſeulement, il ſe contente d'animer votre vigilance, & de réveiller votre ferveur ; il penſe de vous ce que les Diſ-

ciples disent aujourd'hui de Lazare :
Joan. 11. 12. *Si dormit, salvus erit ;* qu'au fond, ce sommeil, ces chûtes légères, cette tiédeur, ne vous conduiront pas à la mort, & ne vous excluront pas du salut. Mais Jesus-Christ qui vous voit tel que vous êtes ; Jesus-Christ qui ne juge pas comme l'homme ; Jesus-Christ déclare que vous êtes mort déja depuis long-tems à ses yeux : *Tunc*
Ibid. ℣ 14. *Jesus dixit eis manifestè : Lazarus mortuus est.* Cette vérité vous surprend, mes Frères ; mais je serois bien plus surpris si le contraire arrivoit : car si vous voulez faire attention en second lieu, aux suites que traînent infailliblement après soi la tiédeur & l'habitude dans les fautes légères, vous conviendrez que quand même il seroit douteux, si vous conservez encore la charité, ou si vous l'avez perdue, il est certain que vous ne sauriez la conserver long-tems en cet état : dernière réfléxion.

II. PARTIE. CELUI qui mépriſe les petites choſes, dit l'Eſprit-ſaint, tombera peu à peu dans les grandes ; c'eſt une des plus inconteſtables maximes de la Re-

ligion : mépriſer les petits devoirs ; c'eſt-à-dire, les violer de propos délibéré ; en faire un plan & un état de conduite ; (car ſi vous y manquiez quelquefois, ſeulement par fragilité, ou par ſurpriſe, c'eſt la deſtinée de tous les Juſtes, & ce diſcours ne vous regarderoit pas ;) mais les mépriſer dans le ſens que je viens de l'expliquer ; dans ce ſens qui convient à toutes les ames tiédes & infidéles, c'eſt une voie qui aboutit toujours au crime. Renouvellez votre attention ; & voici les motifs ſur leſquels je fonde la vérité de cette maxime.

Premiérement, cette voie aboutit tôt ou tard au crime ; parceque Dieu ſe retire de l'ame tiéde & infidéle. En effet, mes Frères, l'innocence même des plus juſtes a beſoin d'un ſecours continuel de la grace : ſi le Seigneur ceſſe un moment de veiller ſur eux, d'être attentif aux dangers qui les environnent, de les garder comme la prunelle de ſon œil, de les couvrir de ſon bouclier, ils deviennent la proie du lion rugiſſant, qui tourne ſans ceſſe autour d'eux pour les dévorer.

La fidélité du Juſte eſt donc le fruit des ſecours journaliers de la grace ; mais elle en eſt auſſi le principe : c'eſt la grace qui opère la fidélité du Juſte ; mais c'eſt la fidélité du Juſte qui attire la grace dans ſon ame. Si vous ceſſez de correſpondre ; elle s'arrête : ſi vous n'offrez plus de vaiſſeau vuide pour la recevoir ; cette huile céleſte ne coule plus : ſi vous manquez de faire valoir le talent ; on vous l'ôte : ſi vous négligez de cultiver l'arbre ; il ſéche peu à peu, & on le maudit : ſi vous vous refroidiſſez, Dieu ſe refroidit à ſon tour : ſi vous vous bornez à ſon égard à ces devoirs indiſpenſables que vous ne ſauriez lui refuſer ſans encourir des peines éternelles ; il ſe borne auſſi pour vous à ces ſecours généraux avec leſquels vous n'irez pas loin, avec leſquels vous ne ſerez jamais fidéle dans la tentation : il ſe retire de vous à proportion que vous vous retirez de lui ; & votre fidélité à le ſervir eſt la meſure de celle qu'il apporte à vous protéger.

Eh ! dequoi vous plaindriez-vous, ame infidéle, lorſqu'il en uſe de la

ſorte ? entrez en jugement avec votre Seigneur, & voyez ſi ſa conduite n'eſt pas juſte. Vous n'êtes plus attentive à lui plaire ; il ne l'eſt plus à vous favoriſer : vous négligez mille occaſions où vous pouviez lui donner des marques de votre fidélité ; il laiſſe paſſer toutes celles où il pourroit vous en donner de ſa bienveillance : vous chicanez avec votre Dieu, ſi j'oſe parler ainſi ; vous lui diſputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir ; toute votre attention eſt de preſcrire des bornes au droit qu'il a ſur votre cœur ; vous lui dites, comme il diſoit lui-même à ce ſerviteur : Prenez ce qui vous appartient : n'êtes-vous pas convenu du prix avec moi ? ne m'en demandez pas davantage : *Tolle quod tuum eſt : nonne ex denario convenisti mecum ?* rien de tendre, rien de fervent ne vous échappe ; vous ſupputez tout ce que vous lui donnez, comme ſi vous craigniez de n'aller trop loin ; & il ſuppute à ſon tour avec vous, & il eſt attentif à vous refuſer ces graces ſpéciales qu'il vous accordoit auparavant. Trouve-t-on mauvais qu'un Souverain, dans

Matth. 20. 13. 14.

la diſtribution de ſes faveurs, partage mieux ceux de ſes ſujets qui s'appliquent avec plus de ſoin & de vigilance à le ſervir ? Eh ! que ſerviroit donc la fidélité du Juſte, s'il ne devoit avoir aucun avantage ſur le pécheur ? quel ſeroit le centuple promis dès cette vie au ſerviteur vigilant, ſi le Maître ne le diſtinguoit pas dans le partage de ſes graces, du ſerviteur inutile ? Vous êtes trop juſte, Seigneur ; & vos jugemens ſont trop équitables.

Or, que conclure de-là, mes Frères ? le voici : Que cet état d'infidélité habituelle éloignant de l'ame toutes les graces de protection ; tout ce que vous vous permettez de léger contre quelque précepte, vous prive des ſecours deſtinés pour en faciliter l'accompliſſement, lorſque la circonſtance du précepte arrive. Vous n'avez pris aucun ſoin d'éviter ces entretiens, ces libertés, ces regards, ces lectures qui pouvoient vous conduire à la perte de la pudeur ; parceque vous n'y voyiez rien de criminel, & ne croyiez pas qu'on pût vous les interdire : vous avez éloigné de vous

les graces attachées à la conſervation de cette vertu ; & dans une occaſion eſſentielle où il s'agira de la conſerver, ou de la perdre tout-à-fait, comme vous n'aurez plus à oppoſer au danger que votre propre foibleſſe, vous périrez. Car quelle autre deſtinée pourriez-vous vous promettre ? Les Juſtes dans ces occaſions périlleuſes, environnés des ſecours d'en haut, ſuccombent quelquefois ; du moins ils ont de la peine à ſortir vainqueurs, & flottent long-tems entre la victoire & la défaite : jugez ſi vous devez vous promettre un heureux ſuccès, vous qui n'apportez à ce combat que vos propres forces ; c'eſt-à-dire, mille acheminemens ſecrets au crime dans lequel l'ennemi s'efforce de vous entraîner ; & ſi le Seigneur ne combattant plus pour vous, vous pouvez manquer de devenir ſa proie ?

Secondement, cette voie de tiédeur & d'infidélité aboutit tôt ou tard au crime ; parceque non-ſeulement ces fautes légères vous privent des ſecours actuels néceſſaires à la conſervation de la juſtice ; mais par une ſuite infaillible, elles rallentiſſent en-

core la charité qui eſt au dedans de vous ; elles minent peu à peu cette habitude de ſainteté, & font enfin écrouler tout l'édifice chrétien : ce ſont des ronces multipliées, qui peu à peu couvrent enfin tout le champ, & étouffent la bonne ſemence.

On vous a dit que ces fautes, quelle que ſoit leur quantité, ne peuvent jamais d'elles-mêmes monter à ce point fatal qui fait le crime, & éteint tout-à-fait la grace. Mais que veut-on dire par-là ? qu'elles n'épuiſent pas toute la vigueur de l'ame ; qu'elles n'affoibliſſent pas toutes ſes puiſſances ſpirituelles ; qu'elles ne rallentiſſent pas ſa Foi ; qu'elles n'atiédiſſent pas ſon eſpérance ; qu'elles n'introduiſent pas juſques dans le fond de ſon être des ſemences de corruption, qui dans leur tems produiront des fruits de mort ; qu'elles ne font pas au cœur de ces plaies dangereuſes, qui attirent de leur côté les attaques de ſatan, & lui montrent le chemin de la victoire ; & enfin, qu'elles ne reſſemblent pas à ces ſymptômes fréquens qui tôt ou tard finiſſent par la mort ? que veut-

on

on dire par-là, que la charité ſemblable à un feu ſacré ne s'uſe pas, & ne ſe conſomme pas elle-même, lorſqu'on ne prend aucun ſoin de la nourrir & de l'entretenir ? que toutes ces infidélités faiſant croître l'homme de péché en nous, il ne s'enſuit pas néceſſairement que Jeſus-Chriſt y diminue ? qu'elles ne contriſtent pas l'Eſprit-ſaint dans notre cœur ; qu'elles ne lui ôtent pas tout ce qui pouvoit lui rendre la demeure de notre ame agréable ; qu'elles ne changent pas notre maiſon intérieure, où il avoit cru trouver ſes délices, en un triſte éxil, où il n'eſt plus qu'à regret ; où il pouſſe ſans ceſſe des gémiſſemens inéfables ſur les malheurs qui nous menacent ; où il ne ſemble plus reſter que pour méditer une retraite ; & où tout le convie à s'en retourner dans le ſein de Dieu, & à céder ſa place aux eſprits impurs qui s'en ſont déja rendus les maîtres ? Prétend-on donner atteinte aux plus inconteſtables vérités de la Religion, en établiſſant cette régle de doctrine ? Non certes, mes Frères ; car en Jeſus-Chriſt il n'y a pas oui & non : il n'eſt que l'iniquité

& le menſonge qui ſe détruiſent & ſe contrediſent eux-mêmes.

Troiſiémement, cet état d'infidélité & de tiédeur conduit tôt ou tard à la mort, parcequ'il fait prendre tous les jours de nouvelles forces à la concupiſcence : car à meſure que vous favoriſez l'amour propre, en ne lui refuſant aucun des adouciſſemens que vous pouvez lui permettre ſans crime, vous l'accoutumez peu à peu à ne pouvoir plus ſe paſſer de tout ce qui le flatte ; vous fortifiez toutes les inclinations corrompues de votre ame ; vous mettez en vous de nouveaux obſtacles à l'accompliſſement de tous les préceptes ; vous vous rendez la Loi de Dieu plus pénible, non-ſeulement parcequ'il faut l'accomplir & porter le joug ſans cette onction qui l'adoucit, & qui n'eſt la récompenſe que de la fidélité ; mais encore parceque vous avez laiſſé croître tous les panchans qui s'oppoſent en vous à la Loi de Dieu : deſorte qu'accomplir le précepte dans la circonſtance où la Loi vous y oblige, eſt pour vous une montagne qu'il faut franchir ; une eau rapide qu'il faut remon-

ter malgré la pente qui vous rentraîne ; un lion furieux qu'il faut apprivoiſer tout à coup lorſque ſa proie eſt préſente ; en un mot, une entrepriſe à laquelle toutes vos inclinations ſe refuſent & oppoſent de nouvelles difficultés. Ainſi tout ce que vous vous êtes permis de malignités enveloppées, de traits mordans, de cenſures, de railleries, de légers mépris, de fiers refroidiſſemens contre votre frère, par les ſuites d'une antipathie naturelle que vous n'avez jamais pris ſoin de réprimer, s'il vient à vous faire un affront éclatant, vous rendront la loi du pardon impoſſible : ainſi cette vivacité ſur votre gloire, ces empreſſemens à être diſtingué du côté de l'eſtime, ces ſoins à ménager là-deſſus les jugemens des hommes, l'emporteront ſur la vérité & ſur la juſtice dans une occaſion où vous ne pourrez plus ſauver votre réputation ſans noircir celle de votre prochain : ainſi cet uſage de menſonge & de duplicité, dans les points indifférens, dès que vous ſerez intéreſſé à n'être pas ſincère, ne vous laiſſera pas preſque la liberté de vous déclarer pour

la vérité, & de lui ſacrifier même vos intérêts : ainſi ces complaiſances douteuſes que vous avez pour cette perſonne, ces commencemens de paſſion que vous négligez, vous mettront hors d'état de réſiſter lorſqu'il s'agira d'aller plus loin : la corruption fortifiée par toute la ſuite de vos démarches paſſées, l'emportera ſur vos réfléxions ; vous n'en ſerez plus maître ; votre cœur ſe refuſera à votre fierté, à votre gloire, à vous-même. Car, mes Frères, on n'eſt pas longtems fidéle, dès qu'il en coûte tant pour l'être.

Au lieu que celui qui travaille ſans ceſſe à affoiblir les mouvemens de la cupidité, ſouffre moins quand il faut la ſoumettre à la loi : il trouve un cœur docile, & une volonté déja préparée par un long éxercice de violence : tant de victoires légères dans des combats où il ne s'agiſſoit que de la gloire, lui facilitent celles qu'il remporte lorſqu'il s'agit du ſalut : tous ces petits peuples, qu'il avoit domptés ſur ſon chemin, l'avoient ſi fort accoutumé à vaincre, qu'à ſa ſeule approche, Jéricho tombe ſans

qu'il lui en coûte ni peine, ni danger; & pour le dire ſans figure, une longue pratique d'abnégation dans les plus légères occaſions l'a ſi ſaintement familiariſé avec la violence chrétienne, que dans la circonſtance du précepte, ah! il lui en coûteroit preſque plus pour être infidéle; il faudroit plus prendre ſur lui-même, que pour accomplir la loi.

Quatriémement, non-ſeulement le précepte devient plus difficile à l'ame tiéde & infidéle; mais encore le crime s'applanit, & elle n'y trouve pas plus de difficulté, qu'à une ſimple infidélité : nouvelle raiſon qui prouve toujours que cet état ne tarde pas de conduire au péché qui tue l'ame. En effet, le cœur par ces offenſes légères multipliées, arrivant enfin comme par autant de démarches inſenſibles juſqu'à ces bornes périlleuſes qui ne ſéparent plus que d'un point la vie & la mort, franchit ce dernier pas ſans preſque s'en appercevoir : comme il lui reſtoit peu de chemin à faire, & qu'il n'a pas eu beſoin, pour ainſi dire, d'un nouvel effort, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres

fois : il avoit mis au dedans de lui des diſpoſitions ſi voiſines du crime, qu'il enfante le péché ſans douleur, ſans peine, ſans aucun mouvement marqué, ſans connoître lui-même le fruit de mort qu'il produit. Et voilà ce qui rend, mes Frères, l'état dont je parle, encore plus terrible, c'eſt que d'ordinaire, on y meurt à la grace ſans le ſavoir ; on devient ennemi de Dieu, qu'on vit encore avec lui comme un ami & un enfant ; on eſt dans le commerce des choſes ſaintes, & on a perdu cette foi qui les rend utiles ; on ſe lave ſans ceſſe dans le bain de la pénitence, & on s'y ſalit de plus en plus : on ſe préſente encore à la table du Père céleſte ; on uſe encore de tous les priviléges des Juſtes, & on n'eſt plus qu'un téméraire profanateur, & il nous a depuis long-tems rejettés de ſa bouche, comme une boiſſon tiéde & dégoûtante. Grand Dieu ! auſſi, que de faux juſtes ſeront ſurpris, lorſque vous viendrez manifeſter les ſecrets des cœurs & les conſeils des conſciences ! que de brebis étrangères qui vivoient en ſûreté dans votre bercail, & qui ſe nourriſſoient

de vos paturages, ſeront rangées parmi les boucs ! & que les ténébres qui nous cachent ici-bas l'état de notre ame, devroient bien allarmer notre foi & ranimer notre vigilance ! que nous devons craindre de n'être ſemblablesà l'infortuné Aman, lequel n'étant point informé de ſa diſgrace, vint hardiment ſe préſenter à la table du Prince, & voulut uſer de tous les droits d'un favori, lui dont le ſupplice étoit déja conclu !

En cinquiéme lieu, mes Frères, pour achever de vous convaincre, que cet état, où l'on ne ſe propoſe que de ne pas tranſgreſſer mortellement les préceptes, conduit infailliblement au crime : remarquez, s'il vous plaît, que la nature du cœur humain eſt telle qu'il reſte toujours au-deſſous de ce qu'il ſe propoſe ; parceque l'eſprit qui promet eſt prompt, & que la chair qui éxécute eſt foible. Le Juſte prend ſon eſſort pour arriver à la plus haute perfection, & il demeure dans un dégré inférieur : nous-mêmes mille fois dans des momens de zèle & de ferveur, nous avons pris des réſolutions vives de retraite, de

détachement, de pénitence ; & l'éxécution a toujours diminué beaucoup l'ardeur des projets : il faut beaucoup entreprendre pour éxécuter peu ; ſe promettre à ſoi-même de grandes choſes pour en venir aux médiocres, & viſer bien haut pour atteindre du moins au milieu. Or, vous ne vous propoſez que d'éviter les crimes ; vous viſez préciſément à ce point au-deſſous duquel eſt la mort & la prévarication : vous reſterez au-deſſous ; vous ne viendrez jamais à bout d'obſerver les commandemens ; il falloit vous propoſer quelque choſe de plus élevé pour en venir là : l'expérience là-deſſus eſt déciſive, & la raiſon n'en eſt pas difficile ; c'eſt que nos réſolutions dans la préparation du cœur & dans la pratique, ne ſe reſſemblent pas : tandis qu'elles ſont encore dans la préparation du cœur, qui ſe les propoſe, rien ne les contredit, rien ne les arrête ; elles ne trouvent point d'obſtacles à combattre, point de difficultés à ſurmonter ; & là, elles ne perdent rien de leur ferveur & de leur perfection : mais dès qu'il s'agit d'éxécuter, & qu'elles

paroiſſent au dehors, ah ! les inclinations de la chair les rallentiſſent ; les ennemis de notre ſalut les traverſent; les hommes, ou les ébranlent par leur ſéduction, ou les font échouer par leur malice ; en un mot, elles perdent toujours ſur le chemin la moitié de leur force, & on eſt heureux quand il en échappe encore quelque choſe, & qu'à travers tous ces périls, on peut du moins ſauver quelques débris du naufrage.

Or, concluez de-là, mon cher Auditeur, ce que vous devez vous promettre, vous qui ne vous propoſez que de ne pas tranſgreſſer ouvertement les préceptes, & qui ne voulez pas monter plus haut : vous n'arriverez jamais à ce point ; vous ſuccomberez dans toutes les occaſions ; vous vous trouverez toujours fort au-deſſous de vos projets. Aſpirez à la fidélité, à la ferveur, à la vigilance, à la perfection de votre état : Jeſus-Chriſt ne vous a point laiſſé d'autres moyens pour accomplir les commandemens ; & vouloir les obſerver ſans cela, c'eſt entreprendre d'aller à la fin, ſans paſſer par la

voie qui ſeule peut y conduire.

Mais à quoi bon tant de raiſons ? qu'oppoſerez-vous à l'expérience de tous les ſiécles, à la vôtre même, mon cher Auditeur ? faut-il tant de preuves, où vos propres malheurs vous ont ſi triſtement inſtruit ? ſouvenez-vous d'où vous êtes tombé, comme le diſoit autrefois l'Eſprit de Dieu à cet Evêque de l'Apocalypſe : *Memor eſto unde excideris ;* remontez à la première origine de vos déſordres, vous la trouverez dans les infidélités les plus légères : un ſentiment de plaiſir négligemment rejetté ; une occaſion de péril trop fréquentée ; une liberté douteuſe trop ſouvent priſe ; des pratiques de piété omiſes : la ſource en eſt preſque imperceptible ; le fleuve, qui en eſt ſorti, a inondé toute la terre de votre cœur : ce fut d'abord ce petit nuage que vit Elie, & qui depuis a couvert tout le ciel de votre ame : ce fut cette pierre légère que Daniel vit deſcendre de la montagne ; & qui devenue enſuite une maſſe énorme, a renverſé & briſé l'image de Dieu en vous : c'étoit un petit grain de ſénevé, qui depuis

Apoc. 2. 5.

a cru comme un grand arbre, & pouſſé tant de fruits de mort : ce fut un peu de levain, qui depuis a aigri toute la pâte : *Memor eſto unde excideris.*

Vous n'auriez jamais cru en venir où vous en êtes : vous regardiez tout ce qu'on diſoit là-deſſus, dans la chaire chrétienne, comme des prédictions qui ne devoient pas tomber ſur vous : vous auriez répondu de vous-même pour de certaines actions ſur leſquelles aujourd'hui vous ne ſentez preſque plus de remords : *Memor eſto unde excideris.* Souvenez-vous d'où vous êtes tombé : levez la tête, & conſidérez la profondeur de cet abîme : ce ſont des infidélités légères qui vous y ont conduit, comme par dégrés ; des démarches inſenſibles qui vous ont mené ſi loin : ſouvenez-vous d'où vous êtes tombé, encore une fois ; & n'appellez plus léger ce qui a pu vous conduire au fond du précipice.

C'eſt l'artifice du démon, mon cher Auditeur ; il ne propoſe jamais le crime du premier coup. Voyez comme il s'y prend quand il veut tenter le Sauveur du monde : il commence par

lui propoſer de changer les pierres en pain ; c'eſt-à-dire, de relâcher un peu de l'auſtérité de ſon jeûne : de ſe jetter du haut du Temple ; c'eſt-à-dire, de s'expoſer témérairement au péril ſur une fauſſe confiance en la protection du Seigneur : avant que d'oſer lui propoſer de ſe proſterner devant lui & de l'adorer. Ce ſeroit effaroucher ſa proie ; il connoît trop les routes par où il peut entrer dans le cœur humain ; il ſait qu'il faut raſſurer peu à peu la conſcience timide contre l'horreur de l'iniquité, & ne propoſer d'abord que des fins honnêtes, & certaines bornes dans le plaiſir : il n'attaque pas d'abord en lion ; c'eſt un ſerpent : il ne vous méne pas droit au vice ; il vous y conduit par des détours.

Grand Dieu ! vous qui vîtes dans leur naiſſance les déréglemens des pécheurs qui m'écoutent, & qui depuis en avez remarqué tous les progrès, vous ſavez que la honte de cette fille chrétienne n'a commencé que par de légères complaiſances & de vains projets d'une honnête amitié ; que les infidélités de cette perſonne

engagée dans un lien honorable, n'étoient d'abord que de petits empreſſemens pour plaire, & une ſecrette joie d'y avoir réuſſi : vous ſavez qu'une vaine demangeaiſon de tout ſavoir, & de décider ſur-tout ; des lectures pernicieuſes à la Foi, pas aſſés redoutées ; & une ſecrette envie de ſe diſtinguer du côté de l'eſprit, ont conduit peu à peu cet incrédule au libertinage & à l'irreligion : vous ſavez que cet homme n'eſt dans le fond de la débauche & de l'endurciſſement, que pour avoir étouffé d'abord mille remords ſur certaines actions douteuſes, & s'être fait de fauſſes maximes pour ſe calmer: vous ſavez enfin, que cette ame infidéle, après une converſion d'éclat, n'a rendu ſa première foi vaine, & n'eſt revenue à ſon vomiſſement, que pour avoir mêlé quelques adouciſſemens à ſa ferveur, manqué aux précautions qu'elle s'étoit preſcrites, & moins craint des occaſions dont votre Eſprit l'avoit tout à coup éloignée.

Non, mon cher Auditeur, les crimes ne ſont jamais les coups d'eſſai du cœur. David fut indiſcret & oi-

feux avant que d'être adultère : Salomon ſe laiſſa amollir par les délices de la Royauté, avant que de paroître ſur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères : Judas aima l'argent avant que de mettre à prix ſon Maître : Pierre préſuma avant que de le renoncer : Magdelaine, ſans doute, voulut plaire avant que d'être la péchereſſe de Jéruſalem : & pour ne pas ſortir de notre Evangile, Lazare fut languiſſant avant que d'exhaler l'infection & la puanteur dans le tombeau. Le vice a ſes progrès, comme la vertu : comme le jour inſtruit le jour, ainſi, dit le Prophéte, la nuit donne de funeſtes leçons à la nuit ; & il n'y a pas loin entre les infidélités qui ſuſpendent la grace, qui fortifient les paſſions, qui nous rendent inutiles tous les ſecours de la piété, & celles qui nous la font tout-à-fait perdre. Or, encore une fois, tout ce qui peut conduire au péché & à la mort ; que dis-je ? tout ce qui y méne infailliblement, peut-il paſſer pour léger dans l'eſprit d'un Chrétien encore touché du ſoin de ſon ſalut ?

Mais après tout, mon cher Audi-

teur, quand même on vous accorderoit que ces infidélités ſont légères ; qu'auriez-vous avancé pour votre juſtification ? ah ! c'eſt pour cela même que vous êtes moins pardonnable, lorſque vous vous les permettez de propos délibéré : plus elles ſont légères, moins il doit vous en couter pour les éviter. Ah ! ſi l'on vous demandoit des actions héroïques, il faudroit prendre ſur vous-même, & vaincre ou périr : que pouvez-vous donc alléguer ici pour vous défendre de la fidélité à vos plus légères obligations ? ne vous condamnez-vous pas vous-même par votre propre bouche ? Lorſque Naaman, indigné de ce que le Prophéte ne lui ordonnoit pour guérir de ſa lépre, que de s'aller baigner dans les eaux du Jourdain, ſe retiroit plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme ſi ſa guériſon n'eût pu être le fruit d'un remède ſi facile ; ceux de ſa ſuite le firent revenir de ſon couroux, en lui diſant : Mais, Seigneur, ſi l'homme de Dieu vous avoit ordonné des choſes difficiles, vous auriez dû lui obéir ; & pourquoi refuſeriez-vous de vous

ſoumettre à ſes ordres, parcequ'il n'éxige de vous pour votre guériſon, qu'une démarche auſſi aiſée que celle de vous aller baigner dans les eaux du Jourdain ? *Et ſi rem grandem dixiſſet tibi Propheta, certè facere debueras; quantò magis quia nunc dixit tibi : Lavare, & mundaberis.* Vous avez abandonné votre patrie, vos dieux, vos enfans ; vous vous êtes expoſé aux périls d'un long voyage ; vous en avez ſoutenu toutes les incommodités pour retrouver la ſanté que vous avez perdue ; & pourquoi après tant de démarches pénibles refuſeriez-vous de tenter un expédient auſſi aiſé que celui que vous propoſe le Prophéte ?

4. *Reg.* 5. 13.

Et voilà, mon cher Auditeur, ce que je vous dis en finiſſant ce diſcours. Vous avez abandonné le monde & les idoles que vous adoriez autrefois : vous êtes revenu de ſi loin dans la voie de Dieu & dans le goût de la piété : vous avez rompu tous les engagemens des paſſions les plus criminelles : vous avez ſoutenu les peines, les dégoûts, les travaux, les violences d'une converſion d'éclat ;

il ne vous reſte plus qu'un pas à faire ; on ne vous demande plus qu'une légère attention ſur vous-même : ſi les premiers ſacrifices de vos paſſions criminelles n'étoient pas encore faits, & qu'on les éxigeât de vous, vous ne balanceriez point, vous les feriez quoi qu'il dût vous en couter : *Et ſi rem grandem tibi dixiſſet Propheta, certè facere debueras.* Et maintenant qu'on ne vous demande que des ſacrifices légers, que de ſimples purifications, qu'on ne vous demande preſque que les mêmes choſes que vous faites, mais pratiquées avec plus de ferveur, plus de foi, plus de vigilance ; êtes-vous excuſable de vous en diſpenſer ? *Quantò magis quia dixit tibi : Lavare, & mundaberis.* Pourquoi rendriez-vous tous vos premiers efforts inutiles par ces légères infidélités ? pourquoi auriez-vous renoncé au monde & aux plaiſirs criminels, pour trouver dans la piété le même écueil que vous aviez cru éviter en ſortant des voies de l'iniquité ? & ne ſeriez-vous pas à plaindre, après avoir ſacrifié à Dieu le principal, de vous perdre pour lui diſputer encore mille petits ſacrifices

moins pénibles au cœur & à la nature : *Quantò magis quia dixit tibi : Lavare, & mundaberis.* Achevez, Seigneur, en nous ce que votre grace y a commencé ; triomphez de notre langueur & de nos foibleſſes, après avoir triomphé de nos crimes ; donnez-nous un cœur fervent & fidéle, puiſque vous nous avez ôté un cœur criminel & diſſolu ; inſpirez-nous cette bonne volonté qui fait les Juſtes, puiſque vous avez éteint en nous cette volonté rebelle qui fait les grands pécheurs ; ne laiſſez pas votre ouvrage imparfait ; & rendez-nous dignes de la récompenſe & de la vie immortelle qui n'eſt promiſe qu'à ceux qui auront été fidéles dans les petites choſes comme dans les grandes.

Ainſi ſoit-il.

ANALYSES
DES SERMONS
Contenus dans ce Volume.

LE MERCREDI DE LA III. SEM.

Du véritable Culte.

DIVISION. I. *Ne rejettez pas les pratiques extérieures du culte & de la piété.* II. *Mais n'en abusez pas.*

I. PARTIE. *Ne méprisez pas l'extérieur du culte & de la piété.* Le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, & sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, & se consomme tout entier dans le cœur; telle eût été la religion de l'homme innocent: mais depuis notre chûte, notre ame enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère. Delà les pratiques de la Loi multipliées à l'infini; l'Eglise plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut; un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer à la faveur de nos sens jusques dans nos cœurs. Cependant, parceque nous avouons que la véritable piété est dans le cœur, la sagesse du monde allégue trois prétextes, pour autoriser le mépris qu'elle fait des pratiques extérieures de la Religion.

1°. L'inutilité de l'extérieur. On pourroit d'abord demander à ces Sages du monde, ſi en banniſſant cet extérieur qu'ils croient inutile, ils ſont du moins fidéles à cet eſſentiel auquel ils ſe retranchent ; & s'ils donnent du moins leur cœur à Dieu, tandis que tous les dehors ſont encore au monde : en ce cas-là ils ne s'aviſeroient guéres de diſputer à Dieu les dehors : c'eſt le ſacrifice du cœur & des paſſions qui coûte ; ainſi quand une fois on en eſt venu là, tout le reſte ne coûte plus rien. Auſſi on voit bien tous les jours des perſonnes qui avec un cœur mondain, font des œuvres extérieures de piété ; mais l'on n'en voit point qui, après avoir donné ſincérement leur cœur à Dieu, perſévèrent dans le même éloignement des devoirs extérieurs de la piété.

Mais outre cela la même loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confeſſer de bouche, & de donner des marques publiques de notre foi, pour rendre gloire au Seigneur, pour faire connoître les faveurs ſecrettes dont il nous a comblés, pour édifier nos frères, pour encourager les foibles dans la pratique de la vertu, pour réparer nos ſcandales, pour conſoler les Juſtes par le ſpectacle de notre changement, pour confondre les impies, & les forcer de convenir en ſecret qu'il y a encore de la vertu ſur la terre. Voilà à quoi ſert cet extérieur que vous croyez inutile à la piété : comment pouvez-vous le croire inutile, puiſque vous l'exigez des ſerviteurs de Dieu, & que dès qu'ils imitent les manières du monde, vous devenez les premiers cenſeurs de leur piété ?

2°. La fauſſe ſageſſe du monde oppoſe à l'extérieur du culte ſa ſimplicité & ſa foibleſſe. Toutes les pratiques extérieures de la Religion, c'eſt là, dit-on, la religion du peuple ; on n'y trouve pas

aſſés d'élévation & de force. Mais d'abord les perſonnes qui font ce reproche au culte extérieur, ont d'ordinaire tous les défauts des ames les plus baſſes & les plus viles : c'eſt pourtant dans le réglement des mœurs qu'il faudroit ſe piquer de force & d'élévation ; car c'eſt en cela que conſiſte la véritable force & la ſeule élévation de l'eſprit & du cœur, à maîtriſer ſes paſſions ; voilà ce qui fait les grandes ames, & voilà où en ſont les Juſtes que le monde mépriſe tant, & qu'il regarde comme des eſprits foibles & vulgaires.

D'ailleurs, vous regardez les ſaints uſages de la Religion autoriſés par la foi & la piété de tous les ſiécles & de tous les Juſtes, comme des pratiques populaires & trop peu ſérieuſes pour des hommes d'un certain caractère ; mais vos occupations les plus ſérieuſes, & les plus éclatantes même ſelon le monde, ſont-elles donc plus dignes de l'homme & du Chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété accomplies avec un eſprit de foi & de religion ? Ce qui vous abuſe, c'eſt que vous avez une grande idée du monde & de ſes vanités, & que vous ne voyez pas des mêmes yeux les devoirs de la Religion : ainſi les Juſtes trouvent vain & puérile ce qui vous paroît grand & merveilleux, comme vous traitez de médiocrité & de petiteſſe ce qui leur paroît uniquement digne de la grandeur & de l'excellence de l'homme.

3°. Le monde oppoſe aux pratiques extérieures de la Religion l'abus qu'on en fait. A cela je vous réponds en un mot que c'eſt ce qu'il faut éviter ; mais que les abus de la piété ne doivent jamais tomber ſur la piété même. Cependant, comme il y a certainement des abus dans les pratiques extérieures de la Religion, il eſt à propos de les combattre, & c'eſt ce que nous allons faire.

II. PARTIE. *N'abuſez point des pratiques extérieures de piété.*

1°. Ces pratiques ſont utiles, mais c'eſt lorſqu'on les accompagne de cet eſprit de foi & d'amour, ſans lequel la chair ne ſert de rien. Comme tout le culte extérieur ſe rapporte au renouvellement du cœur comme à la fin principale, toute pratique qui ne tend pas à établir le régne de Dieu au-dedans de nous, eſt vaine; toute Religion qui ſe borneroit à de purs dehors, ſeroit indigne de l'Etre ſuprême: cependant c'eſt ici l'abus le plus univerſel, & la plaie la plus déplorable de l'Egliſe; jamais tant d'extérieur de dévotion, & jamais peut-être moins de piété réelle & intérieure. Ce n'eſt pas que je prétende, comme l'impie, que tous les dehors de la piété ne ſoient que feinte & hypocriſie: non, c'eſt au contraire l'erreur de la bonne-foi, & l'excès de la confiance que la plupart des ames mondaines mettent en ces devoirs extérieurs, qui leur fait illuſion; elles croyent que tout eſt fait, lorſqu'elles ont rempli ces devoirs, quoiqu'elles vivent toujours dans les mêmes déſordres: mais ſi nous-mêmes n'eſtimons dans les hommes que les ſentimens intimes & réels qu'ils ont pour nous, & ſi nous ne comptons pour rien les dehors, comment pouvons-nous croire que Dieu qui s'appelle le Dieu du cœur, ſe payera d'un vain extérieur, & de ſimples bienſéances? cependant on y met ſa confiance ſous prétexte que,

2°. Ces pratiques extérieures ſont ſaintes: mais elles deviennent des obſtacles de ſalut à cauſe de cette fauſſe confiance qu'elles nous inſpirent; & c'eſt ici le ſecond abus des pratiques extérieures: elles raſſurent la conſcience, le pécheur s'imagine y trouver une reſſource à ſes déſordres; il ſe pardonne plus facilement des fragilités & des chû-

tes qui paroiſſent compenſées par des œuvres ſaintes : il ne craint plus de tomber dans l'endurciſſement, parcequ'il ſe trouve encore ſenſible à certains devoirs extérieurs de la Religion ; il eſt ſemblable au Peuple Juif, qui, fidéle obſervateur des pratiques extérieures, perſévéra pourtant juſqu'à la fin dans ſon aveuglement, parceque ces dehors extérieurs nourriſſoient toujours ſon injuſte confiance. Auſſi voyons-nous dans l'Evangile, que les grands pécheurs, les impies, les Publicains ſe convertiſſent : mais les Phariſiens, les demi-Chrétiens, les ames en même tems religieuſes & mondaines, qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaiſirs & les maximes du monde, ne ſe convertiſſent jamais.

3°. Dernier abus des pratiques extérieures : elles ſont juſtes, mais on en abuſe, & on bleſſe la juſtice en leur donnant la préférence ſur les obligations les plus indiſpenſables : ainſi ſouvent on eſt de toutes les bonnes œuvres, & l'on manque à celles que Dieu demande de nous. Or voici la régle là-deſſus : tout ce qui combat une obligation eſſentielle, ne peut être une œuvre de la foi & de la piété. La charité ne détruit pas ce que la juſtice édifie. Commencez par le devoir ; tout ce que vous ne bâtirez pas ſur ce fondement ne ſera qu'un amas de ruines ; Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point ; la piété ſincère & véritable n'eſt que la fidélité aux obligations de ſon état.

LE JEUDI DE LA III. SEMAINE.

I. SERM. *Sur la Tiédeur.*

LA tiédeur rend notre juſtice incertaine. I. Parcequ'elle éteint en nous le deſir de la perfection. II. Parcequ'elle nous met hors d'état de diſcerner les crimes d'avec les ſimples offenſes. III. Parcequ'elle ne laiſſe plus dans l'ame aucun caractère de la charité habituelle.

I. VÉRITÉ. Tout Chrétien eſt obligé de tendre à la perfection de ſon état. Jeſus-Chriſt l'ordonne : Soyez parfaits, nous dit-il, parceque le Père céleſte que vous ſervez, eſt parfait. Saint Paul regarde ce point comme le ſeul eſſentiel : oubliant tout ce qui eſt derrière lui, ſans ceſſe il avance vers ce qui lui reſte de chemin à faire : c'eſt en cela que conſiſte la vie de la Foi ; elle n'eſt qu'un deſir non interrompu que le régne de Dieu s'accompliſſe dans notre cœur, qu'un ſaint empreſſement de former en nous la reſſemblance parfaite de Jeſus-Chriſt, qu'un gémiſſement excité par le ſentiment de nos misères & de notre corruption, qu'un combat journalier de l'eſprit contre la chair. Or ce deſir de la perfection ne ſubſiſte plus dans une ame qui ſe borne à l'eſſentiel de la Loi, qui ſe fait un plan de ſa négligence, qui regarde comme des œuvres de ſurcroît celles qu'elle pourroit faire de plus.

En vain regardez-vous la perfection Chrétienne comme le partage des Cloîtres & des Solitudes. Les moyens qu'employent les ames retirées du monde pour y parvenir, ne ſont que de conſeil, je l'avoue ; mais la fin à laquelle elles tendent eſt de

de précepte, c'eſt la fin générale de tous les états.

II. VÉRITÉ. Tous les péchés ne ſont pas mortels; mais il y a mille tranſgreſſions douteuſes par rapport aux circonſtances, & ſur leſquelles il eſt difficile de faire l'application des régles établies, pour diſcerner le crime d'avec la ſimple offenſe. C'eſt par la diſpoſition du cœur toute ſeule, qu'on peut décider de la malice de ces ſortes de fautes: Saül épargne le Roi des Amalécites, & il eſt réprouvé de Dieu; Joſué épargne les Gabaonites, & Dieu lui pardonne: c'eſt que l'infidélité de l'un vient d'un fond d'orgueil, d'un cœur relâché dans les voies de Dieu; & que celle de l'autre eſt une précipitation, une ſurpriſe, & part d'un cœur encore ſoumis & religieux. Or connoiſſez-vous toute la corruption du vôtre! Paul ne ſe flatte pas de connoître le ſien; il ne ſait s'il eſt digne d'amour ou de haine: David eſt dans la même incertitude; il prie Dieu de le purifier de ſes infidélités cachées: & vous croyez connoître l'état de votre conſcience, vous dont preſque toutes les actions ſont douteuſes, vous qui êtes toujours à vous demander à vous-même ſi vous n'avez pas été trop loin; & vous vous calmez ſur des infidélités viſibles & habituelles par une prétendue habitude inviſible de juſtice, dont vous ne voyez aucune marque au dehors. Ah! vous ne ſavez pas que vous êtes pauvre, miſérable, aveugle: *Neſcis quia tu es miſer, &c.*

Une ame tiéde eſt moins capable que toute autre de juger de ſon état; la tiédeur épaiſſit ſes ténébres, elle calme ſes remords; les guides les plus expérimentés ſont dans l'embarras, elle y eſt toujours elle-même, & ſent en ſoi quelque choſe de plus coupable que les infidélités dont elle s'accuſe. Il ſuffit d'en faire le détail pour montrer combien

il eſt en effet difficile de décider ſi elles ne ſont pas de vrais crimes.

III. VÉRITÉ. La charité habituelle a trois caractères incompatibles avec l'état de tiédeur. 1°. La charité nous fait aimer Dieu & ſa loi par-deſſus toutes choſes. Ce caractère peut-il ſubſiſter avec l'attention à étudier ſes droits contre Dieu même, à ne faire que ce à quoi on ſe croit étroitement obligé, à n'éviter que ce qui eſt viſiblement digne des peines éternelles ? Agir ainſi, c'eſt ſe conduire en enfant prodigue ; c'eſt ſe comporter en eſclave ; c'eſt n'aimer véritablement que ſa propre ſatisfaction, que ſes intérêts, que ſoi-même.

2°. Un autre caractère de la charité, eſt d'être timorée : elle rend l'ame plus clairvoyante, elle l'entretient dans un ſaint tremblement, dans de pieuſes perpléxités, dans une défiance continuelle ; au contraire la prétendue charité des ames tiédes eſt ce qui les raſſure ; peut-elle être ſi oppoſée à elle-même, & produire des effets ſi différens ?

3°. Enfin la charité eſt vive & agiſſante. C'eſt un feu qui peut quelquefois être couvert ; mais il en ſort toujours des étincelles, & enfin il ſe rallume. Rien ne ranimant celle des ames tiédes, qu'il eſt à craindre qu'elle ne ſoit réellement éteinte ! cependant elles demeurent tranquilles dans cet état ; elles s'y fixent ſans ſcrupule ; elles ſe croyent tout au plus endormies : peut-être par un jugement terrible de Dieu, leur guide penſe-t-il de même, tandis que Jeſus-Chriſt les déclare mortes, comme autrefois Lazare. Ah ! c'eſt la tranquillité même de cet état qui en fait tout le danger, & peut-être auſſi tout le crime. Comprenez qu'une vie toute naturelle n'eſt point la vie de la grace, & qu'une vie de pareſſe eſt un état de

mort. Au commencement de votre converſion vous avez fait les plus grands efforts, les plus pénibles ſacrifices ; pourquoi les rendriez-vous inutiles, en refuſant d'en faire de moins conſidérables ? *Si rem grandem dixiſſet tibi Propheta, certè facere debueras, quantò magis quia nunc dixit tibi : Lavare & mundaberis.*

LE JEUDI DE LA III. SEMAINE.

II. Serm. *Sur la Tiédeur.*

LA tiédeur annonce une chûte certaine : I. Parceque les graces ſpéciales néceſſaires pour perſévérer dans la vertu, ne ſont plus données dans cet état. II. Parceque les paſſions qui nous entraînent au vice, s'y fortifient. III. Parceque tous les ſecours extérieurs de la piété y deviennent inutiles.

I. Partie. *L'innocence même des plus juſtes a beſoin du ſecours continuel de la grace.* C'eſt elle ſeule qui opère leur fidélité ; mais c'eſt auſſi leur fidélité ſeule qui mérite la conſervation de la grace : il faut que Dieu donne des marques plus continuelles de protection à ceux qui lui en donnent de continuelles d'amour : il eſt juſte au contraire qu'il paye l'indifférence des ames tiédes par la ſienne ; ainſi la peine inſéparable de la tiédeur eſt la privation des graces de protection.

Cette privation a deux conſéquences terribles pour ces ames infortunées. Premiérement, elles demeurent vuides de Dieu, & comme abandonnées à leur propre foibleſſe, ayant quelques reſſources priſes dans la nature, mais qui ne ſauroient aller loin ; ayant des ſecours généraux avec leſquels on peut perſévérer, mais n'ayant plus ces graces ſpé-

ciales, avec leſquelles on perſévère infailliblement. Secondement, le joug de Jeſus-Chriſt devient accablant pour elles; ſon calice amer; les devoirs peſans; la retraite ennuyeuſe; les prières fatigantes; les mortifications inſupportables; la vie, un dégoût perpétuel; leur état, un état de violence & de neutralité qui ne peut être durable, parcequ'il faut, ſur-tout à certains cœurs, un objet déclaré: ſi ce n'eſt pas Dieu qui les intéreſſe, ce ſera bien-tôt le monde.

Il eſt vrai qu'il y a des ames qui paroiſſent ſe maintenir dans une eſpéce d'équilibre & d'inſenſibilité; mais il eſt vrai auſſi que cet état ne défend que des crimes qui coûtent & qui embarraſſent; il laiſſe ſubſiſter les paſſions & les foibleſſes ſecrettes, qui forment toujours une corruption aux yeux de Dieu.

Il eſt vrai encore que l'onction qui adoucit la pratique des devoirs, manque ſouvent aux ames les plus ſaintes; mais entre elles & les ames tiédes il y a trois différences. Premiérement, l'ame fidéle ſe trouve malgré ſes dégoûts plus heureuſe qu'elle n'étoit avant ſa converſion, au lieu que l'ame tiéde commence à regarder le crime comme la reſſource de ſes ennuis. Secondement, l'ame fidelle eſt ſoutenue au milieu de ſes aridités par le calme d'une conſcience qui ne lui reproche point de crimes; au lieu que l'ame tiéde porte une conſcience inquiette, & que n'ayant plus de ſoutien, cet état d'agitation finit par la paix funeſte du péché. Troiſiémement, les dégoûts de l'ame fidéle ſont des épreuves, ceux de l'ame tiéde ſont des punitions. L'une trouve en Dieu un père tendre qui ſupplée par une protection puiſſante aux douceurs qu'il lui refuſe: l'autre éprouve la ſévérité d'un Juge qui, à la ſouſtraction des

adouciſſemens, va faire ſuccéder un arrêt de mort.

Il eſt vrai enfin que tout excès, même dans la piété, ne vient pas de l'Eſprit de Dieu; mais il n'eſt pas moins vrai qu'on ne perſévère qu'en ſe donnant à Dieu ſans réſerve; que les ames qui veulent accommoder la piété avec les maximes du monde, qui ſe relâchent de leur première ferveur, ſont ſur le point de retomber dans le crime; & que c'eſt ſur ces indices que les gens même du monde, prophétiſent la rechûte des perſonnes qui s'étoient converties.

II. PARTIE. *Nous pouvons affoiblir nos paſſions, mais elles ne meurent qu'avec nous: c'eſt en les combattant qu'on les appaiſe; en les ménageant, on les rend indomptables. La tiédeur n'étant rien autre choſe qu'une indulgence habituelle envers les paſſions, les fortifie donc continuellement.* De cette nouvelle force qu'elles acquièrent, s'enſuivent trois effets également funeſtes. Premiérement, dans les occaſions eſſentielles, le devoir trouve en nous des difficultés inſurmontables; il en trouve bien quelquefois dans les ames les plus ferventes & qui mortifient le plus leurs panchans; comment des cœurs à demi ſéduits ſeroient ils à l'épreuve de ces difficultés? Secondement, le crime s'applanit & n'excite pas en nous plus de répugnance qu'une ſimple faute; nous nous ſommes ſi fort approchés du crime, que nous franchiſſons le dernier pas ſans le ſavoir; une apparence de vie nous raſſure, & nous nous endormons tranquillement dans la mort. Troiſiémement, notre cœur demeurant toujours au-deſſous de ce qu'il ſe propoſe, nous tombons dans le crime, parceque nous n'avons réſolu préciſément que de l'éviter; les juſtes mêmes doivent beaucoup entreprendre pour exécuter peu: à combien plus forte raiſon y ſont obligées les ames tiédes, que le

poids de leurs infidélités fait tomber toujours fort loin du lieu où elles avoient cru arriver? En vain voudrions-nous nous excuſer, en diſant que nous ſommes foibles; c'eſt préciſément parceque nous le ſommes, que nous devons être plus circonſpects & plus fervens.

III. PARTIE. *Les ſecours extérieurs de la Religion ſont inutiles aux ames tiédes.* Premiérement, les Sacremens ſont pour elles des remédes uſés, dangereux par la tiédeur avec laquelle elles en approchent, & par la confiance qu'ils leur inſpirent: n'opérant plus en elles un accroiſſement de vie, ils y opèrent la mort. Secondement, la prière n'eſt plus pour elles qu'une occupation oiſeuſe, où elles ne trouvent aucun goût, d'où elles ne tirent aucun fruit: rien ne les ſoutient, ni ne les défend, ni ne les ranime; tout les dégoûte, tout les fatigue, tout les accable; dans cet état un ſouffle les renverſe, & pour les voir tomber, il n'eſt pas même néceſſaire de les voir attaquées.

Au reſte, où l'expérience parle, les raiſonnemens ſont inutiles. Souvenez-vous d'où vous êtes tombés, pécheurs; remontez à la ſource de vos déſordres: cette ſource étoit imperceptible; il en eſt ſorti un torrent qui vous inonde: la tiédeur vous a conduit inſenſiblement dans l'abîme où vous êtes: le démon ne propoſe pas le crime du premier coup; il attaque en ſerpent avant que d'attaquer en lion. Les crimes ne ſont pas le coup d'eſſai du cœur; la chûte de David fut préparée par l'oiſiveté & par l'indiſcrétion; celle de Salomon, par une vie molle; celle de Judas, par l'amour de l'argent; celle de Pierre, par la préſomption. Levez-vous donc, ames lâches: le Seigneur eſt le Dieu des forts; il ne récompenſe que le courage & le travail; ſon Royaume n'eſt pas la chair & le

ſang, mais la force & la vertu de Dieu.

VENDREDI DE LA III. SEMAINE.

La Samaritaine.

SEmblables à la femme de Samarie, nous oppoſons à la grace de Jeſus-Chriſt trois excuſes. I. Celle de l'état. II. Celle de la difficulté. III. Celle de la variété des opinions & des doctrines ſur la régle des mœurs.

I. PARTIE. Lorſqu'on nous propoſe le modéle d'une vie chrétienne, nous répondons qu'une vie ſi réglée eſt inalliable avec notre état, & que le monde a ſes uſages comme le cloître. Mais, 1°. La Religion ne diſtingue que deux ſortes de devoirs, dont les uns ſont particuliers à chaque état; les autres ſans diſtinction d'état, ſont communs à tous ceux qui ont été batiſés: êtes-vous moins Chrétiens que les Solitaires? avez-vous une autre eſpérance, un autre Evangile, un autre Chef, une autre patrie, d'autres obligations eſſentielles, ou au moins des exceptions & des diſpenſes accordées par Jeſus-Chriſt? ſes maximes ſont les devoirs du monde, puiſque c'eſt par elles que le monde ſera jugé.

2°. Cette diſtinction de ceux qui ſont du monde, d'avec ceux qui n'en ſont pas, ne provient que de la corruption des mœurs: elle étoit inconnue aux premiers Fidéles; ils avoient tous renoncé au monde; être Chrétien & n'être plus du monde, c'étoit pour eux la même choſe; vous êtes du monde, dites-vous, c'eſt votre crime, & vous en faites votre excuſe.

3°. De quoi prétendez-vous être diſpenſés en

diſant que vous êtes du monde? de la pénitence? oui, ſi vous y vivez plus ſaintement : de la prière ? oui, ſi vous y avez moins beſoin du ſecours de la grace: de la retraite? oui, ſi le commerce du monde vous porte à Dieu : de la vigilance, des efforts ? oui, ſi les paſſions ſont moins vives dans le monde, les obſtacles plus rares, les devoirs plus faciles à remplir.

4°. La foi doit être plus ferme dans le monde que dans le cloître, la charité plus enracinée, la vigilance plus ſoutenue, la prière plus fervente, la réſiſtance plus fidelle ; les pratiques du cloître ne ſont que des moyens particuliers preſcrits pour faire obſerver plus ſûrement des devoirs communs à tous les états : avec moins de ſecours & plus d'obſtacles, vous avez les mêmes obligations à remplir ; des vertus, ſans la pratique deſquelles vous êtes perdus, ſont plus difficiles à pratiquer dans le monde que dans le cloître ; les auſtérités que vous reléguez dans le cloître, y ſont donc moins néceſſaires que dans le monde : cependant les Solitaires trouvent encore dans leurs aziles des ſujets de crainte, des combats, des agitations ; & vous, au milieu des périls, vous ſeriez diſpenſés de veiller ?

5°. Enfin, comparez votre vie paſſée avec celle des Solitaires, les ſatisfactions que vous devez à Dieu avec celles qu'ils lui doivent ; & vous verrez ſi les gémiſſemens, les privations, les auſtérités ſont leur partage plutôt que le vôtre. Si la femme de notre Evangile fût née à Jéruſalem, cet avantage auroit pu lui faire un motif de ſécurité : vous pourriez en avoir un, ſi vous viviez dans la ſolitude : vous êtes du monde, comme elle étoit de Samarie ; comme elle, vous nous oppoſez un état qui vous éloigne du ſalut.

II. PARTIE. On différe ſa converſion : parcequ'on ſe flatte que c'eſt une démarche fa-

cile ; lorſqu'il s'agit enfin de ſe convertir, on ſe rebute par la difficulté de l'entrepriſe. Le moyen, dit-on, de ſonder les abîmes d'une conſcience ſi long-tems ſouillée, de refondre un caractère fragile & oppoſé à la piété, de mener une vie chrétienne, dont le détail eſt effrayant.

Mais, 1°. l'état déplorable de votre conſcience devroit lui-même vous porter à l'entrepriſe qui vous fait peur : eſt-ce donc la connoiſſance de vos maux qui vous éloigne du reméde ? eſt-ce le ſentiment de votre eſclavage qui vous fait refuſer votre liberté ? ſouffrez-vous moins en cachant vos plaies ? c'eſt votre ſoulagement qu'on vous propoſe, en vous invitant à les découvrir au Miniſtre de Jeſus-Chriſt ; vous avez tout à attendre de ſa charité : dès que vous aurez ouvert votre cœur, la paix y renaîtra ; toute la difficulté que je trouve ici, eſt de vivre dans la ſituation où vous êtes.

2°. Vous déſeſpérez de pouvoir réformer votre caractère ; mais quand cette réforme vous coûteroit plus qu'à un autre, n'avez-vous point plus de crimes à expier ? d'ailleurs l'Eternité ne mérite-t-elle pas que vous vous faſſiez les violences que vous vous faites tous les jours pour le monde ? N'êtes-vous pas obligé ſans ceſſe de ſurmonter vos panchans, de gêner votre tempérament, de ſacrifier vos inclinations, de vaincre vos paſſions, ou de les contrefaire ? Ces contraintes vous ont diſpoſé plus que vous ne croyez à celles de l'Evangile. De plus, cette réforme eſt peut-être moins difficile maintenant ; l'expérience vous a déſabuſé ; la bienſéance éxige de vous des mœurs plus ſérieuſes ; mille contretems vous ont dégoûté du monde, & vous ont appris qu'il vous goûtoit moins. Au milieu de ſes amuſemens vous

ne trouvez plus qu'inquiétude & qu'ennui ; tout cela vous prépare à l'oublier, à le mépriſer. Enfin la converſion eſt-elle l'ouvrage de l'homme? ce qu'il ne peut ſeul, ne le peut-il pas aidé de Dieu ? les cœurs les plus corrompus ſont quelquefois ceux où la grace opère de plus grandes choſes ; elle change les inclinations, elle forme un cœur nouveau, elle eſt plus forte que la nature.

3°. Les rigueurs d'une vie chrétienne vous épouvantent, & il ne vous ſemble pas que des hommes puiſſent accomplir éxactement l'Evangile. C'eſt une excuſe injurieuſe à Dieu ; l'Evangile étant ſa Loi, eſt néceſſairement une Loi ſage, conforme à nos beſoins, proportionnée à notre foibleſſe, utile à nos misères : Dieu en la donnant n'a point cherché ſon intérêt, mais le nôtre ; & rien en effet de ſi propre que cette Loi à nous rendre heureux : mais tel eſt l'artifice du démon, dit Saint Auguſtin ; n'ayant pu anéantir l'Evangile en rendant Jeſus-Chriſt mépriſable, il a eſſayé de l'anéantir, en faiſant paſſer cette Loi pour impraticable : *Lex illa divina, ineffabilis ; ſed quis illam implet ?* D'ailleurs cette excuſe eſt injuſte dans la bouche de ceux qui l'alléguent ; ils ſe plaignent de l'impoſſibilité de la vie chrétienne, & ils n'en ont jamais fait l'épreuve : qu'ils prononcent ſur les peines & les dégoûts de la vie du monde, leur jugement eſt recevable ; n'ayant point eſſayé de la vertu, ils ne doivent pas décider de ce qu'ils ne connoiſſent point. Rebutés comme les Iſraélites, ils diſent que la terre où on veut les faire entrer eſt couverte de monſtres & de géans : *Terra devorat habitatores ſuos.* Témoins du contraire, nous leur diſons comme Joſué & Caleb, que cette terre eſt excellente : *Terra quam circuivimus valdè bona eſt.* Oui, ſi vous connoiſſiez le don de Dieu, les

conſolations qu'on éprouve à ſon ſervice, la tranquillité qu'on y goûte, les facilités que la grace y ménage à notre foibleſſe, vous ne différeriez pas un inſtant votre converſion : vous ne craignez la vertu que parceque vous ne la connoiſſez pas.

III. PARTIE. La dernière excuſe qu'oppoſe le pécheur, c'eſt la variété des opinions ſur le réglement des mœurs; de cette variété il conclut que l'Evangile ne renfermant rien de trop aſſuré, il peut vivre tranquille dans ſes égaremens.

Mais 1°. il n'y a que des ames timorées qui puiſſent ſe plaindre que cette variété d'opinions les jette dans la perpléxité : ne croyant jamais marcher par un chemin aſſés sûr, elles ont des doutes ſur leſquels il n'eſt pas toujours facile de prononcer, & elles peuvent trouver dans le Sanctuaire ici une indulgence qui les raſſure, ailleurs une ſévérité qui les allarme. Mais le déréglement de la Samaritaine étoit clair pour elle; il n'y avoit ni à Jéruſalem, ni à Garizim aucune loi qui pût l'autoriſer : de même, pécheurs, il n'y a point de variété de ſentimens par rapport à vos paſſions honteuſes : par-tout on vous condamne; par-tout on vous dit que les fornicateurs, les adultères, les impudiques, les adorateurs d'idoles n'entreront point dans le Royaume de Dieu. Cette uniformité d'opinions ne vous ramène point à la vérité. Commencez donc par renoncer à des déſordres qui n'ont pour eux aucun ſuffrage, pas même le vôtre : adorez Dieu en eſprit & en vérité; alors ne cherchant que Dieu par-tout, par-tout vous le trouverez; alors vous gémirez devant le Seigneur de la variété des déciſions, & vous lui demanderez qu'il manifeſte ſa vérité.

2°. On n'allégue cette frivole excuſe, que parcequ'on ne veut point ſe convertir. A l'exemple

des Samaritains, on ne ſait ce qu'on adore : on veut retenir comme eux le fond de la Religion ; mais comme eux on y veut mêler des uſages profanes & favorables aux paſſions : la conſcience ne ratifiant point ce mélange, on n'eſt pas d'accord avec ſoi-même : pour ſe calmer, on ſuppoſe que les Miniſtres eux-mêmes ne ſont pas d'accord entr'eux ; on fonde ſa ſécurité ſur leurs diſſenſions prétendues, & parcequ'on craint la vérité, on eſt bien aiſe qu'elle ſoit obſcurcie.

Telle étoit la diſpoſition de la Samaritaine. Sollicitée au dedans & au dehors, elle vouloit encore différer ſa converſion: Quand le Meſſie ſera venu, dit-elle, il nous annoncera toutes choſes ; c'eſt moi-même, lui répond Jeſus-Chriſt, & ſi vous laiſſez perdre l'heureux moment où je vous parle, vous périſſez ſans reſſource. Jeſus-Chriſt nous dit la même choſe : Voici le don de Dieu ; ne différez plus une converſion que vous avez attendue en vain de l'âge, du loiſir, de la rupture de vos engagemens : voici le moment favorable ; regardez-le, ou comme le comble de mes miſéricordes ſur votre ame, ou comme le terme fatal de ma bonté & de ma patience.

LE IV. DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'Aumône.

DIVISION. *I. Le devoir de l'Aumône établi contre les vaines excuſes de la cupidité. II. Le devoir de l'Aumône ſauvé des défauts même de la charité.*

I. PARTIE. Un peu d'attention à la ſageſſe de la Providence, aux loix de la Nature, à celles

de la Religion, ſuffit pour perſuader le monde que l'aumône eſt un devoir ; mais on allégue différens prétextes pour s'en diſpenſer : on n'eſt pas aſſés riche ; les tems ſont malheureux ; il y a trop de pauvres à ſecourir.

Première Excuſe. Sans avoir un revenu infini, on a, dit-on, une infinité de dépenſes à faire. Mais s'il eſt vrai d'une part que les bornes du néceſſaire ne ſont pas également étroites dans tous les états ; de l'autre, il eſt inconteſtable que le ſuperflu des riches appartient aux pauvres. Ce principe ſuppoſé, je fais quatre queſtions. Je demande premiérement, ſi c'eſt à la cupidité à régler le néceſſaire ? Si c'étoit à elle, plus on auroit de paſſions à ſatisfaire, moins on ſeroit obligé d'être charitable : c'eſt donc à la foi à le régler ; or la foi adjuge aux pauvres ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des ſens, qu'à flatter les paſſions, qu'à autoriſer les pompes & les abus du monde. Je demande ſecondement, ſi pour être né riche on en eſt moins Chrétien ? Non, ſans doute, ou bien il faut dire que ce n'eſt qu'aux pauvres que Jeſus-Chriſt a défendu le faſte & les plaiſirs. L'Evangile interdit aux riches tous les avantages qu'ils peuvent, ſelon le monde, retirer de leur proſpérité. Ce n'eſt pas pour vous que vous êtes nés opulens, mais pour la veuve & l'orphelin : vos biens ſont des dépôts mis en vos mains pour leur être conſervés plus ſûrement : vous n'êtes que les miniſtres de la Providence envers eux ; ſans cela votre élévation ne ſeroit pas l'ouvrage de Dieu. Je demande troiſiémement, ce que peuvent retrancher aux beſoins prétendus des riches, les modiques largeſſes qu'on leur demande ? Dieu n'éxige pas qu'ils vendent leurs biens, leurs Palais ; mais il éxige que la dépenſe qu'ils feront ne les mette

point hors d'état de couvrir la nudité de ſes ſerviteurs ; que de leurs tables délicates il tombe quelques miettes pour les Lazare ; que leur goût pour les peintures ne leur faſſe pas oublier les images vivantes de Jeſus-Chriſt ; que tandis que le jeu eſt un gouffre où va fondre tout leur bien, ils n'en alléguent pas la médiocrité, lorſqu'il s'agit de ſoulager leurs frères. Je demande quatriémement, pourquoi c'eſt ici la ſeule circonſtance où ils ſe plaignent de la modicité de leurs revenus, eux qui en toute autre occaſion veulent paſſer pour riches ? Ah ! ils diſent qu'ils ſont pauvres, & eux ſeuls ne veulent pas voir qu'ils ſont comblés de biens.

Seconde Excuſe. Les tems ſont malheureux, dites-vous. Mais, premiérement, c'eſt préciſément pour cela que vous devez vous attendrir envers les indigens : ſi vous vous reſſentez de ces malheurs, combien n'en doivent-ils pas ſouffrir ? Secondement, ce malheur des tems eſt la peine de votre dureté envers les pauvres ; c'eſt donc par des aumônes, & non par de vaines prières, qu'il faut appaiſer la colère de Dieu : les pauvres ont les clefs du Ciel : leurs vœux réglent les tems & les ſaiſons : ce n'eſt que par rapport à eux que Dieu vous punit ou vous favoriſe. Troiſiémement, vos paſſions ſouffrent-elles de la miſère publique ? Si elle vous oblige à quelque retranchement, retranchez du moins vos crimes, avant que de retrancher de vos devoirs. Dieu, en frappant de ſtérilité les Provinces, veut ôter aux Grands les occaſions des excès : regardez-vous comme des criminels publics : portez ſeuls l'amertume des fléaux qui ne ſont deſtinés qu'à vous punir. Si les divers abus que vous faites de vos richeſſes vont toujours leur train, malgré ces fléaux ; ſi l'indigence ſeule en ſouffre,

Dieu, en les faiſant pleuvoir ſur la terre, n'auroit donc voulu frapper que des malheureux ?

Troiſiéme Excuſe. Il y a, dit-on, trop de pauvres à ſecourir. Mais, premiérement, d'où vient cette multitude d'indigens que nos pères n'ont point vûe dans les plus grandes calamités ? N'eſt-ce pas d'un luxe qui engloutit tout ? Il n'y avoit point d'indigens parmi les premiers Chrétiens ; pourquoi y en a-t-il tant parmi nous ? C'eſt que leurs pauvres mêmes étoient charitables, & que nos riches ſont cruels : c'eſt qu'ils étoient tous modeſtes & ſobres, & que nous ſommes faſtueux & intempérans : c'eſt qu'ils n'avoient d'ambition que pour le ciel, & que nous n'en avons que pour la terre : c'eſt que leurs retranchemens faiſoient la richeſſe du pauvre, & que nos profuſions ſont ſa miſère. Si chacun mettoit à part une certaine portion de ſes biens pour la ſubſiſtance des indigens, on verroit renaître l'égalité, la ſainteté même des premiers Fidéles : tout changeroit de face ; & les ennemis de la Foi ſeroient encore forcés de reconnoître la divinité de notre Religion. Secondement, c'eſt préciſément parceque le nombre des pauvres eſt grand, que le devoir de l'aumône eſt plus indiſpenſable : la miſéricorde doit croître avec les miſères : elle doit interdire, comme ſuperflues, des dépenſes qui hors de-là ſeroient peut-être néceſſaires : ni l'humanité, ni la raiſon, ni la Religion ne vous permettent point d'être ſeuls heureux. Alors les excès de charité ſont pour vous une loi de juſtice ; alors vos profuſions méritent d'être punies même par les loix des hommes : peut-être cependant ſavez-vous mettre à profit & apprétier la néceſſité des pauvres. Dieu les vengera ; ils ſeront vos accuſateurs ; & dépouillés pour jamais de vos biens, il ne vous reſtera pour partage que la

malédiction prononcée contre les riches impitoyables : *Nudus eram, &c. ite in ignem, &c.*

II. PARTIE. Il y a quatre régles à obſerver en accompliſſant le devoir de l'aumône : la charité doit être ſecrette, univerſelle, douce, vigilante.

1°. Jeſus-Chriſt multipliant les pains dans un lieu écarté, afin de n'avoir pour témoins de ſa miſéricorde que ceux qui en devoient reſſentir les effets, nous apprend que notre charité doit être ſecrette ; ſans cette condition nos aumônes ſont perdues pour l'éternité. On voit peu de gens qui publient leurs œuvres ſur les toits ; mais on en voit beaucoup qui n'ont des yeux que pour les miſères d'éclat : il y en a qui prennent des meſures pour cacher leurs largeſſes, mais qui ne ſont pas fâchés qu'une indiſcrétion les trahiſſe : on n'eſt pas plus humble dans ſes libéralités envers les Temples du Seigneur ; ſur les murs ſacrés, des inſcriptions immortaliſent l'orgueil des bienfaiteurs ; à l'autel, le Prêtre eſt revêtu des marques de leur vanité. Salomon dans le Temple de Jéruſalem ne fit graver que le Nom du Seigneur : les plus riches d'entre les premiers Fidéles voyoient avec plaiſir leurs noms confondus avec ceux de leurs frères qui avoient fait moins de largeſſes. La charité eſt cette bonne odeur de Jeſus-Chriſt qui s'évanouit dès qu'on la découvre : il eſt bon que nos frères voyent nos œuvres ; mais il ne faut pas que nous les voyions nous-mêmes : ſemblables à ces fleuves qui ont preſque toujours coulé ſous la terre, les aumônes ſecrettes arrivent bien plus pures dans le ſein de Dieu.

2°. Jeſus-Chriſt ne rejettant perſonne de cette multitude qui s'offre à lui, nous apprend que notre charité doit être univerſelle : il condamne ces libéralités de goût & de caprice, qui ne ſemblent

ouvrir notre cœur à certaines miſères, que pour le fermer à toutes les autres; qui ont leurs jours fixes, leurs lieux, leurs perſonnes; la vraie charité n'eſt point ſi méthodique : il condamne cet éxamen que nous faiſons des beſoins qu'on nous expoſe; la vraie charité n'eſt point ſi ſcrupuleuſe; c'eſt Jeſus-Chriſt qui reçoit l'aumône donnée même à un impoſteur, & la récompenſe eſt attachée à l'intention de celui qui la donne.

3°. Jeſus-Chriſt attendri à la vûe d'un peuple errant & dépourvû, nous apprend que notre charité doit être douce. Vous accompagnez ſouvent vos aumônes de tant de dureté, que le refus ſeroit moins accablant : vous reprochez aux pauvres leurs forces, & vous ne faites aucun uſage des vôtres; leur pareſſe, & vous vivez dans une molleſſe indigne; leur vie inutile, & la vôtre eſt criminelle. La pitié qui compatit à leurs maux, les conſole autant que la charité qui les ſoulage. Au théâtre, les malheurs d'un Héros fabuleux vous attendriſſent; Jeſus-Chriſt ſouffrant dans un de ſes membres eſt-il indigne de votre pitié ?

4°. Jeſus-Chriſt découvrant le premier les beſoins du peuple, nous apprend que notre charité doit être vigilante. Cette vigilance eſt une ſuite du précepte de l'aumône. Les riches ſont les paſteurs des pauvres ſelon le corps; & ils ſont coupables devant Dieu des ſuites qu'auroit prévenu un ſecours offert à propos. On n'éxige pas que vous découvriez tous les beſoins ſecrets d'une Ville; mais on éxige que dans votre quartier vous ne ſoyez pas environnés à votre inſçû de mille malheureux, qui ſont bleſſés de votre pompe & de votre proſpérité; que dans vos terres vous connoiſſiez les perſonnes que l'épuiſement & les infirmités, le ſexe & l'âge mettent ou hors d'état de gagner

leur vie, ou en danger de perdre leur innocence.

Voilà les régles de l'aumône chrétienne; en voici les fruits. Premiérement, elle eſt une ſource de bénédictions, même temporelles : c'eſt une uſure ſainte, elle intéreſſe Dieu dans notre fortune. Secondement, elle nous cauſe la joie la plus pure que nos biens puiſſent nous procurer : quel plaiſir de faire des heureux ! quelle conſolation de penſer que des ames affligées lévent les mains au Ciel pour nous ! Troiſiémement, elle aide à expier les crimes de l'abondance, à nous ouvrir les portes du ciel : la grace ſe réſerve de grands droits ſur une ame où la charité n'a pas encore perdu les ſiens : la converſion d'un bon cœur n'eſt jamais déſeſpérée. Aimez donc, ſecourez, reſpectez les pauvres, afin qu'au grand jour Jeſus-Chriſt vous diſe : *Venez, les bénis de mon Père, &c.*

LE LUNDI DE LA IV. SEMAINE.

Sur la Médiſance.

DIVISION. *Rien de plus frivole que les prétextes qui juſtifient à nos yeux la médiſance. Elle ne peut être excuſée : I. Ni par la légéreté des défauts que nous cenſurons ; II. Ni par la notoriété publique ; III. Ni par le zèle de la vérité & de la gloire de Dieu.*

I. PARTIE. En vain prétendez-vous excuſer vos médiſances par la légéreté des défauts que vous cenſurez ; les motifs en ſont toujours mauvais, les circonſtances criminelles, les ſuites irréparables.

1°. Tout votre but, dites-vous, eſt de vous réjouir ſur des défauts qui ne deshonorent pas. Joie cruelle, qui attriſte votre frère ! plaiſir per-

vers, qui naît d'un vice ! Une parole oiſeuſe eſt interdite ; découvrir la honte de ſes proches eſt un crime ; un terme de mépris eſt, ſelon Jeſus-Chriſt, digne d'une punition éternelle, & vous ſeriez innocent ! La charité ſe réjouit-elle du mal ? un Chrétien peut-il s'égayer aux dépens d'un membre de Jeſus-Chriſt ? n'y a-t-il pas mille ſujets édifians de converſation, dignes de la joie des Fidéles ? Approfondiſſez le ſecret de votre cœur ; n'eſt-ce point d'une jalouſie ſecrette que naiſſent vos cenſures ? elles tombent toujours ſur la même perſonne, & tout autre vous trouve indulgent. Ne voulez-vous point flatter un Grand à qui votre frère ne plaît pas ? ne ſacrifiez-vous point ſa réputation à votre fortune ? Non, dites-vous ; ſi je médis quelquefois, c'eſt pure indiſcrétion. Je le veux : ce vice ſi indigne d'un Chrétien, peut-il en juſtifier un autre ? votre frère ſouffre-t-il moins de votre indiſcrétion, qu'il ne ſouffriroit de votre malice ? ſa réputation en eſt-elle moins flétrie ? n'eſt-ce pas un crime d'être capable d'indiſcrétion en ce point ? quelle attention ſcrupuleuſe n'avez-vous pas ſur ce qui intéreſſe votre honneur ! en ayant ſi peu pour ce qui touche votre frère, l'aimez-vous comme vous-même ?

2°. Le monde aujourd'hui appelle légères des médiſances qui ne le ſont point. Je ſuppoſe que les vôtres le ſoient en effet, & je dis qu'elles ſont toujours criminelles dans leurs circonſtances. Premiérement, votre frère n'a que des défauts légers ; il en eſt donc plus digne de votre indulgence, de votre reſpect ; & vous le décriez : quelle dureté, quelle injuſtice ! Secondement, auriez-vous la même idée des défauts que vous cenſurez, ſi on vous les reprochoit à vous-même ? Alors vous groſſiriez tout ; tout vous paroîtroit eſſentiel.

Faut-il que tout ſoit léger contre votre frère, & que contre vous tout ſoit digne de vengeance? Troiſiémement, en cenſurant des défauts même légers, n'y ajoûtez-vous rien du vôtre? ne donnez-vous point à penſer, par des conjectures malignes, par certains geſtes, par certaines expreſſions, même par un certain ſilence? Quatriémement, la perſonne que vous attaquez n'eſt-elle point d'un ſexe où tout bruit eſt un deshonneur public, où n'être pas loué eſt preſque un affront? Cinquiémement, n'eſt-ce point à vos maîtres que s'en prennent vos cenſures, à ceux que Dieu a établis ſur vos têtes, & que ſa loi vous ordonne de reſpecter? Sixiémement, ne cenſurez-vous point les Oints du Seigneur, auxquels il vous défend de toucher? Leur converſation peut n'être pas toujours ſainte: mais, outre que c'eſt ordinairement pour punir le déréglement des peuples, que Dieu permet qu'il ſorte du Sanctuaire même une odeur de mort; & que dès-lors les infidélités des Prêtres doivent plutôt être le ſujet de vos larmes que celui de vos cenſures; quand même le Miniſtre mériteroit quelque mépris; pouvez-vous, ſans ſacrilége, ne pas reſpecter ſon miniſtère? Septiémement, enfin n'attaquez-vous point des perſonnes qui font une profeſſion publique de piété? Vous autoriſez donc ceux qui vous écoutent à penſer qu'il y a peu de vrais gens de bien ſur la terre, & vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu? Les Juſtes peuvent chanceler quelquefois; mais ils ſont les ſerviteurs de Dieu, qui prend ſur lui les plus légers mépris dont on oſe les deshonorer: il vengea Eliſée, Elie, David, de dériſions qui ſembloient pardonnables: toucher à ceux qui le ſervent, c'eſt toucher à la prunelle de ſon œil.

3°. Enfin les médiſances même que vous ap-

pellez légères, ſont criminelles par rapport à leurs ſuites toujours irréparables. Tous les crimes peuvent être expiés par les vertus contraires; nul reméde, nulle vertu ne peut réparer celui de la détraction. Vous n'avez révélé qu'à un ſeul les vices de votre frère; mais ce confident en aura bien-tôt d'autres qui inſtruiront les premiers venus de ce qu'ils auront appris: chacun, en le racontant, y ajoûtera de nouvelles circonſtances; ainſi une ſource preſque imperceptible, mais groſſie dans ſa courſe par mille ruiſſeaux étrangers, deviendra un torrent qui inondera la Cour, la Ville, & la Province: en un mot votre frère ſur qui vous n'avez voulu que plaiſanter, ſera décrié formellement, flétri éternellement: en vain, pour vous oppoſer au déchaînement public, chanterez-vous ſes louanges, vous ſerez ſeul, & vos éloges venus trop tard, ne lui attireront que des ſatyres: vous médiſez par la bouche de vos citoyens; vous êtes coupables du crime de ceux qui les écoutent: quelle pénitence pourra expier de tels maux? votre mort même n'y remédiera pas; le ſcandale vous ſuivra, & des Auteurs licentieux l'éterniſeront.

II. PARTIE. La médiſance, lors même qu'elle roule ſur des fautes publiques, eſt criminelle; parce qu'alors même elle bleſſe l'humilité, la charité, la juſtice.

1°. L'humilité, en nous repréſentant vivement nos fautes, nous ôte le loiſir de remarquer celles de nos frères: elle nous fait bénir Dieu de ce qu'étant tombés peut-être dans les mêmes égaremens, nous n'avons pas été deshonorés comme eux: elle nous fait craindre qu'il n'ait épargné notre confuſion en ce monde, que pour la rendre plus amère & plus durable en l'autre. *Que celui d'entre vous*

qui eſt ſans péché, diſoit Jeſus-Chriſt, *jette contre cette femme la première pierre :* je vous dis aujourd'hui la même choſe : Cette perſonne vient de perdre ſa réputation, & vous vous glorifiez encore de la vôtre : vous êtes plus heureuſe qu'elle ; êtes-vous plus innocente ? Dieu, peut-être, va révéler votre honte : vous vous armez du glaive de la langue ; vous ſerez percée du même glaive ; & quand vous ſeriez éxempte des vices que vous blâmez, Dieu vous y livrera. En effet, la honte eſt la punition de l'orgueil : Pierre, le plus ardent à déteſter la perfidie de Judas, tombe lui-même dans l'infidélité. Rien ne nous attire tant l'abandon de Dieu, que le plaiſir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères.

2°. La charité ne nous permet pas plus que l'humilité de cenſurer des fautes même publiques. *Elle n'agit point envain ;* or, quoi de plus inutile que de divulguer ce qui eſt déja public ? Quel eſt votre objet ? de blâmer votre frère ? Mais, percé de mille traits, il eſt aſſés puni : il mérite déſormais toute votre pitié. De plaindre ſon infortune ? mais la compaſſion r'ouvre-t-elle les plaies d'un malheureux ? De juſtifier vos ſoupçons précédens ? mais vous venez donc triompher de ſa chute, & vous glorifier de la malignité de vos jugemens ? Ah ! vous êtes vous-même dans une occaſion de péché dont le Public murmure déja : c'eſt ici où il faudroit éxercer votre art des conjectures. D'ailleurs, la charité gémit des ſcandales, de l'avantage qu'en tirent les impies & les libertins, de l'occaſion qu'ils donnent aux ames foibles de tomber dans les mêmes déſordres : vous devez donc par votre ſilence contribuer à les aſſoupir ; quand tout le monde en parleroit, conclure que vous pouvez en parler à votre tour, c'eſt barbarie ; l'humanité ſeule nous apprend

qu'il eſt beau de ſe déclarer pour les malheureux.

3°. Enfin, en cenſurant des fautes même publiques, vous violez les loix même de l'équité. Car premiérement, mettez-vous à la place de votre frère : croiriez-vous que l'éxemple public lui donnât contre vous le droit que vous prenez contre lui ? Secondement, que ſavez-vous ſi le premier auteur de ces diſcours publics n'eſt point un impoſteur ? Un ennemi, un concurrent, un envieux peuvent avoir calomnié votre frère : le Public a peut-être recueilli avec malice une ſimple indiſcrétion, & réaliſé une pure conjecture. Suſanne a été décriée ; n'étoit-elle pas innocente ? Jeſus-Chriſt l'a été ; excuſeriez-vous ceux qui parloient de lui comme d'un ſéducteur ? vous vous expoſez donc à la calomnie envers votre frère. Troiſiémement, que ſavez-vous ſi ſon repentir n'a pas déja expié ſa faute devant Dieu ? en ce cas, quelle injuſtice de faire revivre des fautes que le Seigneur a oubliées ! Quatriémement, on ſavoit confuſément que la conduite de votre frère n'étoit pas éxempte de reproche ; pourquoi venez-vous éclaircir les faits, expliquer tout le myſtère, étouffer un reſte d'honneur qu'il conſervoit encore ? Cinquiémement, peut-être par un rang, par une naiſſance qui donnent de l'autorité ſur les eſprits, confirmez-vous des bruits qu'on ne tenoit que de certaines perſonnes ſans aveu : votre ſilence ſeul eût pu arrêter la diffamation publique, & votre cenſure l'autoriſe. Ah ! Dieu lui-même diſſimule les péchés des hommes ; diſſimulons-les à notre tour, & ne prévenons point le tems de ſes vengeances.

III. Partie. Enfin la médiſance ſe couvre quelquefois du voile de la piété. Si l'on cenſure les pécheurs, c'eſt par zèle, dit-on ; c'eſt par haine pour le vice. C'eſt une illuſion ; la piété, dont la

charité eſt l'ame, ne nous diſpenſe point de la charité. Voici donc les régles que preſcrit l'Evangile ſur le véritable zèle. Premiérement, le vrai zèle gémit des ſcandales qui déshonorent l'Egliſe; mais il n'en gémit que devant Dieu; il lui en parle ſouvent dans ſes prières, mais il les oublie devant les hommes. Secondement, la piété ne nous donne point d'empire ſur nos frères; s'ils tombent, ou s'ils demeurent fermes, c'eſt l'affaire du Seigneur; nos plaintes ſur leurs déſordres partent d'un fonds d'orgueil, de malignité, de légéreté, d'inquiétude; elles déshonorent la piété, & juſtifient les diſcours des impies contre l'homme de bien. Troiſiémement, le zèle réglé cherche le ſalut & non la diffamation du pécheur; il ſe rend aimable pour ſe rendre utile; il eſt plus touché du malheur de ſon frère qu'aigri de ſes fautes; il voudroit pouvoir ſe les cacher à ſoi-même, & il ſent bien que les cenſurer, c'eſt augmenter le ſcandale. Quatriémement, ce zèle cenſeur eſt inutile à celui qu'il attaque puiſqu'il eſt abſent, il lui eſt nuiſible puiſqu'il ne ſert qu'à l'aigrir en bleſſant ſa réputation; il eſt nuiſible à ceux qui vous écoutent, & leur apprend à ne plus mettre la médiſance au rang des vices. Le vrai zèle eſt humble, ſimple, miſéricordieux, délicat & timoré; une langue qui a confeſſé Jeſus-Chriſt ne doit plus être inquiéte, dangereuſe, pleine de fiel & d'amertume contre ſes frères: *Lingua Chriſtum confeſſa non ſit maledica, non turbulenta; non convitiis perſtrepens audiatur*, S. Cyprien.

LE

LE MARDI DE LA IV. SEMAINE.

Des Doutes ſur la Religion.

DIVISION. *La plupart de ceux qui ſe diſent incrédules, ne le ſont pas en effet : I. C'eſt le déreglement qui propoſe les doutes, ſans oſer les croire. II. C'eſt l'ignorance qui les adopte, ſans les comprendre. III. C'eſt la vanité qui s'en fait honneur, ſans pouvoir s'en faire une reſſource.*

I. PARTIE. Trois réfléxions montrent que les doutes des prétendus incrédules ſont des doutes de déréglement. Premiérement, c'eſt le déréglement qui a formé leurs doutes, & non pas leurs doutes le déréglement. Secondement, c'eſt à leurs paſſions qu'ils tiennent, & non à leurs doutes. Troiſiémement, ils n'attaquent que les vérités incommodes aux paſſions.

1°. On n'a encore vû perſonne commencer par des doutes ſur la foi ; & des doutes, tomber dans la débauche : on ſe livre d'abord au plaiſir ; enſuite on croit qu'il eſt impoſſible de ſe faire violence ; enfin, on conclud que cette violence eſt inutile. Que penſoit-on avant que d'avoir renoncé à la pudeur ? alors, le cœur n'étant point gâté, la Foi paroiſſoit reſpectable, la raiſon étoit ſoumiſe, on ne ſe formoit pas même de difficultés : dès que les mœurs ont changé, on a eu des doutes : ce n'eſt donc pas la force de la raiſon qui les a enfantés, c'eſt la corruption du cœur ; c'eſt même une lâcheté de courage : on ne peut ſoutenir les terreurs de la Religion ; on tâche de s'étourdir en les traitant de frayeurs puériles : on cache ſa peur ſous une

oſtentation de bravoure. D'ailleurs, quel beſoin n'ont pas les paſſions du ſecours des doutes ? combattues au-dedans & au-dehors, elles ſont trop foibles, il faut les ſoutenir ; elles ſont trop chères, il faut les juſtifier ; les vérités de la Religion les troublent, il faut tâcher de ſe perſuader qu'on ne les croit pas : c'eſt-à-dire, que le grand effort du déréglement eſt de nous conduire au déſir de l'incrédulité. Si donc l'inſenſé dit qu'il n'y a point de Dieu, c'eſt dans ſon cœur qu'il le dit : ce langage en eſt le déſir : il voudroit qu'il n'y eût point de vengeur du vice : il l'anéantit donc par ſes ſouhaits ; mais ils ſont auſſi ſtériles qu'ils ſont impies : l'idée d'une puiſſance infinie & d'une juſtice redoutable demeure toujours au fond de ſon être, & raméne ſes remords. Les calmeroit-il en ſe diſant qu'il eſt trop livré à la débauche pour en ſortir ? c'eſt bien plutôt fait de ſe dire, que n'y ayant rien après la vie, il eſt inutile de mieux vivre : cette idée le délivre de toute contrainte, l'entretient dans l'indolence, l'empêche de s'approfondir lui-même : elle émouſſe au moins la ſenſibilité de ſa conſcience ; & en faiſant qu'il ſe prend pour ce qu'il n'eſt pas, elle fait qu'il vit comme s'il étoit ce qu'il voudroit être : trop diſſolu pour conſentir à mener une vie chrétienne, trop foible pour braver un vengeur qu'il reconnoîtroit ſans répugnance, il ſe tient dans une eſpéce de neutralité entre la Foi & l'irreligion, & vit ſans vouloir ſavoir ce qu'il eſt en effet.

2°. Une ſeconde raiſon qui n'eſt qu'une ſuite de la première, c'eſt que les prétendus incrédules, s'ils ne changent pas actuellement de vie, tiennent à leurs paſſions, & non à leurs doutes. Font-ils quelque retour ſur eux-mêmes ? leur embarras n'eſt plus de ſavoir comment ils pourront croire des cho-

ſes qui révoltent leur raiſon, mais de ſavoir comment ils pourront mener une vie contre laquelle leurs inclinations ſont révoltées. D'ailleurs ils vivent pour la plupart dans des variations continuelles ſur leur incrédulité même : en certains momens ils ſont touchés des vérités de la Religion, en d'autres ils s'en mocquent : tantôt ils cherchent des Serviteurs de Dieu, pour s'inſtruire, tantôt ils les traitent avec dériſion. D'où vient cette viciſſitude ? c'eſt que leurs paſſions n'étant pas toujours également vives, leurs doutes qui en naiſſent doivent changer comme elles : ſi leur incrédulité prétendue venoit d'incertitudes réelles ſur la Religion, ces incertitudes ſubſiſtant, l'incrédulité ſeroit toujours la même. De plus, répondez aux difficultés d'un prétendu incrédule ; réduiſez-le à ne pouvoir répliquer : il ne ſe rend pas encore : ſon air myſtérieux & décidé vous fait gémir de ſon entêtement ; gémiſſez plutôt de ſa mauvaiſe foi : qu'au ſortir de là, une maladie mortelle le frappe ; vous le trouverez convaincu, confus, repentant, tremblant, & demandant, non pas des preuves, mais des conſolations : ſon eſprit vient-il donc d'être éclairci ? non : ſes paſſions vont s'éteindre, ſes doutes s'éteignent avec elles : appellez-en avec Tertullien à ce pécheur mourant, il avouera qu'il en avoit impoſé au public par une fauſſe oſtentation d'impiété.

3°. Enfin, ce qui achéve de prouver que les doutes ne viennent que du déréglement, c'eſt qu'ils n'ont pour objet fixe que les vérités incommodes aux paſſions. Si la Religion ne propoſoit que des myſtères, que des vérités ſpéculatives ; les incrédules ſeroient rares : elle propoſe des maximes qui gênent, des vérités qui menacent ; c'eſt ſur celles-là qu'on a des doutes, ou c'eſt à cauſe d'elles qu'on ſe vante d'en avoir ſur les autres. Envain

croiriez-vous que c'eſt par amour pour la vérité, que l'incrédule ne ſe rend point à des myſtères que la raiſon rejette : ces vérités ne l'intéreſſent point ; ce qui l'intéreſſe eſt de vivre au gré de ſes déſirs, & de n'avoir rien à craindre après cette vie : paſſez-lui ce point ; il conviendra de tout. Auſſi les maîtres de l'impiété ſe ſont attachés à prouver que tout mouroit avec le corps ; que les peines éternelles étoient des fables ; & ce n'a été que pour en venir là, qu'ils ont attaqué les autres points de la Foi : voila pourquoi les impies dans la Sageſſe & les Sadducéens dans l'Evangile n'attaquent que la réſurrection des morts & l'immortalité de l'ame : voila le point déciſif : on ne ſecoue le joug de la Foi, que pour ſecouer celui des devoirs ; la Religion n'auroit point d'ennemis, ſi elle n'étoit pas ennemie du vice.

II. PARTIE. *C'eſt l'ignorance qui adopte les doutes ſans les comprendre.* Les prétendus incrédules blâment ce qu'ils n'ont point examiné ; ils blaſphêment ce qu'ils ignorent ; ils haïſſent la Religion ; & cette haine eſt la ſeule ſcience qui forme leurs doutes : *Malunt neſcire, quia jam oderunt.* En effet, pour combattre des vérités reçûes dans tous les ſiécles par les plus grands hommes, par les génies les plus élevés, il faudroit des raiſons bien déciſives, des lumières bien rares & bien nouvelles ; cependant, approfondiſſez ces eſprits forts ; ils n'ont pour toute ſcience que des doutes uſés & vulgaires : ils ne ſavent qu'un certain jargon de libertinage : ils n'ont ni fonds, ni principes, ni ſuite : ce ſont des hommes légers, ſuperficiels, en qui peut-être la débauche a éteint toute pénétration : ce ſont des hommes frivoles, diſſipés, ignorans qui ne ſavent que répéter ce qu'ils ont entendu : échos de l'incrédulité, ſans être incrédules, ils ſavent ce

qu'il faut dire pour douter ; mais ils n'en ſavent pas aſſés pour douter eux-mêmes : ils ne doutent pas pour s'éclaircir ; ils n'achéteroient pas ſi cher le plaiſir de ſe dire incrédules ; ils en ſeroient même incapables : ne les appellez ni Sociniens, ni Déiſtes, ni Athées ; ce ſeroit encore les honorer : ils ne ſont rien ; du moins ils ne ſavent eux-mêmes ce qu'ils ſont.

Et ce qui eſt bien remarquable, c'eſt qu'eux qui nous traitent d'eſprits crédules, de nous rendre à la plus grande autorité qui ait paru ſur la terre, déférent à l'autorité d'un libertin, qui, dans un moment de débauche, a dit qu'il n'y avoit point de Dieu, quoique peut-être il ne le crût pas lui-même. Ils décélent aſſés leur ignorance, lorſqu'ils cherchent des impies véritables & intrépides dans l'incrédulité : Spinoſa le fut ; & il ne chercha perſonne qui l'affermit dans l'irreligion : ceux qui s'empreſſèrent de le conſulter, atteſtèrent par cet empreſſement même leur peu de fermeté & leurs remords ; ils firent voir que leur incrédulité prétendue n'étoit en effet qu'un déſir formel de devenir impies.

III. PARTIE. *C'eſt la vanité qui ſe fait honneur des doutes, ſans pouvoir s'en faire une reſſource.* Les prétendus incrédules ſont de faux braves qui ſe donnent pour ce qu'ils ne ſont pas ; & qui à force de dire qu'ils ne croyent rien, croyent ne rien croire, & en ont meilleure opinion d'eux-mêmes : Premiérement, parceque cette profeſſion d'incrédulité ſuppoſe une ſupériorité d'eſprit ; au lieu que les paſſions ne ſuppoſent que du déréglement. Secondement, parcequ'aujourd'hui ceux qui ſe piquent d'un peu plus de connoiſſances que les autres, ſe permettant des doutes ſur la Religion, & certains prétendus grands hommes, qui nous ont précédés, ayant fait profeſſion de ne pas croi-

re ; on s'imagine partager la réputation des uns & des autres en adoptant leur langage, & ſe faire honneur en les prenant pour modéles. Troiſiémement, parceque ceux avec qui on eſt lié par la débauche, paroiſſant ne pas croire, il ſeroit honteux de paroître croire, & d'être diſſolu comme eux : être débauché, & admettre un Enfer, c'eſt être débauché en Novice, c'eſt ſe ſentir encore de l'enfance & du Collége : la débauche eſt de bon air, quand on a pu perſuader aux autres qu'on s'eſt mis au-deſſus de ces foibleſſes vulgaires : on ſe mocque de ceux qui paroiſſent encore craindre, & on inſulte à leur ſimplicité : *Adhuc permanes in ſimplicitate tuâ !*

Mais quelle reſſource trouve-t-on dans ces dontes dont on ſe fait honneur ? aucune : l'impie brave Dieu tout haut, & il le craint en ſecret : c'eſt un impoſteur, qui ne peut s'en impoſer à lui-même ; un furieux, qui fait taire la pudeur, parcequ'il ne peut faire taire ſa conſcience ; un homme ivre & emporté, qui ſacrifie tout à la déplorable vanité de paroître incrédule. Ah ! comprenons ce qu'une telle profeſſion cache de tout ce qu'il y a de plus bas & de plus honteux ſelon le monde même, 1. de déréglement, 2. de baſſeſſe, 3. de mauvaiſe-foi & d'impoſture, 4. d'oſtentation & d'indigne vanité, 5. de témérité, 6. d'extravagance, 7. enfin, de ſuperſtition : je dis de ſuperſtition, puiſque nous avons vû ces prétendus eſprits forts, conſulter les devins, donner dans des crédulités puériles, attendre d'un oracle impoſteur leur élévation & leur fortune, & ne croyant point en Dieu, croire ridiculement aux démons. Souvenons-nous que ces hommes pervers ſont preſque ſans reſſource pour le Salut : s'ils étoient abſolument aveugles, leur péché ſeroit moindre ; maintenant ils voyent,

& leur crime eſt un blaſphême contre le S. Eſprit, qui demeure à jamais ſur leurs têtes.

LE MERCREDI DE LA IV. SEM.

De l'Injuſtice du monde envers les Gens de bien.

DIVISION. I. *Le monde attaque les intentions des gens de bien, quand il n'a rien à dire contre leurs œuvres, & c'eſt une témérité.* II. *Il exagère leurs foibleſſes, & leur fait des crimes des imperfections les plus légères, & c'eſt une inhumanité.* III. *Il tourne même en ridicule leur ferveur & leur zèle, & c'eſt une impiété.*

I. PARTIE. *Injuſtice de témérité qui ſoupçonne toujours les intentions des gens de bien.* Le monde ſemble reſpecter la vertu en idée; mais il mépriſe toujours ceux qui en font profeſſion: or le premier objet ſur lequel tombent d'ordinaire les diſcours du monde contre les gens de bien, c'eſt ſur la droiture de leurs intentions, ſur leſquelles on ſe retranche, parceque d'ordinaire leurs actions donnent peu de priſe à la malignité & à la cenſure: or il y a dans cette témérité trois caractères odieux qui en font ſentir tout le ridicule & toute l'injuſtice.

1°. C'eſt une témérité d'indiſcrétion: car à Dieu ſeul eſt réſervé le jugement des intentions & des penſées; en jugeant donc des intentions de votre frère, vous décidez de ce que vous ne pouvez connoître. Mais ce qui rend ici votre témérité plus injuſte, plus noire, plus cruelle, c'eſt la nature de vos ſoupçons: car vous ne vous contentez pas de ſoupçonner les gens de bien de quelqu'une de ces foibleſſes inſéparables de la condition humaine; vous attaquez leur probité & la droiture

de leur cœur ; vous les ſoupçonnez de noirceur, de diſſimulation, d'hypocriſie ; en un mot, de ſe jouer de Dieu & des hommes, & cela, ſur les ſeules apparences de la vertu : ainſi, vous portez d'un homme de bien un jugement que vous n'oſeriez pas porter, après le crime le plus éclatant, d'un criminel convaincu : faut-il donc que la vertu ſoit le ſeul crime qui ne mérite point d'indulgence de votre part ?

L'hypocriſie, j'en conviens, eſt digne de l'exécration de Dieu & des hommes : mais je ſoutiens que ces ſoupçons téméraires qui confondent toujours l'homme de bien avec l'hypocrite, fourniſſent des armes aux impies, & leur aident à croire qu'il n'y a plus de Juſtes ſur la terre ; que les Saints mêmes qui ont autrefois édifié l'Egliſe, n'ont donné aux hommes que le ſpectacle d'une fauſſe vertu ; & que l'Evangile n'a jamais formé que des Phariſiens & des hypocrites : cela doit faire comprendre tout le crime de ces dériſions inſenſées : on croit rire de la fauſſe vertu, & on fait blaſphémer contre la Religion. Ajoûtez que par-là tout devient douteux & incertain dans la ſociété : car ſi ceux qu'on appelle gens de bien ne ſont ſelon vous que des impoſteurs & des hypocrites, nous ne compterons pas davantage ſur la probité des pécheurs & des mondains : il n'y a donc plus ni bonne-foi, ni droiture, ni fidélité parmi les hommes.

2°. C'eſt une témérité de corruption : en effet, ce fonds de malignité qui voit le crime à travers même les apparences de la vertu, & qui attribue à des œuvres ſaintes des intentions criminelles, ne peut partir que d'une ame noire & corrompue : comme les paſſions vous ont gâté le cœur, à vous que ce diſcours regarde, que vous êtes capable de toute duplicité & de toute baſſeſſe, vous ſoupçon-

nez aiſément vos frères d'être ce que vous êtes. Un bon cœur, un cœur droit, ſimple & ſincère, ne peut preſque comprendre qu'il y ait des impoſteurs ſur la terre; parcequ'il trouve dans ſon propre fonds l'apologie de tous les autres hommes : auſſi qu'on éxamine ceux qui forment ces ſoupçons affreux & téméraires contre les gens de bien, on trouvera que ce ſont d'ordinaire des hommes déréglés & corrompus, qui tâchent de ſe perſuader qu'il n'y a plus de vertu véritable, afin que le vice plus commun leur paroiſſe plus excuſable.

Mais, dites-vous, on a vû tant d'hypocrites qu'on regardoit comme des Saints, qui, cependant, n'étoient que des hommes pervers & corrompus, on ne peut le nier. Mais que voulez-vous conclure de là? que tous les gens de bien leur reſſemblent? Et où en ſeroit le genre humain, ſi vous raiſonniez ainſi ſur le reſte des hommes : on a vû tant d'Epouſes infidéles, tant de Magiſtrats iniques, &c. donc, la pudeur & la fidélité ſont bannies du mariage, & la juſtice & l'intégrité de tous les Tribunaux? Quoi de plus injuſte & de plus inſenſé, que de faire à tous un crime de la faute de quelques-uns? La ſource de cette injuſtice, c'eſt que nous haïſſons tous les hommes qui ne nous reſſemblent pas; & nous ſommes ravis de pouvoir condamner la vertu, parceque la vertu elle-même nous condamne.

Mais on y a été ſi ſouvent trompé, dites-vous. Je le veux; mais je vous réponds, quand même vous vous tromperiez en ne voulant pas ſoupçonner vos frères, que vous arriveroit-il de ſi triſte & de ſi honteux de votre crédulité? vous auriez jugé ſelon les régles de la charité, de la prudence, de la juſtice: & qu'y auroit-il dans cette mépriſe qui dût tant vous allarmer? il eſt ſi beau de ſe

tromper par un motif d'humanité & d'indulgence!

Et d'ailleurs, d'où vous vient ce zèle & ce déchaînement contre l'abus que l'hypocrite fait de la vertu véritable? que vous importe que le Seigneur ſoit ſervi avec un cœur double ou ſincère, vous qui ne le ſervez & qui ne le connoiſſez même pas? Ah! ce n'eſt pas l'hypocriſie qui vous bleſſe, c'eſt la piété qui vous déplaît; ſi vos cenſures partoient d'un fonds de Religion & de zèle véritable, vous ne rappelleriez qu'avec douleur l'hiſtoire de ces impoſteurs, qui ont pû quelquefois réuſſir à tromper le monde, & vous ſouhaiteriez que ces triſtes événemens fuſſent effacés de la mémoire des hommes!

3°. C'eſt une témérité de contradiction. Le monde accuſe les gens de bien d'aller à leurs fins, d'avoir leurs vûes dans les actions les plus ſaintes, & de ne jouer que le perſonnage de la vertu: mais ſied-il à ceux, ſur-tout, qui vivent à la Cour, de faire ce reproche aux gens de bien, eux dont toute la vie eſt une feinte éternelle? quand ils n'auront rien à ſe reprocher là-deſſus, on écoutera alors la témérité de leurs cenſures.

D'ailleurs, les gens du monde ſe récrient ſi fort, lorſqu'on eſt trop attentif à des démarches qui ſont ſelon eux indifférentes, & qu'on les interprète malignement; mais les Juſtes donnent-ils plus de lieu à la témérité des ſoupçons que le monde forme contre eux? Les gens du monde éxigent qu'on juge leurs intentions pûres, lorſque leurs œuvres ne le ſont pas; & ils croyent avoir droit de nous perſuader que les intentions des gens de bien ne ſont pas innocentes, lorſque toutes leurs actions le paroiſſent: quelle contradiction!

II. PARTIE. *Le monde éxagère les foibleſſes des gens de bien, & leur fait un crime des imper-*

fections les plus légères, & c'eſt une inhumanité.

1°. Une inhumanité par rapport à la foibleſſe de l'homme : car c'eſt une illuſion de croire qu'il y ait parmi les hommes des vertus parfaites ; ce n'eſt pas la condition de cette vie mortelle ; chacun preſque porte dans la piété, ſes défauts, ſes humeurs, & ſes propres foibleſſes : la grace corrige la nature, mais ne la détruit pas : ce n'eſt que dans le Ciel que nous ſerons parfaitement délivrés de toutes nos misères. Tout ce qu'on peut donc éxiger de la foibleſſe humaine, c'eſt que l'eſſentiel ſoit réglé, & qu'on travaille ſans ceſſe à régler le reſte ; & dans le fonds, portant, comme nous faiſons, au-dedans de nous une contradiction éternelle à la Loi de Dieu, foibles pour le bien, toujours prêts pour le mal, doit-il paroître étrange que des hommes environnés, paîtris de misères, en laiſſent encore paroître quelques-unes ? & ſi le monde avoit de l'équité, ne trouveroit-il pas les gens de bien plus dignes d'admiration d'avoir encore quelques vertus, que dignes de cenſure pour conſerver encore quelques vices ?

D'ailleurs, Dieu a ſes raiſons en laiſſant encore aux gens de bien certaines foibleſſes ſenſibles : il veut par-là les tenir dans l'humilité, ranimer leur vigilance, exciter en eux un déſir continuel de la patrie céleſte, empêcher que les pécheurs ne ſe découragent par le ſpectacle d'une vertu trop parfaite, ménager aux Juſtes une matière continuelle de prière & de pénitence, prévenir les honneurs exceſſifs que le monde pourroit rendre à leur vertu, ſi elle étoit ſi pure & ſi éclatante ; peut-être enfin, Dieu veut par-là achever d'endurcir & d'aveugler les ennemis de la piété.

2°. Une inhumanité par rapport à la difficulté toute ſeule de la vertu. Vous paroît-il ſi aiſé, mon-

dains, de vivre ſelon Dieu, & de marcher dans ſes voies étroites du Salut, que vous deviez être ſi impitoyables envers les Juſtes, dès qu'ils s'en écartent un ſeul moment ? Que ne nous dites-vous pas vous-mêmes tous les jours ſur les difficultés d'une vie chrétienne, lorſque nous vous en propoſons les régles ſaintes ? cependant, par une barbarie étrange, la plus légère imperfection dans les gens de bien, anéantit dans notre eſprit toutes leurs qualités les plus eſtimables ; & loin de faire grace à leurs foibleſſes en faveur de leurs vertus, c'eſt leur vertu elle-même qui nous rend plus cruels & plus inéxorables envers leurs foibleſſes.

Mais en quoi l'injuſtice du monde envers les gens de bien eſt plus cruelle, c'eſt que ce ſont vos cenſures, mondains, & la corruption de vos mœurs, qui deviennent tous les jours le piége le plus dangereux de leur innocence : comment voulez-vous que la piété des plus juſtes ſe conſerve toujours pure au milieu des mœurs d'aujourd'hui ? vous êtes les ſéducteurs des gens de bien ; & vous trouvez mauvais qu'ils ſe laiſſent ſéduire ?

3°. Une inhumanité par rapport aux maximes du monde même. Je vous en fais juges : vous dites tous les jours qu'un tel avec ſa dévotion ne laiſſe pas d'aller à ſes fins ; qu'un autre eſt fort exact à faire ſa cour ; que celle-ci a une vertu fort commode ; que celle-là eſt toute paîtrie d'humeur, & inſupportable dans ſon domeſtique, &c. & là-deſſus vous décidez fiérement qu'une dévotion mêlée de tant de défauts ne ſauroit jamais en faire des Saints : cependant, lorſque nous venons vous annoncer ici nous-mêmes que la vie mondaine, oiſeuſe, ſenſuelle, & preſque toute profane que vous menez, ne ſauroit être une voie de Salut, vous nous ſoutenez que vous n'y voyez point de

mal, & que vous ne croyez pas qu'il en faille davantage pour ſe ſauver : mais de quel côté eſt ici l'inhumanité & l'injuſtice ? vous damnez les gens de bien, parcequ'ils ajoûtent à leur piété quelques défauts qui vous reſſemblent ; & vous vous croyez dans la voie du Salut, vous qui n'avez que ces défauts ſans la piété qui les purifie.

Ce n'eſt pas aſſés : les gens de bien quittent-ils tout pour ſe donner entiérement à Dieu ? vous dites qu'ils pouſſent les choſes trop loin : tâchent-ils d'accorder avec la piété les devoirs de leur état, & les intérêts innocens de leur fortune ? vous dites alors qu'ils ſont faits comme les autres hommes, & que vous ſeriez bien-tôt un grand Saint, s'il n'en falloit pas davantage : accordez-vous donc avec vous-même.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable dans la ſévérité avec laquelle vous condamnez les gens de bien, c'eſt que ſi un pécheur célébre & ſcandaleux, après bien des délais & des répugnances, prononce enfin ſeulement le nom d'un Dieu qu'il n'a jamais connu, & qu'il a toujours blaſphémé ; il ne vous en faut pas davantage, vous le rangez parmi les Saints, & vous dites qu'il a fait une mort chrétienne : vous ſauvez donc l'impie ſur les ſignes les plus frivoles & les plus équivoques de la piété ; & vous damnez le Juſte ſur les marques les plus légères de l'humanité & de la foibleſſe, ſans ſonger qu'il eſt même de votre intérêt de ménager les imperfections des gens de bien ; puiſqu'eux ſeuls vous épargnent, adouciſſent vos défauts, excuſent vos fautes ; je n'en dis pas aſſés, eux ſeuls ſont vos amis véritables, eux ſeuls ſont touchés de vos maux, & occupés de votre Salut.

III. PARTIE. *Le monde tourne en ridicule la ferveur & le zèle des gens de bien, & c'eſt une im-*

piété. Oui une impiété : car en effet, les gens du monde ſont de la Religion un jeu & une ſcène comique, ſans penſer que par ces dériſions & ces cenſures, 1°. Ils perſécutent la vertu, & ſe la rendent inutile à eux-mêmes : car Dieu pour les punir les prive ſouvent de l'exemple des gens de bien, qui éroit un moyen de Salut que ſa bonté leur avoit préparé ; ou, bien accoutumés à décrier la vertu & à la tourner en ridicule, ſi jamais laſſés du monde ils veulent revenir à Dieu, le reſpect humain les arrête, ils n'oſent plus changer ni de mœurs ni de langage.

2°. Par ces dériſions vous deshonorez la vertu, & vous la rendez inutile aux autres, qui n'oſent ſe déclarer pour la piété, parcequ'ils craignent de s'expoſer à vos railleries prophanes, & n'oppoſent en ſecret que ce ſeul obſtacle à la voix de Dieu qui les appelle : ainſi, par-là vous anéantiſſez le fruit de l'Evangile, & rendez notre miniſtère inutile.

3°. Par vos cenſures vous tentez la vertu, & la rendez inſoutenable à elle-même : car vos dériſions deviennent l'écueil de la piété même des Juſtes ; vous ébranlez leur foi, vous découragez leur zèle, vous ſuſpendez leurs bons déſirs ; & par-là vous privez l'Egliſe de l'édification de leurs éxemples ; les foibles, du ſecours qu'ils y trouveroient ; & les pécheurs, de la confuſion qui leur en reviendroit : n'eſt-ce pas là le comble de l'impiété ?

LE JEUDI DE LA IV. SEMAINE.

De la Mort.

DIVISION. I. *La mort eſt incertaine : vous êtes donc téméraire, de ne pas vous en occuper, & de vous y laiſſer ſurprendre.* II. *La mort eſt certai-*

ne, vous êtes donc inſenſé d'en craindre le ſouvenir, & vous ne devez jamais la perdre de vûe.

I. PARTIE. *La mort eſt incertaine : penſez-y donc, puiſque vous ne ſavez à quelle heure elle arrivera.* Cependant, c'eſt ſon incertitude même qui fait que nous n'y penſons pas : or, je dis que c'eſt-là de toutes les diſpoſitions la plus téméraire & la moins ſenſée. En effet, un malheur qui peut arriver chaque jour, eſt-il plus à mépriſer qu'un autre qui ne vous menaceroit qu'au bout d'un certain nombre d'années ? quoi ! parceque le péril eſt toujours préſent, l'attention ſeroit moins néceſſaire ? ce devroit être tout le contraire. Auſſi, le grand motif dont Jeſus-Chriſt s'eſt ſervi pour nous exhorter à veiller ſans ceſſe, c'eſt l'incertitude du dernier jour : il n'eſt point en effet de motif plus preſſant que celui-là : car ſi la mort vûe de loin, mais à un point ſûr & marqué, nous effrayeroit, nous détacheroit du monde, nous occuperoit ſans ceſſe ; ſon incertitude, ſi nous étions ſages, devroit faire ſur nous des impreſſions infiniment plus fortes. Remarquez en effet que cette incertitude eſt accompagnée de toutes les circonſtances les plus capables d'allarmer, ou du moins, d'occuper un homme ſage.

1°. La ſurpriſe de ce dernier jour que vous avez à craindre, n'eſt pas un accident rare ; c'eſt un malheur familier : il n'eſt pas de jour qui ne vous en fourniſſe des éxemples, puiſque preſque tous les hommes ſont ſurpris de la mort.

2°. Si cette incertitude ne rouloit que ſur l'heure, ſur le lieu, ou ſur le genre de votre mort, elle ne paroîtroit pas ſi affreuſe ; mais ce qu'il y a ici de terrible, c'eſt qu'il eſt incertain, ſi vous mourrez dans le Seigneur ou dans votre péché : la mort ſeule vous découvrira ce ſecret ; & dans cette incertitude vous êtes tranquille ?

3°. Dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous les mêmes périls, peut nous raſſurer ; ou des reſſources dont nous pouvons nous flatter, nous laiſſent plus tranquilles ; ou enfin, tout au pis, la ſurpriſe n'eſt qu'une inſtruction pour l'avenir. Mais dans l'incertitude terrible de la mort, rien de cela ne s'y trouve ; & ſurtout la ſurpriſe eſt ſans retour, parceque nous ne mourons qu'une fois ; & cependant nous ne ſommes point allarmés !

Mais, ſur quoi donc pouvez-vous juſtifier cet oubli incompréhenſible dans lequel vous vivez de votre dernier jour ? Sur la jeuneſſe ? mais la mort reſpecte-t-elle les âges non-plus que les rangs ? Sur la force du tempérament ? mais qu'eſt-ce que la ſanté la mieux établie ? une étincelle qu'un ſouffle éteint. Après tout, prolongez vos jours au-delà même de vos eſpérances ; ce qui doit finir peut-il vous paroître long ?

Tirons les conſéquences naturelles de l'incertitude de la mort : la première, c'eſt que la mort étant incertaine, c'eſt une folie de s'attacher à ce qui doit paſſer en un inſtant ; la ſeconde, c'eſt que nous devons donc mourir chaque jour, & ne nous permettre aucune action dans laquelle nous ne vouluſſions point être ſurpris ; la troiſiéme, c'eſt que nous ne devons donc pas différer notre pénitence. Voilà les réfléxions ſages & naturelles où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure.

II. PARTIE. *La mort eſt certaine : penſez-y donc, parcequ'elle doit arriver.* Rien ne nous effraye tant que ce qui nous rappelle le ſouvenir de la mort ; auſſi eſt-ce ce que nous fuyons avec le plus de ſoin : mais ſi ces frayeurs étoient pardonnables à des Payens, on doit être ſurpris que la mort ſoit ſi terrible à des Chrétiens, & que la terreur de cette

image leur ſerve même de prétexte pour l'éloigner de leur penſée.

Car, 1°. Je veux que vous ayez raiſon de craindre la mort : mais puiſqu'elle eſt certaine, je ne comprends pas que parcequ'elle vous paroît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper & la prévenir ; au contraire, plus le malheur dont vous êtes menacé eſt affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vûe, & prendre ſans ceſſe des meſures pour n'en être pas ſurpris.

2°. Si en éloignant cette penſée, vous pouviez auſſi éloigner la mort, vos frayeurs auroient du moins une excuſe : mais penſez-y, n'y penſez pas, la mort avance toujours ; que gagnez-vous donc en détournant votre eſprit de cette penſée ? vous vous rendez la ſurpriſe inévitable.

3°. Quand cette penſée feroit ſur vous des impreſſions de frayeur & de triſteſſe, où ſeroit l'inconvénient ? vous n'êtes pas ſur la terre pour ne vous y occuper que d'images douces & riantes.

Mais, dites-vous, ſi on penſoit tout de bon à la mort, on en perdroit la raiſon. Mais tant d'ames fidéles qui mêlent cette penſée à toutes leurs actions, en ont-elles perdu la raiſon ? Vous en perdriez cette raiſon fauſſe, mondaine, orgueilleuſe, charnelle, qui vous ſéduit ; mais vous y acquerriez la véritable ſageſſe, puiſque cette penſée vous apprendroit à regarder le monde comme un éxil, les plaiſirs comme une ivreſſe, le péché comme le plus grand des maux, les honneurs & la fortune comme des ſonges, le Salut comme la grande & unique affaire.

Mais, ajoûtez-vous, cette penſée, ſi on l'approfondiſſoit, ſeroit capable de faire tout quitter, & de jetter dans des réſolutions violentes & extrêmes. C'eſt-à-dire, elle ſeroit capable de vous déta-

cher du monde, de vos vices, de vos paſſions, pour vous faire mener une vie chrétienne ſeule digne de la raiſon : voilà ce qu'on appelle des réſolutions violentes & extrêmes. D'ailleurs, ne craignez rien ; quand vous iriez d'abord trop loin, les premiers tranſports ſe rallentiront bien-tôt : prenez ſeulement des meſures contre la tiédeur & le relâchement ; voilà, indolent & ſenſuel comme vous êtes, le ſeul écueil que vous avez à craindre. Outre cela, quelle illuſion ? de peur de faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout ; tandis qu'on ne trouve jamais rien de trop pour le monde.

4°. C'eſt à vous une ingratitude criminelle envers Dieu, d'éloigner la penſée de la mort, ſeulement parcequ'elle vous trouble & vous allarme : cette impreſſion de crainte & de terreur, eſt une grace ſingulière dont Dieu vous favoriſe, tandis qu'il la refuſe à tant d'autres : c'eſt par la penſée de la mort qu'il veut vous ramener à lui, c'eſt à ce reméde que votre Salut paroît attaché. Tremblez plutôt que votre cœur ne ſe raſſure contre ces frayeurs ſalutaires, & que Dieu ne retire de vous ce moyen de Salut : ainſi, mettez à profit pour le réglement de vos mœurs cette ſenſibilité, tandis que Dieu vous la laiſſe encore.

5°. Remontez à la ſource de ces frayeurs exceſſives, qui vous rendent l'image & la penſée de la mort ſi terrible ; vous la trouverez ſurtout dans les embarras d'une conſcience criminelle : ce n'eſt pas la mort, que vous craignez, c'eſt la Juſtice de Dieu qui vous attend au-delà : purifiez donc votre conſcience, alors vous verrez arriver ce dernier moment avec moins de crainte & de ſaiſiſſement. En effet, qu'a la mort d'effrayant pour une ame juſte ? elle ne lui ôte que des choſes dont l'uſage eſt environné de plaiſirs ſouvent criminels, & qu'elle ne

pouvoit conſerver long-tems, & elle lui rend des biens immuables, & des plaiſirs éternels, qu'elle goûtera ſans crainte & ſans remords. Auſſi la mort eſt le ſeul point de vûe & la ſeule conſolation qui ſoutient la fidélité des Juſtes : arrivés à cet heureux moment, ils voyent ſans regret périr un monde qui ne leur avoit jamais paru qu'un amas de fumée, & qu'ils n'avoient jamais aimé.

LE VENDREDI DE LA IV. SEM.

Homélie ſur l'Evangile de Lazare.

DIVISION. *Trois Réfléxions renfermeront toute l'hiſtoire de notre Evangile. I. Combien eſt affreux & déplorable l'état d'une ame qui vit dans l'habitude du déſordre. II. Par quels moyens elle en peut ſortir. III. Quels ſont les motifs qui déterminent Jeſus-Chriſt à operer le miracle de ſa réſurrection & de ſa délivrance.*

I. RÉFLÉXION. *Combien eſt affreux & déplorable l'état d'une ame qui vit dans l'habitude du déſordre.*

1°. Lazare devenu déja un amas de vers & de pourriture, répand l'infection & la puanteur ; *Jam fœtet* ; & voilà la profonde corruption d'une ame dans le péché d'habitude. Car il n'eſt pas d'image plus naturelle d'une ame qui croupit dans le déſordre, que celle d'un cadavre déja en proie aux vers & à la pourriture. Or la mort produit deux effets ſur le corps où elle s'attache : elle le prive de la vie ; elle altère enſuite tous ſes traits, & corrompt tous ſes membres. Elle le prive de la vie ; & c'eſt par-là que le péché commence à défigurer

la beauté de l'ame : car Dieu eſt la vie de nos ames, la lumière de nos eſprits, le mouvement, pour ainſi dire, de nos cœurs ; or, par un ſeul péché, cette vie ceſſe, cette lumière s'éteint, cet eſprit ſe retire, tous ces mouvemens ſont ſuſpendus.

Ainſi l'ame ſans Dieu, eſt une ame ſans vie : mais l'habitude du péché, qui eſt une mort invétérée, va plus loin. Lazare répand l'infection dans le tombeau, parcequ'il y eſt depuis quatre jours : *Jam fœtet, quatriduanus eſt enim.* Le premier péché en nous faiſant perdre la grace, nous laiſſe à la vérité ſans vie aux yeux de Dieu ; on peut dire néanmoins qu'il nous reſte encore certaines ſemences de vie ſpirituelle, certaines facilités à recouvrer la grace perdue : mais à meſure que l'ame perſévère dans le crime, tout s'éteint, tout ſe corrompt en elle, la corruption devient univerſelle, & change en un ſpectacle d'horreur & les dons de la grace, & les dons de la nature.

Mais comme un cadavre ne ſauroit être long-tems caché, ſans qu'une odeur de mort ſe répande à l'entour, on ne peut croupir long-tems dans le déſordre ſans que l'odeur d'une mauvaiſe vie ſe faſſe bien-tôt ſentir : ainſi la corruption ne ſe borne pas au pécheur tout ſeul ; or ſes excès venant à être connus, ſervent de modéle en mille lieux, & le ſpectacle de ſes mœurs raſſure peut-être en ſecret, des conſciences que le crime troubloit encore. Nous ajoûterions, ſi nous l'oſions, que la corruption que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur eſt ſi univerſelle, qu'elle infecte ſon corps même.

2°. Un voile lugubre couvre les yeux & le viſage de Lazare : *Et facies ejus ſudario erat ligata ;* & voilà l'aveuglement funeſte d'une ame dans le

péché d'habitude. J'avoue que tout péché eſt une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable ; cependant une première chûte n'éteint pas tout-à-fait nos lumières : mais à meſure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu ſe retire, les ténébres croiſſent, & arrive enfin la nuit profonde, & l'aveuglement entier ; alors tout devient une occaſion d'erreur à l'ame criminelle, parceque tout change de face à ſes yeux.

3°. Lazare paroît dans le tombeau, les mains & les pieds liés : *Ligatus pedes & manus inſtitis* ; & voilà la triſte ſervitude d'une ame dans le péché d'habitude. Le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'aſſujettiſſement & de ſervitude, le régne de la juſtice eſt un régne de liberté ; parceque l'ame fidéle & ſoumiſe à Dieu devient indépendante, & même maîtreſſe de toutes les créatures : le pécheur, au contraire, quoiqu'il paroiſſe vivre ſans joug & ſans régle, n'eſt pourtant qu'un vil eſclave, dépendant de tout, de ſon corps, de ſes paſſions, de ſes biens, de ſes amis, de ſes ennemis, &c. D'abord, la paſſion ménage encore, pour ainſi dire, la liberté du cœur ; mais dès qu'une fois elle ſe ſent maîtreſſe, combien nous fait-elle ſentir tout le poids & toute l'amertume de notre ſervitude : ſervitude honteuſe par l'aſſujettiſſement de l'ame déréglée aux ſens ; par l'indignité des démarches que la force de la paſſion obtient d'elle ; par le ſacrifice des devoirs les plus importans à la paſſion injuſte ; par l'aviliſſement & le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée, &c.

On ſe plaint quelquefois des rigueurs de la vertu, & l'on craint la vie chrétienne comme une vie d'aſſujettiſſement & de triſteſſe ; mais on conviendroit qu'il ne s'y trouve rien de ſi triſte que ce que

l'on éprouve dans le déſordre, ſi l'on oſoit ſe plaindre de l'amertume & de la tyrannie de ſes paſſions.

II. RÉFLÉXION. *Par quels moyens l'ame peut ſortir de l'habitude du déſordre :*

Le premier Moyen, c'eſt la confiance en Jeſus-Chriſt. *Si vous aviez été ici*, dit une des Sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne ſeroit pas mort ; mais je ſai que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Auſſi l'illuſion dont le démon ſe ſert tous les jours, pour rendre inutiles nos déſirs de converſion, c'eſt de nous jetter dans la défiance & le découragement : & là-deſſus on s'abandonne à la pareſſe & à l'indolence ; & après avoir irrité la juſtice de Dieu par nos égaremens, nous outrageons ſa miſéricorde par l'excès de notre défiance. Ce n'eſt pas que je prétende qu'il n'en coûte à une ame depuis long-tems morte dans le péché, pour revenir à Dieu : mais je dis que ſes miſères doivent augmenter ſa componction, & non pas ſon découragement ; & que la première démarche de ſa pénitence doit être d'adorer Jeſus-Chriſt comme *la réſurrection & la vie*, avec une confiance ſecrette que nos miſères ſont toujours moindres que ſes miſéricordes. En effet, quelle que puiſſe être l'horreur de vos crimes paſſés, il eſt à croire que le Seigneur n'eſt pas éloigné de vous faire grace, dès qu'il vous inſpire le déſir & la réſolution de la demander : c'eſt donc à tort que l'état de votre conſcience vous décourage, & que vous vous perſuadez que c'eſt fait de vous ſans reſſource. Je vous réponds comme la mère de Samſon à ſon mari : Si le Seigneur vouloit vous perdre, il ne feroit pas deſcendre le feu du ciel ſur votre cœur : s'il vouloit vous laiſſer mourir dans l'aveuglement de vos paſſions, il ne vous montreroit pas les vérités du ſalut ; il ne vous les mettroit pas

dans un jour qui vous éclaire, & qui vous trouble. Dieu veut toujours le ſalut de ſa créature ; dès que nous voulons retourner à lui, ne nous défions que de notre volonté.

D'ailleurs, & ceci doit bien nous raſſurer ; que ſavez-vous ſi Jeſus-Chriſt n'a pas permis que vous tombaſſiez dans cet état déplorable, pour faire du prodige de votre converſion un attrait pour la converſion de vos frères, & pour manifeſter ſa gloire ?

Second Moyen. L'éloignement des occaſions qui mettent un obſtacle invincible à notre réſurrection & à notre délivrance ; obſtacles figurés par la pierre qui fermoit l'entrée du tombeau de Lazare, & que Jeſus-Chriſt commande qu'on ôte avant de le reſſuſciter : *Tollite lapidem.*

Et voilà pourquoi tant de pécheurs paſſent triſtement leur vie à déteſter leurs chaînes, & à ne pouvoir parvenir à les rompre ; c'eſt qu'en prenant des meſures de changement, ils ne prennent pas de ces meſures qui éloignent les périls par l'éloignement des occaſions : c'eſt une erreur de croire que le cœur puiſſe changer, tandis que tout ce qui l'environne eſt encore à notre égard le même. C'eſt donc une pure illuſion de venir nous dire que vous ne manquez pas de bonne volonté, mais que le moment n'eſt pas encore venu : comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne ? & quelle eſt cette bonne volonté renfermée au dedans de vous qui ne conduit jamais à rien de réel, & à aucune démarche ſérieuſe de changement ? c'eſt-à-dire, que vous voudriez changer ſans qu'il vous en coutât rien. Commencez par éloigner toutes ces occaſions fatales à votre innocence ; ôtez la pierre qui ferme à la grace l'entrée de votre cœur ; après cela vous aurez droit de demander à Dieu

qu'il achéve en vous ſon ouvrage.

Troiſiéme & dernier Moyen. Le miniſtère de l'Egliſe qui délie nos liens ; moyen marqué dans l'Evangile par ces paroles que le Sauveur adreſſe à ſes Apôtres : *Solvite & ſinite abire ;* déliez-le, & le laiſſez aller.

Il n'eſt pas queſtion ici de vous apprendre que la rémiſſion de nos crimes ne nous eſt accordée que par le miniſtère de l'Egliſe : vous ne l'ignorez pas. Ce que je dis, c'eſt que comme Jeſus-Chriſt n'ordonna à ſes Diſciples de délier Lazare qu'après qu'il fut ſorti entiérement du tombeau, de même le pécheur d'habitude ne doit eſpérer d'être délié qu'en ſe montrant tout entier hors du tombeau de ſes déſordres : il faut une manifeſtation univerſelle qui remonte juſqu'aux commencemens de ſa vie, ſans compter ſur les Sacremens qu'il a reçus & qu'il doit mettre au nombre de ſes crimes : Premiérement, parceque n'ayant pas eu de douleur véritable de ſes fautes, les remédes de l'Egliſe, loin de le purifier, ont achevé de le ſouiller. Secondement, parceque ne s'étant pas connu, il n'a pû ſe faire connoître. Troiſiémement, parceque quand même il ſe ſeroit connu, comme il n'y a que la douleur qui ſache s'expliquer comme il faut, jamais il ne s'eſt fait connoître, s'il n'a jamais eu de douleur véritable : & c'eſt envain qu'il allégueroit les difficultés d'une telle démarche pour s'en diſpenſer : les difficultés nous rebutent-elles jamais, lorſqu'il s'agit d'éclaircir nos affaires ?

III. Réflexion. *Quels ſont les motifs qui déterminent Jeſus-Chriſt à opérer le miracle de ſa réſurrection & de ſa délivrance.*

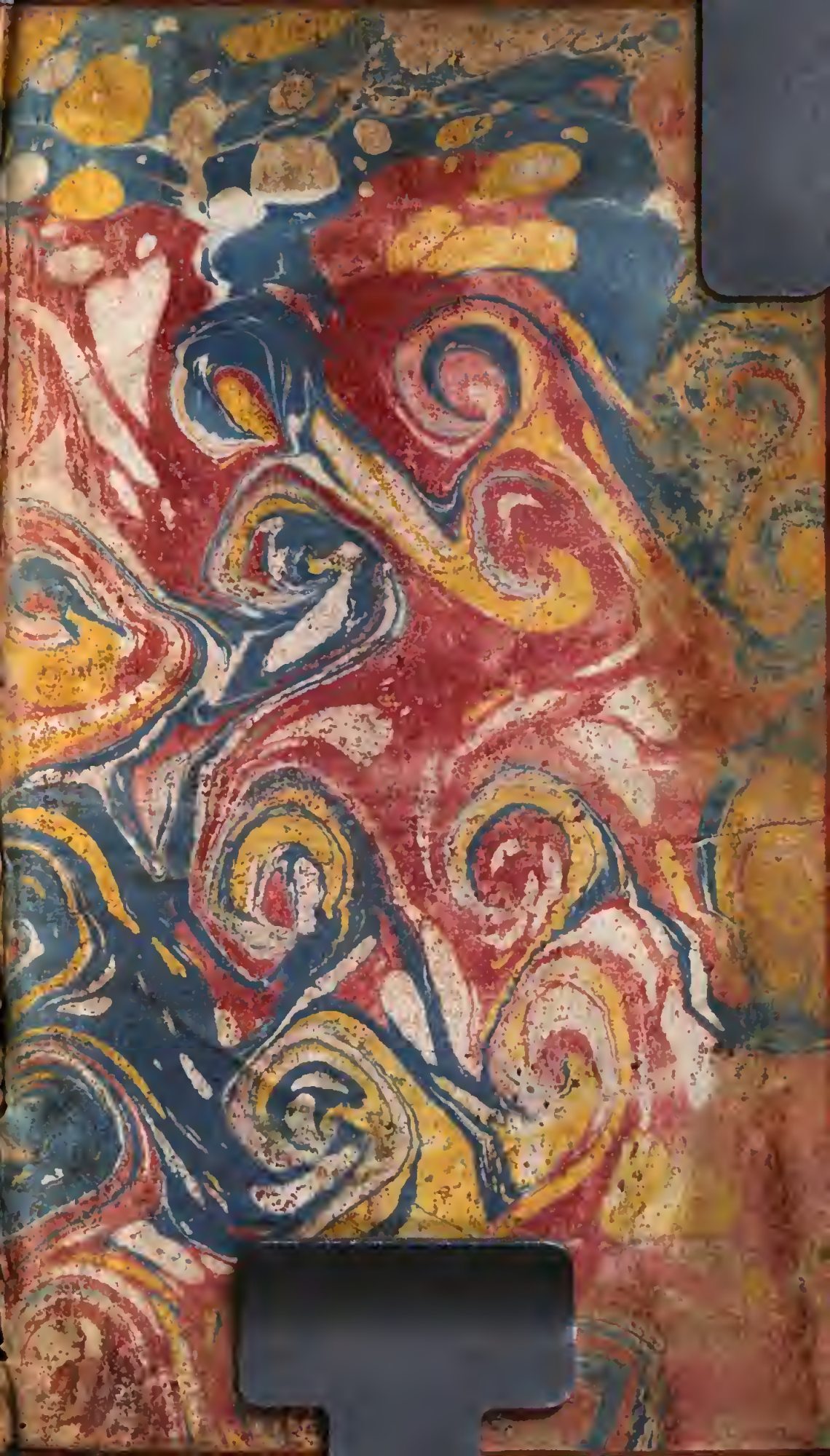
Le premier Motif que le Seigneur paroît ſe propoſer dans la Réſurrection de Lazare, c'eſt de conſoler les larmes, & de récompenſer les prières & la piété

piété de ſes deux Sœurs : & voilà auſſi le premier motif qui détermine ſouvent Jeſus-Chriſt à opérer la converſion d'un grand pécheur ; les larmes & les prières des ames juſtes qui la demandent. Comme tout ſe fait pour les Juſtes dans l'Egliſe, dit l'Apôtre, on peut dire auſſi que tout ſe fait par eux ; c'eſt donc une eſpérance de converſion pour les plus grands pécheurs que de rechercher la ſociété des gens de bien, eſtimer leur confiance, & les intéreſſer à leur ſalut. Il ſemble que notre cœur ſe laſſe déja de ſes paſſions, dès que nous nous plaiſons avec ceux qui les condamnent. Et vous qui autrefois, comme peut-être Marie, étiez eſclaves du monde, & qui depuis, touchés de la grace ; ne bougez plus comme elle des pieds du Sauveur ; que déſormais un des plus importans devoirs de votre nouvelle vie, ſoit de demander continuellement à Jeſus-Chriſt la réſurrection de vos Frères, & de lui dire, comme elle : *Seigneur, celui que vous aimez eſt malade.* Mais que les pécheurs, d'un autre côté, ne comptent pas ſi fort ſur les prières des gens de bien, qu'ils attendent d'elles ſeules le changement de leur cœur, & le don de la pénitence ; ce ſeroit une pure illuſion : les prières des gens de bien rendent le Seigneur plus attentif à nos beſoins, mais non pas plus indulgent pour nos crimes.

Le ſecond Motif. C'eſt de ranimer la tiédeur & la lâcheté des Juſtes, comme Jeſus-Chriſt en reſſuſcitant Lazare, voulut réveiller la Foi de ſes Diſciples encore foible & languiſſante. *Gaudeo propter vos*, leur dit-il, *ut credatis.* En effet, il opère des converſions ſoudaines & ſurprenantes, aux yeux de ceux qui marchent depuis long-tems dans ſes voies, pour confondre par la ferveur & par le zèle de ces ames depuis peu reſſuſcitées, leur tiédeur & leur indolence.

Troiſiéme Motif. La Juſtice divine y ménage pour certains pécheurs, comme pour ces Juifs incrédules qui furent témoins de la réſurrection de Lazare, une nouvelle occaſion d'endurciſſement & d'incrédulité. Et c'eſt-là en effet le ſeul fruit que la plupart des gens du monde retirent d'ordinaire, de la converſion, & de la réſurrection ſpirituelle des grands pécheurs; ils ne ſont que s'endurcir davantage dans le mal. Avant que la miſéricorde de Jeſus-Chriſt eût jetté ſur une ame criminelle des regards de grace & de ſalut, ils paroiſſoient touchés de ſes égaremens & de ſon ignominie; mais à peine la grace de Jeſus-Chriſt l'a rappellée à la vie, ils deviennent les cenſeurs de ſa piété même, & ils trouvent dans les miracles mêmes de la grace ſi capables d'ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement & d'incrédulité.

Fin des Analyſes.

WAG 2015260

Digitized by Google